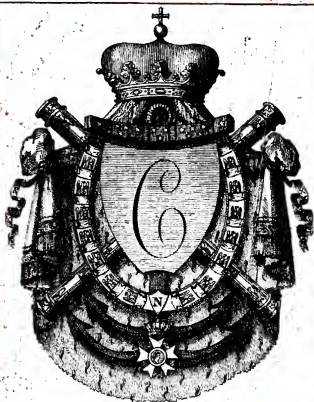
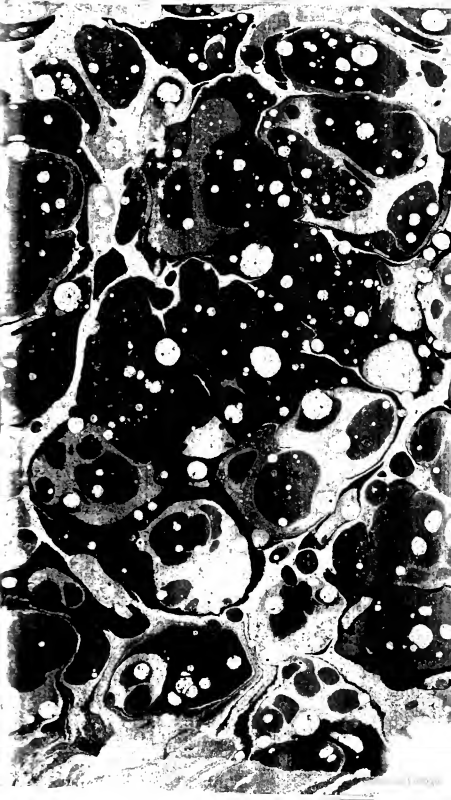








1907



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario 765 829
Sala. Grande
Scansia 10 Pelchetto 1
N.º d'ord. 2 19.

Palet X 177 (5)



**HISTOIRE
ROMAINE.**

TOME CINQUIÈME.



56a176
**HISTOIRE
ROMAINE**

DEPUIS LA FONDATION

DE ROME

JUSQU'A LA BATAILLE

D'ACTIUM:

C'est-à-dire jusqu'à la fin de la
République.

*Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université
de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège
Roial, & Associé à l'Académie Roiale des
Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME CINQUIÈME.

Nouvelle Édition.

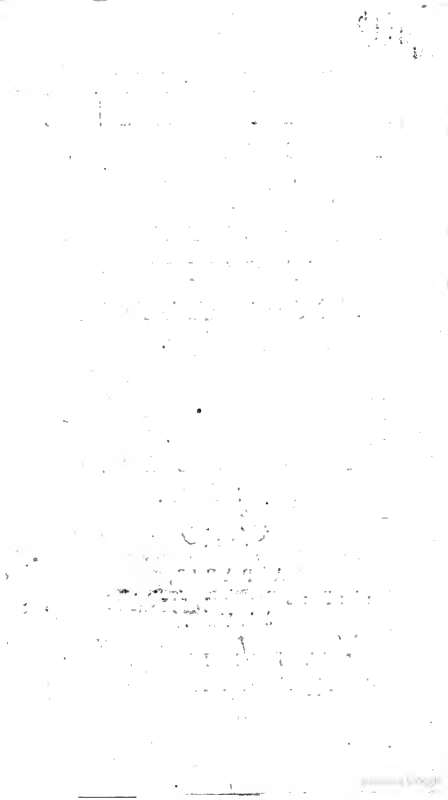


A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue Saint Jacques,
à la Vertu.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





S U I T E
DE L'HISTOIRE
ROMAINE.



LIVRE QUATORZIEME.

CE Livre, dans l'espace de deux ans seulement, renferme les plus grands événements : la Dictature de Fabius Maximus, qui a pour Général de la Cavalerie Minucius ; & la fameuse bataille de Cannes sous les Consuls Paul Emile & Varron.

§. I.

Idée générale de la Dictature. Fabius Maximus est nommé Prodictateur, & Minucius Rufus Général de la Cavalerie. Annibal ravage le pays, & assiége inutilement Spolète. Il dépêche des courriers à Carthage.
Tome V. A

2 CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS.

Fabius commence par tourner les esprits du côté de la religion. Départ du Dictateur. Autorité de la Dictature. Servilius est chargé de garder les côtes avec une flotte. Fabius forme le dessein de ne point hasarder de combat, & le suit constamment, malgré les efforts d'Annibal, & les raileries des siens. Caractère de Minucius. Annibal trompé par l'erreur de son guide. Fidélité admirable des Alliés du peuple Romain. Discours séditionnaire de Minucius contre le Dictateur. Combat téméraire & défaite de Mancinus. Escarmouches entre les deux partis. Annibal se tire d'un pas très-dangereux par un stratagème tout neuf. Fabius est obligé d'aller à Rome. Heureuses expéditions de Cn. Scipion en Espagne. P. Scipion va y joindre son frère. Otages Espagnols livrés aux Romains par la ruse d'Abélox. Les sages délais de Fabius le décrivent. Deux autres raisons le rendent suspect. Léger avantage de Minucius sur Annibal. Le Peuple égale l'autorité de Minucius à celle du Dictateur. Fierté insolente de Minucius. Combat entre Annibal & Minucius. Celui-ci est battu.

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 3
*Fabius le sauve. Minucius recon-
 noit sa faute , & rentre sous l'obéis-
 sance du Dictateur. Rares qualités
 de Fabius. Sageff. de sa conduite à
 l'égard d'Annibal. Digression sur le
 changement des monnoies à Rome.*

IL Y AVOIT trente-trois ans qu'il n'y avoit eu à Rome * de Dic-
 tateur créé pour le commandement
 des armées , lorsque Fabius fut re-
 vêtu de cette dignité. Il faut se sou-
 venir que le Dictateur étoit une espé-
 ce de Roi , mais pour six mois seule-
 ment. Toute autre autorité , pendant
 la durée de son gouvernement , ou
 cessoit , ou lui étoit subordonnée , si
 l'on en excepte les Tribuns du Peu-
 ple , qui exerçoient indépendamment
 de lui les fonctions de leur charge.
 Les Consuls n'étoient plus que ses
 Lieutenans , & ne paroissoient devant
 lui que comme personnes privées.
 En signe de cette plénitude de puis-
 sance , il avoit vingt-quatre Licteurs ,
 au lieu que les Consuls n'en avoient

*Idee géné-
 rale de la Di-
 ctature.*

* On nommoit quelque-
 fois des Dictateurs pour
 quelque fonction civile ,
 après laquelle ils abdi-
 quoient. Dans l'espace des

trente-trois ans dont il s'a-
 git ici , il y avoit eu quel-
 ques Dictateurs de cette
 espèce , & entr'autres Fa-
 bius lui-même.

4 CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS.

chacun que douze. Il présidoit au Sénat lorsqu'il étoit à la ville, & en faisoit exécuter les délibérations. Le commandement des armées lui appartenoit. Le Général de la Cavalerie qu'il se donnoit ne partageoit point avec lui l'autorité, & n'étoit qu'un premier Officier qui recevoit les ordres du Dictateur, & tenoit sa place en son absence. Au reste la Dictature, comme on le voit bien par les faits dont nous rendons compte actuellement, n'étoit point une charge qui subsistât toujours dans la République. On y avoit recours quand les besoins de l'Etat le demandoient.

AN. R. 535.

Av. J.C. 217.

Fabius est nommé Prodictateur, & Minucius Rufus Général de la Cavalerie.
Liv. XXII. 8.

Si jamais la République avoit été dans le cas d'employer cette ressource extraordinaire, c'étoit sans doute dans la conjoncture présente de la funeste bataille de Trasimène, qui étoit la troisième défaite des Romains depuis moins d'un an qu'Annibal étoit entré en Italie. Les Romains étoient alors dans un grand effroi, & craignoient pour la ville même. Mais parce que le Consul, à qui seul il appartenoit de nommer un Dictateur, étoit absent, & qu'il n'étoit pas aisé de lui envoyer un courrier, ou de lui

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 5

faire tenir des lettres, les Carthaginois étant maîtres de tous les passages; & que d'ailleurs il n'y avoit point d'exemple qu'un Dictateur eût été créé par le Peuple, Q. Fabius Maximus fut élu Prodictateur. On convenoit qu'il étoit le seul, en qui la grandeur d'ame & la gravité de mœurs répondoient à la dignité & à la majesté de cette charge, d'autant plus qu'il étoit encore dans l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de force pour exécuter les desseins qu'il a formés, & où la hardiesse est tempérée par la prudence. Il choisit pour Général de la Cavalerie Q. Minucius Rufus, homme de courage qui avoit été Consul, mais trop hardi, & incapable d'un premier commandement. Fabius demanda au Peuple qu'il lui fût permis de monter à cheval à l'armée: car il y avoit une loi ancienne qui le défendoit expressément au Dictateur, soit que l'on fît consister la plus grande force des Romains dans l'Infanterie, & que l'on crût par cette raison que le Dictateur qui la commandoit devoit toujours demeurer à la tête des bataillons sans jamais les quitter; soit que cette charge étant

AN. R. 534.
AV. J.C. 215.

Plur. in Fab.
P. 175.

6 CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS.

AN. R. 535. en toutes choses d'une autorité sou-
 AV. J.C. 117. veraine , on voulût que le Dictateur
 parût au moins par cet endroit dépendre du Peuple.

Le Sénat ordonna au Dictateur ,
 car je l'appellerai toujours ainsi , de
 fortifier Rome , de placer des corps
 de troupes qui en défendissent les
 avenues , de rompre les ponts sur les
 rivières. On se croioit réduit à pour-
 voir à la sureté de la ville , puisqu'on
 n'avoit pu défendre l'Italie contre An-
 nibal.

Annibal ra- Quoiqu'Annibal eût lieu de conce-
 vage le pays , voir les plus grandes espérances , ce-
 & assiége inu- pendant il ne jugea pas à propos d'ap-
 tilement Spo- procher encore de Rome. Il se con-
 lette. tenta de battre la campagne , & de
 Polyb. III. ravager le pays en s'avancant vers
 237. Liv. XXII. * Adria. Il traversa * l'Ombrie , &
 9. vint droit à * Spolette , qu'il essaia
 d'emporter d'assaut, mais inutilement :
 il fut repoussé avec perte. Il jugea par
 le peu de succès qu'il avoit eu à l'atta-
 que d'une simple Colonie , combien il
 lui en coûteroit pour se rendre maître
 de Rome même. Il alla de là vers le

* Atri , ville du Roiau- | * Ville dans l'Etat de
 me de Naples. | l'Eglise.
 * Duché d'Urbain.

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 7

* Picène, où ses troupes, affamées & avides, trouvèrent dans la fertilité & dans les richesses du pays de quoi se remettre de leurs fatigues, & s'enrichir en même tems.

AN. R. 517.
AV. J.C. 217.

Ce fut vers ce tems-là qu'Annibal dépêcha des courriers à Carthage, pour y apprendre l'heureux succès de ses entreprises sur l'Italie. Car jusques-là il n'avoit point encore approché de la mer. Ces nouvelles firent un plaisir extrême aux Carthaginois : on s'appliqua plus que jamais aux affaires d'Espagne & d'Italie, & l'on n'omit rien de ce qui pouvoit en accélérer le succès.

Annibal dépêche des courriers à Carthage.
Polyb. III.
138.

Annibal changeoit de tems en tems de quartiers, sans s'écarter de la mer Adriatique. Il fit laver les chevaux de vin vieux, qui se trouvoit là en abondance, & les remit en état de servir. Il fit aussi panser & guérir ses blessés : il donna aux autres le tems & le moien de réparer leurs forces : & quand il les vit tous sains & vigoureux, il se mit en route, & traversa les terres des ** Prétutiens & d'Adria,

* Marche d'Ancone & de Fermo.

pays font partie de l'Abruzze Citérieure, & du Roiaume de Naples.

** La plupart de ces

8 CN. SERVIL, C. FLAMIN. CONS.

AN. R. 535. les pays des Marrucins & des Fren-
 AV J.C. 217. tans , tous les environs de Lucérie
 & d'Arpi. Par tout où il passoit , il
 pilloit , massacroit , réduisoit tout en
 cendres.

Liv. XXII. 9. Pendant ce tems-là , le Consul Cn.
 Servilius avoit poussé les Gaulois en
 diverses rencontres , où il avoit rem-
 porté sur eux quelques légers avan-
 tages , & leur avoit pris une ville peu
 considérable. Mais il n'eut pas plutô-
 t appris la défaite de son Collègue , qu'il
 marcha à grandes journées du côté de
 Rome , pour ne point manquer à sa
 patrie dans le besoin.

Fabius com- Dès que le Dictateur fut entré en
 mence par charge , il assembla le Sénat. Croiant
 tourner les es- devoir commencer sa Magistrature
 prits du côté de la religion. par des actes de religion , il fit enten-
 Liv. XXII. 9. dre aux Sénateurs que Flaminius avoit
 Plut. in Fab. péché beaucoup moins par témérité
 176. & par ignorance de l'art militaire ,
 que par le mépris qu'il avoit fait des
 auspices & du culte des dieux. On or-
 donna un grand nombre de cérémo-
 nies. On fit des vœux de plusieurs
 Ver sacrum. espèces , entr'autres celui du *Printems*
sacré. Par ce vœu le peuple Romain
 s'engageoit à immoler à Jupiter dans
 une année que l'on fixeroit tout ce

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 9

qui seroit né de gros & de menu bétail pendant le Printems de cette même année. On ordonna , pour la même fin , qu'on emploieroit à la célébration des grands Jeux la somme de trois cens mille trois cens trente-trois pièces de monnoie , & le tiers d'une de ces pièces. Cette somme marque que le nombre ternaire étoit regardé , même chez les payens , comme religieux & sacré. Tous ces vœux différens aiant été faits avec les cérémonies ordinaires , on indiqua une procession publique , à laquelle se trouva un nombre infini tant de la ville que de la campagne. Par toutes ces pratiques , dit Plutarque , il ne travailloit pas à remplir leur esprit de superstition , mais à affermir par la piété leur courage , & à dissiper leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du ciel.

Des affaires de la religion , le Dictateur passa à celles de la guerre. Aiant fait lever deux légions , pour les joindre à celles qu'il recevroit de la main du Consul Servilius , il leur marqua le jour où elles se rendroient à Tivoli. Il publia en même tems une ordonnance , par laquelle il enjoignoit

AN. R. 535.
AV. J.C. 217.

16667 livres ;
d peu de chose
près.

Départ du
Dictateur.
Liv. XXII.

11.

AN. R. 535. à tous ceux qui habitoient dans des
 AV. J.C. 217. villes ou des châteaux peu fortifiés,
 de se retirer en lieu de sûreté ; aussi
 bien qu'à ceux de la campagne qui
 se trouvoient sur le chemin par où
 devoit passer Annibal. Et pour lui
 ôter les moyens de subsister, il fit
 mettre le feu aux maisons, & détruire
 les moissons des lieux qu'on avoit
 abandonnés.

Autorité de
 la Dictature.
 Liv. & Plut.

Après avoir donné tous ces ordres,
 Fabius partit par la voie Flaminia,
 pour aller au devant du Consul & de
 son armée. Lorsqu'il fut près d'Ocri-
 cule, il aperçut le Consul qui venoit
 à sa rencontre à cheval, accompagné
 de quelques Officiers à cheval comme
 lui. Sur le champ il lui fit dire de met-
 tre pié à terre avec ses gens, & de le
 venir trouver sans Licteurs & sans sui-
 te. La prompte obéissance du Consul,
 & le respect avec lequel il aborda Fa-
 bius, rendit aux citoyens & aux alliés
 cette haute idée de la Dictature que
 le tems avoit presque effacé. Etoit-ce
 orgueil au Dictateur d'exiger d'un
 Consul cette marque de soumission &
 de respect ? Non certainement : c'é-
 toit devoir & justice. La divine Pro-
 vidence qui fait tout avec poids &

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. II

mesure, en communiquant une partie de son pouvoir aux Rois, aux Princes, & à ceux qui sont à la tête de quelque Etat que ce soit, pour rendre leur autorité plus respectable, & en même tems plus utile aux inférieurs, a voulu qu'elle fût accompagnée d'une pompe & d'un éclat qui frapât les sens, que des Licteurs avec les faisceaux & les haches, ou des gardes armés marchassent devant eux pour inspirer de la terreur, & qu'en approchant de leur trône & de leur personne on leur rendît certains hommages extérieurs en signe de la soumission qui convient à ceux qui doivent obéir. Les hommes ne sont point assez spirituels pour reconnoître & pour honorer dans des hommes comme eux l'autorité de Dieu, s'ils la voioient en un état qui n'eût rien de grand & d'éclatant, rien que de vil & méprisable.

Dans le tems que le Dictateur & le Consul s'entrenoient encore ensemble, le Dictateur reçut des lettres de Rome, par lesquelles il apprit que des barques qui étoient parties du port d'Ostie, chargées de provisions pour l'armée d'Espagne, avoient été prises

AN. R. 535.
AV. J. C. 217.

Servilius est,
chargé de garder les côtes
avec une
flote.
Liv. *ibid.*

AN. R. 539.
AV. J. C. 217.

par la flotte des Carthaginois auprès du port de * Cossa. C'est pourquoi Servilius eut ordre de se rendre au plutôt à Ostie, de prendre tout ce qui se trouveroit de vaisseaux dans cette ville ou près de Rome, de les remplir de soldats & de matelots, de poursuivre la flotte ennemie, & de défendre les côtes d'Italie.

Fabius forme le dessein de ne point hasarder de combat, & le suit constamment, malgré les efforts d'Annibal, & les railleries des siens.

Polyb. III.

239. 240.

Liv. XXII.

12.

Plut. in Fab.
176.

Le Dictateur ayant reçu l'armée des mains de Fulvius Flaccus l'un des Lieutenans du Consul, se rendit à Tivoli le jour qu'il avoit marqué pour le rendez-vous général. De là, il s'avança à Préneste, & gagna la voie Latine par des chemins de traverse. Et après avoir fait reconnoître les lieux avec beaucoup de soin, il alla chercher l'ennemi dans le dessein qu'il forma dès lors, & dont il ne s'écarta jamais depuis, de ne point hasarder de bataille qu'autant que la nécessité l'y obligerait. Il s'appliqua à observer les mouvemens d'Annibal, à resserrer ses quartiers, à lui couper les vivres, à éviter les plaines à cause de la cavalerie Numide, à suivre les ennemis quand ils décampaient, à les fatiguer dans leurs

* Cossa, ville & promontoire d'Etrurie.

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 13
marches, & enfin à se tenir lui-même AN. R. 535.
AV. J. C. 217.
à une distance, qui lui laissât la liberté de n'en venir aux mains que quand il verroit un avantage évident.

Annibal étoit alors à peu de distance de la ville d'Arpi dans l'Apulie ou l'Apouille : & dès le premier jour qu'il vit l'ennemi près de lui, il ne manqua pas de lui présenter la bataille. Mais quand il vit que tout demeurait calme & tranquille dans le camp du Dictateur, & que toutes ses démarches n'y excitoient pas le moindre mouvement, il se retira dans le sien, blâmant en apparence la lâcheté des Romains, à qui il reprochoit d'être insensibles à la gloire, d'avoir perdu cette valeur martiale si naturelle à leurs pères, & de lui céder ouvertement une victoire aisée. Mais, au fond du cœur, il étoit outré de voir qu'il eût affaire à un Général si différent de Flaminius & de Sempromius, & que les Romains, instruits par leurs malheurs, eussent enfin choisi un Général capable de tenir tête à Annibal.

Dès ce moment, il comprit qu'il n'autoit point à craindre d'attaques vives & hardies de la part du Dicta-

AN. R. 535.
AV. J. C. 217.

teur , mais une conduite prudente & mesurée , qui pourroit le jeter dans de grands embarras. Restoit à savoir si le nouveau Général , dont il n'avoit pas encore éprouvé la constance , auroit assez de fermeté pour suivre uniformément le plan qu'il paroïssoit s'être tracé. Il essaia donc de l'ébranler par les divers mouvemens qu'il faisoit , par le ravage des terres , par le pillage des villes , par l'incendie des bourgs & des villages. Tantôt il décampoit avec précipitation , tantôt il s'arrêtoit tout d'un coup dans quelque vallon détourné , pour voir s'il ne pourroit pas le surprendre en rase campagne. Mais Fabius conduisoit ses troupes par des hauteurs sans perdre de vûe Annibal : ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains , mais ne s'en éloignant pas non plus tellement qu'il pût lui échaper. Il tenoit exactement les soldats dans le camp , ne les laissant sortir que pour les fourages , où il ne les envoyoit qu'avec de fortes escortes. Il n'engageoit que de légères escarmouches , & avec tant de précaution , que ses troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moien , il

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 15
 rendoit insensiblement au soldat la AN. R. 535.
 AV. J.C. 217.
 confiance que la perte de trois ba-
 tailles lui avoit ôtée , & il le mettoit
 en état de compter comme autrefois
 sur son courage & sur son bonheur.

Fabius ^a ne trouvoit pas moins Caractère de
 Minucius.
 Liv. XXII.
 d'obstacle à ses sages desseins en Mi-
 nucius son Général de la Cavalerie , ^{12.}
 que dans Annibal. C'étoit un hom-
 me que rien n'empêchoit de perdre la
 République , que l'état de subordi-
 nation & de dépendance où il se trou-
 voit : un caractère bouillant & impé-
 tueux dans les conseils , arrogant &
 présomptueux dans ses discours. Il
 attaquoit Fabius sans aucun ménage-
 ment , d'abord devant un petit nom-
 bre de personnes , bientôt tout pu-
 bliquement. Il le traitoit de lâche &
 de timide , au lieu de prudent & de
 circonspect qu'il étoit , donnant à ses
 vertus le nom des vices qui en appro-

^a Sed non Annibalem
 magis infestum tam sa-
 nis consiliis habebat ,
 quam Magistrum equi-
 tum , qui nihil aliud ,
 quam quod parebat in
 imperio , moræ ad præci-
 pitandam remp. habebat :
 ferox rapidusque in con-
 siliis , ac lingua immodi-
 cus , primò inter paucos ,
 dein propalam in vulgus ,
 pro cunctatore segnem ,
 pro cauto timidum , affin-
 gens vicina virtutibus vi-
 tia compellabat : premen-
 dorumque superiorum ar-
 te (quæ pessima ars nimis
 prosperis multorum suc-
 cessibus crevit) se se ex-
 tollebat.

AN. R. 535.
AV. J. C. 117.

choient le plus. Ainsi par un bas & noir artifice, qui ne réussit que trop souvent, & qui consiste à rabaisser ceux qui sont au dessus de nous par leur place & par leur mérite, il établissoit sa réputation sur la ruine de celle de son Général.

Les Carthaginois, après avoir sacagé la * Daunie, & passé l'Apennin, s'avancèrent jusques dans le Samnium pays gras & fertile, qui depuis longtemps jouissoit d'une paix profonde, & où les Carthaginois trouvèrent une si grande abondance de vivres, que malgré la consommation & le dégât qu'ils en firent, ils ne purent les épuiser. De là ils firent des incursions sur Bénévent Colonie des Romains, & prirent Télésie ville bien fortifiée, & où ils firent un butin prodigieux. Annibal se détermina à passer du côté de Capoue, dans l'espérance qu'on lui donnoit que cette ville étoit disposée à embrasser son parti. Les Romains le suivoient toujours à une ou deux journées de distance, sans vouloir ni le joindre, ni le combattre. Le Général Carthaginois commanda à son guide

* Capitanata, *pro-* | *ples dans l'Apouille.*
vince du royaume de Na-

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 17

de le conduire dans le territoire de AN. R. 535.
AV. J. C. 217.
Casin, aiant sù de ceux qui connois- Annibal
soient le pays, que s'il s'emparoit du trompé par
l'erreur de
son guide.
défilé qui se trouvoit dans ces quar- Liv. XXII.
13.
tiers-là, les Romains n'auroient plus
de passage pour venir au secours de
leurs Alliés. Mais la maniere barbare
dont il prononça ce nom, fit que le
guide entendit Casilin au lieu de Ca-
sin. Ainsi en prenant une route toute
différente, il traversa les terres d'Al-
lifa, de Calatia, & de Calès, & se
trouva, contre son intention, dans
les plaines de Stella. Il reconnut en-
fin son erreur, & que Casin étoit
bien loin de là. Pour intimider les
autres guides par le châtiment de ce
malheureux, & empêcher qu'on ne le
fît tomber dans un pareil inconvé-
nient, après l'avoir fait battre de ver-
ges, il le fit mettre en croix. Ce
guide étoit-il criminel pour s'être
trompé dans de pareilles circonstan-
ces?

Annibal mettant à profit cette er- Fidélité ad-
mirable des
Alliés de Ro-
me.
reur, commença à ravager les plaines
de Capoue, & sur tout le beau & Polyb. III.
241.
riche pays de Falerne, comptant que
les villes épouvantées renonceroient à Liv. XXII.
13.
l'alliance des Romains. Car jusqu'a-

AN. R. 535.
AV. J. C. 217.

lors , quoiqu'ils eussent été vaincus dans trois combats , aucune ville d'Italie ne s'étoit rangée du côté des Carthaginois. Toutes étoient demeurées fidèles , même celles qui avoient le plus souffert : tant les Alliés avoient de respect & de vénération pour la République Romaine. Rien ne fait plus d'honneur au Peuple Romain , & ne fait mieux connoître son caractère , que ce que dit ici Polybe. C'est par de pareils traits qu'il en faut juger. Tite-Live lui rend le même témoignage , & semble encore enchérir sur l'Historien Grec. Pendant , ^a dit-il , que tout étoit en feu dans l'Italie , les horribles ravages qu'exerçoit Annibal ne furent point capables d'ébranler la foi des Alliés. C'est , ajoute-t'il , & ce qui suit ne peut être trop pesé ; c'est que se trouvant sous un gouvernement plein d'équité & de modération , ils n'avoient point de peine de se soumettre à un peuple en qui ils reconnoissoient une supériorité de mérite qui le rendoit

^a Nec tamen is terror, cum omnia bello flagrant, fide socios dimovit: videlicet quia justo & moderato regebantur inpe-
rio, nec abnuebant, quod unicum vinculum fidei est, melioribus parere.
Liv.

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 19
plus digne de commander : ce qui est AN. R. 535.
AV. J.C. 217.
dans ceux qui obéissent le plus ferme
lien & le gage le plus assuré de leur
fidélité.

Les murmures & les discours sé- Discours sé-
ditieux de Mi-
nucius contre
le Dictateur.
Liv. XXII.
14.
Plut. in Fab.
177.
ditieux du Général de la Cavalerie
avoient cessé depuis quelques jours,
parce que Fabius qui suivoit Annibal
ayant fait marcher son armée plus vite
que de coutume, Minucius & ses par-
tisans crurent qu'il se hâtoit de mar-
cher au secours de la Campanie. Mais
lorsqu'ils furent campés auprès du
Vulturne, & que de là ils virent le
plus beau pays de l'Italie en proie à
l'ennemi, sur tout lorsqu'ils aperçu-
rent de dessus le sommet du mont
Massique tout le pays de Falerne &
de Sinuessse ravagé, & toutes les mai-
sons de campagne brûlées par les
Carthaginois, sans que Fabius, obsti-
né à garder les hauteurs, parlât en
aucune façon de combattre : alors la
sédition recommença plus violente
que jamais. *Sommes-nous donc venus,*
disoit Minucius encore plus furieux
qu'auparavant, *chercher comme un*
agréable spectacle la vûe des ravages
affreux que souffrent nos Alliés? Si le
motif de la gloire & de l'intérêt ne peut

AN. R. 535. *exciter notre courage, n'avons-nous pas*
 AV. J. C. 217. *au moins compassion de nos concitoyens*
envoyés autrefois en colonie à Sinuessè ?
Quoi ! nous demeurons insensibles en
voiant au pouvoir des Numides & des
Maures ces mêmes côtes, le long des-
quelles nos pères auroient regardé com-
me un deshonneur pour eux que les flo-
tes Carthaginoises navigeassent impu-
nément ? Il n'y a que quelques mois
qu'apprenant le siège & le danger de
Sagonte, nous étions transportés d'indi-
gnation : & nous voions aujourd'hui tran-
quillement Annibal tout prêt d'escala-
der les murs d'une Colonie Romaine ?
Si du tems de nos ancêtres ce grand Gé-
néral qui a mérité d'être appelé le second
Fondateur de Rome, s'étoit conduit
comme fait maintenant ce nouveau Ca-
mille, qu'on a jugé seul digne de la
Dictature dans des conjonctures si fâ-
cheuses ; Rome seroit encore au pouvoir
des Gaulois. Ne nous y trompons point.
C'est folie de croire pouvoir remporter
la victoire en se tenant les bras croisés,
ou par des vœux adressés au ciel. Il faut
faire prendre les armes aux troupes,
les mener dans la plaine, & se mesu-
rer avec l'ennemi. C'est en agissant, en
cherchant le péril, que l'Empire Ro-

main s'est accru , & non par cette conduite timide , à laquelle les lâches donnent le nom de prudence & de circonspection.

Ces discours se répandoient dans l'armée , & il n'y avoit personne qui ne mît Minucius de beaucoup au dessus du Dictateur. Les amis même de Fabius , & ceux qui paroïssent le plus attachés à ses intérêts , lui conseil-
Plut. in Fab. pag. 177.
 loient de mettre fin à tous ces bruits qui faisoient tort à sa réputation , en marquant quelque condescendance pour les Officiers & les soldats , qui tous généralement demandoient avec ardeur qu'on les menât contre l'ennemi. Mais le Dictateur , sans s'ébranler , leur dit : *Ce seroit alors que je me montrerois réellement bien plus timide qu'ils ne m'accusent de l'être , si la crainte de leurs railleries & de leurs injures me faisoit changer une résolution que je n'ai prise qu'après en avoir pesé murement toutes les suites , & en avoir reconnu l'absolue nécessité. Quand on craint pour sa patrie , on craint sans honte : mais craindre les discours des hommes , & se laisser effrayer par leurs railleries , c'est se montrer indigne du commandement , & se rendre l'es-*

22 CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS.

AN. R. 535. *claye de ceux dont on doit être le maître, & qu'on doit retenir & corriger quand ils pensent mal.* Fabius donc, toujours en garde, autant contre ses propres soldats que contre les ennemis, & regardant même les Romains comme les premiers adversaires par rapport auxquels il devoit se montrer invincible, tint constamment la même conduite pendant tout le reste de la campagne, malgré les bruits injurieux qu'il savoit qu'on avoit fait passer du camp jusques dans la ville contre sa timidité & sa nonchalance prétendues. Annibal, désespérant de l'attirer au combat, songea à se retirer dans quelque lieu où il pût commodément passer l'hiver. Il ne vouloit point consommer les provisions qu'il avoit amassées, mais les mettre quelque part dans un dépôt assuré. Car ce n'étoit point assez que son armée ne manquât de rien pour le présent : il travailloit à la tenir toujours dans l'abondance.

Fabius fut averti par ses coureurs du dessein d'Annibal. Et comme il étoit persuadé que pour sortir de la Campanie, il prendroit nécessairement le même chemin par où il étoit

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 23

entré, il envoya une partie de ses gens s'emparer de la montagne de Callicule & du fort de Casilin. Pour lui, il ramena son armée par les mêmes collines, & envoya cependant L. Mancinus à la découverte avec quatre cens chevaux. Ce jeune Officier avoit ordre d'examiner les démarches des ennemis sans se montrer s'il étoit possible, au moins sans s'exposer, & d'en venir rendre compte. Mais étant du nombre de ceux que les discours séditeux & emportés de Minucius avoient séduits, il n'eut pas plutôt aperçu quelques Cavaliers Numides répandus dans les villages, qu'il courut sur eux, & en tua même quelques-uns. Il n'en falut pas davantage pour lui faire oublier sa commission. Le vif desir de combattre l'emporta sur l'obéissance qu'il devoit au Dictateur. Les Numides, partagés en plusieurs pelotons, le vinrent charger les uns après les autres : puis fuyant à dessein devant lui, l'attirèrent insensiblement jusqu'àuprès de leur camp, fort fatigué, aussi bien que tous ses gens & leurs chevaux. Carthalon, qui commandoit toute la Cavalerie, en sortit aussitôt, & les aiant mis en fuite avant même

AN. R. 535.
AV. J. C. 217.

Combat téméraire & défaite de Mancinus.

Liv. XXII.

15.

AN. R. 535.
AV. J.C. 217.

de les joindre , il les poursuivit pendant près de deux lieues sans leur donner de relâche. Mancinus voyant qu'il ne pouvoit échaper aux ennemis obstinés à le suivre , exhorta les siens à se défendre de leur mieux , & retourna contre les Numides , à qui il étoit bien inférieur tant en nombre , qu'en force & en confiance. Aussi fut-il tué lui-même , avec les plus braves des siens. Les autres se sauvèrent à toute bride , premièrement à Calès , & de là , en prenant les sentiers les plus détournés , jusques dans le camp du Dictateur.

Escarmou-
ches entre les
deux partis.
Liv. 16.

Par hazard ce jour-là Minucius étoit venu rejoindre Fabius , qui quelques jours auparavant l'avoit détaché pour aller se saisir , au dessus de Terracine , d'un passage fort étroit qui domine sur la mer , afin d'empêcher Annibal d'aller du côté de Rome , comme il auroit pu le faire , si on ne lui avoit pas fermé la voie Appia. Le Dictateur & le Général de la Cavalerie aiant réuni leurs troupes , vinrent se camper sur le chemin par où Annibal devoit passer , environ à deux milles de l'ennemi. Le lendemain , les Carthaginois occupèrent tout le terrain

ain qui étoit entre les deux camps. AN. R. 535.
AV. J.C. 217.
Les Romains se postèrent sous leurs retranchemens, où ils avoient sûrement l'avantage du lieu : cependant les ennemis ne laissèrent pas d'avancer, aiant à leur tête leur Cavalerie ; ce qui occasionna diverses escarmouches entre les deux partis. Mais les Romains ne quittèrent point leur poste, retenus par Fabius ; en sorte que l'action se passa conformément au goût du Dictateur, plutôt qu'aux intentions d'Annibal. Huit cens Carthaginois demeurèrent sur la place : les Romains ne perdirent que deux cens hommes.

Annibal étoit fort embarrassé. Il lui falloit de toute nécessité reprendre le chemin par lequel il étoit venu, chemin fort étroit, & où il étoit très-aisé de l'inquiéter. Fabius, attentif à profiter de l'embarras de l'ennemi, envoioit devant quatre mille hommes pour occuper le passage même, après les avoir exhortés à bien faire leur devoir, & à tirer avantage de l'heureuse situation du poste qu'ils alloient saisir. Il alla lui-même ensuite, avec la plus grande partie de son armée, se placer sur la colline qui commandoit les défilés. Les Carthaginois arrivent, &

Annibal se tire d'un pas fort dangereux par un stratagème tout neuf.

Polyb. III. 243-245.

Liv. XXII.

15-18.

Plut. in Fab.

177.

Appian. 322.

AN. R. 135.
AV. J.C. 217.

campent dans la plaine au pié même des montagnes. Annibal se trouvoit enfermé de toutes parts, & dans la triste nécessité de passer l'hiver entre les rochers de Formies d'un côté, & de l'autre dans les sables & les marais affreux de Linterne : au lieu que les Romains avoient derrière eux Capoue & le Samnium, & un grand nombre de riches Alliés, qui pouvoient leur envoyer des vivres en abondance.

Les Romains crurent qu'il n'étoit pas possible à Annibal de se tirer du mauvais pas où il s'étoit engagé, & ils se flatoient de la douce espérance d'enlever tout le riche butin que les Carthaginois emportoient avec eux, & de terminer bientôt une guerre qui leur avoit déjà coûté tant de sang, & qui leur causoit de si justes allarmes pour l'avenir. Fabius lui-même pensoit ainsi, & ne songeoit plus qu'à voir quels postes il occuperoit, par qui & par où il feroit commencer l'attaque; & ces projets devoient être exécutés le lendemain.

Annibal jugeant de ce que les ennemis pouvoient faire en cette occasion, ne leur en donna pas le tems. Il s'aperçut bien qu'on employoit contre lui ses

uses & ses artifices ordinaires : mais AN. R. 5152
AV. J. C. 217.

n'en avoit pas épuisé le fond. C'est
ans de pareilles conjonctures qu'un
ommandant a besoin d'une présence
'esprit & d'une fermeté d'ame non
omunes , pour envisager le péril
ans toute son étendue sans s'effraier ,
pour trouver de sûres & promptes
sources sans délibérer. Il ^a imagina
onc un stratagème tout neuf , & qui
avoit point encore été mis en usage ,
oins capable de nuire en effet , que
éblouir & d'effraier par le spectacle.
assembla environ deux mille beufs ,
ut sauvages que domestiques , qui se
uvoient parmi le butin qu'il avoit
t dans le pays ennemi. Il donna or-
e qu'on ramassât dans la campagne
farment & autre bois sec & menu ,
ut on fit de petits fagots , qu'on at-
cha adroitement aux cornes de ces
maux. Il chargea Asdrubal d'y faire
rtre le feu vers le milieu de la nuit ,
de chasser les beufs vers les hau-
s , sur tout du côté des défilés dont
Romains s'étoient emparés.

es mesures ainsi prises , il com-
ça lui-même à marcher en silence ,

udibrium oculorum | trandum hostem commen-
terribile , ad frus- | tus. Liv.

AN. R. 535.
AV. J.C. 217.

& à s'avancer vers les défilés, aiant à son avant-garde l'Infanterie pesamment armée, au centre la Cavalerie suivie du butin, & à l'arrière-garde les Espagnols & les Gaulois. Les beufs précédoient de beaucoup l'avant-garde de son armée. Et d'abord la crainte seule des flammes qui brilloient sur leurs têtes, & encore plus la douleur qui se fit sentir dès que le feu eut pénétré jusqu'au vif, mit ces animaux en fureur, en sorte qu'ils se dispersèrent de tous côtés sur les collines & dans les forêts. Les efforts qu'ils faisoient pour se délivrer, en s'agitant & secouant la tête, ne faisoient qu'augmenter la flamme & la répandre, ce qui mettoit le feu à tous les arbrisseaux d'alentour. Les Romains effraîés s'imaginoient d'abord que c'étoient des hommes qui couroient de tous côtés armés de flambeaux. Ceux qu'on avoit placés à l'entrée même du défilé pour le garder, prirent la fuite sitôt qu'ils aperçurent des feux au-dessus de leurs têtes, & gagnèrent le haut de la montagne comme l'endroit le plus sûr, parce qu'ils y voioient moins de feux. Ils y rencontrèrent cependant quelques beufs qui s'étoient séparés des

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 19

autres. Et d'abord les prenant de loin AN. R. 535.
AV. J. C. 217. pour des animaux qui jettoient le feu par la gueule, ils s'arrêtèrent surpris d'une telle vûe. Mais aiant reconnu ce que c'étoit en approchant davantage, & voyant que ce qu'ils avoient pris pour un prodige, étoit un artifice tout humain, au lieu de se rassurer, ils n'en eurent que plus de fraieur : ils crurent qu'ils alloient être investis par les ennemis, & s'enfuirent encore plus en désordre qu'auparavant. Ils vinrent donner dans les armées à la légère d'Annibal. Mais les deux partis craignant également de s'engager mal à propos pendant les ténèbres de la nuit, attendirent le jour sans commencer le combat. Cependant Annibal eut le tems de faire sortir toutes ses troupes du défilé.

Fabius s'aperçut bien de ce mouvement. Mais ne doutant point que ce ne fût un stratagème d'Annibal, il retint ses soldats dans leurs retranchemens, n'étant pas d'humeur à risquer une bataille pendant la nuit. Au point du jour, il y eut sur le haut de la colline un combat dans lequel les Romains supérieurs en nombre, auroient aisément défait les armées à la légère d'An-

AN. R. 535.
AV. J.C. 217.

Annibal séparés du reste de l'armée, s'il ne les eût soutenus d'un gros d'Espagnols qu'il envoya à leur secours. Les soldats de cette nation étant dans l'habitude de grimper & de courir légèrement à travers les forêts & les rochers les plus escarpés, éludèrent aisément par l'agilité de leurs corps & leur façon d'attaquer & de se défendre, les efforts d'un ennemi pesamment armé, & accoutumé à combattre en plaine sans quitter son poste. Les uns & les autres se retirèrent dans leur camp, les Romains ayant perdu quelques-uns de leurs gens dans cette mêlée, au lieu qu'il n'y resta presque aucun des Espagnols.

Annibal, s'étant tiré avec autant de gloire que de bonheur d'un très-grand danger, alla camper dans le territoire d'Allifes, où Fabius le suivit. Celui-ci, selon le plan qu'il s'étoit prescrit, conduisoit toujours ses troupes par des lieux élevés, en se tenant entre l'armée ennemie & la ville de Rome, sans perdre de vue l'ennemi, & sans se mettre à portée d'être forcé de combattre. Annibal, après quelques mouvemens, revint une seconde fois dans l'Apouille, & s'avança jusqu'à

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 31
 Géraunium, dont les habitans s'étoient retirés, parce que la place n'étoit pas tenable. Fabius s'en étant approché, campa sur le territoire de Larinum dans un poste avantageux.

AN. R. 535.

AV. J. C. 217.

Obligé quelque tems après de partir pour Rome, où les affaires de la religion le rappelloient, il emploia non seulement l'autorité, mais encore les conseils, & presque les prières, pour obtenir du Général de la Cavalerie, » que pendant son absence il ne tentât » point la fortune : qu'il comptât davantage sur la prudence, que sur le » hazard; & qu'il imitât sa conduite, » plutôt que celle de Sempronius & de » Flaminius. Qu'il ne s'imaginât pas » que ce fût un médiocre avantage, » que d'avoir arrêté les progrès d'Annibal, & éludé ses artifices pendant » toute la campagne. Que suivant la » maxime des plus habiles & des plus » sages Médecins, le repos faisoit souvent plus de bien aux malades, que » les remèdes violens. Que c'étoit » avoir beaucoup gagné, d'avoir cessé d'être vaincu par un ennemi tous » jours victorieux jusques-là, & d'avoir enfin repris haleine après tant » de défaites consécutives. « La suite

Fabius est obligé d'aller à Rome.

Polyb. III.

245.
Liv. XXII.

18.
Plut. 179.

AN. R. 535. fera voir combien ces avis furent inu-
 AV. J.C. 217. tiles. Cependant Fabius partit pour Rome.

Heureuses
 expéditions
 de Cn. Sci-
 pion en Espa-
 gne.

Polyb. III.

245.

Liv. XXII.

19.

L'ITALIE n'étoit pas le seul théâtre de la guerre. On la faisoit en Espagne par mer & par terre avec non moins de vivacité. Asdrubal ayant équipé les trente vaisseaux que son frère lui avoit laissés, & y en ayant ajouté dix autres, fit partir de Carthage la neuve, ou Carthagène, quarante voiles dont il avoit donné le commandement à Amilcar, puis, ayant fait sortir les troupes de terre des quartiers d'hiver, il se mit à leur tête; & faisant ranger la terre aux vaisseaux, il les suivit de dessus le rivage, dans le dessein de joindre les deux armées lorsqu'on seroit proche de l'Ebre. Cn. Scipion, averti de ce projet des Carthaginois, pensa d'abord à aller par terre à leur rencontre: mais quand il fut combien l'armée des ennemis étoit nombreuse, & quels préparatifs ils avoient faits, il embarqua sur ses vaisseaux l'élite de ses soldats; puis ayant mis à la voile avec une flotte de trente-cinq galères, après deux jours de navigation depuis Tarragone, il aborda aux environs des embouchures de l'Ebre.

Lorsqu'il fut environ à dix milles de l'ennemi, (trois lieues) il envoya deux frégates de Marseille à la découverte.

AN. R. 535.

AV. J.C. 217.

Car les Marseillois étoient toujours les premiers à s'exposer, & leur intrépidité lui fut d'un grand secours. Personne n'étoit plus attaché aux intérêts des Romains que ce peuple, qui dans la suite leur a souvent donné des preuves de son affection, mais qui se signala sur tout dans la guerre contre Annibal. Ces deux frégates raportèrent que la flotte ennemie étoit à l'embouchure de l'Ebre. Sur le champ Cnéus fit force de voile pour la surprendre. Mais Asdrubal, averti par ceux qui faisoient la garde au haut des tours, que les Romains approchoient, rangeoit ses troupes en bataille sur le rivage, & donnoit ses ordres pour que les soldats de marine montassent sur les vaisseaux. Quand les Romains furent à portée, on sonna la charge, & aussitôt on en vint aux mains. Les Carthaginois soutinrent le choc avec vigueur pendant quelque tems, mais ils plièrent bientôt. Après avoir vû deux de leurs vaisseaux pris par les Romains, & quatre coulés à fond, ils se retirèrent vers la terre. Mais pour sui-

AN. R. 535.
AV. J. C. 217.

vis avec chaleur par les Romains, ils approchèrent le plus qu'ils purent du rivage : puis, sautant de leurs vaisseaux, ils se sauvèrent vers leur armée de terre. Les Romains les poursuivirent si vivement, qu'ils prirent toutes les galères qui avoient évité de se briser contre la côte, ou qui n'avoient pas été engravées, & les emmenèrent avec eux attachées à la poupe de leurs vaisseaux au nombre de vingt-cinq. Cette victoire qui couta peu aux Romains, les rendit maîtres de toute cette mer, & des côtes voisines. Ils s'avancèrent jusqu'aux portes de Carthagène, mirent le feu aux maisons les plus voisines des murailles, & désolèrent tout le pays d'alentour. La flotte chargée de butin poussa de là jusqu'à * Longuntique, où Asdrubal avoit fait, pour l'usage de ses vaisseaux, une grande provision d'une espèce de genêt, (*Spartum*) dont on se servoit pour faire des cables. Ils y mirent le feu, après en avoir enlevé la quantité dont ils avoient besoin.

La flotte revint sur ses pas, vers le pays qui est en deça de l'Ebre. Ce fut là que Scipion trouva les Députés de

* Ville située sur la côte du royaume de Valence.

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 35

toutes les nations qui habitent le long **de ce** fleuve, & même de plusieurs **de** celles qui sont aux extrémités de l'Espagne. Il y eut plus de six-vingts peuples qui se soumirent à la puissance **des Romains**, & leur donnèrent des otages.

AN. R. 535.
AV. J.C. 217.

Les * Celtibériens, qui faisoient partie des peuples dont on vient de parler, prirent les armes par l'ordre du Général Romain, & entrèrent avec une puissante armée dans **la** province des Carthaginois, où ils prirent & forcèrent trois villes. Ils désirèrent ensuite Asdrubal lui-même en deux combats différens, où ils lui tuèrent quinze mille hommes, firent quatre mille prisonniers, & lui enlevèrent un grand nombre de drapeaux.

Quand on reçut à Carthage la nouvelle de ces défaites, on équipa soixante-dix vaisseaux : car on ne croioit pas pouvoir rien entreprendre, qu'on ne fût maître de la mer. Cette flotte cingla d'abord en Sardaigne, & de Sardaigne elle vint aborder à Pise en Italie, où les Commandans espéroient s'aboucher avec Annibal. Les Romains vinrent au-devant avec six-vingts

* Les Celtibériens occupoient une partie de l'Arragon.

AN. R. 535. vaisseaux longs à cinq rangs. Les Carthaginois, informés qu'ils étoient en mer, retournèrent à Carthage par la même route. Servilius, Amiral de la flotte Romaine, les poursuivit pendant quelque tems : mais il ne put les atteindre.

P. Scipion va joindre son frère en Espagne

Polyb. III.

247.

Liv. XXII.

22.

Sur ces entrefaites arriva P. Scipion en Espagne avec un nouveau renfort de vaisseaux & de soldats. Le Sénat, persuadé que les affaires d'Espagne méritoient une attention particulière, & qu'il étoit non seulement utile, mais nécessaire de presser les Carthaginois dans ce pays là, & d'y allumer la guerre de plus en plus pour faire une puissante diversion, mit en mer vingt vaisseaux, ou selon Tite-Live trente, avec huit mille hommes de débarquement, & toutes sortes de munitions. Ce renfort étoit commandé par P. Scipion, que l'on envoioit en Espagne, selon le premier projet formé dès le commencement de la campagne, avec ordre de joindre au plutôt Cnéus son frère, pour agir de concert avec lui. On craignoit à Rome, non sans raison, que les Carthaginois dominant dans ces contrées, & y ramassant des munitions & de l'ar-

CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 37

gent en abondance, ne se rendissent AN. R. 535;
AV. J. C. 217. maîtres de la mer, & qu'en fournissant de l'argent & des troupes à Annibal, ils ne l'aidassent à subjuguier l'Italie. P. Scipion arrivé en Espagne, & joint à son frère, rendit de très-grands services à la République. Jusqu'alors les Romains n'avoient osé passer l'Ebre. Ils croioient avoir assez fait de s'être gagné l'amitié des peuples d'en deça, & de se les être attachés par des alliances : mais les deux frères réunis traversèrent ce fleuve, & s'avancèrent jusqu'à Sagonte.

Ils savoient qu'on gardoit avec assez Otages Espa-
gnols livrés
aux Romains
par la ruse
d'Abelox.
Polyb. III.
248-250.
Liv. XXII.
22. peu de troupes dans la Citadelle de cette ville les otages qu'Annibal avoit pris de tous les peuples d'Espagne, pour s'assurer de leur fidélité. La crainte d'expier leur révolte par le sang de leurs enfans, étoit le seul lien qui attachât encore les Espagnols au parti des Carthaginois, qu'ils avoient grande envie de quitter pour prendre celui des Romains. Ce lien, qui retenoit une grande partie de la province, fut rompu par un Espagnol, qui montra plus d'adresse & de ruse que de bonne foi. Il s'appelloit Abelox, homme de qualité, & fort considéré dans le pays.

AN. R. 535.
AV. J. C. 217.

Il avoit été jusques-là fort attaché aux Carthaginois : mais, par une inconstance assez ordinaire à ces barbares, il avoit changé de parti, au moins dans le cœur, avec la fortune. Au reste, étant bien persuadé qu'on n'a que du mépris pour un transfuge & un traître qui ne porte que sa personne dans le parti qu'il embrasse, il songeoit à procurer aux Romains quelque grand avantage, afin de se rendre considérable parmi eux. Il crut que le plus grand service qu'il pût leur rendre dans la conjoncture présente, étoit de leur livrer les ôtages qu'Annibal faisoit garder dans Sagonte. Il s'agissoit de gagner, ou plutôt de tromper Bostar, à qui la garde en avoit été confiée. » Il » alla le trouver, & aiant fait tomber » la conversation sur les ôtages, il lui » fit entendre que la crainte avoit re- » tenu les Espagnols dans le devoir, » tant que les Romains avoient été » éloignés : mais que depuis qu'ils » étoient arrivés dans la province, » leur camp étoit devenu l'asyle de » tous ceux qui aimoient le change- » ment. Qu'ainsi il falloit gagner par » des graces & des bienfaits des gens » que l'autorité ne pouvoit plus con-

» tenir. Que le moien le plus sûr de AN. R. 535.
AV. J. C. 247.
 » s'assurer des peuples étoit de leur re-
 » mettre en mains leurs ôtages. Qu'il
 » ^a n'y avoit personne qui ne fût bien
 » aisé qu'on se fiât à lui ; & que pour
 » rendre les hommes fidèles , il suffit
 » souvent de leur témoigner de la con-
 » fiance. « Il s'offrit à ramener les
 ôtages chacun dans leur pays. Bostar
 n'étoit pas si rusé à beaucoup près que
 l'étoient communément les Carthagi-
 nois , & jugeant des autres par lui mê-
 me , il étoit bien éloigné de soupçon-
 ner un homme de qualité d'une si noire
 trahison. Il se laissa persuader , & fit
 remettre de nuit à Abelox tous les ôta-
 ges , que celui-ci livra aussitôt aux Sci-
 pions , comme il en étoit convenu au-
 paravant avec eux. Les Généraux Ro-
 mains , sans perdre de tems , les firent
 conduire chez leurs parens. Il est aisé
 de concevoir quelle surprise , & en
 même tems quelle joie , causa dans le
 pays un tel acte de clémence & de gé-
 nérosité. Tous les Espagnols d'un com-
 mun consentement se déclarèrent pour
 les Romains ; & ils auroient sur le
 champ pris les armes contre les Car-

^a Vult. sibi quisque cre- | plerumque obligat fidem.
 di, & habita fides ipsam | Liv.

AN. R. 535. thaginois, si l'hiver qui survint alors,
 Av. J.C. 217. n'eût obligé les uns & les autres de se retirer dans leurs quartiers.

Les sages dé-
 lais de Fabius
 le décrivent.

Liv. XXII.
 23.

VOILA ce qui se passa en Espagne la seconde année de la guerre d'Annibal, pendant qu'en Italie la salutaire lenteur de Fabius avoit donné lieu aux Romains de respirer après tant de pertes. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans le même tems qu'une conduite si sage donnoit de cruelles inquiétudes à Annibal, qui voioit que les Romains avoient enfin choisi un Général qui faisoit la guerre par principe, & non au hazard, elle étoit méprisée par ceux mêmes qui en tiroient le fruit, par les Romains & de la ville & de l'armée, sur tout depuis un avantage assez léger que remporta Minucius, & dont nous parlerons bientôt.

Deux autres
 raisons le ren-
 dent suspect.

Liv. XXII.
 23.
Plut. in Fab.
 178.

Deux choses contribuèrent encore à rendre ce Général odieux aux Romains. Premièrement la ruse d'Annibal, qui s'étant fait montrer par les déferteurs une terre appartenante au Dictateur, défendit qu'on y fît aucun dégât, tandis qu'il mit à feu & à sang toutes celles d'alentour, afin de le rendre suspect de quelque intelligence avec les Carthaginois. La seconde chose qui

contribua encore à aliéner les esprits , ^{AN. R. 335.}
fut , qu'il avoit fait , sans consulter le ^{AV. J.C. 517.}
Sénat , un Traité avec Annibal au sujet
du cartel des prisonniers , par lequel
on étoit convenu , comme il s'étoit pra-
tiqué dans la première guerre , qu'on
rendroit homme pour homme , & que
pour la rançon de ceux qui resteroient
après l'échange , il feroit païé mille
sesterces par tête , c'est - à - dire cent
vingt-cinq livres. Le nombre des pri-
sonniers que les Romains avoient à ra-
cheter faisoit une somme de plus de
trente mille livres. Cet article de la
rançon aiant été proposé plusieurs fois
au Sénat , & le Sénat différant toujours
de faire compter l'argent , parce que
Fabius avoit fait ce Traité sans sa par-
ticipation , enfin il prit le parti d'en-
voyer son fils à Rome , avec ordre de
vendre cette même terre que l'ennemi
avoit épargnée , & racheta les prison-
niers de ses propres deniers. La plu-
part voulurent le rembourser dans la
suite , mais il ne fut pas possible de l'y
faire consentir.

Nous avons déjà dit qu'Annibal s'é- ^{Léger avan-}
toit emparé de Géraunium dans l'Apu- ^{tage de Minu-}
lie , & qu'il comptoit faire ses magasins ^{cus sur Anni-}
dans cette place , & y établir ses quar- ^{bal.}
^{Polyb. III.}
^{255.}

AN. R. 535. tiers d'hiver. Il étoit actuellement cam-
 AV. J.C. 217. pé devant les murs de cette ville, d'où
 Liv. XXII. il envoioit les deux tiers de son armée
 24. au fourrage, avec ordre à chacun d'ap-
 porter certaine mesure de blé à ceux
 qui étoient chargés de le ferrer : la
 troisième partie de ses troupes lui ser-
 voit pour la garde du camp, & pour
 soutenir les fourrageurs en cas qu'ils
 fussent attaqués.

Minucius s'étoit approché d'Anni-
 bal, & avoit campé dans le territoire
 de Larine avec l'armée qu'il comman-
 doit seul depuis que le Dictateur étoit
 allé à Rome. Se voyant en liberté par
 l'absence de son Supérieur, il médi-
 toit des projets conformes à son génie,
 tantôt de fondre sur les fourrageurs
 d'Annibal répandus çà & là dans la
 campagne, tantôt d'attaquer son camp,
 où il ne restoit que le tiers de l'armée.
 Annibal s'aperçut bientôt que la mé-
 thode de faire la guerre avoit changé
 avec le Général dans le camp des en-
 nemis. Pour lui, voyant que les Ro-
 mains s'étoient approchés, il se con-
 tenta d'envoyer le tiers de ses soldats
 au fourrage, & retint le reste dans son
 camp. Il étoit toujours attentif à son
 premier projet, qui étoit de ne point

33 CN. SERVIL. C. FLAMIN. CONS. 43

consommer son butin , & de faire un grand amas de vivres, afin que pendant le quartier d'hiver les hommes , les bêtes de charge , les chevaux sur tout ne manquassent de rien : car c'étoit sur sa Cavalerie qu'il fondeoit principalement ses espérances.

AN. R. 5352
AV. J. C. 2174

Annibal avoit envoié pendant la nuit quelques Numides , qui s'emparèrent d'une hauteur voisine des Romains , & qui commandoit leur camp. Ceux-ci , méprisant le petit nombre de ces Numides , les en délogèrent dès le lendemain , & s'y campèrent eux mêmes. Par ce moien , il ne restoit plus entre les deux camps qu'un espace fort médiocre. Minucius , un jour s'étant aperçu que la plus grande partie de l'armée Carthaginoise étoit répandue dans la campagne, détacha sa Cavalerie & son Infanterie légère contre les fourrageurs , & alla lui-même avec les Légions attaquer le camp des Carthaginois. Tout ce que put faire Annibal , fut de se défendre. Le carnage de ses fourrageurs fut grand. Ce succès inspira à Minucius un orgueil & une arrogance sans bornes , & remplit son ame plus que jamais d'une audace pleine de témérité , qui ne connoissoit

AN. R. 535.
AV. J.C. 217.

plus de péril, & ne lui laissoit voir dans les entreprises les plus hazardeuses qu'une victoire assurée.

Le Peuple
égale l'auto-
rité de Minu-
cius à celle du
Dictateur.

Polyb. III.

253.

Liv. XXII.

25. 26.

Plut. pag.

229.

La renommée, qui grossit toujours les objets, publia dans Rome le petit avantage que Minucius avoit remporté, sur le pié d'une grande victoire. Les lettres qu'écrivoit le Général de la Cavalerie enchérissoient encore sur la renommée. Pendant plusieurs jours on ne parla que de cette affaire dans les Assemblées du Sénat & du Peuple : ce fut une joie qui ne peut s'exprimer. Comme jusqu'alors on n'avoit presque rien espéré de cette guerre, on crut que les affaires alloient changer de face. Et d'ailleurs cet avantage fit penser que si jusqu'à présent les troupes n'avoient rien fait, ce n'étoit pas qu'elles manquassent de courage; mais qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la timide circonspection & à la prudence excessive du Dictateur, sur le compte duquel on ne ménagea plus les termes.

Fabius seul, au milieu de la joie universelle du Peuple, n'ajoutoit foi ni à la renommée, ni aux lettres de Minucius; & quand même tout eût été exactement vrai, il ne craignoit point de dire qu'il appréhendoit plus pour Mi-

nucius les bons succès, qu'un peu d'ad- AN. R. 535.
AV. J.C. 217.
versité. On ne l'écoutoit point, & le

Sénat même n'aimoit point à l'enten-
dre relever les forces de l'ennemi, ra-
porter les défaites que la témérité &
l'ignorance des Généraux précédens
avoient causées. Il déclara cependant
» que s'il demeurait le maître, il obli-
» geroit Minucius de lui rendre raison
» de sa conduite pour avoir combattu
» contre son ordre. Qu'il feroit bien-
» tôt avouer aux Romains qu'un bon
» Général comptoit pour rien la fortu-
» ne, & ne faisoit cas que de la pru-
» dence & de la raison. Qu'il croioit
» mériter plus de gloire pour avoir,
» dans les circonstances présentes,
» préservé ses troupes de toute honte
» & de toute disgrâce, que si, dans
» d'autres tems, il avoit tué plusieurs
» milliers d'ennemis. «

Tous ces discours n'eurent aucun ef-
fet. Il se trouva un Tribun assez inso-
lent pour se déchaîner contre Fabius,
sans garder aucune mesure. Il dit,
» qu'il n'étoit plus possible de suppor-
» ter sa mauvaise humeur. Que non
» content d'avoir empêché en person-
» ne & sur les lieux les avantages qu'on
» auroit pu remporter sur les ennemis,

AN. R. 535.
AV. J. C. 217.

» il détruisoit , autant qu'il étoit en
 » lui , ceux qu'on avoit effectivement
 » remportés en son absence. Qu'il ne
 » tiroit la guerre en longueur , qu'afin
 » de rester plus longtems en charge , &
 » d'être seul le maître à Rome & dans
 » l'armée. Que pour empêcher Minu-
 » cius de voir l'ennemi , & de tenter
 » quelque expédition militaire , il lui
 » avoit presque lié les bras , & avoit
 » tenu les soldats enfermés dans leurs
 » retranchemens comme dans une pri-
 » son. Qu'enfin , dès que le départ du
 » Dictateur les avoit mis en liberté ,
 » ils avoient marché contre les enne-
 » mis , les avoient défaits , & les avoient
 » mis en fuite. Que pour toutes ces rai-
 » sons , il auroit hardiment proposé d'ô-
 » ter la Dictature à Fabius , si les Ro-
 » mains avoient eu le courage de leurs
 » ancêtres. Mais , qu'attendu le goût du
 » tems , peu capable d'une action de vi-
 » gueur , il se contentoit d'une deman-
 » de bien modérée , qui étoit que l'on
 » partageât également l'autorité entre
 » le Dictateur & le Général de la Ca-
 » valerie ; sans permettre cependant à
 » Q. Fabius de retourner à l'armée ,
 » avant qu'il eût nommé un nouveau
 » Consul en la place de Flaminius.

Le Dictateur ne daigna pas se justifier des accusations du Tribun, mais haussant la voix, il dit : » qu'il prétend » doit que, sans perdre inutilement » le tems, on pensât à achever les sacrifices & les saintes cérémonies » pour lesquelles on l'avoit fait venir » à Rome, afin qu'il s'en retournât » promptement à l'armée pour châtier » la témérité de Minucius qui avoit, » contre ses ordres, attaqué l'ennemi. « Il créa Consul M. Atilius Régulus : & la veille du jour que le peuple devoit donner son suffrage sur la proposition du Tribun, pour n'être pas témoin des coups qu'on alloit porter à son autorité en la communiquant au Général de la Cavalerie, il partit de nuit & alla rejoindre son armée. Le lendemain le Peuple se trouva de bonne heure à l'Assemblée. La proposition fut faite au Peuple par le Tribun. Mais il falloit, selon l'usage, qu'il se trouvât quelqu'un qui parlât sur ce sujet, qui l'expliquât, qui le développât à la multitude, avant que l'on allât aux voix. Seul, entre tous les Romains, Varron se chargea de l'odieuse commission d'appuyer l'entreprise du Tribun : nous verrons bien-

AN. R. 355.
AV. J. C. 217.

tôt ce que c'étoit que ce Varron. La proposition passa, & Fabius en reçut la nouvelle en chemin. Tout le monde, tant à la ville qu'à l'armée, amis & ennemis, regardèrent ce Décret comme un affront sanglant & une flétrissure ignominieuse pour le Dictateur. Lui seul en jugea différemment. Et comme autrefois un sage à qui l'on disoit, *ces gens-là se moquent de vous*; répondit, & moi, *je ne me tiens point moqué*, jugeant fort bien que ceux là seuls sont véritablement moqués qui donnent lieu à la moquerie, & qui en sont émus & troublés: Fabius de même demeura insensible à cette prétendue injure. Il supporta l'injustice du Peuple avec la même fermeté d'ame avec laquelle il avoit souffert les invectives de ses ennemis; &, bien persuadé qu'en partageant le commandement entre Minucius & lui, on n'avoit pas partagé l'habileté dans l'art de commander, il revint dans son camp toujours victorieux des insultes de ses citoiens, comme des artifices de l'ennemi.

Minucius pensoit bien différemment. Il étoit déjà auparavant insupportable par l'orgueil que lui inspiroit le

Fierté insupportable de Minucius.

Liv. XXII.

le succès, & la faveur de la multitude : AN. R. 535.
AV. J.C. 217.
Plut. in Fab.
pag. 79.
mais alors, ne gardant plus aucune me-
sure, il se vantoit de n'être pas moins le

vainqueur de Fabius, que celui d'An-
nibal. Il disoit avec complaisance ,
» Que ce fameux Général unique res-
» source dans les disgraces publiques,
» ce Dictateur seul jugé capable de te-
» nir tête à Annibal, avoit vû son infé-
» rieur, son Général de la Cavalerie,
» devenir son égal par un Décret dont
» il n'y avoit point d'exemple dans
» toute la suite de l'histoire du peuple
» Romain ; & cela dans cette même
» ville, où les Généraux de la Cavale-
» rie avoient coutume de trembler à la
» vue des haches & des faisceaux du
» Dictateur : tant son mérite, & le bon-
» heur attaché à sa personne, avoient
» paru avec éclat ! Qu'il suivroit donc
» sa bonne fortune, si le Dictateur
» s'opiniâtroit à ne point abandonner
» une conduite lente & timide, con-
» damnée des dieux & des hommes. «

Les actions de Minucius répondoient
à ses discours. Dès le premier jour qu'il
vit Fabius, il lui dit qu'il falloit déter-
miner comment ils useroient de l'au-
torité qu'on venoit de partager égale-
ment entr'eux : & sans attendre la ré-

ponse du Dictateur , il donna le premier son avis , & déclara que selon lui le meilleur parti étoit de convenir que chacun à son tour auroit le commandement général de toutes les troupes pendant un jour , ou un plus long espace de tems si l'on vouloit. Fabius ne fut point de ce sentiment. Il pensa » que tout ce qui seroit abandonné à la » témérité de son Collègue , seroit en » même tems livré à la merci de la fortune. Il aima mieux partager les troupes par moitié. Il avoua qu'il étoit » dans l'obligation de lui faire part du » commandement , mais non pas de le » lui céder tout entier ; protestant qu'il » ne renonceroit jamais volontairement & par son propre fait à gouverner par la prudence les affaires publiques , au moins selon la portion d'autorité qu'il lui étoit permis de retenir ; & que puisqu'on l'empêchoit de sauver le tout , il sauveroit ce qu'il pourroit. « Dès que le partage des troupes fut fait , Minucius voulut avoir son camp à part , & alla se poster dans la plaine.

Les ^a deux qualités qui forment un

^a Ac sanè, quod difficile | nuus erat , & bonus con-
 limum est , & prælio stre- | filio , quorum alterum ex

grand Capitaine, font le courage & la prudence : mais elles sont toutes voisines de deux grands défauts, qui peuvent avoir de terribles suites. Car, pour l'ordinaire, la prudence par trop de précaution dégénère en crainte, & le courage par trop de hardiesse en témérité. Nous allons voir Minucius tomber dans ce dernier défaut : mais Fabius fut toujours garder un sage tempérament, ce qui est fort rare & fort difficile, également circonspect dans les projets, & brave dans l'exécution, comme Salluste le dit de Jugurtha.

Annibal, qui savoit tout ce qui se passoit chez les ennemis par le moyen des déserteurs & de ses espions, ressentit une double joie du changement qui y étoit arrivé. Car la témérité de Minucius devenue libre, étoit une proie assurée pour lui ; & la prudence de Fabius avoit perdu la moitié de ses forces. Il y avoit entre le camp de Minucius & celui d'Annibal une éminence, dont la situation étoit telle, que celui qui s'en empareroit le premier

AN. R. 535.
AV. J.C. 217.

Combat entre Annibal & Minucius. Celui-ci est battu. Fabius le sauve.

Polyb. III.

254.
Liv. XXII.

28.
Plut. in Fab.
180.

providentia timorem, alterum ex audacia temeritatem plerumque affert

solet. Sallust. in bell. Jugurt.

AN. R. 535.
AY. J.C. 217.

devoit avoir un grand avantage sur son ennemi. Annibal connoissoit toute l'importance de ce poste , mais il ne se hâta pas de s'en saisir , parce qu'il prétendoit en tirer plus de service , en le laissant devenir une occasion de combat. La plaine d'alentour , à la voir de loin , paroissoit toute unie , sans aucun buisson , & entièrement découverte , & au premier coup d'œil on la jugeoit inutile pour des embûches. Mais Annibal y avoit observé des ravins , des coupures , & des cavités assez profondes pour contenir & cacher chacune jusqu'à deux cens hommes. Il y jeta la nuit cinq cens chevaux & cinq mille fantassins. Et de peur que cette embuscade ne fût éventée le matin par les fourrageurs ennemis , dès la petite pointe du jour il fit occuper la colline par les armés à la légère.

Minucius croit l'occasion belle : il envoie son Infanterie légère , & lui donne ordre de disputer ce poste avec vigueur. Il la fait suivre de sa Cavalerie , & la suit lui-même avec ses Légionnaires. Annibal , de son côté , y envoie aussi continuellement de nouvelles troupes ; il les suit incontinent avec la Cavalerie & le reste de son armée ;

& insensiblement ils en vinrent à une action générale. Les armées à la légère des Romains qui s'avançoient de bas en haut, furent renversées les premiers sur la Cavalerie qui les suivoit. Celle-ci fut bientôt enfoncée par la Cavalerie Carthaginoise beaucoup supérieure en nombre, & se retira vers le gros des Légions. L'Infanterie, quoiqu'entourée de gens effraîés, restoit seule intrépide : & si elle avoit combattu dans un poste moins désavantageux, & que la ruse, du côté des ennemis, ne se fût pas jointe à la force, le succès des jours précédens lui avoit tellement enflé le courage, qu'elle étoit en état de bien disputer la victoire. Mais, dans ce moment, Annibal donna le signal à ses troupes embusquées, qui étant venues tout d'un coup attaquer les Légions par derrière & par les flancs y causèrent tant de désordre & d'effroi, qu'il ne resta à personne ni assez de courage pour combattre, ni aucune espérance de se sauver par la fuite.

Fabius, que son zèle pour le bien de l'Etat rendoit attentif à toutes les démarches de son Collègue, vit de son camp le péril où étoit exposée l'armée de Minucius. *Je l'avois bien prévu*, dit-

il : la témérité trouve bientôt le malheur qu'elle cherche. Mais remettons les reproches à un autre tems. Courons à leur secours. Allons arracher des mains des ennemis la victoire, & de la bouche de nos citoyens l'aveu de leur faute. Les fuyards, à la vûe de ce secours qu'ils reçurent comme s'il leur fût venu du ciel, reprennent courage, & viennent se rejoindre à l'armée de Fabius qui s'avançoit en bon ordre. Les troupes vaincues, & celles qui étoient encore toutes fraîches, ne faisant plus qu'un corps, alloient fondre sur les Carthaginois, lorsqu'Annibal fit sonner la retraite, ne dissimulant pas que s'il avoit vaincu Minucius, Fabius à son tour l'avoit vaincu lui-même, témoignage bien glorieux de la part d'un tel ennemi ! Il ajouta, en plaisantant, ^a que ce nuage, qui avoit coutume de paroître sur les hauteurs, étoit enfin tombé avec beaucoup de fracas & d'orage.

Après le combat, Fabius aiant ramassé les dépouilles des ennemis qui étoient restés sur le champ de bataille, rentra dans son camp, sans laisser échapper une seule parole outrageante ou

^a Tandem eam nubem, | tium solita sit, cum pro-
quæ sedere in jugis mon- | cella imbrem dedisse. Liv.

CN. SERVIL. M. AT. REGUL. CONS. 55
fâcheuse contre son Collègue.

AN. R. 535.

AV. J.C. 217.

Il auroit manqué quelque chose à la gloire du Dictateur, si Minucius lui-même ne lui eût pas rendu hommage. Il le fit, & de la manière du monde la plus solennelle. Dès qu'il fut rentré dans son camp après la bataille, il assembla ses soldats, & leur tint ce discours. *J'ai souvent oui dire que le premier & le plus haut degré de mérite, est de savoir prendre le bon parti par soi-même, sans avoir besoin de conseil : le second, d'être capable de suivre & d'exécuter les bons avis que l'on reçoit des autres : mais que celui qui ne sait ni commander ni obéir, doit être regardé comme un esprit dudernier rang. Puisque la nature ne nous permet point d'aspirer à la première gloire, tâchons de mériter au moins la seconde, & en attendant que nous sachions commander, ayons le courage d'obéir à un plus prudent que nous. Allons nous rejoindre à Fabius, & porter nos drapeaux devant sa tente. La seule occasion où je veux encore vous commander, c'est pour aller nous soumettre à ses ordres, & lui rendre tous ensemble le respect & l'obéissance que nous lui devons. Lorsque je l'aurai salué du nom de père, qualité qu'il mérite par son rang, & par le bien-*

Minucius reconnoît sa faute, & rentre sous l'obéissance du Dictateur.

Liv. XXII.

29. 30.

Plus. 181.

AN. R. 535.
AV. J.C. 27.

fait que nous venons de recevoir de lui ; vous aussi, soldats, vous saluerez comme vos patrons ceux dont les armes & la valeur vous ont sauvés aujourd'hui. Si ce jour ne nous apporte aucune autre gloire, au moins nous verra-t-il mériter celle de la reconnoissance.

Aussitôt il se mit à leur tête, & marcha droit au camp du Dictateur. Fabius, & tous ceux qui étoient autour de lui, furent bien surpris de le voir arriver. Tout fut exécuté suivant le projet réglé par Minucius. Après qu'il eut fait poser ses drapeaux auprès du tribunal de Fabius, il commença le premier par le saluer comme son père, & tous les soldats saluèrent ceux du Dictateur comme leurs patrons. Après quoi il tint ce discours : * *Illustre Dictateur, je viens de vous égaler à mon père en vous donnant le même nom : mais je vous dois plus qu'à lui. Je ne lui suis redevable que de ma vie : je vous la dois, & de plus celle de tous ces soldats qui*

* Je ne puis m'empêcher | vous avez remporté dans
d'insérer ici la harangue | ce jour deux victoires bien
que Plutarque met dans la | signalées : par votre va-
bouche de Minucius, la- | leur vous avez vaincu les
quelle est toute brillante & | ennemis, & par votre pru-
petille d'esprit, au lieu que | dence & votre générosité
celle de Tite-Live est plus | vous avez vaincu votre
simple. Mon Dictateur, | Collègue. Par l'une de ces

m'environnent. Je casse donc & j'annule le premier ce décret du Peuple qui étoit pour moi un fardeau plutôt qu'un honneur. Je rentre avec joie sous votre autorité & sous vos auspices, & cela pour le plus grand avantage, comme je l'espère & le souhaite, tant de vous & de moi, que de vos deux armées, dont l'une doit son salut à l'autre. Je vous prie seulement d'oublier tout ce qui s'est passé, & de me permettre d'exercer sous vos ordres la charge de Général de la Cavalerie, & de conserver à ceux-ci le rang qu'ils tiennent dans les troupes.

Après ce discours, les soldats des deux armées s'embrassèrent. Les gens de Fabius reçurent dans leurs tentes ceux de Minucius, connus ou non, avec les marques les plus sensibles de bienveillance & de tendresse. Tous devinrent amis en ce moment; & ce jour, qui avoit commencé d'une manière si

victoires vous nous avez sauvés, & par l'autre vous nous avez instruits; & autant que ma défaite par Annibal m'a été honteuse & funeste, autant l'avantage que vous avez sur moi m'a été salutaire & glorieux. Je vous appelle donc mon père, n'ayant point de nom plus vénérable que je

puisse vous donner; quoi- que l'obligation que je vous ai soit plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a mis au monde. Car je ne lui dois que ma vie seule, au lieu qu'avec la mienne, je vous dois aussi le salut de tous ces vaillans hommes.

AN. R. 535. funeste , se termina par une joie uni-
 AV. J.C. 117. verselle.

Dès que la nouvelle de cette réconciliation eut été portée à Rome , & confirmée par les lettres des Généraux & des soldats , il n'y eut personne qui n'élevât jusqu'au ciel la générosité & la sagesse du Dictateur. On sentit combien la vraie science de commander , & une conduite toujours judicieuse & constante , l'emportoient sur une bravoure téméraire , & sur une folle demangeaison de se signaler. Annibal & les Carthaginois estimèrent Fabius encore davantage qu'auparavant ; & ils commencèrent alors à s'appercevoir qu'ils faisoient la guerre en Italie , & contre les Romains. Car, dans tout le tems qui avoit précédé , ils avoient conçu un tel mépris pour ceux qui commandoient les troupes de la République , aussi bien que pour les troupes mêmes , qu'à peine pouvoient-ils s'imaginer qu'ils fussent en guerre contre la même nation , dont leurs pères leur avoient laissé une idée si terrible.

Rares qualités de Fabius.

Nous voions ici dans Fabius d'excellentes qualités , & d'autant plus admirables qu'elles sont plus rares. A affronter dans les combats les plus grands

dangers & la mort même, c'est un grand effort de vertu, ordinaire néanmoins. Mais souffrir patiemment les reproches les plus injurieux & les moins mérités, voir sa réputation déchirée avec autant d'insolence que d'injustice par un Officier subalterne & dépendant, s'exposer à un décri général pour garder une conduite seule capable de sauver l'Etat, voir enfin les services les plus importants payés de la plus dure ingratitude par un peuple entier, & ne point s'écarter néanmoins ni de son plan ni de son devoir au milieu de tant & de si sensibles sujets de mécontentement; il faut avouer que c'est l'effet d'une force, d'une constance, & d'une noblesse de sentiment beaucoup au dessus du commun. La vertu dans la plupart des hommes est si languissante & si foible, qu'elle ne sauroit presque se soutenir, si elle n'est portée par l'approbation & l'estime des hommes. Combien^a ce généreux mépris de la gloire est-il devenu glorieux pour Fabius, & avec quelle usure ne lui a-t-il pas rendu ce qu'il paroïssoit avoir perdu & sacrifié pour le bien public?

^a *A. l'eo spreta in tem- | mulator redit ! Liv. II.*
ore gloria interdum cu- | 47.

AN. R. 535.
AV. J.C. 217.

C'est cet amour du bien public qui étoit l'ame de toutes ses actions, & qui lui inspira toujours cette fermeté & cette constance inébranlable pour le service de la patrie, contre laquelle il ne se permit jamais le moindre ressentiment, quelque injure qu'il en reçût.

A ces excellentes qualités, Fabius en ajoute une autre, non moins estimable ni moins rare, qui est de résister aux doux & puissans attraits de la vengeance, devenus si naturels à l'homme depuis sa corruption. Non seulement il ne lui échape aucun mot d'indignation & d'insulte contre un ennemi qui l'a si cruellement outragé, mais pouvant, peu de tems après, le laisser périr dans une action où il s'est engagé par sa témérité, il vole à son secours, le tire du péril, reçoit sa soumission, & lui rend son amitié, sans lui faire sentir par le plus léger reproche son tort & son injustice.

Sagesse de la
conduite de
Fabius à l'é-
gard d'Anni-
bal.

La conduite que garde ici Fabius à l'égard d'Annibal, ne songeant qu'à

a [Est] illa pietatis con-
stantia admirabilis, quam
Q. Fabius Maximus infatigabilem patriæ præsti-
tit.... Compluribus inju-
riis laceffitus, in eodem

animi habitu permanfit,
nec unquam sibi reip.
permisit irasci, tam per-
severans in amore civium
fuit. *Val. Max. III. 8.*

rendre insensiblement la confiance aux armées Romaines découragées par les défaites précédentes; qu'à amortir l'ardeur impétueuse du jeune vainqueur qu'il avoit en tête par des délais affectés; à miner peu à peu & à consumer ses forces, en ne cessant de le harceler; à le mettre hors d'état & de ravager les terres des Alliés, & de le forcer malgré lui à une action décisive: cette conduite, dis-je, a toujours été regardée comme l'effet d'une prudence consommée, & d'une connoissance parfaite des règles de l'art militaire. Elle a valu à Fabius le glorieux titre de *sage Temporiseur*, qui par ses délais avoit sauvé l'Etat: titre qui lui a fait plus d'honneur que toutes les victoires qu'il auroit pu remporter. Quel courage, en effet, & quelle grandeur d'ame ne faloit-il point, pour se mettre au dessus des rumeurs & des reproches de

a Quintus Maximus &	tientia sua mollebat: de
bella gerebat ut adoles-	quo præclarè familiaris
cens, cum planè esset	noster Ennius: (C'est
grandis, & Annibalem	Caron l'ancien qui parle)
juveniliter exultantem pa-	

Unus homo nobis cunctando restituit rem.

Non ponebat enim rumores ante salutem.

Ergo magisque magisque viri nunc gloria claret.

Cic. de senect. 2. 10.

AN. R. 535.
AV. J.C. 217.

toute une armée, & de presque tout le peuple : & pour n'avoir en vûe que le salut de la patrie ? C'est ce qu'Ennius, Poète presque contemporain, a si bien exprimé par des vers connus de tout le monde.

Comme c'est sous la Dictature de Fabius, laquelle va bientôt finir, qu'arriva un changement assez considérable dans les monnoies, j'ai cru devoir traiter ici cette matière en peu de mots.

Digression sur les changemens de monnoie arrivés à Rome.

Plin.XXXIII.
3.

ROME d'abord, comme nous l'avons marqué ailleurs, n'emploioit pour monnoie que des masses d'airain plus ou moins pesantes, qui n'étoient point d'une figure arrêtée & fixe, & qui n'avoient aucune empreinte. Le Roi Servius Tullius fit des As d'une livre, & c'est ce qu'on appelloit *as grave*, dont il est parlé souvent dans les Auteurs. Ces As se pesoient & ne se comptoient point. Il les fit marquer de la figure de quelque bête, (*pecudum*) comme d'un bœuf, d'une brebi, d'un porc, ce qui leur donna le nom de *pecunia*. On partagea ces As en plusieurs pièces qui pesoient moins : *semisses*, la moitié ;

EN. SERVIL. M. AT. REGUL. CONS. 63

rientes, le tiers; *quadrantes*, le quart. AN. R. 535.

On n'emploia que de la monnoie d'airain jusqu'au Consulat de C. Fabius & AV. J.C. 117.

le Q. Ogulnius, c'est-à-dire jusqu'à l'an de Rome 483, cinq ans avant la première guerre Punique.

Rome pour lors, devenue plus puissante, & maitresse de presque toute l'Italie par la défaite de Pyrrhus & des Tarentins, commença à battre de la monnoie d'argent : savoir des deniers, les quinaires qui furent depuis appelés *victoriati*, des sesterces. Les deniers aloient dix As ou dix livres d'airain; les quinaires, cinq; les sesterces, deux et demi. On voit par là combien, dans les premiers tems, l'argent étoit rare, et jusqu'où montoit son prix. Selon Budé & Gronove, cent deniers constituoient à peu de chose près, la livre d'argent. Le denier équivaloit à dix As ou dix livres d'airain. Par conséquent chaque livre d'argent équivaloit à mille As ou mille livres d'airain.

Peu de tems après, c'est-à-dire pendant la première guerre Punique, la disette où la République se trouva, fit que les As furent réduits du poids d'une livre ou de douze onces, à celui de deux onces, *sextantarium pondus*, en

Plin. ibid.

AN. R. 535. conservant toujours la même valeur.
 AV. J. C. 217.

Cette nouvelle monnoie d'airain, eut aussi une nouvelle empreinte, savoir d'une part Janus à deux visages, & de l'autre une proue de navire.

Dans la seconde guerre Punique, sous la Dictature de Fabius, l'an de Rome 535, le poids de l'As diminua encore de la moitié, & fut réduit à une seule once. Sa proportion avec l'argent fut alors changée, & le dernier valut seize As. Pline^a marque que le denier ne fut compté dans la paie des gens de guerre, que sur le pié de dix As : c'est-à-dire qu'en employant toujours le nom de denier pour exprimer la paie du soldat, on ne lui donnoit pourtant que dix^b As, & non pas seize. Aussi dans Tacite des soldats séditieux demandent-ils le denier pour leur paie.

Enfin le poids de l'As fut encore diminué de la moitié, & réduit à une demie once. La Loi qui ordonna ce changement, appelée dans Pline *Lex Papiria*, nous apprend le nom de l'Auteur, mais on ne fait pas en quel tems précisément il vivoit. Quoique le poids

^a In militari tamen stipendio semper denarius pro decem assibus datus. *Plin. ibid.*

^b Denis in diem assibus animam & corpus æstimati. *Tacit. Annal. I. 17.*

CN. SERVIL. M. AT. REGUL. CONS. 65
de l'As fût alors moindre de la moitié AN. R. 555
AV. J. C. 217
que du tems de la seconde guerre Pu-
nique, il conserva pourtant toujours la
même proportion avec l'argent.

§. II.

Le Consul Servilius, après une courte expédition dans l'Afrique, revient en Italie. Les deux Consuls suivent le plan de Fabius. Les Députés de Naples offrent un présent aux Romains. Espion, & esclaves conspirateurs punis. Ambassades envoyées en différens lieux. On se prépare à l'élection des Consuls. Naissance & caractère de Varron. Discours d'un Tribun en sa faveur. Il est nommé Consul. On lui donne pour Collègue Paul Emile. Nomination des Préteurs. Nombre des troupes. Il arrive à Rome des Ambassadeurs du Roi Hiéron avec des présens. Discours présomptueux du Consul Varron. Discours sensé de Paul Emile. Le Sénat l'exhorte à donner un combat décisif. Beau discours de Fabius à Paul Emile. Réponse de celui-ci. Harangue de Paul Emile aux troupes. Ruse d'Annibal découverte. Extrême embarras où la disette le réduit. Allarme de Rome sur

AN. R. 535.
AV. J. C. 217.

le combat qui est près de se livrer. Division & dispute entre les deux Consuls. Varron se détermine à donner le combat, contre l'avis de son Collègue. Harangue d'Annibal à ses troupes. Fameuse bataille de Canne. Défaite des Romains. Mort de Paul Emile. Réflexion sur le refus que fait Annibal d'aller attaquer Rome. Les Carthaginois dépouillent les morts sur le champ de bataille. Annibal se rend maître des deux camps. Générosité d'une Dame de Canouse à l'égard des Romains. Le jeune Scipion étouffe une dangereuse conspiration. Quatre mille Romains se retirent à Venouse. Le Consul Varron s'y rend.

Le Consul
Servilius ,
après une
courte expé-
dition dans
l'Afrique, re-
vient en Ita-
lie.

Liv. XXII,
31.

PENDANT que les choses que nous venons de rapporter se passoient en Italie, le Consul Cn. Servilius, après avoir cotoié avec une flotte de six-vingts galères les Isles de Sardaigne & de Corse, & reçu des otages de l'une & de l'autre, passa en Afrique, où il remporta d'abord quelques avantages. Mais un échec, qui suivit de près, l'obligea de repasser en Sicile. Lorsqu'il fut arrivé à Lilybée, il laissa sa flotte au Préteur T. Otacilius, qui

EN. SERVIL. M. AT. REGUL. CONS. 67

chargea P. Sura son Lieutenant de la AN. R. 535.
AV. J.C. 217.
amener à Rome. Pour lui, il traversa
toute la Sicile par terre, & passa en-
suite en Italie par le détroit de Messin-
e. Ce fut là qu'il reçut de Fabius des
lettres, par lesquelles, après avoir
passé près de six mois dans la Dictatu-
re, il le rappelloit, pour venir prendre
avec son Collègue M. Atilius le com-
mandement des troupes.

Les deux Consuls s'étant mis à la tête, l'un de l'armée de Fabius, l'autre Les deux
Consuls sui-
vent le plan
de Fabius.
Liv. XXII.
31.
de celle de Minucius, se fortifièrent de
bonne heure dans les quartiers où ils
levoient passer l'hiver, (car on étoit
alors sur la fin de l'automne,) & firent
depuis la guerre avec beaucoup de
concert & d'union, suivant en tout la
méthode & le plan de Fabius. Lors-
qu'Annibal sortoit pour aller chercher
les vivres & du fourage, ils l'atta-
quoient toujours à leur avantage, tom-
bant sur ceux des ennemis qui s'écar-
toient, mais évitant avec soin les ac-
tions générales, qu'Annibal recher-
choit avec tout l'empressement possi-
ble. Par cette conduite le Général Car-
thaginois fut réduit à une telle disette,
que s'il n'avoit craint qu'on ne lui re-
prochât d'avoir pris la fuite, il seroit

AN. R. 535. sur le champ passé dans la Gaule, ayant
 AV. J. C. 217. absolument perdu l'espérance de faire
 subsister ses troupes dans le pays où il
 étoit, si les Consuls de l'année suivante
 imitoient l'exemple de ceux-ci.

Les Députés
 de Naples of-
 firent un pré-
 sent aux Ro-
 mains.

Liv. XXII.
 32.

L'hiver ayant fait cesser les hostilités
 de part & d'autre, les deux armées se
 tenoient en repos aux environs de Gé-
 raunium dans l'Apouille, lorsque les
 Députés de Naples arrivèrent à Rome.
 Aiant eu permission d'entrer dans le
 Sénat, ils y portèrent quarante cou-
 pes d'or d'un poids considérable. Le
 Chef de l'Ambassade dit » Qu'il com-
 » prenoit aisément que le trésor de la
 » République pouvoit s'épuiser par les
 » dépenses que la guerre entraînoit
 » après elle. Que les Napolitains n'i-
 » gnoroient pas que le Peuple Romain
 » combattoit pour la conservation des
 » villes & des campagnes de l'Italie,
 » autant que pour Rome qui en étoit
 » la capitale. Que par cette raison ils
 » avoient cru qu'il étoit juste & raison-
 » nable de l'aider des trésors que leurs
 » ancêtres leur avoient laissés pour
 » être l'ornement de leurs temples
 » dans la prospérité, & une ressource
 » dans la mauvaise fortune. Qu'ils
 » étoient dans la disposition de lui ac-

corder tous les autres secours dont on les croiroit capables. Que le plus grand plaisir que le Peuple Romain pût leur faire , c'étoit de regarder tout ce qui appartenoit aux Napolitains comme son bien propre , & de les honorer au point de vouloir bien recevoir d'eux un présent beaucoup moins considérable par sa propre valeur , que par la bonne volonté de ceux qui l'offroient. « On remercia les Ambassadeurs de leur générosité & de leur attention : mais on se contenta d'accepter la plus légère des quarante coupes.

Dans ce même tems , on découvrit à Rome un espion Carthaginois qui y étoit demeuré caché depuis deux ans. On le renvoia après lui avoir coupé les mains. On y pendit aussi vingt-cinq esclaves , qui avoient formé une conspiration dans le champ de Mars. On donna la liberté au dénonciateur , & une somme en monnoie de cuivre qui se montoit à mille livres.

On envoya des Ambassadeurs à Philippe Roi de Macédoine , pour lui demander qu'il livrât au Peuple Romain Démétrius de Pharos , qui s'étoit retiré dans ses Etats après avoir été vain-

AN. R. 535.
AV. J.C. 217.

Espion , &
esclaves cons-
pirateurs pu-
nis.

Liv. 33.

Ambassa-
des envoyées
en différens
lieux.
Ibid.

AN. R. 536.
AV. J. C. 217.

cu. Une autre Ambassade fut chargée de passer chez les Liguriens, pour se plaindre de ce qu'ils avoient fourni aux Carthaginois des vivres & des troupes : & en même tems pour examiner de plus près ce qui se passoit parmi les Boïens & les Insubriens. Enfin on en envoya une troisième à Pinée Roi d'Illyrie, pour lui demander le payement du tribut qu'il devoit, ou des otages, s'il n'étoit pas en état de paier à l'échéance. Tous ces soins particuliers marquent comment le Sénat, pour tout ce qui regardoit les intérêts de la République, portoit son attention jusqu'aux pays les plus éloignés, malgré l'ennemi qui les pressoit si vivement dans le cœur même de l'Etat.

On se pré-
pare à l'élec-
tion des Con-
suls.

Polyb. III.
255.

Liv. XXI.

34.

L'important étoit de faire choix de Consuls capables de tenir tête à Annibal. Nous avons vû que la sage lenteur de Fabius avoit donné aux Romains le tems de respirer, & de se remettre un peu de tant de disgraces arrivées coup sur coup. L'effet en fut si sensible, qu'Annibal, à la fin de la seconde année de la guerre, tout vainqueur qu'il étoit, n'ayant néanmoins ni ville, ni poste, ni pays ami, se trouvoit extrêmement embarrassé. Il ne s'agissoit que

de continuer la guerre sur le même plan, pour achever de le désespérer, & même de le détruire. La chose étoit visible, & devoit frapper les moins clairvoians. Mais quand il plait à Dieu d'aveugler un peuple, il ne fait plus d'usage de ses lumières & de sa prudence. Il falloit aux Romains un coup encore plus violent que tous ceux qu'ils avoient éprouvés jusqu'alors, pour les rendre tout-à-fait sages.

Le principal instrument de cette disgrâce complète, qui, en les réduisant aux abois, les obligea malgré eux de suivre une conduite plus prudente, fut C. Térentius Varron. Cet homme, d'une naissance tout-à-fait basse, fils d'un boucher, & qui lui-même avoit exercé sous son père les ministères les plus vils de cette profession, se trouvant un bien assez considérable, osa aspirer à une plus haute fortune. Il s'attacha au Barreau, & aux Assemblées du Peuple, & à force de prendre le parti & de plaider les causes des plus méprisables citoyens contre les premiers de la République, dont il attaquoit en même tems la fortune & la réputation, il vint à bout de se faire connoître, & se fraia un chemin aux

AN. R. 535.
AV. J. C. 217.

Naissance
& caractère
de Varron.
Liv. XXII.
26.

AN. R. 535. charges de la République. Il obtint
AV. J. C. 117. successivement la Questure, les deux
Edilités, la Préture. Restoit le Con-
sulat. Il se présenta une occasion favo-
rable pour un homme comme lui de
s'en applanir les voies. Ce fut lorsqu'il
s'agit d'égaliser Minucius Général de la
Cavalerie à Fabius son Dictateur. Nous
avons vû que Varron seul eut l'impu-
dence d'appuier une si injuste & perni-
cieuse proposition. Par là il fut profiter
habilement de la haine qu'on portoit
au Dictateur pour gagner la faveur du
peuple, auprès duquel il eut tout le
mérite du Décret qui fut rendu alors.
Il ne manqua pas l'année suivante, qui
est celle dont nous parlons, de deman-
der le Consulat comme la juste récom-
pense d'un si grand service.

C'est la marque d'un gouvernement
peu sage, & la cause la plus ordinaire
des mauvais succès qui arrivent dans
un Etat, ^a lorsque dans le choix des
Généraux & des Commandans, on ne
met aucune différence entre les bons
& les mauvais sujets, & que la fa-
veur & la brigue enlèvent les récom-

^a Inter bonos & malos | possidet. Sallust. in bell.
discrimen nullum: omnia | Catil.
virtutis præmia ambitio

penſes qui ſont dûes au mérite. Cette vérité paroitra ici dans tout ſon jour à l'égard de Varron.

AN. R. 535.
AV. J.C. 217.

Le Peuple lui étoit très-favorable. Les Sénateurs ſ'opposèrent à ſa demande de tout leur pouvoir, ne voulant point que des gens de la lie du peuple ſ'accoutumaſſent à devenir leurs égaux, en ſe déclarant leurs ennemis. Varron avoit parmi les Tribuns du peuple un parent. Celui-ci, pour rendre la perſonne de ſon Candidat plus agréable, travailloit, par ſes diſcours ſéditieux, à rendre toute la Nobleſſe odieuſe au Peuple. Il diſoit
 » que c'étoient les Nobles qui, deſi-
 » rant la guerre depuis pluſieurs an-
 » nées, avoient fait venir Annibal en
 » Italie : & que, non contents de ce-
 » la, ils la traînoient expreſ & par
 » fraude en longueur, quoiqu'il fût
 » aisé de la terminer tout d'un coup.
 » Que c'étoit un complot fait entr'eux
 » tous ; & qu'on ne verroit jamais la
 » fin de la guerre, juſqu'à ce qu'on
 » eût fait un Conſul vraiment Plé-
 » beien, c'eſt-à-dire un homme *

Diſcours d'un
Tribun en fa-
veur de Var-
ron.
Liv. XXII.
34. 35.

* On appelloit homme nouveau celui dont les ancêtres n'avoient jamais poſſédé de charges Curules, ce qui conſtituoit chez les Romains la Nobleſſe, qui ſe diviſoit en Patricienne & Plébeienne.

AN. R. 535. » nouveau. Car, ajoutoit-il, les Plé-
 AV. J.C. 217. » beïens devenus nobles, font initiés
 » aux mêmes mystères; & ils ont com-
 » mencé à mépriser le peuple, depuis
 » qu'ils ont cessé d'être méprisés par
 » les Praticiens. «

Varron est
 nommé Con-
 sul.

Ces discours firent tant d'impression, que quoique Varron eût cinq compétiteurs, dont trois étoient Patriciens, deux de familles Plébeïennes, mais illustrées depuis lontems par des charges, on le créa seul Consul, afin qu'il présidât aux Assemblées dans lesquelles on lui donneroit un Collègue.

On lui donne
 pour Collègue
 Paul Emile.

La Noblesse jetta alors les yeux sur Paul Emile, qui avoit été Consul avec M. Livius l'année qui précéda la seconde guerre Punique. Nous avons déjà rapporté qu'au sortir du Consulat, ils avoient été tous deux accusés devant le Peuple, comme aiant détourné une partie du butin qu'ils avoient fait à la guerre. Livius avoit été condamné : Paul Emile n'avoit échappé qu'à grande peine. Encore extrêmement aigri contre le Peuple, à qui il ne pouvoit pardonner un si grand affront, il avoit une grande répugnance à entrer de nouveau dans les char-

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 75
 ges. On le força néanmoins de se vaincre, & tous les autres Candidats s'étant désisté, il fut donné pour Antagoniste à Varron plutôt que pour Collègue.

AN. R. 535.
 AV. J.C. 217.

C. TERENTIUS VARRO. AN. R. 536.
 L. ÆMILIUS PAULUS II. AV. J.C. 216.

Les Consuls étant choisis, on nomma quatre Préteurs selon l'usage de ces tems-là, Manius Pomponius Marthon, P. Furius Philus, M. Claudius Marcellus, & L. Postumius Albinus: les deux premiers restèrent dans la ville pour y rendre la justice. Marcellus eut pour département la Sicile, & Postumius la Gaule. Il est remarquable que ces quatre Préteurs avoient déjà géré cette charge, & les deux derniers avoient même été Consuls. De tous les Magistrats de cette année, il n'y avoit que Varron qui exerçât pour la première fois la charge dont il étoit revêtu. On eut soin de faire passer des ravitaillemens à la flotte qui hivernoit à Lilybée, & l'on embarqua pour l'Espagne toutes les munitions nécessaires aux armées que les deux Scipions y commandoient. Enfin l'on donna tous ses soins aux préparatifs de la cam-

Nomination
 des Préteurs.
 Liv. XXII.
 35.
 Polyb. III.
 256.

AN. R. 536.

AV. J. C. 215.

Nombre des

troupes.

Polyb. III.

257.

Liv. XXII.

16.

paigne où l'on alloit entrer.

Les armées furent beaucoup plus nombreuses qu'elles n'avoient jamais été. Les Romains ne levoient ordinairement que quatre Légions, dont chacune étoit de quatre mille hommes d'Infanterie, & de trois cens chevaux. Les Latins fournissoient pareil nombre d'Infanterie, & le double de Cavalerie. On donnoit à chaque Consul la moitié de ces troupes Alliées, & deux Légions. Pour l'ordinaire, ils faisoient la guerre séparément. Ici on leva huit Légions Romaines, composées chacune de cinq mille hommes de pié & de trois cens chevaux, avec pareil nombre de Fantassins des Alliés, & le double de Cavaliers : ce qui faisoit en tout quatre-vingts sept mille deux cens hommes.

Il vint des Ambassadeurs de Pæstum, qui apportoit à Rome plusieurs coupes d'or. On en usa à leur égard comme on avoit fait à l'égard des Napolitains. On les remercia de leur bonne volonté, mais on n'accepta pas leur présent.

Il arrive à Rome des Ambassadeurs du Roi Hiéron Vers le même tems, il entra dans le port d'Ostie une flotte chargée de provisions, que le Roi Hiéron envoioit

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 77
 aux Romains ses Alliés. Les Ambaf-
 fadeurs de ce Prince aiant été intro-
 duits dans le Sénat, affurèrent » que
 » le Roi leur maître n'auroit pas été
 » plus affligé d'aucune perte qu'il eût
 » pu faire lui-même, qu'il l'avoit été
 » de la mort du Consul Flaminius,
 » & de la défaite de son armée.
 » Qu'ainfi, quoiqu'il fût bien perfua-
 » dé que la grandeur d'ame du Peu-
 » ple Romain étoit encore plus ad-
 » mirable dans la mauvaife fortune
 » que dans la bonne, il avoit cru de-
 » voir lui envoyer tous les fecours que
 » de bons & fidèles Alliés ont coutume
 » de donner à leurs amis pendant la
 » guerre : & qu'il prioit le Sénat de
 » vouloir bien les accepter. Que pre-
 » mièrement il donnoit à la Républi-
 » que, comme un préfage heureux de
 » l'avenir, une Victoire d'or, pefant
 » trois cens vingt livres : qu'il les prioit
 » de la recevoir, & fouhaitoit qu'ils
 » la confervaffent éternellement. Que
 » les galères de l'Ambaffade leur ap-
 » portoient cent mille * boiffeaux de
 » froment, & deux cens mille d'orge,
 » afin qu'ils ne manquaffent point de

AN. R. 536.

AV. J. C. 216.

avec des pré-

ſens.

Liv. XXII.

87.

* Le Boiffeau des Ro- | quarts du nôtre.
 mains valoit plus des trois

AN. R. 516.
AV. J. C. 216.

» vivres; & qu'Hiéron en feroit enco-
 » re voiturier la quantité qu'ils vou-
 » droient, & où ils l'ordonneroient.
 » Qu'il favoit que la République
 » n'emploioit point dans ses armées
 » d'autres soldats que des Romains,
 » & des Alliés du nom Latin. Mais
 » que, comme il avoit vû dans leur
 » camp des troupes auxiliaires de sol-
 » dats étrangers légèrement armés, il
 » leur avoit envoié mille armés à la
 » légère tant archers que frondeurs,
 » que les Romains pourroient oppo-
 » ser aux Baléares, aux Maures, &
 » aux autres nations qui lancent des
 » traits. Ils ajoutoient à ces présens
 » un conseil salutaire, qui étoit d'or-
 » donner au Préteur de Sicile de pas-
 » ser en Afrique avec sa flotte, afin
 » que les ennemis aiant aussi la guer-
 » re dans leur pays, fussent moins en
 » état d'envoier de nouvelles troupes
 » à Annibal. «

Le Sénat répondit à ces Ambassa-
 deurs, » Que le Roi Hiéron étoit
 » considéré à Rome comme un bon
 » ami & un fidèle allié. Que depuis
 » qu'il s'étoit uni avec les Romains,
 » il leur avoit donné en toute occa-
 » sion des preuves d'une amitié sincé-

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 79

» re, & d'une générosité vraiment roia-
 » le, auxquelles ils étoient sensibles
 » comme ils le devoient. Que le Peu-
 » ple Romain avoit refusé l'or qui lui
 » avoit été offert par quelques villes,
 » & s'étoit contenté de leur bonne vo-
 » lonté. Qu'ils acceptoient la Victoire
 » envoyée par Hiéron comme un bon
 » augure; qu'ils lui destinoient pour
 » demeure le Capitole, c'est-à-dire le
 » temple de Jupiter; & qu'ils espé-
 » roient qu'elle y demeureroit tou-
 » jours, pour leur être favorable dans
 » toutes leurs entreprises. « On donna
 aux Consuls les provisions arrivées de
 Sicile, avec les archers & frondeurs
 qui étoient venus par la même voie.
 On ajouta vingt-cinq galères à la flotte
 que T. Otacilius commandoit en Si-
 cile, & on lui permit de passer en Afri-
 que, s'il jugeoit que le bien de la Ré-
 publique le demandât.

AN. R. 536.
 AV. J.C. 216.

Les Consuls, après avoir fait à Ro-
 me les levées dont nous avons parlé,
 restèrent encore quelques jours dans la
 ville, en attendant le secours des La-
 tins. Pendant cet intervalle, Varron
 tint plusieurs Assemblées du Peuple, où
 il parla toujours avec le même esprit
 de témérité & d'arrogance, » accusant

Discours pré-
 somptueux
 du Consul
 Varron.
 Liv. XXII.
 38.

AN. R. 536. » les Nobles d'avoir attiré la guer-
 AV. J.C. 216. » re dans l'Italie, & assurant qu'elle y
 » dureroit toujours tant que des Géné-
 » raux de la trempe & du caractère de
 » Fabius auroient le commandement.
 » Que pour lui, il la termineroit dès le
 » premier jour qu'il verroit l'ennemi.«
 Discours fen- Paul Emile, son Collègue, ne haran-
 sé de Paul E- gua le Peuple qu'une seule fois, qui
 mile. fut la veille de son départ, & n'en fut
 pas écouté favorablement, parce qu'il
 aima mieux lui dire la vérité que de le
 flater. Il parla de Varron avec beau-
 coup de ménagement & de retenue, si
 ce n'est qu'il avoua, » Qu'il avoit peine
 » à concevoir comment un Général,
 » avant que de connoître ses troupes,
 » celles des ennemis, la situation des
 » lieux, & la nature du pays, étant
 » encore au milieu de Rome, pouvoit
 » savoir de si loin ce qu'il lui convien-
 » droit de faire quand il seroit à la
 » tête de son armée, & marquer mê-
 » me par avance le jour auquel il li-
 » vreroit bataille. Que ^a pour lui il
 » savoit que c'étoit aux circonstances
 » des tems & des lieux à déterminer les

^a Se, quæ consilia ma- | ante tempus immatura
 gis res dent hominibus, | non præcepturum. Liv.
 quàm homines rebus, ea |

» résolutions des hommes , & non pas
 » aux hommes de prétendre arranger
 » par leurs résolutions ces circonf-
 » tances qui n'en dépendent point.
 » Qu'ainsi il ne se hâteroit point de
 » prendre avant le tems des délibéra-
 » tions prématurées. Qu'il souhaitoit
 » que les entreprises qui feroient con-
 » duites & ordonnées par la pruden-
 » ce , eussent un heureux succès. Que
 » la témérité , outre qu'elle ne conve-
 » noit point à des personnes raison-
 » nables, avoit même jusqu'ici été mal-
 » heureuse. «

AN. R. 536.
 AV. J. C. 216.

Le Sénat fit observer à Paul Emile de quelle importance pouvoit être pour la République le bon ou le mauvais succès de cette campagne. On l'exhorta à prendre bien son tems pour une action décisive , & à s'y conduire avec cette valeur & cette prudence qu'on admiroit en lui , en un mot d'une manière digne du nom Romain. Ces avis donnés au Consul , & encore plus les préparatifs extraordinaires qu'on avoit faits pour cette campagne , marquent clairement que le Sénat même desiroit qu'elle mît fin à la guerre. On ne met point sur pié quatre-vingts mille hommes & plus

Le Sénat ex-
 horte Paul E-
 mile à don-
 ner un com-
 bat décisif.

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

pour la traîner en longueur , & pour
demeurer sans action.

Beau discours
de Fabius à
Paul Emile.
Liv. XXII.
§ 8.
Plus in Fab.
182.

Il étoit aisé de juger que Paul Emi-
le étoit disposé par lui-même à préférer le parti le plus sûr au plus spé-
cieux. Cependant Fabius , plein de
zèle pour le salut de la patrie , & mé-
content peut-être du desir trop mar-
qué que témoignoit le Sénat qu'on
en vînt à une bataille , voulut avoir
avec Paul Emile un entretien parti-
culier pour l'affermir encore dans ses
bonnes résolutions , & il lui parla en
ces termes , lorsqu'il étoit sur le point
de partir. *Si vous aviez un Collègue
qui vous ressemblât , ce qui seroit le plus
à souhaiter , ou que vous ressemblassiez
vous-même à votre Collègue , il seroit
bien inutile que je vous parlasse. Car,
deux bons Consuls n'auroient pas be-
soin de mes avis pour prendre en tout le
parti le plus avantageux à la Républi-
que ; & deux mauvais Généraux , loin
de suivre mes conseils , ne prendroient
pas même la peine de les écouter. Mais
connoissant la différence qu'il y a entre
vous & Varron , c'est à vous seul que je
m'adresse ; & je crains bien même , quel-
que bon citoyen & quelque habile capi-
taine que vous soyez , que ce ne soit en*

vain que vous travaillerez à soutenir la République, pendant qu'elle est si mal appuïée de l'autre part. Les bons partis, comme les mauvais, auront le soutien de l'autorité Consulaire. Car ne vous y trompez pas, Paul Emile. Vous devez vous attendre à ne pas moins trouver d'obstacle dans la personne de Varron votre Collègue, que dans celle d'Annibal votre ennemi : & je ne sais si le premier ne sera pas plus redoutable pour vous que le second. Vous n'aurez affaire à l'un que sur le champ de bataille, à l'autre en tout tems, & en tout lieu. Contre Annibal, vous trouverez du secours dans vos Légions : Varron vous attaquera par vos soldats même. Nous savons ce que l'imprudence de Flaminius a coûté à la République. Si Varron exécute son plan, & qu'il combatte dès qu'il verra l'ennemi, ou je suis un ignorant dans l'art militaire, & ne connois ni Annibal ni les Carthaginois ; ou il y aura bientôt dans l'Italie un lieu plus célèbre par notre défaite que le Lac de Trasimène. Je puis assurer, sans craindre qu'on ait lieu de me soupçonner de vaine gloire, que le seul moïen de réussir contre Annibal, c'est de suivre la méthode que j'ai observée en faisant la guer-

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

re contre lui. Et^a je ne prétens pas qu'on en juge par l'événement, (c'est le maître des personnes peu sensées) mais par la raison qui est toujours la même tant que les choses ne changent point. Nous faisons la guerre au milieu de l'Italie dans le sein même de notre patrie. De toutes parts nous sommes environnés de nos citoiens & de nos Alliés. Ils nous aident d'hommes & de chevaux, d'armes & de vivres, & ils continueront certainement de le faire : nous avons trop de témoignages de leur zèle & de leur fidélité, pour en pouvoir douter. Nous devenons de jour à autre plus forts, plus prudens, plus constans, plus habiles. Annibal, au contraire, se trouve dans un pays étranger & ennemi, séparé du sien par un long espace de terres & de mers. Il est en guerre avec tout ce qui l'environne : éloigné de sa patrie, il ne trouve la paix ni sur terre, ni sur mer. Il n'a point de ville qui le reçoive dans ses murs, point de fort sur lequel il puisse compter. Il vit au jour le jour de ce qu'il pille dans les campagnes. A peine a-t-il conservé le tiers

a Nec eventus modò
hoc docet, (stultorum
iste magister est) sed ead-
dem ratio quæ fuit, fu-

turaque, donec eadem
res manebunt, immutabi-
lis est. Liv.

dès troupes avec lesquelles il a passé l'Ebre. La faim en a plus fait périr que le fer : & il ne sait plus comment faire subsister le peu qui lui reste. Peut-on donc douter qu'en temporisant nous ne ruinions un ennemi qui s'affoiblit de jour en jour, & à qui l'on n'envoie ni troupes, ni vivres, ni argent. Combien y a-t-il qu'il tourne autour des murs de Géraunium, & qu'il défend ce misérable château de l'Apulie, comme si c'étoient les murailles de Carthage ? Mais, pour ne pas vous proposer mon exemple seul, voyez comme les derniers Consuls, Atilius & Servilius, ont éludé tous ses efforts en se tenant sur la défensive. C'est le seul moien, Paul Emile, que vous ayez de sauver la République. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que, pour le mettre en usage, vous trouverez plus de difficultés de la part de vos citoyens, que de celle de vos ennemis. Les Romains voudront la même chose que les Carthaginois, & Varron sera dans les mêmes sentimens qu'Annibal. Il faut ^a que

AN. R. 536
AV. J. C. 216

a Duobus Ducibus unus resistas oportet. Resistes autem, adversus famam, rumoresque hominum si satis firmus steteris, te neque Collegæ vana glo-

ria, neque falsa tua infamia moverit. Veritatem laborare nimis sapè, aiunt, extingui nunquam. Gloriam qui sprevit, veram habebit. Sine timi-

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

vous résistiez seul à deux Généraux ; & vous en viendrez à bout , si vous savez mépriser les discours & les opinions des hommes ; si vous ne vous laissez ni éblouir par la vaine gloire de votre Collègue , ni effraier par l'infamie prétendue dont on tâchera de vous noircir. On dit ordinairement que la vérité peut bien souffrir quelques éclipses , mais que jamais elle ne s'éteint totalement. Savoir mépriser à propos la gloire , c'est le moien d'en acquérir une solide. Souffrez sans impatience de voir qualifier votre prudence de timidité , votre sage circonspection de lenteur & de paresse , votre habileté dans la guerre d'incapacité & de poltronnerie. J'aime mieux que vous soyiez redouté d'un sage ennemi , que loué par des citoyens insensés. Annibal vous méprisera , s'il vous voit tout ofer : si vous ne faites rien témérairement , il vous craindra. Après tout , mon sentiment n'est pas que vous restiez toujours dans l'inaction : mais que toutes vos entreprises soient dirigées par la raison , & non abandonnées au hazard. Soyez

*dum pro cauto , tardum
pro considerato , imbel-
lem pro perito belli vo-
cent. Malo te sapiens ho-
stis metuat , quam stulti*

*cives laudent. Omnia au-
dentem contemnet Anni-
bal ; nil temere agentem
metuet.*

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 87

toujours le maître des événemens. Soyez
toujours armé, & sur vos gardes. Ne
manquez jamais aucune occasion qui vous
soit favorable, mais n'en donnez jamais
à l'ennemi de vous surprendre. Quand
vous ne marcherez point avec précipita-
tion, vous verrez clair, & tous vos pas
seront assurés. L'empressement nous
aveugle & nous trouble.

Le Consul lui répondit d'un air
triste, » que ces avis lui paroissent
» très-sages & très-salutaires, mais
» qu'il n'étoit pas aisé de les mettre
» en pratique. « Toujours frappé de
l'injustice qu'on lui avoit faite au sortir
de son premier Consulat, il ajouta,
» qu'il souhaitoit que le succès de la
» campagne fût heureux : mais que,
» s'il arrivoit quelque disgrâce, il ai-
» moit mieux périr par l'épée des en-
» nemis, que par les suffrages de ses
» citoyens. «

Réponse de
Paul Émile.
Liv. XXII.

40.

Après cet entretien, Paul Émile
partit pour l'armée, accompagné jus-
qu'aux portes de la ville par les pre-
miers du Sénat ; pendant qu'un cor-
tège, plus remarquable par son grand
nombre que par sa dignité, suivoit le
Consul Plébéien son idole.

Lorsqu'ils furent arrivés l'un & Harangue de

AN. R. 536. l'autre au camp, ils firent assembler
 AV. J.C. 216. les troupes, pour leur déclarer les in-
 Paul Emile tentions du Sénat, & pour les animer
 aux troupes. à bien faire leur devoir. Paul Emile
 porta la parole, & jugeant nécessaire de rassurer les troupes contre les
 revers qu'elles avoient éprouvés, & de
 dissiper l'épouvante qu'elles en avoient
 conçue, leur représenta, » Que si,
 » dans les combats précédens, elles
 » avoient eu du dessous, elles pou-
 » voient, par bien des raisons, faire
 » voir qu'elles n'en étoient pas respon-
 » sables : mais que si maintenant on
 » jugeoit à propos de donner une ba-
 » taille, rien ne pourroit mettre ob-
 » stacle à la victoire. Qu'auparavant
 » deux Consuls ne commandoient pas
 » la même armée; & que l'on ne s'é-
 » toit servi que de troupes levées de-
 » puis peu, sans exercice, sans expé-
 » rience, & qui étoient venues aux
 » mains avec l'ennemi, sans presque
 » l'avoir vû ni le connoître. « *Mais*
aujourd'hui, ajouta-t-il, vous voyez tou-
tes choses dans une situation bien diffé-
rente. Les deux Consuls marchent à vo-
tre tête, & partagent avec vous tous les
périls. Vous connoissez les armes des en-
nemis, leur manière de se former, leur

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 89

nombre. Depuis plus d'un an il ne s'est AN. R. 536;
AV. J.C. 216. presque point passé de jour que vous n'ayez mesuré vos épées avec les leurs.

Des circonstances différentes doivent produire un succès différent. Après que dans des rencontres particulières, combattant à forces égales, vous avez été souvent victorieux, il seroit bien étrange, que, supérieurs en nombre de plus de moitié, vous fussiez défaits. Romains, il ne vous manque plus pour la victoire, que de vouloir vaincre. Mais ce seroit vous faire injure, que de vous exhorter à le vouloir. Songez seulement que la patrie, inquiète & tremblante, a les yeux tournés sur vous. Ses soins, ses forces, ses espérances, tout est réuni dans votre armée. Le sort de Rome, celui de vos pères, de vos femmes, de vos enfans, est entre vos mains. Faites en sorte que le succès réponde à leur attente. Après cette harangue, Paul Emile congédia l'Assemblée. Quoiqu'Annibal vît les troupes des Romains augmentées de moitié, il ne laissa pas de ressentir une extrême joie de l'arrivée des nouveaux Consuls, parce qu'il ne cherchoit que l'occasion de combattre.

Les Romains remportèrent d'a- Ruse d'An-
nibal décou-
verte. bord un léger avantage sur les four-

AN. R. 536.
 AV. J.C. 216.
 Liv. XXII.
 41-43.

rageurs d'Annibal dans un combat multuaire , où il demeura sur la place dix-sept cens hommes du côté des Carthaginois , & du côté des Romains cent tout au plus , tant citoiens qu'Alliés. Annibal ne fut pas fâché de ce petit succès des ennemis. Il le regarda comme une amorce propre à les faire tomber dans ses filets , & songea à en profiter sur le champ. Comme si cet échec l'eût intimidé , il quitte son camp pendant la nuit , y laissant presque tout le bagage. Il y avoit fait allumer grand nombre de feux pour faire croire aux Consuls que son intention étoit de leur dérober sa fuite. Pour lui il se cache avec ses troupes derrière les montagnes. Dès que le jour parut , les soldats s'aperçurent que le camp d'Annibal étoit abandonné , & demandèrent avec de grandes clameurs qu'on leur donnât le signal pour aller poursuivre les ennemis , & piller leur camp. Varron appuioit fortement leur demande. Paul Emile ne se lassoit point de répéter qu'il falloit se tenir sur ses gardes , & se défier des ruses d'Annibal. Voiant qu'on ne l'écoutoit point , il fit avertir son Collègue que les Auspices n'étoient pas

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 91
 favorables. Varron n'osa passer outre : AN. R. 516.
 AV. J.C. 216. mais l'armée refusoit d'obéir. Heureu-
 sement deux esclaves , qui l'année
 précédente avoient été faits prison-
 niers par les Carthaginois , aiant trou-
 vé moien de s'enfuir , arrivèrent dans
 ce moment au camp des Romains ,
 & aiant été menés sur le champ aux
 Consuls , leur firent connoître que l'ar-
 mée d'Annibal étoit postée en embus-
 cade derrière les montagnes. ^a Cet
 éclaircissement vint fort à propos pour
 donner moien aux Consuls de faire
 respecter leur autorité , que la mollesse
 & la complaisance mal entendue de
 Varron avoit appris aux troupes à mé-
 priser.

Annibal , voyant sa ruse découver-
 te , revint dans son camp. Les embar-
 ras où il se trouva alors , prouvent bien
 la sagesse de la conduite que Fabius
 avoit tenue le premier , & que Paul
 Emile suivoit à son exemple. Il man-
 quoit de vivres , il manquoit d'argent.
 Déjà ses troupes commençoient à
 murmurer , & à se plaindre ouverte-

Extrême em-
 barras où la
 disette de vi-
 vres réduit
 Annibal. Il va
 camper près
 de Cannes.
 Liv. XXII,
 43.

^a Horum opportunus | mùm apud eos pravâ in-
 adventus Consules imperii | dulgentiâ majestatem sol-
 potentes fecit , cùm am- | visset.
 bitio alterius suam pri-

ment de ce qu'on ne leur paioit point leur solde , & de ce qu'on les faisoit mourir de faim. Déjà les soldars Espagnols songeoient à passer du côté des Romains. Enfin l'on dit qu'Annibal lui-même délibéra plus d'une fois , s'il ne s'enfueroit point en Gaule avec sa Cavalerie , laissant toute son Infanterie qu'il ne pouvoit plus entretenir. La disette l'obligea de décamper , & de passer dans un endroit de l'Apulie où les chaleurs étoient plus grandes , & où , par cette raison , les blés mûrissoient plus promptement. Il vint se poster près de Cannes , petite bourgade jusqu'alors obscure, mais qui devint bientôt après très-célèbre par le combat qui s'y donna. Elle étoit située sur la rivière d'Aufide , appelée maintenant l'Ofanto. C'étoit un pays de plaine , qu'Annibal avoit choisi exprès , afin de pouvoir faire usage de sa Cavalerie , qui faisoit la principale partie de ses forces & de sa confiance. Les Romains le suivirent de près , & allèrent camper dans son voisinage.

Allarme de Rome sur le combat qui est prêt de se livrer.

Quand le bruit se répandit à Rome que les deux armées étoient en présence , & que l'on se préparoit à livrer la bataille , quoiqu'on s'y fût atten-

du, & que même on le souhaitât, ce- AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

pendant dans ce moment critique, qui alloit décider du sort de l'Empire, l'inquiétude & la crainte saisirent tous les esprits. Les défaites passées faisoient trembler pour l'avenir ; & comme l'imagination s'arrêtoit surtout au mal que l'on craint, on se représentoit vivement tous les malheurs où l'on seroit exposé si l'on étoit vaincu. On faisoit dans tous les temples des prières & des sacrifices pour détourner l'effet des prodiges effrayans dont toute la ville retentissoit. Car, dit Polybe, dans les dangers pressans, les Romains apportent un soin extrême à calmer la colère des dieux & des hommes ; & de toutes les cérémonies prescrites pour ces sortes d'occasions, il n'y en a aucune qu'ils n'observent, sans crainte de se deshonorier quelque bassesse apparente qu'elles puissent avoir.

Les Consuls avoient partagé leurs troupes en deux camps. Le moindre étoit au delà de l'Aufide sur la rive orientale : le grand camp, qui renfermoit la meilleure partie de l'armée, étoit au deça de la rivière, du même côté où étoit le camp des Carthagi-

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

nois. Ces deux camps des Romains communiquoient ensemble par un pont. Ce voisinage donnoit lieu à de fréquentes escarmouches. Annibal faisoit sans cesse harceler les ennemis, envoyant des partis de Numides qui les fatiguoient extrêmement, & qui tomboient brusquement tantôt sur une partie du camp, tantôt sur une autre.

Division &
disputes entre
les deux Con-
suls.

Liv. XXII.

44.
Plut. in Fab.
182.

Tout étoit en combustion dans l'armée Romaine. Les Conseils de guerre se passaient plus en disputes, qu'en délibérations. Comme on étoit campé dans une plaine fort unie, & toute découverte, & que la Cavalerie d'Annibal étoit supérieure en tout à celle des Romains, Paul Emile ne jugeoit pas à propos d'engager le combat dans cet endroit, mais vouloit qu'on attirât l'ennemi dans un terrain où l'Infanterie pût avoir la plus grande part à l'action. Son Collègue, Général sans expérience, mais plein de présomption & d'estime de lui-même, étoit d'un avis tout contraire. C'est le grand inconvénient d'un commandement partagé entre deux Généraux, parmi lesquels la jalousie, ou l'antipathie d'humeur, ou la diversité de vûes, ne manquent guères de mettre

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 95

la division. Paul Emile oppoſoit à Varron l'exemple de la témérité de Sempromius & de Flaminius. Varron lui reprochoit à ſon tour que la conduite de Fabius qu'il vouloit imiter , étoit un prétexte bien commode , pour couvrir ſous le nom ſpécieux de prudence une véritable lâcheté. Il prenoit les dieux & les hommes à témoin , que ce n'étoit point ſa faute , ſi Annibal , par une longue & tranquille poſſeſſion , ſ'acqueroit comme une eſpèce de droit ſur l'Italie. Qu'il étoit retenu comme enchaîné par ſon Collègue , & que l'on ôtoit les armes des mains des ſoldats , qui étoient pleins d'ardeur , & ne demandoient qu'à combattre.

Enfin Varron , irrité d'une nouvelle injure des Numides , qui avoient pourſuivi un corps de Romains preſque juſqu'aux portes du camp , prit réſolument ſon parti de donner la bataille le lendemain où il devoit commander : car le commandement rouloit entre les deux Conſuls d'un jour à un autre. En effet , dès le matin du jour ſuivant , il fit avancer ſes troupes pour donner le combat , ſans conſulter ſon Collègue. Paul Emile le ſuivit , ne pouvant ſe diſpenſer de le ſeconder ,

AN. R. 536
AV. J. C. 216

Varron ſe détermine à donner le combat.
Liv. XXII.
45.

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

quoiqu'il n'approuvât nullement son entreprise.

Harangue
d'Annibal à
ses troupes.
Polyb. III.
261.

Annibal, après avoir fait convenir ses troupes, que quand on leur auroit donné le choix d'un terrain pour combattre, elles ne pouvoient, supérieures comme elles étoient en Cavalerie, en choisir de plus favorable : *Rendez donc graces aux dieux, leur dit-il, d'avoir amené ici les ennemis, pour vous en faire triompher; sachez moi gré aussi d'avoir réduit les Romains à la nécessité de combattre. Après trois grandes victoires consécutives, que faut-il, pour vous inspirer de la confiance, que le souvenir de vos propres exploits. Les combats précédens vous ont rendu maîtres du plat pays : par celui-ci, vous le deviendrez de toutes les villes, de toutes les richesses, & de toute la puissance des Romains. Mais il n'est point question de parler, il faut agir. J'espère de la protection des dieux, que vous verrez dans peu l'effet de mes promesses.*

Fameuse bataille de Cannes.

Polyb. III.
262-267.
Liv. XXII.
45-50.
Plut. in Fab.
182. 183.

Les deux armées étoient bien inégales pour le nombre. Il y avoit dans celle des Romains, en comptant les Alliés, quatre-vingts mille hommes de pié & un peu plus de six mille chevaux; & dans celle des Carthaginois, quarante

quarante mille hommes de pié tous AN. R. 536.
AV. J.C. 216.
fort aguerris , & dix mille chevaux.

Varron , dès la petite pointe du jour , Aspian. de
bell. Annib.
323-3-8.
aiant fait passer l'Aufide aux troupes

du plus grand camp , les rangea aussitôt en bataille , après y avoir joint celles du petit camp. Toute l'Infanterie étoit sur une ligne , plus serrée & avec plus de profondeur qu'à l'ordinaire. La Cavalerie étoit sur les deux ailes ; celle des Romains à la droite , appuyée à l'Aufide ; celle des Alliés à l'aile gauche. Les troupes armées à la légère étoient avancées sur le front de la bataille à quelque distance. Paul Emile commandoit la droite des Romains , Varron la gauche , & Servilius Gémînus , Consul de l'année précédente , étoit au centre.

Annibal rangea aussi son armée sur une même ligne. Il mit à la gauche la Cavalerie Espagnole & Gauloise appuyée à l'Aufide , pour l'opposer à la Cavalerie Romaine ; & tout de suite une moitié de l'Infanterie Africaine pesamment armée , l'Infanterie Espagnole & Gauloise qui faisoit proprement le centre , l'autre moitié de l'Infanterie Africaine , & enfin la Cavalerie Numide qui composoit l'aile droite.

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

Les gens de trait étoient à la tête vis-à-vis ceux des Romains. Asdrubal avoit la gauche, Hannon la droite, Annibal, aiant avec lui Magon son frère, s'étoit réservé le commandement du centre.

On auroit pris les troupes Africaines pour un corps de Romains, tant elles leur ressembloient par les armes qu'elles avoient gagnées aux batailles de la Trébie & de Trasimène, & dont elles se servoient alors contre ceux qui se les étoient laissé enlever. Les Espagnols & les Gaulois portoient des boucliers de même forme; mais leurs épées étoient fort différentes. Celle des premiers n'étoit pas moins propre à fraper d'estoc que de taille; au lieu que celle des Gaulois ne frapoit que de taille, & à certaine distance. Les soldats de ces deux nations, sur tout les Gaulois, avoient l'air redoutable par la grandeur extraordinaire de leur taille. Ces derniers étoient nus depuis la ceinture en haut. Les Espagnols portoient des habits de lin, dont l'extrême blancheur, relevée d'un bord de couleur de pourpre, jettoit un éclat surprenant.

Liv. XXII. Annibal, qui savoit prendre ses avan-
43. tages en grand Capitaine, n'oublia rien

Plut. in Fab.
183,

de tout ce qui pouvoit contribuer à la victoire. Un vent régionale, appelé dans le pays Vulturne, régnoit dans toute cette contrée en un certain tems réglé. Il eut soin de s'arranger de manière que son armée tournée vers le septentrion l'eût au dos, & que les ennemis tournés vers le midi l'eussent au visage : enforte qu'il n'en étoit point du tout incommodé, au lieu que les Romains, dont il remplissoit les yeux de poussière, ne voioient presque pas devant eux. On peut juger par là jusqu'où Annibal portoit l'attention, & comment rien ne lui échappoit.

Les deux armées s'ébranlèrent, & en vinrent aux mains. Après l'attaque des soldats armés à la légère de part & d'autre qui ne fut qu'une espèce de prélude, l'action commença par les deux ailes de la Cavalerie du côté de l'Aufide. L'aile gauche d'Annibal, qui étoit un vieux corps au courage duquel il devoit principalement ses succès, attaque la droite des Romains avec tant de force & de violence, qu'ils n'avoient jamais rien éprouvé de semblable. Ce combat ne se fit point à la manière ordinaire des combats de Cavalerie, tantôt en reculant, tantôt en

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

revenant à la charge, mais en combattant homme à homme & de fort près, parce qu'ils n'avoient point assez d'espace pour s'étendre, & qu'ils étoient pressés d'un côté par le fleuve, & de l'autre par l'Infanterie. Le choc devint furieux : & il étoit également soutenu de part & d'autre, sans qu'on pût voir encore de quel côté tourneroit la victoire, lorsque les Cavaliers Romains, selon une coutume assez ordinaire dans leurs troupes, & qui réussit quelquefois, mais qui fut ici fort mal placée, sautèrent de cheval, mirent pié à terre, & combattirent en fantassins. Quand Annibal l'eut appris, il s'écria : *Je les aime mieux de cette manière, que si on me les eût livrés pié & mains liés.* En effet, après s'être défendu avec la dernière valeur, la plupart demeurèrent sur la place. Asdrubal poursuivit les fuyards, & en fit un grand carnage.

Plut. in Fab.
183.

Pendant que la Cavalerie en étoit ainsi aux mains, les deux Infanteries marchèrent aussi l'une contre l'autre. Le combat s'engagea d'abord au centre. Dès qu'Annibal s'aperçut que les Romains se mettoient en mouvement, il fit avancer les Espagnols & les Gaulois qui étoient au milieu de sa batail-

le , & qu'il commandoit en personne. A mesure qu'ils approchent des ennemis, il fait courber la droite & la gauche pour former un demi-cercle , en manière d'un  renversé. D'abord le centre des Romains qui étoit opposé aux Espagnols & aux Gaulois , tombe sur eux. Après quelque résistance , ceux-ci commencent à plier , & à perdre du terrain. Le reste de l'Infanterie Romaine s'ébranle pour les prendre en flanc. Ils reculent selon l'ordre qu'ils en avoient reçu , toujours en combattant , & reviennent jusqu'au terrain où ils avoient été mis d'abord en bataille. Les Romains, voiant que les Espagnols & les Gaulois continuoient à plier , continuent aussi à les poursuivre. Alors Annibal , bien content de voir que tout réussissoit selon son projet , & sentant que le moment étoit venu d'agir avec toutes ses forces , ordonne à ses Africains de se replier à droite & à gauche sur les Romains. Ces deux corps qui étoient frais , bien armés , & en bon ordre , s'étant tournés tout d'un coup par une demi-conversion vers ce vuide & cet enfoncement dans lequel les Romains déjà fatigués s'étoient jettés en desordre & en confusion , les chargent

AN. R. 596. des deux côtés avec vigueur , sans leur
 AN. J. C. 216. donner le tems de se reconnoître , ni
 leur laisser de terrain pour se former.

Cependant la Cavalerie Numide de l'aile droite combattoit aussi de son côté contre les ennemis qui lui étoient opposés , c'est à-dire contre la Cavalerie des Alliés des Romains. Quoiqu'elle ne se fût pas beaucoup distinguée dans ce combat , & que l'avantage fût égal de part & d'autre , elle ne laissa pas néanmoins d'être fort utile dans cette occasion. Car elle donna assez d'affaires aux ennemis qu'elle avoit en tête , pour qu'ils n'eussent pas le tems de penser à secourir leurs gens. Mais , lorsque l'aile gauche , où commandoit Asdrubal , eut mis en déroute , comme nous l'avons dit , toute la Cavalerie de l'aile droite des Romains , & qu'elle se fut jointe aux Numides , la Cavalerie alliée des Romains n'attendit pas qu'on tombât sur elle , & lâcha pié.

On dit qu'alors Asdrubal fit une chose qui prouve autant sa prudence , qu'elle contribua au succès de la bataille. Comme les Numides étoient en grand nombre , & que ces troupes ne font jamais mieux que lorsqu'on fuit devant

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 103

elles, il leur donna les fuyards à pour-
suivre pour empêcher leur ralliement,
& mena la Cavalerie Espagnole &
Gauloise à la charge pour secourir l'In-
fanterie Africaine. Il vint donc fondre
par derrière sur l'Infanterie Romaine,
qui étant attaquée en même tems par
les flancs & en queue; & envelopée
de tous côtés, fut toute taillée en pièces
après avoir fait des prodiges de valeur.

Paul Emile avoit été blessé considé-
rablement dès le commencement du
combat. Cependant il ne laissa pas d'y
remplir tous les devoirs d'un grand Ca-
pitaine, jusqu'à ce qu'enfin la victoire
s'étant entièrement déclarée pour les
Carthaginois, ceux qui avoient com-
battu autour de lui l'abandonnèrent,
& prirent la fuite. Un Tribun Légio-
naire, qui se nommoit Cn. Lentulus,
passa à cheval près du lieu où étoit le
Consul, assis sur une pierre, & tout
couvert de son sang. Lorsqu'il l'eut ap-
perçu dans ce triste état, il le pressa vi-
vement de monter sur son cheval, &
de se sauver, pendant qu'il lui restoit
encore quelque force. Le Consul, pro-
digue de sa grande ame, comme s'ex-
prime Horace, refusa ce secours. *Mon*
parti est pris, dit-il. J'expirerai sur ces

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

Mort de Paul
Emile.

Liv. XXII.

49.
Plut. in Fab.
183.

Animæque
magnæ prodigum Paulum,
superante Pœ-
no.

AN. R. 536. *monceaux des corps morts de mes soldats.*

AV. J. C. 116. *Prenez garde seulement de perdre, par une compassion inutile, le peu de tems que vous avez pour échaper à l'ennemi. Allez, avertissez le Sénat de ma part de fortifier Rome, & d'y faire entrer des troupes pour la défendre, avant que le vainqueur vienne pour l'attaquer. Dites en particulier à Fabius que j'ai vécu & que je meurs bien pénétré & bien convaincu de la sagesse de ses conseils.* En ce moment, arriva une troupe de fuyards, puis un gros d'ennemis qui les poursuivoient, & qui tuèrent le Consul sans le connoître. Le cheval de Lentulus le sauva à la faveur du tumulte. Le Consul Varron se retira à Venouse, accompagné seulement de soixante & dix Cavaliers. Quatre mille hommes environ, échappés du carnage, se sauvèrent dans les villes voisines.

Plusieurs des Romains étoient restés pendant le combat dans les deux camps pour les garder, ou s'y étoient retirés après le combat. Ceux du grand camp envoièrent aux autres qui étoient au nombre de sept ou huit mille hommes, les avertir de les venir trouver, & leur firent dire qu'ils s'en iroient tous ensemble à Canouse, pendant que les

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 105
ennemis, fatigués des travaux du combat, & remplis de vin, étoient ensevelis dans le sommeil. Cette proposition fut très-mal reçue, & malgré les vives exhortations de Sempronius Tribun des soldats, la plupart la rejetterent. Quelques uns seulement, pleins de courage, suivirent le Tribun malgré l'opposition de leurs compagnons, & aiant passé au travers des ennemis, arrivèrent dans le grand camp au nombre de six cens. De-là, s'étant joints à un plus grand nombre, ils se rendirent tous sans danger à Canouse.

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

Il périt dans le combat, outre le Consul Paul Emile, deux Questeurs, vingt & un Tribuns Légionnaires, plusieurs illustres personnages qui avoient été Consuls ou Préteurs, Servilius Consul de l'année précédente, Minucius qui avoit été Général de la Cavalerie sous Fabius, quatre-vingts Sénateurs, qui avoient servi volontairement par zèle pour la patrie, & une si étonnante quantité de Chevaliers, qu'Annibal envoya à Carthage trois boisseaux de ces bagues ou anneaux qui distinguoient les Chevaliers du reste du peuple. La perte générale monta au moins à cinquante mille

AN. R. 536.
AV. J. C. 116.

hommes , & , selon Polybe , à plus de soixante & dix mille. Les Carthaginois , acharnés contre l'ennemi , ne cessèrent de tuer , jusqu'à ce qu'Annibal , dans la plus grande ardeur du carnage , se fût écrié plusieurs fois : *Arrête , soldat ; épargne le vaincu.*

Du côté d'Annibal , la victoire fut complète , & il la dut principalement , aussi bien que les précédentes , à la supériorité de sa Cavalerie. Il y perdit quatre mille Gaulois , quinze cens tant Espagnols qu'Africains , & deux cens chevaux.

Liv. XXII.

51.
Plut. in Fab.
184.

Comme tous les Officiers d'Annibal le félicitoient de sa victoire , & regardant la guerre comme terminée , lui conseilloient de prendre quelques jours de repos pour lui & pour ses soldats : *Donnez-vous en bien de garde*, lui dit Maharbal Commandant de la Cavalerie , qui étoit bien persuadé qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. *Car, afin que vous sachiez*, ajouta-t-il, *de quelle conséquence est pour vous le gain de cette bataille, dans cinq jours je vous fais préparer à souper dans le Capitole. Suivez-moi seulement avec l'Infanterie: je prendrai les devants à la tête de ma Cavalerie , afin qu'ils me voient arriver*

avant qu'ils puissent savoir que je me suis mis en marche. ^a L'idée d'un pareil succès étonna Annibal par sa grandeur : il ne put y entrer tout d'un coup. Il répondit donc à Maharbal qu'il louoit son zèle, mais qu'il falloit du tems pour délibérer sur sa proposition. Je le vois bien, reprit Maharbal. Les dieux n'ont pas donné à un même homme tous les talens à la fois. VOUS SAVEZ VAINCRE, ANNIBAL, MAIS VOUS NE SAVEZ PAS PROFITER DE LA VICTOIRE. On convient assez généralement que ce jour passé dans l'inaction de la part d'Annibal, sauva Rome & l'empire.

Plusieurs, & Tite Live entr'autres, reprochent ce délai à Annibal comme une faute capitale. Quelques-uns sont plus réservés, & ne peuvent se résoudre à condamner, sans des preuves bien convaincantes, un si grand Capitaine, qui dans tout le reste ne paroît avoir jamais manqué ni de prudence pour prendre le bon parti, ni de vivacité & de promptitude pour l'exécuter. Ils sont

AN. R. 536.
AV. J.C. 116.

Réflexion sur
le refus que fit
Annibal d'as-
siéger Rome.

a Annibali nimis lata res est visa, majorque, quam ut eam statim capere animo posset. Itaque voluntatem se laudare Maharbalis, ait: ad consilium pensandum, temporis opus esse. Tum Maharbal, Non omnia nimirum eidem dii dedere. VINCERE SCIS, ANNIBAL, VICTORIA UTI NESCI. Mora ejus diei satis creditur saluti fuisse urbi atque imperio.

E vj

AN. R. 536.

AV. J. C. 216.

Polyb. III.

268.

encore retenus par l'autorité, ou du moins par le silence de Polybe, qui, en parlant des grandes suites qu'eut cette mémorable journée, remarque à la vérité que parmi les Carthaginois on conçut de grandes espérances d'emporter Rome d'emblée : mais pour lui, il ne s'explique point sur ce qu'il convenoit d'entreprendre à l'égard d'une ville fort peuplée, extrêmement aguerrie, bien fortifiée, & défendue par une garnison de deux Légions; & il ne laisse nulle part entrevoir qu'un tel projet fût praticable, ni qu'Annibal eût eu tort de ne l'avoir point tenté.

En effet, en examinant les choses de plus près, on ne voit pas que les règles communes de la guerre permissent de l'entreprendre. Il est constant que toute l'Infanterie d'Annibal, avant la bataille, ne montoit qu'à quarante mille hommes; qu'étant diminuée de six mille hommes qui avoient été tués dans l'action, & d'un plus grand nombre sans doute qui avoit été blessé & mis hors de combat, il ne lui restoit que vingt-six ou vingt-sept mille hommes de pié en état d'agir; & que ce nombre ne pouvoit suffire pour faire la circonvallation d'une ville aussi étendue que Rome, & coupée par une rivière, ni pour

l'attaquer dans les formes, n'ayant ni machines, ni munitions, ni aucune des choses nécessaires pour un siège. Par la même raison Annibal après le succès de Trasimène, tout victorieux qu'il étoit, avoit attaqué inutilement Spolette : & un peu après la bataille de Cannes, il fut contraint de lever le siège d'une petite ville sans nom & sans force. On ne peut disconvenir, que si, dans l'occasion dont il s'agit, il avoit échoué comme il devoit s'y attendre, il auroit ruiné sans ressource toutes ses affaires. Mais il faudroit être du métier, & peut-être du tems même de l'action, pour juger sainement de ce fait. C'est un ancien procès, sur lequel il ne sied bien qu'aux connoisseurs de prononcer. Pour moi, après avoir proposé mes doutes, je ne laisserai pas d'employer sur ce sujet le langage de Tite-Live.

Le lendemain de la bataille, dès que le jour fut venu, les Carthaginois se mirent à ramasser les dépouilles des vaincus. Quelque haine qu'ils eussent pour les Romains, ils ne purent considérer sans horreur le carnage qu'ils avoient fait. Le champ de bataille, & tous les environs, étoient jonchés de corps morts épars çà & là, selon qu'ils

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

Liv. XXIII.

18.

Les Carthaginois dépouillent les morts dans le champ de bataille.
Liv. XXII.

11.

AN. R. 536. avoient été tués pendant le combat, ou
 AV. J.C. 216. dans la fuite. Mais ce qui attira davan-
 tage leur attention, ce fut un Numide
 encore vivant couché sous un Romain
 mort. Le premier avoit le nez & les
 oreilles toutes en sang. Car le Romain,
 ne pouvant se servir de ses mains pour
 prendre ses armes & en faire usage,
 parce qu'elles étoient toutes coupées de
 blessures, étoit passé de la colère à la
 rage, & étoit mort en déchirant l'en-
 nemi avec ses dents.

Annibal se
 rend maître
 des deux
 camps.

Liv. XXII.
 42.

Après qu'ils eurent passé une partie
 du jour à dépouiller les vaincus, An-
 nibal les mena à l'attaque du petit
 camp. Avant toutes choses, il posta
 un corps de troupes sur les bords de
 l'Aufide, pour ôter aux ennemis la li-
 berté d'y faire eau. Mais comme ils
 étoient tous accablés de travail & de
 veilles, & la plupart couverts de blef-
 sures, ils se rendirent, plutôt même
 qu'il ne l'avoit espéré. La convention
 fut qu'ils livreroient au vainqueur leurs
 armes & leurs chevaux, ne gardant
 qu'un seul habit. Que quand il s'agiroit
 du rachat des prisonniers, on paieroit
 de rançon cent cinquante livres pour
 chaque citoyen Romain, cent livres
 pour chaque allié, & cinquante pour
 chaque esclave. Les Carthaginois se

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. III

rendirent maîtres de leurs personnes , & les tinrent sous bonne garde , après avoir séparé les citoiens d'avec les alliés.

AN. R. 536.

AV. J. C. 216.

Pendant qu'Annibal perd beaucoup de tems de ce côté-là , ceux du grand camp , qui eurent assez de force ou de courage , au nombre de quatre mille hommes de pié & de deux cens Cavaliers , se retirèrent à Canouse , les uns en corps de troupes , & les autres dispersés par les campagnes , ce qui n'étoit pas le moins sûr. Il n'y resta que les lâches ou les blessés , qui se rendirent au vainqueur aux mêmes conditions que ceux du petit camp.

Annibal fit un butin très-considérable. Mais excepté les hommes , les chevaux , & le peu d'argent qui se trouva , principalement sur les housses & les harnois, (car les Romains n'avoient que fort peu de vaisselle d'argent à la guerre) il abandonna tout le reste aux soldats.

Ensuite il fit mettre en un monceau les corps des siens pour les bruler , & leur rendre les derniers devoirs. Quelques Auteurs ont écrit , qu'il fit aussi chercher le corps du Consul ; & que l'ayant trouvé , il lui donna une sépulture très-honorable.

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

Générosité
d'une Dame
de Canouse.
Liv. ibid.

A l'égard de ceux qui s'étoient retirés à Canouse, comme les habitans ne leur donnoient que le couvert, une femme de l'Apulie, considérable par sa naissance & ses richesses, nommée Busa, leur fournit des habits, des vivres, & même de l'argent. Le Sénat ne manqua pas, après la guerre, de lui témoigner la reconnoissance qu'elle méritoit pour une si grande générosité, & de lui accorder des honneurs extraordinaires.

Au reste, comme il y avoit parmi ces troupes quatre Tribuns Légionnaires, il fut question de savoir qui d'entr'eux commanderoit jusqu'à nouvel ordre. Du consentement de tous, cet honneur fut déferé à P. Scipion, encore fort jeune, & à Appius Claudius.

Le jeune Scipion étouffe une dangereuse conspiration.

Liv. XXII.
53.

Dans le tems qu'ils délibéroient entr'eux sur ce qu'ils devoient faire dans la conjoncture présente, P. Furius Philus, fils d'un Consulaire, vint leur dire qu'ils entretenoient de vaines espérances : que c'en étoit fait de la République. Qu'un nombre considérable des jeunes gens les plus qualifiés, qui avoient à leur tête L. Cécilius Métellus, cherchoient des vaisseaux, dans le dessein de quitter l'Italie, & de s'em-

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 113

barquer pour se retirer chez quelque AN. R. 536.
AV. J. C. 216.
Roi ami des Romains. Parmi tous les
malheurs qui avoient affligé la Répu-
blique, on n'avoit point encore d'e-
xemple d'une résolution si désespérée
& si funeste. Tous ceux qui étoient
dans le Conseil, demeurèrent inter-
dits à cette nouvelle. La plupart gar-
doient un morne silence : quelques-uns
proposoient de délibérer : lorsque le
jeune Scipion, à qui la gloire de ter-
miner heureusement cette guerre étoit
réservee, prit la parole, & soutint
» qu'il n'y avoit pas à balancer dans
» une affaire de cette nature. Qu'il
» étoit question d'agir, & non de déli-
» bérer. Que ceux qui aimoient la Ré-
» publique n'avoient qu'à le suivre.
» Qu'il n'y avoit point de plus mortels
» ennemis de l'Etat que des hommes
» capables de former un tel dessein. «
Il n'en dit pas davantage, & sur le
champ il marcha droit à la maison où
logeoit Metellus, suivi d'un petit nom-
bre des plus zélés. Et aiant trouvé as-
semblés les jeunes gens dont on leur
avoit parlé, il tira son épée, & leur en
présentant la pointe : *Je jure le premier,*
dit-il, que je n'abandonnerai point la
République, & que je ne souffrirai pas

AN. R. 536. qu'aucun autre l'abandonne. Grand Ju-
 AV. J.C. 216. piter, je vous prends à témoin de mon
 serment, & je consens, si je manque à
 l'exécuter, que vous me fassiez périr moi
 & les miens de la mort la plus cruelle.
 Faites le même serment que moi, Céci-
 lius, & vous tous qui êtes ici assemblés.
 Quiconque refusera d'obéir, perdra sur le
 champ la vie. Ils jurèrent tous, aussi ef-
 fraiés que s'ils eussent vû & entendu
 Annibal vainqueur, & permirent à Sci-
 pion de les faire garder à vûe.

Quatre mille
 Romains se
 retirèrent à Ve-
 nousse.

Liv. XXII.
 54.

Dans le tems que ceci se passoit à
 Canouse, environ quatre mille hom-
 mes, piétons ou cavaliers, que la fuite
 avoit dispersés dans la campagne, se
 rendirent à Venouse auprès du Con-
 sul. Les habitans de cette ville les re-
 çurent dans leurs maisons, où ils pri-
 rent un grand soin d'eux. Ils fourni-
 rent des armes & des vêtemens à tous
 ceux qui en manquoient, & donnèrent
 à chaque cavalier douze livres dix sols,
 & cent sols à chaque homme de pié.
 Enfin, tant en public qu'en particu-
 lier, on leur donna toutes les marques
 possibles d'une extrême bienveillance.
 On ne voulut pas qu'il fût dit que le
 peuple de cette ville eût moins de
 générosité qu'une seule femme de Ca-

nouse : tant le bon exemple a de force. AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

Mais Bufa , malgré ses grands biens
& son bon cœur , se trouvoit accablée
par le grand nombre de ceux qui
avoient besoin de son secours. Déjà Le Consul
Varron se
rend à Ca-
nouse.
Liv. ibid.

plus de dix mille hommes s'étoient
rendus dans cette ville. Appius & Sci-
pion aiant appris que l'un des Consuls
avoit survécu à la perte de la bataille ,
lui envoièrent un courier pour lui ap-
prendre ce qu'ils avoient de troupes
avec eux , & lui demander s'il vouloit
qu'ils les lui menassent à Venouse , ou
s'ils l'attendoient à Canouse. Varron
aima mieux aller les joindre où ils
étoient. Quand il y fut arrivé , il se vit
à la tête d'un corps de troupes qui
pouvoit passer pour une armée Con-
sulaire , & avec ces forces , s'il n'étoit
pas encore en état de tenir la campa-
gne , au moins il pouvoit arrêter l'en-
nemi en lui opposant les murailles de
Canouse.

§. III.

*Désolation que cause à Rome la première
nouvelle de la perte de l'armée. Le Sé-
nat s'assemble. Sage conseil que donne
Fabius pour mettre de l'ordre dans la
ville. Le Sénat reçoit des lettres de*

§ 16 C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS.

Varron qui lui apprennent l'état présent des affaires. Danger de la Sicile. M. Marcellus est chargé du commandement des troupes à la place de Varron. Crime de deux Festales. Q. Fabius Piclor est envoyé à Delphes. Victimes humaines immolées aux dieux. Marcellus prend le commandement des troupes. M. Junius est créé Dictateur. Esclaves enrôlés. Annibal permet aux prisonniers d'envoyer quelques Députés à Rome pour traiter de leur rançon. Ordre à Carthalon Officier Carthaginois de sortir des terres de la République. Discours d'un des Députés en faveur des prisonniers. Discours de Manlius Torquatus contre ces mêmes prisonniers. Le Sénat refuse de les racheter. Réflexion sur ce refus. Basse supercherie de l'un des Députés. Plusieurs Alliés quittent le parti des Romains. Varron retourne à Rome, & y est très-bien reçu. Réflexion sur cette conduite du Peuple Romain.

AN. R. 536.

AV. J. C. 216.

Désolation

que cause à

Rome la pre-

mière nouvel-

le de la défail-

te de l'armée.

ON N'AVOIT POINT encore reçu à Rome aucune nouvelle précise & certaine de ce qui s'étoit passé à la bataille de Cannes, & l'on ne savoit pas qu'il en restât même les tristes débris dont

nous venons de parler. On y avoit an- AN. R. 536.
AV. J. C. 216.
Liv. XXII.
14.
noncé la défaite entière des deux ar-
mées, & la mort des deux Consuls.

Jamais Rome, depuis la prise de la vil-
le par les Gaulois, n'avoit été dans de
si vives allarmer, & dans une conster-
nation si grande & si universelle. On
publioit que les Romains n'avoient
plus de camp, plus de Généraux, plus
de soldats. Qu'Annibal étoit le maître
de l'Apulie, du Samnium, & bientôt
de toute l'Italie. On n'entendoit que
cris & gémissemens dans les rues, on
n'y voioit que des femmes en pleurs,
qui s'arrachotent les cheveux, qui se
meurtrissoient le sein dans l'affreux dé-
sespoir où elles se trouvoient réduites;
des hommes tristes & abattus, qui,
dévorés intérieurement d'une douleur
qu'ils vouloient cacher, l'exprimoient
malgré eux par leur silence.

Quelle autre nation n'auroit pas suc-
combé sous le poids de tant de calami-
tés? Mettra-t-on en parallèle avec la
bataille de Cannes celle que les Car-
thaginois perdirent aux Iles Egates,
& qui les obligea de céder au Vain-
queur la Sicile & la Sardaigne, & de lui
payer ensuite tribut? ou celle qu'An-
nibal lui-même perdit depuis aux por-

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

tes de Carthage : Elles ne lui sont en rien comparables , si ce n'est que la perte en fut soutenue avec moins de constance & de courage.

Le Sénat s'assemble. Sage conseil que donne Fabius pour mettre de l'ordre dans la ville.

Liv. XXII.

55.
Plu. in Fab.
184.

Les affaires étoient en cet état, lorsque les Préteurs P. Furius Philus & M. Pomponius rassemblèrent le Sénat, afin de prendre des mesures pour la conservation de Rome. Car ils ne doutoient point qu'Annibal, après avoir défait leurs armées, ne vînt aussitôt pour attaquer la Capitale, dont la prise terminoit la guerre, & achevoit la ruine de la République. Mais comme les femmes répandues autour du Sénat faisoient retentir l'air de leurs cris, & qu'avant même qu'on fût ceux qui étoient morts, ou qui vivoient encore, toutes les familles étoient également plongées dans l'affliction, Q. Fabius Maximus fut d'avis » qu'on en- » voîât promptement des couriers sur » la voie Appia & sur la voie Latine, » avec ordre d'interroger ceux que la » fuite avoit sauvés, & qu'ils rencon- » treroient dans leur chemin, pour » savoir d'eux quel étoit le sort des » Consuls & de l'armée; où étoient les » restes des troupes, supposé qu'il en

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 119

» fût resté; de quel côté Annibal avoit AN. R. 536.
» dirigé sa marche après la bataille, ce AV. J.C. 216.
» qu'il faisoit actuellement, & ce qu'on
» pouvoit conjecturer de ses desseins
» pour l'avenir. Il représenta aussi,
» qu'au défaut des Magistrats qui se
» trouvoient en trop petit nombre
» dans la ville, les Sénateurs devoient
» prendre soin de calmer le trouble &
» l'épouvante qui y régnoient, & leur
» marqua dans un grand détail tout ce
» qu'ils devoient faire pour y réussir.
» Que quand le tumulte seroit appai-
» sé & que les esprits seroient deve-
» nus plus calmes, on rassembleroit les
» Sénateurs, pour délibérer plus tran-
» quillement sur les moyens de conser-
» ver la République. «

Tout le monde fut de cet avis, & il
fut exécuté sur le champ. On commen- Le Sénat re-
ça par défendre aux femmes de paroi- çoit des lec-
tre en public, parce que leur désespoir tres de Var-
& leurs clameurs ne faisoient qu'at- ron, qui lui
trister le peuple déjà trop touché. En apprennent
second lieu, les Sénateurs allèrent de l'état présent
maison en maison pour y rassurer les des affaires.
Chefs de familles, & leur représenter Liv. XXII.
qu'il y avoit dans l'Etat des ressources 56.
aux maux présens. Fabius lui-même;
au lieu que dans le tems qu'il sembloit

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

qu'on n'avoit rien à craindre , il avoit paru timide & sans espérance ; maintenant que tout le monde étoit plongé dans une extrême consternation & dans un trouble horrible , Fabius marchoit dans la ville d'un pas modéré & avec un visage assuré & tranquille , qui , joint à ses discours graves & consolans , rassuroit & tranquillisoit tous les citoyens. Enfin , de peur que la crainte ne prévalût sur tout autre sentiment , & que les citoyens , en se retirant ailleurs , ne laissassent la ville sans défense , on établit des corps de-garde aux portes , afin que personne n'en sortît sans permission. Lorsque les Sénateurs eurent écarté la foule qui s'étoit amassée autour du Sénat & dans la place publique , & qu'ils eurent apaisé le tumulte dans tous les quartiers de la ville , on reçut de Varron des lettres , par lesquelles » il apprenoit au Sénat la » mort du Consul Paul Emile , & la » défaite de l'armée : Que pour lui il » étoit actuellement à Canouse , où il » recueilloit les débris de ce naufrage ; » Qu'il avoit avec lui environ dix mil , » le hommes , en assez mauvais état ; » Qu'Annibal ^a étoit encore à Can-

^a *Præsum federe ad Cannas : in captivorum pretiis*

» nes ,

» nes , où il s'amusoit à ramasser les AN. R. 536^e
 » dépouilles sur le champ de bataille , AV. J.C. 216.
 » & à marchander la rançon des pri-
 » sonniers d'une manière qui n'étoit
 » digne ni d'un grand Général , ni d'un
 » vainqueur. « Bientôt après , tous les
 citoyens furent aussi informés des per-
 tes qu'ils avoient faites en leur parti-
 culier. Et comme il n'y avoit point de
 famille qui ne fût obligée de prendre
 le deuil , un Arrêt du Sénat en borna
 la durée à trente jours , afin que les fê-
 tes , & les autres cérémonies de reli-
 gion , soit publiques , soit particulié-
 res , ne fussent pas trop longtemps inter-
 rompues.

A peine les Sénateurs furent-ils ren- Danger de la
 trés dans le Sénat , qu'on reçut de Si- Sicile.
 cile d'autres lettres , par lesquelles le Liv. ibid.
 Préteur T. Otacilius mandoit que la
 flotte des Carthaginois ravageoit le
 royaume d'Hiéron. Qu'il s'étoit mis en
 devoir de l'aller secourir : mais que
 dans le même tems il avoit appris qu'il
 y avoit auprès des Isles Egates une au-
 tre flotte qui se disposoit à passer à Li-
 lybée , & à ravager la province du
 Peuple Romain , dès qu'il seroit parti

prædaque alia , nec victo- | cis more , nundinantem,
 cis animo , nec magni Du |

AN. R. 536. pour aller mettre en sureté les côtes de
 AN. J. C. 216. Syracuse. Qu'ainsi il paroïssoit néces-
 faire d'envoier une nouvelle flotte, si
 l'on avoit dessein de défendre Hiéron,
 & la province de Sicile.

M. Marcel- Les Sénateurs furent d'avis qu'on en-
 lus est chargé voïât à Canouse M. Claudius Marcel-
 du comman- lus qui commandoit la flotte d'Ostie, &
 dement des qu'on mandât au Consul de laisser à ce
 troupes à la Préteur le commandement de l'armée,
 place de Var- & de venir lui-même à Rome le plus
 ron.

Liv. XXII. & de venir lui-même à Rome le plus
 57. promptement qu'il pourroit, & aussitôt
 que le bien de la République le lui
 permettroit.

Crime de La crainte que donnoient aux Ro-
 deux Vestales, mains tant de fâcheuses nouvelles, fut
 Ibid. encore augmentée par un grand nom-
 bre d'événemens qu'ils prirent pour
 des prodiges, & dont le plus effraiant
 fut le crime des Vestales Opimia &
 Floronia, qui, cette même année, se
 laissèrent corrompre toutes deux. L'u-
 ne fut, selon la coutume, enterrée
 toute vive auprès de la porte Colline;
 l'autre se donna elle-même la mort,
 pour éviter le supplice. On ordonna
 aux Décevirs de consulter les Livres
 de la Sibylle; & Q. Fabius Pictor fut
 envoyé à Delphes pour savoir de l'O-
 racle par quelles prières & par quels

Q. Fabius
 Pictor est en-
 voïé à Del-
 phes.
 Ibid.

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 123

sacrificés on pouvoit appaiser la colère des dieux. Ce Fabius Pictor est celui-là même qui avoit écrit l'Histoire Romaine depuis Romulus jusqu'à son tems. Il sembleroit que l'ouvrage d'un Sénateur, employé dans les affaires publiques, devoit être d'une grande autorité : mais Polybe lui reproche un amour aveugle de la patrie, qui l'a souvent écarté du vrai ; & Tite-Live même ne paroît pas en avoir fait grand cas.

AN. R. 556.
AV. J. C. 216.

Polyb. I. 13.
III. 164. &c.

En attendant le retour de Fabius Pictor, on fit quelques sacrifices extraordinaires, tels qu'ils étoient marqués dans les livres Sibyllins. Entr'autres on immola un Gaulois & une Gauloise, un Grec & une Grecque, qui furent enterrés tout vifs dans un caveau pratiqué sous le marché aux beufs, & enfermé d'une enceinte de pierres. Ce n'étoit pas la première fois que ce lieu étoit souillé par ces sacrifices barbares, si peu dignes des Romains, quoiqu'usités chez toutes les nations payennes. Quel aveuglement ! Quelle idée ces nations avoient-elles de leurs dieux, pour croire que le sang humain fût capable de fléchir leur colère ? Mais comment un peuple qui se piquoit

Victimes humaines immolées aux dieux.

Liv. XXII. 57.

AN. R. 136.
AV. J. C. 216.

d'une grande douceur & politesse de mœurs comme les Romains, pouvoit-il donner dans une superstition si cruelle & si inhumaine? Voilà le culte que le démon, *homicide dès le commencement*, & qui avoit usurpé la place du vrai Dieu, exigeoit des hommes, & que nous lui rendrions encore, si la grace toute-puissante du Libérateur ne nous avoit délivrés de son esclavage!

Marcellus
prend le com-
mandement
des troupes.

Liv. XXII.
57.

Cependant M. Marcellus envoya à Rome; pour garder la ville, quinze cents hommes qu'il avoit levés pour servir sur la flotte. Pour lui, aiant envoyé la troisième Légion à Téane de Campanie avec des Tribuns Légionnaires, il laissa la flotte avec ce qui pouvoit y rester de soldats sous la conduite de P. Furius Philus; & peu de jours après se rendit à Canouse à grandes journées.

M. Junius
est créé Dic-
tateur. Il lève
des troupes.

Liv. *ibid.*

Ensuite M. Junius aiant été créé Dictateur par l'autorité du Sénat, il se nomma pour Général de la Cavalerie Ti. Sempronius; & parmi les nouvelles troupes qu'il mit sur pié, il enrôla tous les jeunes gens qui avoient atteint l'âge de dix-sept ans, (c'étoit le tems où les Romains commençoient à entrer dans la milice, & à servir dans les armées) & il en enrôla même quelques-

uns qui avoient encore la robe * *pré-*
texte, & qui, par conséquent, étoient
 au dessous de cet âge. On composa
 quatre Légions, & un corps de mille
 Cavaliers. Il envoya en même tems de-
 mander aux Alliés du nom Latin le
 contingent qu'ils devoient fournir en
 vertu du Traité. Il fit aussi préparer
 des armes de toutes sortes, sans comp-
 ter celles qu'on avoit autrefois prises
 sur les ennemis; & qu'on tira des tem-
 ples & des portiques pour armer les
 nouveaux soldats.

AN. R. 536.
 AV. J.C. 226.

Les Romains firent, outre cela, des
 levées d'une nouvelle forme. Car la
 République ne pouvant pas fournir as-
 sez de gens libres, ils enrôlèrent huit
 mille esclaves des plus robustes; en
 leur demandant auparavant s'ils pre-
 noient les armes de bon gré & de leur
 pleine volonté: circonstance très-re-
 marquable. Ils ne croioient pas qu'on
 pût compter sur des soldats enrôlés
 par force. On préféra les soldats de
 cette espèce à ceux qui étoient prison-
 niers d'Annibal, & que ce Général of-
 froit de rendre pour une rançon moins

Esclaves en-
 rôlés.
 Liv. *ibid.*

* On ne la quittoit qu'à 17 ans. J'en ai parlé à la fin
 du volume précédent, aussi | bien que des autres vête-
 mens Romains.

AN. R. 536.

AV. J.C. 216.

considérable que n'étoit le prix que l'on
paia pour ces esclaves.

Annibal per-
met aux pri-
sonniers d'en-
voyer quel-
ques Députés
à Rome pour
traiter de leur
rançon.

Liv. XXII.
58.

Annibal, après la victoire de Can-
nes, agissant en vainqueur plutôt
qu'en Général, qui se souvient qu'il a
encore des ennemis à vaincre, s'étoit
fait représenter tous les prisonniers.
Il sépara les alliés d'avec les citoyens,
parla aux premiers avec les mêmes té-
moignages de bienveillance & d'ami-
tié dont il avoit déjà usé après la ba-
taille de Trasimène, & les renvoia tous
sans rançon. Ensuite, aiant aussi fait
appeller les Romains, ce qu'il n'avoit
point encore fait, il leur parla avec as-
sez de douceur. Il leur dit, » que son in-
» tention n'étoit point de détruire leur
» nation : qu'il ne combattoit contre
» eux que pour la gloire & pour l'em-
» pire. Que comme ses pères avoient
» cédé à la valeur des Romains, il fai-
» soit tous ses efforts pour obliger les
» Romains de céder à leur tour à sa
» bonne fortune & à son courage.
» Qu'ainsi il permettoit aux prison-
» niers de se racheter. Qu'il deman-
» doit pour chaque Cavalier deux
» cens cinquante livres, cent cinquan-
» te pour chaque piéton, & cinquante
» pour chaque esclave. «

Quoiqu'Annibal eût augmenté con-
sidérablement la rançon dont il étoit
convenu auparavant , cependant les
prisonniers acceptèrent avec joie les
conditions , quoiqu'injustes , ausquel-
les on leur permettoit de se retirer des
mains des ennemis. Ils choisirent donc
dix des plus considérables d'entr'eux ,
qu'ils envoièrent à Rome au Sénat.
Annibal ne voulut point d'autre garant
de leur foi , que le serment qu'ils lui
firent de revenir. Il envoya avec eux
Carthalon , l'un des plus distingués des
Carthaginois , pour proposer aux Ro-
mains des conditions , en cas qu'il les
trouvât disposés à la paix. Lorsque ces
Députés furent sortis du camp des
Carthaginois , un d'entr'eux , feignant
d'avoir oublié quelque chose , y re-
tourna , & rejoignit ses compagnons
avant la nuit.

Quand on apprit à Rome qu'ils
étoient sur le point d'arriver dans la
ville , le Dictateur envoya un de ses Li-
cteurs à Carthalon , pour lui ordonner
de sa part , qu'il eût à sortir avant la
nuit des terres de la République. Est-
ce donc le chef d'un peuple vaincu &
réduit aux abois , qui prend ce ton de
fierté & d'empire avec ses vainqueurs ?

Ordre à Car-
thalon Offi-
cier Cartha-
ginois de sor-
tir des terres
de la Républi-
que.

Liv. ibid.

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

Discours d'un
des Députés
en faveur des
prisonniers
devant le Sé-
nat.

Liv. XXII.
19.

Pour ce qui est des Députés des prisonniers, il les admit à l'audience du Sénat. Alors M. Junius, le plus distingué d'entr'eux, parla ainsi au nom de tous. *Il n'y a personne parmi nous, Messieurs, qui ne sache que le Peuple Romain est celui de tous les peuples qui fait le moins de cas des prisonniers. Mais, sans avoir trop bonne opinion de notre cause, nous pouvons assurer qu'il ne fut jamais de prisonniers qui méritassent moins que nous votre indifférence ou votre mépris. Car ce n'est point sur le champ de bataille, ni par crainte, que nous avons rendu nos armes à l'ennemi : mais après avoir combattu j'usqu'à la nuit, en marchant sur des monceaux de corps morts, nous nous sommes enfin retirés dans notre camp. Pendant le reste du jour, & la nuit suivante toute entière, malgré la fatigue que nous avons essuïée, malgré les blessures dont nous étions couverts, nous avons défendu nos retranchemens. Le lendemain, nous voiant investis par une armée victorieuse, sans avoir la liberté de faire eau, ni aucune espérance de nous ouvrir un passage à travers une multitude innombrable d'ennemis; persuadés d'ailleurs que ce n'étoit pas un crime de conserver la vie à quelques restes d'une armée qui avoit laissé*

cinquante mille hommes sur le champ de bataille : nous sommes enfin convenus de notre rançon, & nous avons rendu à l'ennemi des armes qui ne pouvoient plus nous être d'aucun secours.

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

Nous savions que nos ancêtres avoient donné de l'or aux Gaulois pour se racheter; & que nos pères, ces hommes si sévères & si fermes lorsqu'il s'agissoit d'entrer en négociation avec l'ennemi, avoient néanmoins envoyé des Ambassadeurs à Tarente, pour traiter de la rançon des prisonniers. Et cependant la bataille que nous perdîmes à Allia contre les Gaulois, & celle que Pyrrhus gagna contre nous auprès d'Héraclée, furent moins meurtrières que honteuses par l'épouvante & la fuite de nos soldats. Au lieu que les champs de Cannes sont jonchés de corps morts des Romains : & si nous sommes échapés à la fureur des ennemis, c'est que leurs armes étoient émoussées, & leurs bras fatigués du carnage.

Il y en a même quelques-uns de nous à qui on ne peut pas reprocher d'avoir abandonné le champ de bataille ; mais qui, aiant été chargés de la garde du camp, sont tombés avec le camp même sous la puissance des ennemis.

Je n'envie point le sort ou la condition.

d'aucun de mes concitoyens & de mes compagnons de guerre, & je ne cherche point à me justifier aux dépens d'autrui. Mais, à moins qu'on ne croie qu'il y a du mérite à mieux courir, & à fuir plus promptement que les autres, je ne pense pas qu'on nous doive préférer ceux qui ont abandonné le champ de bataille la plupart sans armes, & ne se sont point arrêtés qu'ils n'aient gagné Venouse ou Canouse; ni qu'eux-mêmes se vantent de pouvoir être plus utiles à la République que nous. Vous trouverez en eux de bons & de courageux soldats; mais le souvenir que nous serons redevables à votre bonté d'avoir été rachetés & rétablis dans notre patrie, nous portera à enchérir encore sur eux, s'il se peut, par notre valeur & notre zèle.

Vous levez des soldats de tout âge & de toute condition. J'apprens que vous armez huit mille esclaves. Nous sommes à peu près un pareil nombre de citoyens; & notre rançon n'excédera pas le prix qu'il vous en coûte pour les acheter. Car je ferois injure au nom Romain, si je les comparois avec nous d'une autre façon.

Si vous aviez peine à prendre à notre égard le parti de la douceur & de l'humanité, traitement auquel nous ne croions pas avoir donné lieu; songez à quel enne-

mi vous allez nous abandonner. Est-ce à un Pyrrhus , qui traita nos prisonniers comme ses amis & ses hôtes? ou à un barbare & à un Carthaginois , également avare & cruel? Si vous voyiez les chaînes dont vos citoiens sont chargés, si vous étiez témoins de la misère dans laquelle on les fait languir , vous ne seriez assurément pas moins touchés de leur état , que si , d'un autre côté , vous jettiez les yeux sur les campagnes de Cannes couvertes des monceaux de vos soldats.

Vous entendez les gémissemens & pouvez voir les larmes de nos proches qui attendent votre réponse dans une cruelle inquiétude. Quelles croiez-vous que soient les allarmes de nos compagnons absens sur l'Arrêt que vous allez prononcer, qui décidera de leur vie & de leur liberté?

Quand Annibal , contre son naturel , voudroit nous traiter avec douceur & avec bonté , pourrions-nous souffrir la vie , après que vous nous auriez jugé indignes d'être rachetés? Les prisonniers que Pyrrhus envoya autrefois sans rançon retourner à Rome: mais ils y retournèrent accompagnés des premiers de la ville qu'on avoit envoyés vers lui pour traiter de leur rachat. Moi , je reviendrois dans ma patrie, citoien estimé au dessous de la valeur

d'une modique somme d'argent ! Chacun a ses maximes & sa façon de penser. Je sais que je suis exposé à perdre la vie ; mais je crains beaucoup moins de mourir, que de vivre sans honneur ; & je me croirois des-honoré pour toujours, s'il paroïssoit que vous nous eussiez condamnés comme des misérables indignes de votre compassion. Car on ne s'imaginera jamais que ce soit l'argent que vous ayiez voulu ménager.

Dès qu'il eut cessé de parler, la foule de leurs parens, qui se tenoient assez près de l'Assemblée, commença à pousser des cris douloureux. Ils tendoient les mains vers les Sénateurs, & les supplioient de leur rendre leurs enfans, leurs frères, leurs pères, ou leurs maris : car la nécessité avoit aussi engagé les femmes à venir dans la place publique joindre leurs prières à celles des hommes. Après qu'on eut écarté le peuple, on commença à recueillir les voix. Les sentimens furent fort partagés. Les plus compatissans vouloient qu'on les rachetât des deniers du Trésor public. D'autres soutenoient, que la République n'étoit pas en état de fournir à cette dépense : qu'il suffisoit de leur permettre de se racheter de leurs deniers : ils ajoutoient que l'Etat

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 133

pouvoit aider ceux qui n'avoient pas d'argent comptant, à condition qu'ils engageroient leurs terres ou leurs maisons pour la sûreté de la somme qu'on leur auroit prêtée.

Alors, T. Manlius Torquatus, l'un des plus illustres Sénateurs, qui avoit été deux fois Consul, mais qui se faisoit remarquer encore davantage par une sévérité antique, qu'il pouffoit même, au jugement de plusieurs, jusqu'à la dureté, lorsque son tour fut venu de parler, s'expliqua en ces termes. *Si les Députés s'étoient contentés de demander qu'on les rachetât sans décrier la réputation des autres, je vous aurois dit mon sentiment en un mot. Je vous aurois simplement exhorté à imiter l'exemple que vous ont donné vos pères, & dont nous ne saurions nous écarter sans ruiner la discipline militaire. Mais, comme ils ont presque fait gloire de s'être rendus aux ennemis, & qu'ils n'ont pas fait difficulté de se préférer non seulement à ceux qui ont été pris sur le champ de bataille, mais même à ceux qui se sont retirés à Venouse ou à Canouse, & au Consul Varron lui-même, je croi devoir vous instruire de tout ce qui s'est passé après la journée de Cannes. Que n'ai-je pour auditeurs les soldats de*

Discours de
Manlius Tor-
quatus contre
les prison-
niers.
Liv. XXII.
60.

AN. R. 535.
AV. J.C. 216.

AN. R. 536. Canouse témoins irréprochables de la va-
 AV. P. C. 216.

leur & de la lâcheté de chacun ; ou au moins P. Sempronius , au conseil & à l'exemple duquel s'ils avoient déferé, ils seroient aujourd'hui soldats dans notre camp, & non prisonniers entre les mains des ennemis. Mais quelle a été leur conduite ? Depuis que la plupart des ennemis furent rentrés dans leur camp, ou pour se reposer des fatigues du combat, ou pour se livrer à la joie qui suit toujours la victoire, il se passa une nuit toute entière, pendant laquelle ils pouvoient forcer le peu de Carthaginois qui se fussent opposés à une retraite, que sept mille hommes étoient capables de s'ouvrir l'épée à la main fût-ce au milieu d'une armée entière. Mais ils n'ont eu ni assez de cœur pour l'entreprendre d'eux-mêmes, ni assez de docilité pour suivre celui qui leur en donnoit l'exemple, & qui les exhortoit à l'imiter. Pendant la plus grande partie de la nuit, Sempronius ne cessa de les avertir & de les presser de marcher sur ses traces pendant que les ennemis étoient encore en petit nombre autour de leur camp, pendant que le silence régnoit par tout, pendant que la nuit pouvoit couvrir leur retraite. Il eut beau leur remontrer qu'avant que le jour parût, ils seroient arrivés dans des villes Alliées

où ils n'auroient plus rien à craindre, leur citant plusieurs exemples capables de les animer. Rien ne fut capable de faire impression sur eux. Il vous montrait un chemin qui vous conduisoit à votre salut & à la gloire: & le courage vous manque, lors même qu'il s'agit de vous sauver ! Que seriez-vous donc, s'il s'agissoit de mourir pour la patrie ? Vous aviez devant les yeux cinquante mille de vos citoyens & de vos alliés étendus morts sur le champ de bataille : & tant d'exemples de courage ne peuvent vous en inspirer ? Encore, si vous vous étiez contentés d'être lâches. Mais non seulement vous avez refusé de suivre celui qui vous donnoit un bon conseil : vous vous êtes mis en état de le retenir lui-même & de l'arrêter, si, à la tête d'une troupe de soldats plus courageux que vous, il n'eût mis l'épée à la main pour écarter des lâches & des traîtres. Il a fallu que Sempronius ait forcé ses propres citoyens, avant que de forcer les ennemis. Et Rome regretteroit de tels soldats ? Parmi sept mille hommes, il s'en est trouvé six cents qui ont eu assez de valeur pour revenir libres & les armes à la main dans leur patrie, sans que quarante mille ennemis aient pu les effraier, ni les retenir. Combien deux Légions presque entières auroient-elles trouvé plus de fa-

AN. R. 536. *cilité à exécuter la même entreprise? Pour*
 AV. J. C. 216. *finir, voici à quoi je réduis mon sentiment.*
Je croi que vous ne devez non plus rache-
ter ceux-ci, que livrer à Annibal ceux
qui ont passé au travers des ennemis avec
une extrême valeur, & se sont eux-mêmes
rendus à leur patrie.

Le Sénat re-
 fusa de rache-
 ter les prison-
 niers.

Liv. XXII.
 61.

Ce discours fit un grand effet. Les Sénateurs, touchés des raisons de Manlius, eurent moins d'égards aux intérêts du sang qui les lioit à la plupart des prisonniers, qu'aux conséquences fâcheuses que pourroit avoir une indulgence si peu conforme à la sévérité de leurs ancêtres. Ils ne croioient pas non plus qu'il fût à propos de faire une dépense, qui en même tems épuiserait le Trésor de la République, & fourniroit à Annibal une ressource dont on savoit qu'il avoit un extrême besoin. On prit donc la résolution de ne point racheter les prisonniers. Cette triste réponse, & la perte de tant de citoyens joints à ceux qui avoient été tués dans la bataille, excita dans tous les cœurs une nouvelle affliction; & toute cette multitude qui étoit restée à l'entrée du Sénat, suivit les Députés jusqu'aux portes de la ville les larmes aux yeux, & poussant des cris lamentables.

On a de la peine à ne pas taxer d'une dureté excessive & inhumaine l'inflexible rigueur avec laquelle le Sénat rejette les prières de sept mille prisonniers, dont la cause paroît bien gracieuse & bien favorable. Si la maxime de vaincre ou de mourir, & de ne jamais livrer ses armes aux ennemis, eût été une maxime inviolablement observée parmi les Romains, on seroit moins étonné. Mais il n'en étoit point ainsi, & nous avons vu, en plus d'une occasion, les prisonniers de guerre rachetés par les Romains. A moins que l'on ne dise que c'étoit peut-être cette raison là même qui les portoit ici à se montrer si fermes & si inexorables pour redonner, par un exemple éclatant, une nouvelle vigueur à cette maxime, qu'ils regardoient avec raison comme le plus ferme appui de l'Etat, & qui seule pouvoit les rendre invincibles, en les rendant formidables & supérieurs à tous leurs ennemis. Aussi Polybe observe-t-il, & cette remarque confirme bien ce que nous disons ici, qu'une des raisons qui avoient porté Annibal à proposer le rachat des prisonniers, étoit d'ôter, s'il se pouvoit, aux soldats Romains cette viva-

AN. R. 536.

AV. J.C. 216.

Réflexions
sur ce refus.

Polyb. VI.

500.

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

cité de courage qui les rendoit si terribles, & cette résolution déterminée de mourir plutôt que de livrer leurs armes, en leur montrant dans ce rachat une ressource assurée, quand même ils se seroient rendus à l'ennemi. Et il ajoute que ce fut la connoissance qu'eurent les Sénateurs de ce dessein d'Annibal, qui les rendit inexorables.

Basse supercherie de l'un des Députés.

Liv. XXII.

61.

Un des Députés s'en retourna dans sa maison croiant s'être acquitté de son serment, en retournant frauduleusement dans le camp d'Annibal, sous prétexte d'y avoir oublié quelque chose. Mais on n'eut pas plutôt connoissance d'une si basse supercherie qui deshonoroit le nom Romain, qu'on en fit le raport en plein Sénat. Tous les avis furent qu'il le faisoit arrêter, lui donner des gardes, & le remener dans le camp d'Annibal.

Plusieurs Alliés quittent le parti des Romains.

Liv. XXII.

62.

Après la bataille de Cannes, suivit la défection de l'Italie. Les Alliés des Romains, dont la fidélité avoit été inébranlable jusqu'à ce jour, commencèrent pour la plupart à chanceler, sans autre raison que la crainte de voir la République détruite. Voici les noms des peuples qui quittèrent le parti des Romains, mais en différens tems, les

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 139
uns plus tôt , les autres plus tard. Les
Campaniens , les Atellans , les Calatins , les Hirpiniens , une partie de l'Apulie , tous les Samnites excepté les Pentres ; les Brutiens , & les Lucaniens , auxquels on peut ajouter les Sallentins , toute la côte habitée par les Grecs ; ceux de Métapont , de Tarente , de Crotone ; ceux de Locres ; & tous les habitans de la Gaule Cisalpine.

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

Voilà ce que produit une bataille donnée mal à propos, & ce que Fabius avoit prévu. Au lieu qu'avant le combat Annibal n'avoit en son pouvoir ni ville , ni magasin , ni port en Italie , & qu'il ne fournissoit qu'avec de grandes difficultés à la subsistance de ses troupes qu'il nourrissoit au jour la journée de ce qu'il pouvoit ravir & enlever , n'ayant aucuns convois sûrs , ni aucunes provisions pour cette guerre , mais courant çà & là avec son armée , on pourroit presque dire comme avec une grosse troupe de Brigands : au lieu de ce triste état , il se trouva tout d'un coup maître d'une grande partie de l'Italie , & dans une pleine abondance de vivres & de fourrages. On connut pour lors le prix d'un Gé-

Plut. in Fab.
184.

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

néral de tête & expérimenté. Ce qu'avant le combat on appelloit dans Fabius lenteur & timidité, parut après la journée de Cannes, non une supériorité de sagesse humaine, mais l'effet d'un génie divin, qui avoit prévu de si loin des événemens à peine croiables pour ceux mêmes qui en faisoient une si triste expérience.

Mais, ce qu'il y a d'étonnant, c'est que tant de disgraces & tant de pertes arrivées coup sur coup, ne purent obliger les Romains à entendre parler

Varron retourne à Rome, & y est très-bien reçu.

Plut. in Fab.

pag. 184.

Liv. XXII.

61.

de paix. Enfin, ce qui passe tout ce qu'on peut imaginer en ce genre, c'est la glorieuse réception que l'on fit à

Varron à son retour après une défaite dont il avoit été la principale & presque l'unique cause. Lorsqu'on fut qu'il étoit près d'entrer à Rome, tous les

Ordres de l'Etat allèrent au-devant de lui, & lui rendirent de solennelles ac-

tions de graces, de ce qu'il n'avoit point désespéré du salut de l'Empire, & de ce que, dans un si grand mal-

heur, il n'avoit pas abandonné la République, mais étoit venu en reprendre le timon, & se mettre à la tête des Loix & de ses Citoiens, comme ne les jugeant point encore sans ressource.

Paulum produxit, Varro non deseperavit. *Flor.*

Il n'y a point de supplice dont à Car-
 thage un Général qui auroit fait une
 pareille perte, & moindre même à
 beaucoup près, n'eût été jugé digne.

AN. R. 536.
 AV. J. C. 216.

Ce trait singulier donne bien lieu
 d'admirer la sagesse du Sénat Romain.
 Quelle différence entre Rome & Car-
 thage pour l'esprit & pour les princi-
 pes du gouvernement ! Est-ce donc
 une bonne politique de rendre les Gé-
 néraux responsables du succès ? Ne
 peut-il pas arriver qu'il soit malheu-
 reux, sans qu'ils y aient donné lieu ?
 Mais, quand ce feroit par leur faute
 qu'un combat, qu'une guerre auroit
 mal réussi, cette faute (j'excepte la
 trahison) mérite-t-elle d'être punie de
 mort ? Si c'est ignorance dans le métier
 de la guerre, ou même lâcheté, l'E-
 rat ou le Prince qui les ont choisis ne
 doivent-ils pas s'imputer à eux-mêmes
 cette faute ? Et d'ailleurs, n'est-il pas
 des punitions plus conformes à l'humani-
 té, & en même tems plus utiles à l'E-
 rat ? Chez les Romains une amende,
 une légère disgrâce, une espèce d'exil
 volontaire, paroissent des peines
 suffisantes contre les Généraux ; &
 elles n'étoient même employées que
 fort rarement. On aimoit mieux leur

Réflexion sur
 cette condui-
 te du Peuple
 Romain.

AN. R. 536. laisser le tems & l'occasion de réparer
 AV. J. C. 216. leurs fautes par des exploits généreux ,
 qui en effaçoient entièrement la honte
 & le souvenir : & l'on conservoit à la
 République des Généraux qui pou-
 voient devenir capables de lui rendre
 service. La coutume barbare , obser-
 vée encore actuellement chez les
 Turcs , où l'on voit , dans un fort
 court espace de tems , des trois & qua-
 tre Grands-Visirs périr par le funeste
 cordon , est-elle bien propre à donner
 du courage & à inspirer du zèle à ceux
 que l'on charge du commandement ?
 Mais , pour revenir aux Romains , &
 à la conduite qu'ils gardent par rapport
 à Varron , combien , s'ils l'avoient con-
 damné à la mort comme il sembloit le
 mériter , après avoir fait périr plus de
 cinquante mille citoyens , combien un
 tel Arrêt auroit-il été capable d'aug-
 menter la consternation & le déses-
 poir , qui n'alloient déjà que trop
 loin ? au lieu que le favorable accueil
 qu'ils firent au Consul laissa entrevoir
 au peuple que le mal n'étoit pas sans
 remède , & lui fit croire que le Sénat
 avoit des ressources assurées & pré-
 sentes.

La conduite du Sénat à l'égard de

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 143

Varron se soutint toujours également.

AN. R. 536;

AV. J. C. 216,

Pendant plusieurs années on lui prougea le commandement : mais avec la précaution de ne lui donner que des commissions peu importantes : en sorte que l'on honoroit toujours sa personne , mais sans s'exposer aux suites de son incapacité.





LIVRE QUINZIEME.

§. I.

*Annibal , après la bataille de Cannes ,
passe en Campanie. Il tourne vers Ca-
poue, ville perdue de délices. Pacuvius
Calavius assujettit le Sénat de cette
ville au Peuple , & par là à lui-mê-
me. Causes du luxe & du dérégle-
ment des Campaniens. Ils envoient
des Ambassadeurs à Varron, qui leur
découvre trop la perte faite à Cannes.
Les mêmes Ambassadeurs sont envoyés
vers Annibal. Conditions de l'allian-
ce des Campaniens avec Annibal.
Horrible cruauté des Campaniens. Dé-
cius Magius s'oppose à la réception
d' Annibal. Annibal est reçu dans Ca-
poue. Pérolla offre à son père de tuer
Annibal. Calavius le détourne d'un
dessein si affreux. Promesses magnifi-
ques d' Annibal aux Campaniens. Il
demande qu' on lui livre Décius Ma-
gius : ce qui est exécuté sur le champ.
Magius reproche aux Campaniens leur
lâcheté. Il est porté par la tempête
en*

en Egypte. Fabius Piclor rapporte à Rome la réponse de l'Oracle de Delphes.

AN. R. 536.
Av. J.C. 216.

ANNIBAL, après avoir vaincu les Romains à Cannes, après avoir pris & pillé leur camp, étoit aussitôt passé de l'Apulie dans le Samnium, & étoit entré dans le pays des Hirpiniens, où l'on lui livra la ville de * Compfa. Après y avoir laissé tout son butin & ses bagages, il partagea son armée en deux corps. Magon, avec l'un, eut ordre de recevoir dans l'alliance des Carthaginois les villes de ces quartiers qui se rendroient d'elles-mêmes, ou de forcer celles qui feroient résistance. Annibal, avec l'autre, traversant toute la Campanie, tira du côté de la Mer ** Inférieure, dans le dessein de se rendre maître de Naples (*Neapolis*) afin d'avoir à sa disposition une ville maritime, qui le mît en état de recevoir les secours que Carthage lui enverroit. Mais aiant considéré de près la hauteur & la solidité des murailles de cette ville, il vit bien qu'il

Annibal, après la bataille de Cannes, passe en Campanie.
Liv. XLIII.

* Maintenant Conza, dans la Principauté Ulérieure. ** Qui baigne les côtes de la Campanie.

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

ne gagneroit rien à l'attaquer , & il se désista de cette entreprise.

Il tourne vers
Capoue, ville
perdue de lu-
xe.

Liv. XXIII,
&c.

De là il tourna ses pas du côté de Capoue. Les habitans de cette ville étoient plongés dans le luxe & dans les délices. C'étoit le fruit d'une longue paix & d'une prospérité continueuse depuis un grand nombre d'années. Mais , dans cette corruption générale , le plus grand des maux de Capoue étoit l'abus que le Peuple y

Pacuvius Calavius assujettit le Sénat de Capoue au Peuple, & par là à lui-même.

Ibid. 2-4.

faisoit de sa liberté. Pacuvius Calavius, citoyen populaire , quoique noble , & devenu puissant par les plus mauvaises voies , avoit trouvé le secret de rendre le Sénat dépendant du Peuple , & par là de se le soumettre à lui-même. L'année que les Romains furent vaincus à Trasimène , il étoit le premier Magistrat de cette ville. Il se persuada que le Peuple , qui haïssoit le Sénat depuis longtemps , & qui est toujours avide de nouveauté , prendroit occasion de cette défaite pour se porter à quelque grande extrémité , comme d'égorger le Sénat , & de livrer Capoue à Annibal , si ce Général s'en approchoit avec son armée victorieuse. Pacuvius étoit un méchant homme : mais il n'étoit pas du nombre de

ces scélérats du premier ordre , à qui les crimes les plus énormes ne cou-
tent rien. Il étoit bien aise de dominer
daus sa patrie , mais il ne vouloit pas
qu'elle fût tout-à-fait ruinée , & il sa-
voit qu'un Etat est absolument perdu ,
quand il n'a plus de Conseil public. Il
imagina donc un stratagème , dont
il espéroit tirer deux avantages tout à
la fois ; savoir , de sauver le Sénat , &
de l'assujettir entièrement aux volon-
tés du Peuple , & aux siennes.

Pour cet effet , il assembla les Sé-
nateurs , & il leur représenta » qu'ils
» étoient menacés d'un péril extrême.
» Que la populace ne se proposoit pas
» de se révolter pour détruire ensuite
» le Sénat , mais qu'elle vouloit com-
» mencer par se défaire du Sénat en
» égorgeant tous ceux dont il étoit
» composé , afin de se donner ensuite
» à Annibal. Qu'il savoit un moien de
» les préserver de ce péril : mais qu'il
» falloit , avant toutes choses , qu'ou-
» blier tous les démêlés qu'ils avoient
» eus avec lui dans le gouvernement de
» la République , ils s'abandonnassent
» entièrement à sa bonne foi. « Et dès
que les Sénateurs , saisis de crainte , lui
eurent assuré qu'ils suivroient avec

AN. R. 536.
AV. J.C. 316.

148 C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS.
glément ses conseils : » Je vous enfer-
» merai dans le Sénat , leur dit-il , &
» feignant d'approuver un dessein au-
» quel je m'opposerois inutilement , &
» d'entrer moi-même dans la conspi-
» ration , je saurai bien trouver le
» moien de vous sauver la vie. Vous
» pouvez compter sur ma promesse. Je
» suis prêt à vous en donner toutes les
» assurances que vous me demanderez.
Après leur avoir donné sa parole d'hon-
neur , il fit fermer la salle où ils étoient
assemblés , & mit des gardes dans le
vestibule , pour empêcher que person-
ne ne pût ni entrer , ni sortir.

Alors aiant assemblé le Peuple : *Il y
a longtemps* , dit-il , *que vous souhaitez pu-
nir de leurs crimes des Sénateurs méchans
& détestables. Vous pouvez aujourd'hui
satisfaire votre vengeance. Je les tiens
enfermés dans le Sénat , & je vais les li-
vrer à vos coups , seuls & sans armes.
Suivez donc les mouvemens d'une juste
indignation. Mais souvenez-vous néan-
moins que vous devez préférer votre pro-
pre utilité au plaisir de satisfaire votre
haine. Car enfin , si je ne me trompe , ce
n'est qu'à ces Sénateurs-ci que vous en
voulez ; & votre dessein n'est pas que
Capoue demeure absolument sans aucun*

Conseil public. Il faut, ou que vous vous donniez un Roi, ce que vous avez en horreur; ou que vous ayiez un Sénat qui est le seul Conseil d'un Etat libre. C'est pourquoi vous devez, par le même acte, exécuter deux choses également importantes: détruire l'ancien Sénat, & en choisir un nouveau. Les Sénateurs vont paroître devant vous les uns après les autres. Je vous demanderai ce que vous ordonnez de chacun d'eux. La Sentence que vous aurez prononcée, sera suivie de l'exécution. Mais, avant qu'on punisse le coupable, vous aurez soin de nommer, pour remplir sa place, un honnête homme & un bon citoyen.

Après ce discours, il s'assit, fit jetter dans une urne tous les noms des Sénateurs, & donna ordre qu'on allât faire sortir du Sénat celui dont le nom avoit été tiré le premier. Dès qu'on l'eut entendu nommer, tous s'écrièrent que c'étoit un méchant & un misérable, qui n'étoit digne que du supplice. Je vois bien, dit Pacuvius, que vous condamnez celui-ci. Avant qu'on le punisse, substituez-en un autre en sa place, qui soit un homme de probité, & capable d'être un bon Sénateur. Tous les citoyens demeurèrent d'abord dans le

silence, faute de trouver un plus homme de bien. Ensuite, quelqu'un des plus effrontés de la multitude s'étant hasardé d'en nommer un, on se récria de tous côtés, les uns disant qu'ils ne le connoissoient point, d'autres lui reprochant ou la bassesse de sa naissance, ou l'indignité du métier qu'il exerçoit, ou le dérèglement de ses mœurs. Il se trouva encore de plus grandes difficultés à l'égard du deuxième & du troisième que l'on s'avisa de proposer; en sorte que, dans l'impossibilité de mieux trouver que celui qu'ils avoient d'abord condamné, tous les citoyens se retirèrent chacun chez eux, avouant qu'entre tous les maux, celui auquel on est accoutumé, est encore le plus supportable; & ils laissèrent les Sénateurs en paix.

Pacuvius aiant ainsi sauvé la vie aux Sénateurs, il les soumit, par ce prétendu bienfait, à sa puissance, beaucoup plus qu'à celle du Peuple. Depuis ce tems-là, il exerça dans la ville une domination absolue, sans être obligé d'employer la violence, tout le monde lui cédant volontairement. Les Sénateurs, oubliant leur rang & même leur liberté, flatoient le Peuple, & lui

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 151

faisoient bassément la cour. Ils invitoient les plus vils citoyens à manger chez eux ; & , lorsqu'il y avoit quelque procès à juger , pour gagner la faveur de la multitude , ils se déclaroient hautement pour celui auquel elle s'intéressoit. Enfin dans toutes les délibérations du Sénat la décision étoit toujours telle que le Peuple lui-même l'auroit donnée.

AN. R. 636.

AV. J.C. 216.

Les habitans de Capoue étoient de tout tems livrés au luxe & à la volupté. Ce penchant , qui leur étoit comme naturel , étoit entretenu & fortifié par la fertilité de leurs campagnes , & le voisinage de la mer , deux sources qui leur fournissoient non seulement ce qui étoit nécessaire à la vie , mais encore tout ce qui pouvoit flater les sens , & amollir le cœur & le courage. Mais depuis ce dernier événement , la basse complaisance des Grands , & la licence outrée de la multitude , firent que personne ne mit plus de bornes à sa dépense , ni de frein à ses passions. On se moquoit impunément des Loix , des Magistrats , du Sénat. Et pour comble de maux , après la bataille de Canes , le respect pour le Peuple Romain , seul motif qui eût été capable de les

Causes du luxe & du dérèglement des Campaniens.
Liv. XXIII.

4.

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

retenir encore dans quelque modération , se changea en mépris. L'unique considération qui les empêcha de quitter sur le champ leurs anciens Alliés pour s'attacher aux Carthaginois , c'est qu'il y avoit à Capoue plusieurs familles des plus puissantes de la ville , qui s'étoient unies par des mariages avec celles de Rome ; & que les Romains avoient choisi parmi les troupes que les Campaniens leur fournissoient pour la guerre , trois cens Cavaliers des premières maisons de Capoue , & les avoient envoiés en Sicile , & distribués dans les garnisons des places de cette province.

Les Campaniens envoient des Ambassadeurs à Varro , qui leur découvrent la perte faite à Cannes.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les pères & les plus proches parens de ces Cavaliers obtinrent qu'on envoiât des Ambassadeurs au Consul Romain au sujet de la défaite de Cannes. Ils le trouvèrent encore à Venouse avec un petit nombre de soldats à demi armés , dans un état très propre à donner de la compassion à de bons & de fidèles Alliés , mais qui ne pouvoit qu'inspirer du mépris à un peuple aussi fier & aussi peu sensible à la bonne foi & à l'honneur qu'étoit celui de Capoue. Le discours du Consul ne servit

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 153

qu'à augmenter ces dispositions. Car, après que les Députés lui eurent témoigné que le Sénat & le Peuple de Capoue prenoient toute la part possible au malheur qui étoit arrivé aux Romains, & qu'ils lui eurent offert de la part de leur République tous les secours dont ils pouvoient avoir besoin : Varron, comme s'il eût pris à tâche de rendre le Peuple Romain méprisable à des Alliés dont il devoit connoître le caractère, » parla aux Députés de la » journée de Cannes, comme ^a d'un » échec qui laissoit Rome sans forces, » sans ressource, sans espérance, sans » aucun moyen de se relever par elle-même d'un si déplorable état. Que » Légions & Cavalerie, armes & drapoux, hommes & chevaux, argent » & vivres, tout lui manquoit. Que si » les Campaniens vouloient se montrer bons & fidèles Alliés, ils devoient songer non à aider les Romains dans la guerre, mais à la soutenir presque entièrement en leur

AN. R. 535.
AV. J. C. 216.

^a Nihil, ne quod suppleremus quidem, nobis reliquit fortuna. Legiones, equitatus, arma, signa, equi virique, pecunia, commeatus, aut in acie,

aut binis postero die amissis castris, perierunt. Ita quæ non juvetis nos in bello oportet, sed penè bellum pro nobis suscipiatis.

Liv.

G

» place. Qu'au reste il étoit autant de
 » leur intérêt que de celui des Ro-
 » mains , de ne point laisser prévaloir
 » sur eux Annibal , à moins qu'ils ne
 » consentissent à se donner pour maî-
 » tre un peuple également perfide &
 » cruel , à devenir la conquête des Nu-
 » mides & des Maures , & à recevoir
 » la loi de l'Afrique & de Carthage.

Les mêmes
 Ambassa-
 deurs sont en-
 voïés vers An-
 nibal.

Les Députés , après ce discours , se
 retirèrent , marquant quelque tristesse
 au dehors , mais ravis dans le fond du
 cœur de voir Rome réduite à un si
 déplorable état. Vibius Virius , l'un
 d'entre eux , dit à ses Collègues , dans
 leur retour , » Que le tems étoit venu
 » où les Campaniens pouvoient non
 » seulement recouvrer les terres que
 » les Romains leur avoient injuste-
 » ment enlevées , mais encore acqué-
 » rir l'empire de toute l'Italie. Qu'ils
 » feroient alliance avec Annibal à tel-
 » les conditions qu'ils voudroient ; &
 » que quand ce Général , après avoir
 » terminé la guerre , s'en retourneroit
 » vainqueur en Afrique avec son ar-
 » mée , il ne falloit pas douter qu'il ne
 » les laissât maîtres de l'Italie. « Tous
 furent du sentiment de Virius. Quand
 ils furent de retour à Capoue , & qu'ils

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 155
 eurent rendu compte de leur Ambaf-
 sade , il n'y eut personne qui ne regar-
 dât la République Romaine comme
 absolument ruinée. Le Peuple & la
 plus grande partie des Sénateurs au-
 roient sur le champ abandonné les Ro-
 mains , si les plus anciens , par l'auto-
 rité qu'ils confervoisent encore , n'euf-
 sent fait différer ce changement de
 quelques jours. Mais enfin le grand
 nombre l'emporta sur la plus saine par-
 tie , & l'on conclut que les mêmes Dé-
 putés qui étoient allés trouver Varron ,
 feroient envoiés vers Annibal.

AN. R. 536.
 AV. J.C. 216.

Les Ambassadeurs firent alliance
 avec lui aux conditions suivantes.
 » Que les Généraux ni les Magistrats
 » de Carthage n'auroient aucun droit
 » sur les citoyens de Capoue. Qu'on ne
 » pourroit les obliger malgré eux de
 » porter les armes , ou de soutenir
 » aucune charge , ou de paier aucun
 » tribut. Que Capoue seroit gouver-
 » née selon ses Loix & par ses Magif-
 » trats , comme avant le Traité.
 » Qu'Annibal fourniroit aux Campa-
 » niens , à leur choix , trois cens pri-
 » sonniers Romains , dont ils feroient
 » l'échange avec les trois cens Campa-
 » niens qui servoient en Sicile pour les

Conditions
 de l'alliance
 des Campa-
 niens avec
 Annibal.
 Liv. XXIII.

7.

AN. R. 536.

AV. J. C. 216.

Horrible
cruauté des
Campaniens.

» Romains. « Outre ces conditions qui étoient exprimées dans le Traité, le peuple de Capoue se porta à une cruauté contre les Romains, qu'Annibal n'avoit point exigée. Il arrêta tous les Officiers & autres citoyens Romains qui se trouvoient à sa disposition, soit qu'ils fussent à Capoue pour les affaires de la guerre, ou pour celles qui les regardoient en particulier; & les aiant enfermés dans des bains sous prétexte de s'assurer de leurs personnes, ils les y firent mourir avec une cruauté inouïe, étouffés par la vapeur du lieu qui leur ôta la respiration.

Décus Magius s'oppose
à la réception
d'Annibal.

Liv. XXIII.
7-2.

Décus Magius s'étoit opposé de toutes ses forces à cet acte d'inhumanité, aussi bien qu'à l'Ambassade qu'on avoit envoyée à Annibal. C'étoit^a un homme à qui il ne manquoit, pour être souverainement considéré dans sa patrie, que d'avoir affaire à des citoyens sensés. Lorsqu'il vit qu'Annibal envoyoit une garnison dans Capoue, il leur représenta avec les couleurs les plus vives, l'état déplorable où les Tarentins s'étoient réduits autrefois, & les maux qu'ils avoient soufferts, pour s'être

^a Vir, cui ad summam / sanum civium mentem
auctoritatem nihil præter / fuit.

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 157
donné un maître impérieux & violent
dans la personne de Pyrrhus, & pour
avoir reçu dans leur ville la garnison
qu'il y envoya. Celle d'Annibal aiant
été reçue malgré ses remontrances, il
ne se rebuta point encore. Il les ex-
horta fortement ou à la chasser de leur
ville, ou, s'ils vouloient par une ac-
tion glorieuse & mémorable expier le
crime qu'ils avoient commis en trahif-
fant si indignement leurs anciens Al-
liés, à égorger les soldats d'Annibal
& à racheter à ce prix l'amitié du Peu-
ple Romain. Comme Magius ne s'étoit
point caché en parlant ainsi, Annibal
en fut bientôt informé. Il lui envoya
sur le champ ordre de le venir trouver.
Magius répondit fièrement qu'il n'i-
roit pas, & qu'Annibal n'avoit aucun
droit sur les habitans de Capoue. Alors
ce Général, transporté de colère, or-
donna qu'on le chargeât de chaînes, &
qu'on le traînât de force jusques dans
son camp. Mais, après quelques mo-
mens de réflexion, craignant qu'un
traitement si violent n'aigrît l'esprit
des Campaniens, & n'excitât quelque
tumulte dans la ville, il envoya un
courrier à Marius Bladius Préteur des
Campaniens, pour l'avertir que le len-

AN. R. 536.

AV. J.C. 216.

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

demain il se rendroit lui-même à Capoue ; & en effet il partit , comme il l'avoit dit , avec un petit nombre de soldats.

Annibal est
reçu dans Ca-
poue.

Le Préteur aiant assemblé les citoyens , leur ordonna d'aller au devant d'Annibal en grand nombre , avec leurs femmes & leurs enfans. Tout le monde y courut , non seulement par obéissance , mais par curiosité & avec empressement , pour voir un Général qui s'étoit rendu célèbre par tant de victoires. Magius ne sortit point de la ville. Mais , afin qu'on ne pût pas dire que la crainte l'empêchoit de paroître comme s'il eût eu quelque chose à se reprocher , il ne se tint pas renfermé dans sa maison. Il se promena dans la place publique avec son fils & un petit nombre d'amis , pendant que toute la ville étoit en mouvement pour recevoir Annibal , & pour se donner la satisfaction de considérer de près un si grand homme.

Qui se feroit attendu que dans une ville perdue de luxe & de débauches comme Capoue , & livrée à la servitude , il se trouveroit un citoyen d'un zèle si généreux pour le salut & la liberté de sa patrie , & d'un courage si intrépide

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 159

& tellement supérieur à toute crainte? AN. R. 536;
AV. J.C. 216.

Peut-être le pouffoit-il trop loin. Cette tranquillité d'un homme menacé d'un péril certain, qui affecte de se promener dans la place publique avec ses amis, ressent bien la bravade & l'insulte. Magius, par un desir immodéré de gloire, sembloit provoquer la mort. *Famam fatumque provocabat.*

Tacite

Annibal ne fut pas plutôt entré dans la ville, qu'il demanda qu'on assemblât le Sénat. On le pria de ne parler d'aucune affaire sérieuse, & de souffrir qu'on passât dans la joie le premier jour auquel il les honoroit de sa présence, & que la ville de Capoue regardoit comme un jour de fête pour elle. Quelque ardent qu'il fût naturellement, il se fit violence; & pour ne point refuser aux Campaniens la première grace qu'ils lui demandoient, il passa la plus grande partie de la journée à visiter ce qu'il y avoit de curieux & de remarquable dans la ville.

Il logea dans la maison de deux frères qui se nommoient Minius, qui étoient des plus distingués de Capoue par leur naissance & leurs grandes richesses. Pacuvius Calavius, chef de la faction qui avoit engagé Capoue dans les inté-

AN. R. 516.
AV. J.C. 216.

rêts d'Annibal, y amena son fils Pérol-la, après l'avoir arraché avec peine de la compagnie de Décius Magius, avec qui il avoit toujours fortement soutenu le parti des Romains contre les Carthaginois, sans que l'exemple de la plus grande partie de ses compatriotes, ni l'autorité paternelle, eussent pu le faire changer de sentiment. Annibal étoit informé de la conduite & des dispositions de ce jeune homme. Aussi son père n'entreprit-il point de le justifier : mais par ses prières il lui obtint le pardon. Annibal l'accorda de si bonne grace, qu'il l'invita même à se trouver avec son père au repas que lui donnoient les Minius, & auquel il n'admit avec eux que le seul Jubellius Taurea, homme illustre par sa bravoure dans la guerre.

On * prévint le tems marqué par l'usage * pour se mettre à table, &, ce qui sentoît alors une sorte de débauche, on commença à manger lorsqu'il restoit encore une grande partie du jour. L'appareil du festin fut magnifique, & ne se

a Corporunt epulari de | bus voluptatum illecebris
die : & convivium non ex | instructum. Liv.
more Panico, aut milita- | * J'expliquerai dans la
ri disciplina esse, sed, ut | suite l'usage des Anciens
in civitate atque etiam | par rapport aux repas.
domo luxuriosa, omni-

ressentit ni des mœurs & de la frugalité de Carthage, ni de l'austérité de la discipline militaire. Le repas fut tel qu'on peut s'imaginer qu'il devoit être dans la maison la plus opulente & la plus voluptueuse d'une ville toute livrée au luxe & au plaisir. Tous les convives y firent paroître une grande gaieté. Il n'y eut que Pérolla qui garda toujours une assez triste contenance, sans que les invitations ni des maîtres du logis, ni d'Annibal même, pussent l'engager à prendre part à la joie commune. Il s'excusoit sur sa santé, & son père ajouta qu'il n'étoit pas étonnant qu'il parût embarrassé & interdit en présence d'Annibal.

Vers le soir, son père étant sorti de la salle du festin, il le suivit jusques dans un jardin qui étoit derrière la maison. Et là, le tirant à l'écart : *Mon père, dit-il, je vais vous proposer un dessein, qui non seulement nous obtiendra des Romains le pardon de notre révolte, mais qui nous mettra en plus grand crédit & en plus grande considération auprès d'eux que nous n'avons jamais été.* Pacuvius tout surpris lui demande ce que c'est. Alors le jeune homme ouvrant sa robe, lui montre un poignard qu'il avoit

AN. R. 536.

AV. J.C. 216.

Pérolla offre à son père de tuer Annibal.

AN. R. 136.

AV. J. C. 216.

Calavius dé-
tourne son
fils d'un des-
sein si affreux.

pendu à sa ceinture. Je vais, dit-il, sceller par le sang d'Annibal notre alliance avec les Romains. J'ai voulu vous en avertir auparavant, afin que, si vous ne voulez pas être témoin de l'action, vous puissiez vous absenter. Calavius, aussi effraié que s'il avoit déjà vû couler le sang d'Annibal : *a* Mon fils, s'écria-t-il, je vous prie & vous conjure par tous les droits les plus sacrés de la nature & du sang qui lient les pères aux enfans, de ne point commettre sous les yeux de votre père le plus énorme de tous les crimes, & de ne point vous exposer à souffrir les supplices les plus affreux. Il n'y a que peu de momens que nous nous sommes liés par les sermens les plus solennels, que nous avons donné à Annibal les marques les plus saintes d'une amitié inviolable, prenant tout ce qu'il y a de dieux à témoin de notre bonne foi : &, sortis à peine de cet entretien, nous armerions contre lui cette même main que nous lui avons offerte comme un gage de notre fidélité ? Cette

a Per ego te, inquit, fili, quæcunque jura liberos jungunt parentibus, precor quæsoque, ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis. Pauca horæ sunt, intra quas jurantes per quidquid decorum est, dextræ dextras jungentes,

fidem obstrinximus, ut sacratas fide manus, digressi ab colloquio, ex templo in eum armaremus ? Surgis ab hospitali mensa ad quam tertius Campanorum adhibitus ab Annibale es, ut eam ipsam mensam cruentares hospitii sanguine ? Anni-

table où président les dieux vengeurs des droits de l'hospitalité, où vous avez été admis par une faveur que deux seuls Campaniens partagent avec vous ; vous ne la quittez cette table sacrée, que pour la souiller un moment après du sang de votre hôte ? Hélas ! après avoir obtenu d'Annibal la grace de mon fils, seroit-il bien possible que je ne pusse obtenir de mon fils celle d'Annibal ? Mais ne respectons rien, j'y consens, de tout ce qu'il y a de plus sacré entre les hommes : violons tout ensemble, la foi, la religion, la piété : rendons-nous coupables de l'action du monde la plus noire, si notre perte ne se trouve pas ici infailliblement jointe avec le crime. Seul vous prétendez attaquer Annibal ? Mais cependant que deviendra cette foule d'hommes libres & d'esclaves qui l'environnent ? Tous ces yeux attachés sur lui sans cesse pour veiller à sa conservation, se fermeront-ils tout d'un coup ? Tant de

balem pater filio meo potui placare, filium Annibali non possum ? Sed sit nihil sancti, non fides, non religio, non pietas audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelerere afferunt. Unus aggreffurus es Annibalem ? Quid illa turba tot liberorum servorumque ? quid	in unum intenti omnium oculi ? quid tot dextræ ? torpescent-ne in amentia illa ? Vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret populus Romanus, tu sustinebis ? Et alia auxilia desint, me ipsum ferire, corpus meum opponen-
---	--

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

bras armés pour sa défense, espérez-vous qu'ils demeureront inutiles & glacés au moment que vous vous porterez à cet excès de fureur? Soutiendrez-vous le regard d'Annibal, ce regard redoutable, que ne peuvent soutenir les armées entières, qui fait trembler le Peuple Romain? Et quand même tout autre secours lui manqueroit, aurez-vous le courage de me frapper lorsque je le couvrirai de mon corps, & que je me mettrai entre lui & vous? Car, je vous le déclare, ce n'est qu'en me perçant le flanc que vous pourrez porter vos coups jusqu'à lui. Laissez-vous fléchir en ce moment, plutôt que de vouloir périr dans une entreprise si mal concertée. Souffrez que mes prières aient sur vous quelque pouvoir, après qu'elles ont été aujourd'hui si puissantes en votre faveur.

Un discours si touchant attendrit Pérolla jusqu'aux larmes. Le père le voiant ébranlé, l'embrasse tendrement, & redouble ses prières & ses instances, jusqu'à ce qu'il eût tiré de lui une promesse de quitter son poignard & de renoncer à son dessein. *Me voila donc*

tem pro corpore Anni-
balis, sustinebis? Atqui
per meum pectus peten-
dus ille tibi transigendus-
que est. Deterreti hic sine

te potius, quam illic vin-
ci. Valeant preces apud te
meum, sicut pro te hodie
valuerunt. Liv.

forcé, dit Pérolla, de substituer mon père AN. R. 536.
à ma patrie, en m'acquittant vers l'un de AV. J. C. 216.
la piété que je dois à l'autre. Mais je ne
puis, mon père, m'empêcher de vous plain-
dre, lorsque je pense que vous aurez à sou-
tenir le reproche d'avoir trois fois trahi
votre patrie. La première, lorsque vous
avez fait conclure le Traité avec Anni-
bal : la seconde, lorsque vous avez rom-
pu l'alliance avec les Romains : la troisié-
me enfin aujourd'hui, lorsque vous m'em-
pêchez de réconcilier Capoue avec Rome.
Chère & infortunée patrie, reçois ce fer
dont je m'étois armé pour ta défense, puis-
qu'un père me l'arrache des mains. En di-
sant ces mots, il jette son poignard par
dessus la muraille du jardin, & revient
dans la salle du festin pour ne donner
lieu à aucun soupçon.

On peut d'abord être frappé de quel-
 que sentiment d'admiration pour le
 dessein hardi de Pérolla : mais, si l'on
 fait réflexion que la guerre a ses loix
 ainsi que la paix, on condamnera sans
 doute un projet d'assassinat, qui de-
 vient même encore plus criminel par
 les circonstances de perfidie & de tra-
 hison qui l'accompagnent. Si Décius
 Magius en est l'auteur, comme cela
 paroît assez probable ; on ne peut plus

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

le regarder comme innocent, ni croire qu'il n'ait point mérité le traitement qu'il va souffrir.

Promesses
magnifiques
d'Annibalaux
Campaniens.

En effet, le lendemain de l'entrée d'Annibal, le Sénat de Capoue s'étant assemblé, le Général Carthaginois y fit un discours très-gracieux, rempli de témoignages d'amitié & de bienveillance. Il les remercia d'avoir préféré l'alliance des Carthaginois à celle des Romains. Et parmi les promesses magnifiques qu'il leur fit, il les assura » que dans peu Capoue seroit la capi- » tale de toute l'Italie, & que les Ro- » mains eux-mêmes y viendroient re- » cevoir la loi avec les autres peuples.

Il demande
qu'on lui li-
vre Décius
Magius, ce qui
est exécuté sur
le champ.

» Qu'il y avoit cependant parmi eux » un homme qui ne devoit avoir aucu- » ne part à l'amitié des Carthaginois, » ni être compris dans le Traité que » l'on venoit de faire avec eux ; qu'il » ne méritoit pas même le nom de » Campanien, puisqu'il étoit seul op- » posé au sentiment de ses compatrio- » tes : c'étoit Décius Magius. Qu'il de- » mandoit qu'on le lui livrât, & qu'en » sa présence le Sénat, après avoir pris » connoissance de son crime, pronon- » çât sur son sujet. « Il ne se trouva pas un seul Sénateur qui osât répliquer,

quoique la plupart pensassent que Ma-
gius ne méritoit pas un traitement si
rigoureux, & qu'Annibal, dès le com-
mencement, donnoit une mortelle at-
teinte à leur liberté.

Le premier Magistrat sortit aussitôt
de la salle, & s'étant placé sur son tri-
bunal, il fit amener Magius devant lui,
& lui ordonna de se justifier. Celui-ci,
sans rien rabattre de sa fierté, refusa
de répondre, alléguant que la premiè-
re condition du Traité même fait avec
Annibal l'en dispensoit. Ses raisons ne
pouvoient manquer d'être trouvées
mauvaises. On le chargea de chaînes,
& l'on commença à le traîner par les
rues de la ville pour le conduire au
camp des Carthaginois. Tant qu'il eut
la liberté de parler, il ne cessa de tenir
à la multitude qui l'environnoit des
discours pleins de force & de hardiesse.

*Voilà, leur disoit-il, cette liberté que
vous avez prétendu vous procurer. Dans
la place publique, en plein jour, sous vos
yeux, on charge de chaînes, on conduit à
la mort un homme qui tient un des pre-
miers rangs dans votre ville. Quelle plus
grande violence exerceroit-on dans Ca-
poue, si elle avoit été prise de force? Al-
lez au-devant d'Annibal, ornez la ville,*

Magius red-
proche aux
Campaniens
leur lâcheté.

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

faites du jour de son entrée un jour de fête, pour le voir triompher de l'un de vos citoyens. On appréhenda que ces reproches ne fissent impression sur le Peuple. Ainsi on lui couvrit la tête, afin qu'il ne lui fût plus possible de se faire entendre. Annibal n'osa le faire mourir dans son camp, de peur que sa mort n'excitât quelque tumulte dans la ville. Il le fit embarquer sur un vaisseau qui devoit le mener à Carthage. Mais une tempête le jeta sur les côtes de Cyrène, qui étoit soumise au Roi d'Egypte : c'étoit pour lors Ptolémée Philopator. Magius trouva un asyle dans les Etats de ce Prince, & y demeura en sûreté sous sa protection.

Fabius Pictor
rapporte à Rome
me la réponse
de l'oracle.

Liv. XXIII.
M.

Cependant Q. Fabius Pictor revint à Rome de Delphes où il avoit été en-voié en Ambassade, & rapporta la réponse de l'Oracle, qui ordonnoit aux Romains de certains sacrifices, leur promettoit d'heureux succès à l'avenir, & leur recommandoit de garder beaucoup de modération dans leur prospérité avenir.



§. II.

Magon porte à Carthage la nouvelle de la victoire de Cannes. Himilcon, de la faction d'Annibal, insulte Hannon. Celui-ci lui répond. Le Sénat ordonne des secours pour Annibal. Le Dictateur, après avoir pourvu à tout, part de Rome. Annibal fait de vaines tentatives sur Naples & sur Nole. Marcellus gagne par ses manières prévenantes L. Bantius de Nole. Annibal est battu par Marcellus devant les murailles de cette ville. Citoiens de Nole punis de leur trahison. Annibal attaque Casilin. Quartier d'hiver à Capoue funeste à l'armée d'Annibal. Réflexion sur le séjour d'Annibal à Capoue. Casilin, forcé par l'extrémité de la disette, se rend à Annibal. Fidélité de Pétellie pour les Romains. Etat des affaires en Sicile & en Sardaigne. Dictateur créé pour nommer de nouveaux Sénateurs à la place des morts. On crée de nouveaux Consuls & de nouveaux Préteurs. L. Postumius, désigné Consul, périt dans la Gaule avec toute son armée. Cette nouvelle cause un deuil extrême à Rome. Le Sénat régle la disposition des troupes qui doivent servir

170 C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS.
*cette année. Affaires d'Espagne peu
favorables pour les Carthaginois. As-
drubal reçoit ordre de passer en Italie.
Himilcon arrive en Espagne pour
prendre sa place. Les deux Scipions ,
pour empêcher le départ d'Asdrubal ,
lui donnent bataille. Il est défait avec
son armée.*

AN. R. 536.

AV. J.C. 216.

Magon por-
te à Carthage
la nouvelle de
la victoire de
Cannes.

Liv. XXIII.
12. 13.

La Calabre
Ulérieure.

PENDANT que ce que nous ve-
nons de dire se passoit à Rome & dans
l'Italie , Magon fils d'Amilcar étoit al-
lé annoncer à Carthage la bataille &
la victoire de Cannes. Il n'étoit pas
parti immédiatement après cette ac-
tion. Avant que de s'embarquer , il
s'étoit arrêté pendant quelques jours
dans le Brutium par l'ordre de son
frère , pour recevoir dans l'alliance
des Carthaginois les villes qui aban-
donnoient le parti des Romains. Lor-
qu'on l'eut admis à l'audience dans le
Sénat de Carthage , il y rendit compte
de tout ce que son frère avoit exécuté
dans l'Italie. Il dit » qu'Annibal avoit
» combattu contre sept Généraux ,
» dont cinq étoient Consuls , & des
» deux autres , l'un Dictateur , & l'au-
» tre Général de la Cavalerie. Que
» dans les différentes batailles qu'il

„ avoit livrées à six armées Consulai-
 „ res, il avoit tué plus de deux cens
 „ mille ennemis, & en avoit fait pri-
 „ sonniers plus de cinquante mille.
 „ Que des cinq Consuls avec qui il
 „ avoit eu affaire, il en avoit tué deux
 „ sur le champ de bataille; qu'un troi-
 „ sième avoit été blessé; que des deux
 „ autres qui s'étoient retirés sans bles-
 „ sure, le dernier, après la perte de
 „ son armée entière, s'étoit à peine
 „ sauvé avec cinquante hommes. Que
 „ le Général de la Cavalerie avoit été
 „ défait & mis en fuite. Que le Dicta-
 „ teur étoit regardé avec admiration,
 „ & passoit pour un Général unique,
 „ par cette raison seule qu'il avoit tou-
 „ jours évité le combat. Que les peu-
 „ ples du Brutium & de l'Apulie, avec
 „ une partie des Samnites & des Lu-
 „ caniens, s'étoient rangés du côté des
 „ Carthaginois. Que Capoue, la capi-
 „ tale non seulement de la Campanie,
 „ mais de toute l'Italie depuis la dé-
 „ faite des Romains à Cannes, s'étoit
 „ d'elle-même livrée à Annibal. Qu'il
 „ étoit juste de rendre aux dieux des
 „ actions de grâces proportionnées
 „ aux victoires remportées sur les en-
 „ nemis par leur protection. « Ensuite,

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

pour prouver par des effets les succès heureux qu'il avoit étalés dans son discours, il fit répandre dans le vestibule du Sénat un boisseau d'anneaux d'or qu'on avoit arrachés des doigts de ceux qui étoient restés sur le champ de bataille à Cannes. Il ajouta, pour donner une plus grande idée de la perte que les Romains avoient faite dans cette journée, qu'il n'y avoit que les Chevaliers, & les gens distingués qui fussent en droit d'en porter. Le résultat de sa harangue fut, » Que plus » ils avoient espérance de terminer » bientôt la guerre à leur avantage, » plus on devoit faire d'efforts pour » envoyer toutes sortes de secours à » Annibal. Qu'il faisoit la guerre loin » de Carthage au milieu du pays enne- » mi : que la consommation des vivres » & de l'argent alloit très-loin, & que » tant de batailles n'avoient pu dé- » truire les armées ennemies, sans af- » foiblir celle du Vainqueur. Qu'il fa- » loit donc envoyer des recrues, des vi- » vres, & de l'argent à des soldats qui » avoient rendu de si grands services » à la République de Carthage. «

Himilcon,
de la faction
d'Annibal,

Comme ce discours de Magon avoit répandu la joie dans toute l'assemblée,

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 173

Himilcon , de la faction Barcine , crut avoir trouvé une belle occasion d'insulter Hannon qui étoit de la faction opposée. Ainsi , s'adressant à lui d'un air moqueur : *Hé bien , Hannon , dit-il , que pensez-vous de tout ceci ? Etes-vous encore fâché qu'on ait entrepris la guerre contre les Romains ? Voulez vous encore qu'on leur livre Annibal ? Parlez : opposez-vous aux actions de graces qu'on propose de rendre aux dieux. Écoutons , au milieu du Sénat de Carthage , un Sénateur Romain.*

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.
insulte Hannon.

Hannon, d'un air & d'un ton graves, répondit au discours d'Himilcon en ces termes. *Je me serois tû aujourd'hui , pour ne point troubler par un discours qui ne sera peutêtre pas de votre goût , une joie à laquelle je vois que tout le monde s'abandonne. Mais, en ne répondant rien à un Sénateur qui m'interroge, je donnerois lieu de me soupçonner ou d'une fierté mal entendue , ou d'une bassesse servile , ce qui marqueroit que j'aurois oublié ou que je parle à un homme libre , ou que moi-même je le suis. Je répons donc à Himilcon , que je n'ai point cessé d'être mécontent de cette guerre , & que je ne cesserai point de me déclarer contre votre invincible Général , que je ne voie la*

Hannon lui répond.

guerre terminée par un Traité dont les conditions soient supportables ; & je regretterai toujours l'ancienne paix , jusqu'à ce qu'on en ait fait une nouvelle. Les avantages que Magon vient de nous étaler , font dès ce moment grand plaisir à Himilcon , & aux autres partisans d'Annibal : ils m'en peuvent faire aussi , & je suis très-disposé à m'en réjouir comme eux , parce que ces heureux succès , si nous voulons en profiter , peuvent nous procurer des conditions de paix plus favorables. Mais si nous laissons passer une si heureuse conjoncture , où nous pouvons paroître donner la paix plutôt que la recevoir , je crains fort que cette joie , qui maintenant nous transporte , ne nous échappe bientôt , & ne se réduise à rien. Car enfin que sont après tout ces succès si vantés , & à quoi se terminent-ils ? J'ai taillé en pièces les armées des ennemis ; envoyez-moi des soldats : que demanderiez-vous donc , si vous aviez été vaincu ? Je me suis emparé de deux camps des ennemis , remplis apparemment de butin & de toute sorte de provisions ; envoyez-moi des vivres & de l'argent : que demanderiez-vous autre chose , si vous aviez vous-même perdu votre camp ? Mais , afin que je ne sois pas ici le seul qu'on mette sur la sellette , (car il me

semble que j'ai autant de droit d'interroger Himilcon, qu'il en a de me faire des questions) que lui, ou Magon, me répondent. La défaite de Cannas a détruit l'Empire Romain, dites-vous, & toute l'Italie est soulevée contr'eux. Dites-nous donc, si, de tous les peuples du nom Latin, il y en a quelqu'un qui ait pris votre parti; & si de tous les citoyens qui composent les trente-cinq Tribus de Rome, il s'en est trouvé un seul qui ait déserté? Magon ayant répondu que ni l'un ni l'autre n'étoit arrivé: Nous avons donc encore, répliqua-t-il, un très-grand nombre d'ennemis sur les bras. Dites-nous au moins, quelle est la disposition des ennemis qui nous restent, & s'ils conservent encore quelque espérance? Magon ayant répondu qu'il n'en savoit rien: Il n'y a cependant rien de si aisé à savoir, reprit Hannon. Avez-vous appris que l'on ait parlé dans le Sénat de Rome de demander la paix? Les Romains ont-ils envoyé des Ambassadeurs à Annibal pour en traiter? Magon ayant répondu que non: Nous avons donc encore la guerre aussi entière que le jour qu'Annibal passa en Italie, répliqua l'autre. Il y en a plusieurs parmi nous qui se ressouviennent des vicissitudes de la première guerre. Nos

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

affaires ne furent jamais en meilleur état ni par terre ni par mer, qu'elles l'étoient avant le Consulat de C. Lutatius & d'Aulus Postumius. C'est sous ce Consulat même que nous fumes vaincus aux Iles Egates. Si la fortune vient aujourd'hui à changer, (plaise aux dieux d'en détourner le présage) avons-nous lieu d'espérer que nous aurons la paix quand nous serons vaincus, pendant que personne ne nous l'offre à présent que nous sommes victorieux? Pour moi, s'il s'agissoit, ou de donner la paix aux Romains, ou de la recevoir d'eux, je sais ce que j'aurois à dire. Mais, si vous me consultez sur les propositions de Magon, voici quel est mon sentiment: ou Annibal est victorieux, & en ce cas il n'a pas besoin de secours; ou il nous trompe par de vaines espérances, & pour lors il mérite encore moins d'être écouté.

Le Sénat
ordonne des
secours pour
Annibal.

Le discours d'Hannon ne fit pas beaucoup d'impression sur les esprits. Ils étoient trop préoccupés de la joie qu'inspire la victoire, pour rien écouter de ce qui pouvoit l'altérer. D'ailleurs la haine qui avoit toujours divisé la famille d'Annibal & la sienne, le rendoit suspect; outre qu'ils étoient persuadés, que, pour peu qu'ils fissent

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 177
d'efforts, ils verroient incessamment la
guerre terminée à leur avantage. C'est
pourquoi, d'un consentement unani-
me, il fut résolu que l'on enverroit à
Annibal un renfort de quatre mille
Numides, quarante éléphants, & une
grande somme d'argent. On fit partir,
en même tems, un Officier Général
avec Magon, pour aller lever dans
l'Espagne vingt mille hommes d'Infan-
terie, & quatre mille de Cavalerie,
dont on devoit recruter l'armée de
cette province, & celle d'Italie. Mais
ces ordres furent exécutés avec beau-
coup de lenteur & de nonchalance,
comme il arrive assez souvent dans la
bonne fortune, surtout lorsqu'il y a
de la division & de la jalousie entre
ceux qui gouvernent. L'esprit de fac-
tion & de parti est la ruine des affaires.
Hannon étoit d'un bon conseil, &
avoit des vûes très justes: mais il gê-
noit toutes ses excellentes qualités par
une antipathie marquée contre la fa-
mille & la personne d'Annibal. Pour
se rendre utile dans les délibérations,
& y faire respecter ses avis, il faut
être impartial, & ne chercher que le
bien public.

AN. R. 136.
AV. J.C. 216.

AN. R. 536.

AV. J. C. 216.

Le Dictateur,
après avoir
pourvu à
tout, part de
Rome.

Liv. XXIII.

14.

Les Romains, de leur côté, étoient fort attentifs à réparer leurs pertes. Outre leur application & leur vivacité naturelle, l'adversité les rendoit actifs & vigilans. Le Consul ne manquoit à rien de ce qui regardoit son ministère. Le Dictateur M. Junius Péra, après avoir satisfait aux devoirs de la Religion, demanda au Peuple, selon la coutume, qu'il lui fût permis, en commandant l'armée, de monter à cheval. Aussitôt il fit prendre les armes aux deux Légions que les Consuls avoient levées dès le commencement de l'année, aux huit mille esclaves dont on a parlé ci-dessus, & aux Cohortes qu'on avoit tirées du territoire de Picéne, & d'un canton voisin qu'ils appelloient * *ager Gallicus*. Comme ces forces ne lui paroissoient pas suffisantes, il eut recours à un remède que l'on n'emploioit que dans les conjonctures les plus extrêmes & les plus desespérées, & lorsque l'honnête est obligé de céder à l'utile. Il publia une ordonnance, par laquelle il mettoit en liberté tous ceux qui étoient rete-

* C'étoit un petit pays entre le Rubicon & l'Esis, conquis sur les Gaulois Sénonois, & partagé à des citoyens Romains en vertu de la loi qu'avoit porté Flaminius étant Tribun du Peuple.

nus dans les prisons ou pour crimes , AN. R. 136.
ou pour dettes : le nombre s'en trouva AV. J.C. 216.
monter à six mille hommes. Comme
l'Etat manquoit de tout , il falut leur
donner pour armes celles qui avoient
été conquises sur les Gaulois , & por-
tées en triomphe par Flaminius. Après
ces dispositions , il partit de la ville ,
avec vingt-cinq mille hommes en état
de combattre.

Pour Annibal , après s'être assuré de Annibal fait
Capoue , il fit une seconde tentative de vaines ten-
sur la ville de Naples , mais aussi inu- ratives sur Na-
tile que la première. Il fit passer ensui- ples , & sur
te ses troupes dans le territoire de No- Nole.
le , & tourna toutes ses vûes du côté de Ibid.
cette place. Les Sénateurs de Nole
donnèrent avis à Claudius Marcellus ,
qui pour lors étoit à Canouse , de l'ex-
trême danger où étoit la ville , parce
que le peuple étoit prêt de se rendre
à Annibal. Il accourut sans perdre de
tems. Dès qu'Annibal apprit qu'il ap-
prochoit , il se retira , & descendit vers
la mer du côté de Naples , désirant
avec passion de s'emparer de cette vil-
le , afin d'avoir un port , où il pût re-
cevoir en sûreté les vaisseaux qui lui
viendroient d'Afrique. N'ayant pu
ébranler la fidélité des habitans de

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

cette ville , il alla mettre le siège devant Nuccerie , & l'ayant tenu lontems bloquée, enfin il la réduisit par famine , laissant aux habitans la liberté de se retirer où ils voudroient. Il leur promit de grandes récompenses s'ils vouloient servir dans ses troupes. Il ne s'en trouva pas un seul qui acceptât ses offres.

Marcellus
gagne par ses
manières pré-
venantes L.
Bantius de
Nole.

Liv. XXIII.
15.
Plut. in
Marc. 303.

Il s'en falloit bien que le peuple de Nole fût dans les mêmes dispositions. Il y avoit dans la ville un jeune Officier, nommé L. Bantius. Les Romains n'avoient point alors parmi leurs Alliés un Cavalier plus distingué par sa bravoure. Annibal l'ayant trouvé, après la bataille de Cannes , presque sans vie au milieu d'un tas de corps morts, l'avoit fait panser de ses blessures avec beaucoup d'attention & de bonté , & après sa guérison l'avoit renvoyé chez lui , non seulement sans rançon , mais comblé de présens. En reconnoissance d'un tel service , Bantius avoit déjà fait tous ses efforts pour mettre Nole entre les mains d'Annibal , & Marcellus le voioit encore inquiet & remuant. Il falloit ou s'en défaire par le supplice , ou l'attirer par des bienfaits. Marcellus préféra ce dernier parti , auquel son inclination naturelle le portoit. Il étoit d'un caractère doux , affable ,

insinuant , & propre à se faire aimer. AN. R. 336.
AV. J. C. 116.

Un jour donc Bantius étant allé lui faire sa cour , Marcellus lui demanda qui il étoit. Ce n'étoit pas qu'il ne le connût de longue main : mais il cherchoit un prétexte & une entrée à la conversation qu'il vouloit avoir avec lui. Bantius lui ayant dit son nom, Marcellus, comme surpris & plein d'admiration : *Quoi ! lui dit-il , vous êtes ce Bantius , dont on parle tant à Rome , comme d'un Officier qui a combattu si vaillamment à la bataille de Cannes , & qui seul n'a pas abandonné le Consul Paul Emile , mais s'est présenté lui-même aux coups que l'on portoit à ce Général ?* Bantius lui ayant répondu que c'étoit lui-même , & lui ayant montré les cicatrices de ses blessures : *Eh , lui dit Marcellus , comment , après nous avoir donné de si grandes marques de votre amitié , n'êtes-vous pas venu dès le commencement chercher auprès de nous les honneurs qui vous sont dûs ? Pensez-vous donc que nous ne sachions pas récompenser le mérite dans des amis , qui s'attirent l'estime de nos ennemis mêmes ?* A des paroles si gracieuses , accompagnées d'un air de bonté & de familiarité , il ajouta un présent qui y mit le comble. Outre

AN. R. 536.

AV. J. C. 216.

* *Questeur.*

une somme d'argent qu'il lui fit compter par le * Trésorier, il le gratifia d'un beau cheval de bataille, & en sa présence ordonna aux Licteurs de lui laisser toutes les entrées libres autant de fois qu'il se présenteroit pour le voir.

On voit ici dans la personne de Marcellus, combien l'art de manier les esprits & de gagner les cœurs est nécessaire à ceux qui sont dans les premières places, & chargés du gouvernement : que ce n'est point par la hauteur & la fierté, par les menaces, par les châtimens qu'on doit conduire les hommes : mais que les marques de bonté & d'amitié, les louanges, les récompenses, dispensées à propos & avec adresse, sont le moien le plus sûr de les amener à ses fins, & de se les attacher pour toujours.

Par ces façons généreuses, Marcellus adoucit tellement le courage altier de Bantiüs, qu'il fut tout le reste de sa vie l'Allié de Rome le plus brave & le plus fidèle. Personne ne fut plus attentif & plus vif que lui à découvrir & à déconcerter ceux de Nole qui tenoient le parti d'Annibal, & ils étoient en fort grand nombre. Annibal étant

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 183

revenu devant Nole, ils avoient résolu, dès que les Romains seroient sortis pour marcher aux ennemis, de fermer les portes, de piller le bagage, & de se rendre aux Carthaginois, & ils avoient eu avec les ennemis plusieurs entrevûes pendant la nuit.

Marcellus, averti de cette conspiration, prit toutes les mesures nécessaires pour en empêcher l'effet. Il s'étoit tenu quelques jours exprès renfermé dans la ville, non par crainte, mais pour inspirer à l'ennemi une confiance téméraire. Annibal, en effet, approcha des murailles avec moins d'ordre & de précaution qu'il n'avoit coutume. Marcellus, qui tenoit ses troupes rangées en bataille dans la ville, les fit sortir dans ce moment par trois portes, & tomba sur les assiégeans avec tant de force & d'impétuosité, qu'ils ne purent soutenir ce choc. Après s'être défendus pendant quelque tems avec assez de vigueur & de courage, ils furent enfin enfoncés, & obligés de se retirer dans leur camp. Annibal perdit dans cette action deux mille trois cents hommes, & du côté de Marcellus il n'en fut tué que cinq cents.

Ce fut là le premier avantage que

AN. R. 536.
AV. J. C. 116.

Annibal est
battue par Mar-
cellus devant
les murailles
de Nole.

Liv. XXIII.

16.
Plut. in
Marc. 303.

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

les Romains remportèrent sur Annibal depuis la bataille de Cannes, & il fut pour eux d'une extrême conséquence. Car, dans l'état où étoient alors les affaires de la République, il étoit plus difficile d'arrêter le cours des victoires d'Annibal, qu'il ne le fut dans la suite de le vaincre. Cet avantage commença à rassurer les Romains & à leur inspirer de la confiance, en leur montrant qu'ils combattoient contre un ennemi qui n'étoit point invincible, & qui pouvoit être entamé & battu.

Citoyens de
Nole punis de
leur trahison.

Alors Marcellus aiant fait fermer la ville, & mis des gardes aux portes pour empêcher qui que ce fût d'en sortir, fit une recherche exacte de ceux qui avoient eu des entretiens secrets pendant la nuit avec les ennemis. Soixante-dix des plus coupables aiant été convaincus du crime de trahison, le Préteur les condanna à perdre la tête, confisqua leurs biens au profit du Peuple Romain, & rendit au Sénat de Nole toute l'autorité que la cabale lui avoit ôtée.

Annibal atta-
que Casilin.
Liv. XXIII.
18.

Annibal aiant manqué Nole, vint assiéger Casilin. Mais, quoique la place fût petite, & la garnison seulement

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 185
de mille hommes, les Carthaginois furent souvent repoussés avec perte : de sorte qu'Annibal, honteux de demeurer lontems devant une bicoque sans rien faire, prit le parti de fortifier son camp, & d'y laisser quelques troupes pour ne pas abandonner entièrement l'entreprise, & se retira à Capoue.

AN. R. 514.
AV. J.C. 216,

Ce ^a fut là que cette armée, qui avoit résisté si lontems aux travaux les plus pénibles, & que les périls les plus affreux n'avoient jamais pu abbattre, fut entièrement vaincue par l'abondance & les délices, dans lesquelles elle se plongea avec d'autant plus d'avidité, qu'elle n'y étoit point accoutumée. Le sommeil, le vin & la bonne chère, les débauches avec les femmes, l'oïseté qui devenoit de jour en jour plus douce pour eux à mesure qu'ils s'y familiarisoient, tout cela amollit tellement leurs corps & leurs courages, que s'ils se soutinrent encore quelque tems, ce fut plutôt par l'éclat de leurs victoires passées, que par leurs forces présentes. Les gens habiles dans l'art militaire regardèrent la faute qu'avoit fait Annibal

Quartier d'hiver à Capoue, funeste à l'armée d'Annibal.

^a Quos nulla mali videtur vis, perdidere nimia bona ac voluptates immodicæ : & eo impensius, quo avidius ex insolentia in eas se merferant. Liv.

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

en menant ses troupes en quartier d'hiver à Capoue, comme plus grande que celle de n'avoir pas marché vers Rome aussitôt après la bataille de Cannes. Car ce délai & cette négligence, dit Tite-Live, pouvoit paroître avoir seulement différé sa victoire: au lieu que le séjour de Capoue lui ôta les forces nécessaires pour vaincre. Quand Annibal tira ses soldats de cette ville, on eût dit que c'étoient d'autres hommes, tout différens de ce qu'ils avoient été jusques-là. Accoutumés à demeurer dans des maisons commodes, à vivre dans l'abondance & dans l'oïseté, ils ne pouvoient plus souffrir la faim, la soif, les longues marches, ni les autres travaux de la guerre. La plupart emmenèrent avec eux des femmes débauchées. Pendant tout l'été il y eut un grand nombre de déserteurs, qui n'avoient point d'autre asile que Capoue contre la sage sévérité de leurs Généraux.

Réflexion sur
le séjour d'An-
nibal à Ca-
poue.

Dans ce que je viens de dire de Capoue, je n'ai fait que copier Tite-Live. Mais je ne sai si tout ce qu'il dit des suites funestes qu'eurent les quartiers d'hiver passés dans cette ville délicieuse est bien juste & bien fondé. Quand on examine avec soin toutes les cir-

constances de cette histoire, on a de la peine à se persuader qu'il faille attribuer le peu de progrès qu'eurent les armes d'Annibal dans la suite au séjour de Capoue. C'en est bien une cause, mais la moins considérable; & la bravoure avec laquelle les Carthaginois battirent depuis ce tems-là des Consuls & des Préteurs, prirent des villes à la vûe des Romains, maintinrent leurs conquêtes, & restèrent encore quatorze ans en Italie sans en pouvoir être chassés: tout cela porte assez à croire que Tite-Live exagère les pernicioeux effets des délices de Capoue.

La véritable cause de la chute des affaires d'Annibal, c'est le défaut de secours & de recrues de la part de sa patrie. Après l'exposé de Magon, le Sénat de Carthage avoit jugé nécessaire, ^{Liv. XXIII.} pour pousser les conquêtes d'Italie, d'y envoyer d'Afrique un renfort considérable de Cavalerie Numide, quarante éléphants, mille talens qui font trois millions; & d'acheter en Espagne vingt mille hommes de pié, & quatre mille chevaux, pour en renforcer leurs armées d'Espagne & d'Italie. Néanmoins Magon n'assembla réellement que douze mille hommes de pié, avec ^{Ibid. 324}

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

quinze cens chevaux : & même quand il fut prêt à partir pour l'Italie avec cette troupe si fort au-dessous de celle qu'on lui avoit promise, il fut contre-mandé, & envoyé en Espagne. Annibal, après de si grandes promesses, ne reçut donc ni Infanterie, ni Cavalerie, ni éléphants, ni argent; & il fut absolument abandonné à ses ressources personnelles. Son armée se trouvoit réduite à vingt-six mille hommes de pié & à neuf mille chevaux. Comment, avec une armée si affoiblie, pouvoir occuper dans un pays étranger tous les postes nécessaires, contenir les nouveaux Alliés, maintenir les conquêtes, en faire de nouvelles, & tenir la campagne avec avantage contre deux armées des Romains qui se renouvelloient tous les ans? Voilà la véritable cause de la décadence des affaires d'Annibal. Si nous avions l'endroit où Polybe avoit parlé sur cette matière, nous verrions sans doute qu'il avoit plus insisté sur cette cause, que sur les délices de Capoue.

Casilin, forté par l'extrémité de la disette, se rend à Annibal.
Liv. XXIII.
19.

Dès que la rigueur du froid commença à s'adoucir, Annibal tira ses troupes des quartiers d'hiver, & revint à Casilin, dont les habitans, aussi bien que les soldats de la garnison, étoient

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 189

réduits à une extrême disette. Car , AN. R. 536.
AV. J. C. 216. quoique les attaques eussent cessé pendant l'hiver, néanmoins, comme la ville avoit toujours été bloquée, on n'avoit pas pu y faire entrer des vivres. Ti. Sempronius commandoit les Romains en l'absence du Dictateur, que les affaires de la religion avoient rappelé à Rome. Marcellus avoit grande envie d'aller secourir les assiégés : mais il étoit retenu, d'un côté par les eaux du Vulturne qui s'étoient extrêmement grossies, de l'autre par les prières de ceux de Nole, qui craignoient d'être attaqués par les Campaniens dès que les Romains se seroient éloignés. Sempronius étoit à portée d'agir : mais, comme le Dictateur lui avoit défendu de rien entreprendre jusqu'à son retour, il n'osoit faire aucun mouvement en faveur de Casilin, quoiqu'il apprît qu'ils souffroient des maux capables de vaincre la constance la plus héroïque. Tout ce qu'il put faire ce fut de remplir un grand nombre de tonneaux des blés qu'il enleva dans les campagnes voisines, & de les mettre sur le Vulturne, dont le courant les porteroit dans la ville, en prenant la précaution d'avertir le Magistrat de retirer ces tonneaux

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

à mesure qu'ils passeroient. Cela dura trois nuits de suite, & fit un peu respirer les assiégés. Mais les Carthaginois s'en étant enfin aperçus, cette ressource leur manqua absolument. Rien ne passa depuis qui ne fût arrêté en chemin, excepté des noix que les Romains y jetèrent, & qui étant arrivées à Casilin, étoient enlevées avec des claies. Mais qu'est-ce que c'étoit qu'un si foible secours dans une telle disette ! Réduits à la dernière extrémité, ils se virent obligés de manger les cuirs de leurs boucliers, après les avoir fait bouillir pour les rendre plus moux ; d'ajouter à une nourriture si misérable les rats & les autres animaux les plus sales ; & d'arracher les herbes & les racines qui croissoient au bas des murailles. Annibal aiant aperçu qu'ils semoient des raves : Quoi ! s'écria-t-il tout étonné : les assiégés s'imaginent-ils que je resterai autour de cette place, jusqu'à ce que ces plantes soient en maturité ? Cette vûe le détermina à souffrir qu'ils traitassent avec lui de la rançon des personnes libres, ce qu'il leur avoit toujours refusé jusques-là. Ils convinrent de donner par tête quatre

Septunces
auri.

cens vingt livres. Quand la somme fut

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 191

payée, Annibal les renvoia à Cumès, AN. R. 536.
AV. J.C. 216. comme il leur en avoit donné sa parole, & mit dans la place une garnison de six cens soldats.

Les habitans de Pétélie ville des Brutiens témoignèrent aussi une grande fidélité. Le Sénat aiant répondu avec douleur à leurs Députés que le Peuple Romain étoit hors d'état d'envoier du secours dans une place si éloignée, ils persévérèrent dans leur attachement aux Romains, & se défendirent encore longtems avec vigueur. Fidélité de Pétélie pour les Romains.
Liv. XXIII.
20.

A peu près dans ce même tems, on reçut à Rome des lettres de Sicile & de Sardaigne, dont on fit lecture dans le Sénat. Le Propréteur T. Otacilius mandoit de la première de ces Provinces, que le Préteur Furius étoit arrivé d'Afrique à Lilybée avec sa flotte dangereusement malade des blessures qu'il avoit reçues, & à la veille d'en mourir. Qu'ils n'avoient ni argent ni blé pour paier & pour nourrir les soldats & les matelots, & ne savoient où en prendre. Il exhortoit fortement les Sénateurs à leur envoyer au plutôt l'un & l'autre, & à faire partir, s'ils le jugeoient à propos, quelqu'un des nouveaux Préteurs pour lui succéder à lui-même. Aulus Etat des affaires en Sicile & en Sardaigne.
Liv. XXIII.
21.

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

Cornélius Mammula , Propréteur de Sardaigne , demandoit aussi des vivres & de l'argent dont il manquoit. Le Sénat répondit à l'un & à l'autre , qu'on étoit hors d'état de leur rien fournir : qu'ils pourvûssent , comme ils pourroient , aux besoins de leurs flotes & de leurs armées. T. Otacilius envoya des Ambassadeurs au Roi Hiéron , l'unique ressource du Peuple Romain , & reçut de lui autant d'argent qu'il en avoit besoin , & des vivres pour six mois. Les villes de Sardaigne en fournirent à Cornélius avec beaucoup de zèle & d'affection.

Comme on manquoit aussi d'argent à Rome , le Peuple nomma trois des premiers citoyens pour recevoir les sommes que les particuliers voudroient bien prêter à la République. Après avoir nommé trois Pontifes à la place de ceux qui étoient morts , on songea à remplir les places des Sénateurs vacantes , & elles étoient en grand nombre : tant de batailles perdues avoient fait un grand vuide dans le Sénat. L'affaire fut mise en délibération par le Préteur Pomponius , Sp. Carvilius qui parla le premier , fut d'avis que pour remplacer ceux qui manquoient , & en même tems

Dictateur créé
pour choisir
de nouveaux
Sénateurs à la
place des
morts.

Liv. XXIII.
22. 23.

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 193

tems pour s'unir plus étroitement les Latins , on donna le droit de Bour-
AN. R. 136.
AV. J. C. 216.

geoisie à deux Sénateurs de chaque peuple du nom Latin , & qu'on les substituât à ceux de Rome qui étoient morts. Cette proposition excita un murmure & une indignation générale.

Q. Fabius Maximus dit que jamais il n'y avoit eu de plus grande imprudence , que d'avancer dans les circonstances où l'on étoit une proposition si capable d'exciter de nouveaux mouvemens parmi les Alliés , dont la fidélité n'étoit déjà que trop ébranlée. Et que si les délibérations du Sénat avoient jamais demandé un secret inviolable , il falloit oublier , étouffer , ensevelir dans le silence , & regarder comme non avenu ce discours , échapé à la témérité d'un seul homme. En effet , il n'en fut jamais parlé depuis.

Le Sénat jugea à propos de créer un Dictateur pour faire le choix dont il s'agissoit. Cette nomination se faisoit ordinairement par les Censeurs : mais il n'y en avoit point alors dans la République , & les conjonctures présentes demandoient une voie plus abrégée. Le Consul Varron , qu'on fit revenir exprès de l'Apulie , nomma pour

Dictateur M. Fabius Buteo, sans Général de la Cavalerie, avec pouvoir d'exercer la Dictature pendant six mois. Il étoit le plus ancien de ceux qui avoient été Censeurs. Dès qu'il fut monté sur la Tribune aux harangues accompagné de ses Licteurs, il fit observer lui-même toutes les irrégularités qui se trouvoient dans sa nomination. Il déclara » qu'il n'ap-
 » prouvoit point, ni qu'il y eût deux
 » Dictateurs en même tems dans la
 » République, ce qui n'étoit jamais
 » arrivé; ni qu'on l'eût élevé lui-même à cette dignité, sans lui donner
 » un Général de la Cavalerie; ni qu'on
 » eût donné une seconde fois l'autorité de Censeur à la même personne;
 » ni enfin qu'on eût permis à un Dictateur de rester six mois en charge, à
 » moins qu'il n'eût été créé pour faire
 » la guerre. Il ajouta, que si la nécessité avoit obligé de s'élever au dessus
 » des loix, pour lui il étoit obligé de
 » s'en rapprocher le plus qu'il lui feroit
 » possible. Qu'il n'effaceroit du tableau des Sénateurs aucun de ceux
 » qui y étoient, afin qu'il ne fût pas dit
 » qu'un seul homme eût été arbitre
 » souverain de l'honneur & de la di-

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 195.

«gnité d'un Sénateur. Et quant aux AN. R. 136.
AV. J. C. 116.
«places vacantes, qu'en les remplis-
«sant il se régleroit sur des distinctions
«reconnues & indépendantes de son
«choix, & non pas sur le mérite per-
«sonnel des sujets, dont il ne lui con-
«venoit pas de se rendre seul juge.

Il tint parole, & après avoir fait lire la liste des anciens Sénateurs, à laquelle il ne toucha point, il nomma pour remplacer les morts, premièrement ceux qui avoient exercé quelque Magistrature Curule, en suivant l'ordre des tems où chacun d'eux y avoit été reçu. Ensuite il nomma ceux qui avoient été Ediles Plébeïens, Tribuns du Peuple, ou Questeurs: puis ceux qui avoient remporté des dépouilles sur les ennemis, ou mérité la couronne civique.

Après avoir créé de cette manière cent soixante & dix-sept Sénateurs avec l'approbation générale de tous les citoyens, il abdiqua la Dictature, & descendit de la Tribune comme particulier. Et aiant ordonné à ses Licteurs de se retirer, il se mêla dans la foule, & y demeura à dessein assez longtems, pour éviter que le peuple le reconduisît en pompe à son logis. Mais sa mo-

AN. R. 536.
Av. J.C. 116.

destie ne refroidit point l'ardeur des citoyens. Quand il se retira, ils lui formèrent un cortège fort nombreux, & l'accompagnèrent jusques chez lui avec beaucoup de zèle & de respect. Il y a dans le discours & dans la conduite de Buteo une modération & une sagesse auxquelles on ne peut refuser son estime & son admiration. C'étoit un petit nombre de pareils Sénateurs, qui dans les affaires importantes formoient toujours l'avis de la Compagnie, & qui étoient comme l'ame des délibérations & du gouvernement. Heureuses les Compagnies où il se trouve de pareils hommes, & où l'on fait en faire le cas qu'ils méritent ! ...

On crée de
nouveaux
Consuls & de
nouveaux
Préteurs.

Liv. XXIII.
24.

Le Consul partit la nuit suivante pour aller rejoindre son armée, sans en avertir le Sénat, craignant qu'on ne le retînt dans la ville, pour présider à l'élection des Consuls de l'année suivante. Le lendemain, le Sénat fut d'avis qu'on écrivît au Dictateur, & qu'on le priât, en cas que les affaires de la République le permissent, de venir à Rome pour la nomination des Consuls, & d'amener avec lui le Général de la Cavalerie, & le Préteur M. Marcellus ; afin que les Sénateurs pussent les

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 197

consulter en personne sur l'état présent de la République , & prendre de concert avec eux les mesures les plus sages qu'il se pourroit. Tous ceux qu'on avoit mandés se rendirent à Rome , après avoir laissé à leurs Lieutenans le commandement des Légions. Le Dictateur aiant parlé de lui-même en peu de mots & avec beaucoup de modestie , & comblé d'éloges la sage conduite de Ti. Sempronius son Général de Cavalerie, il indiqua une Assemblée, dans laquelle on créa Consuls L. Postumius pour la troisième fois , avec Ti. Sempronius Gracchus. Le premier étoit absent , & commandoit dans la Gaule : le second étoit à Rome , actuellement Général de la Cavalerie , & Edile Curule. Ensuite on créa Préteurs M. Valérius Lévinus , Ap. Claudius Pulcher , Q. Fulvius Flaccus , & Q. Mucius Scévola. Le Dictateur, après avoir fait nommer ces Magistrats , s'en retourna joindre son armée à Théane, laissant à Rome le Général de la Cavalerie , qui devoit quelques jours après prendre possession du Consulat ; & à qui , par cette raison , il convenoit de consulter les Sénateurs sur les troupes qu'on devoit lever & employer l'année sui-

AN. R. 556.
AV. J. C. 216.

AN. R. 136. vante pour le service de la République.
 AV. J. C. 116.

L. Postumius, désigné Consul, est tué dans la Gaule avec tous ses soldats.

Liv. XXIII.
 24.

Dans le tems qu'on étoit le plus occupé de ces soins, on apprit que L. Postumius, Consul désigné, étoit péri dans la Gaule Cisalpine avec tous les soldats qu'il commandoit. Il devoit faire passer son armée par une vaste forêt, que les Gaulois appelloient * *Litane*. A droite & à gauche du chemin qu'il devoit suivre, ces peuples avoient scié les arbres par le pié, de façon qu'ils demeuroient debout, mais que le moindre effort suffisoit pour les renverser. (Ce fait ne paroît guère vraisemblable, & encore moins ce qui suit.) Postumius avoit avec lui deux Légions Romaines, qui jointes aux Alliés qu'il avoit levés le long de la mer supérieure ou Adriatique, composoient un corps de quinze mille hommes, avec lesquels il étoit entré sur les terres des ennemis. Les Gaulois qui s'étoient postés aux extrémités de la forêt, ne virent pas plutôt les Romains engagés dans le milieu, qu'ils poussèrent les arbres sciés les plus éloignés du chemin. Ceux-là tombant de proche en proche sur les autres, à qui le moindre choc suffisoit pour être

* On n'en connoît point au juste la situation.

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 199

renversés , écrasèrent les Romains ,
hommes , armes , & chevaux , d'une
manière si effroiable , qu'à peine y en
eut-il dix qui échapèrent. Car la plu-
part aiant été tués , ou étouffés par les
troncs & les branches des arbres sous
lesquelles ils demeurèrent accablés ,
ceux qui par hasard échapèrent à un si
affreux désastre , furent aussitôt assom-
més par les ennemis , qui s'étoient ré-
pandus tout armés aux environs &
dans le milieu de la forêt. Un très-pe-
rit nombre , qui avoient espéré se sau-
ver par le pont du fleuve , furent pris
par les Gaulois , qui s'en étoient em-
parés quelque tems auparavant. Ce
fut là que Postumius perdit la vie ,
après avoir fait tous les efforts pour
ne point rester prisonnier. Les Boiens
lui coupèrent la tête , & la porté-
rent en triomphe , avec ses armes
& le reste de ses dépouilles , dans
le temple le plus respecté de leur na-
tion. Ensuite , en aiant tiré la cer-
velle , ils garnirent d'or le crâne ;
& , suivant leur coutume , les prêtres
& les ministres de leurs dieux le firent
servir de coupe pour les libations
qu'ils faisoient dans leurs sacrifices ,
& de tasse pour eux-mêmes dans leurs

AN. R. 536.

AV. J.C. 216.

repas. Le butin qu'ils firent fut proportionné à leur victoire. Car, à l'exception des animaux qui avoient été écrasés par la chute des arbres, il ne se perdit rien de tout le reste des dépouilles : tout se trouva ramassé à l'endroit où l'armée avoit péri, la fuite n'en ayant rien dispersé.

Cette nouvelle cause un deuil extrême à Rome.

Lorsqu'on apprit à Rome un si grand malheur, les citoyens furent tellement accablés de tristesse, que les boutiques ayant été sur le champ fermées, toute la ville, pendant plusieurs jours, parut une solitude, chacun demeurant renfermé chez soi comme en pleine nuit. Pour ôter à Rome cette image d'affliction & de deuil universel, le Sénat ordonna aux Ediles de se promener par les rues, & de faire ouvrir les boutiques. Alors Ti. Sempronius ayant convoqué les Sénateurs, les consola ; » & les ayant fait souvenir de la fermeté & de la constance » avec laquelle ils avoient soutenu la défaite de Cannes, il les exhorta à s'armer de courage, & à ne se point laisser abattre par de moindres calamités. Il leur fit entendre que, pourvu que les affaires réussissent du côté d'Annibal & des Car-

» thaginois, comme il y avoit lieu de AN. R. 136.
 » l'espérer, on pouvoit, sans risque, AV. J.C. 216.
 » différer à un autre tems la guerre
 » des Gaulois. Qu'avec le secours des
 » dieux le Peuple Romain, trouveroit
 » bien l'occasion de se venger de la
 » fraude & de l'artifice de ces barba-
 » res. Mais que l'objet dont il faloit
 » s'occuper maintenant, c'étoit la
 » guerre des Carthaginois, & les for-
 » ces que l'on seroit en état de leur
 » opposer.

Il commença lui-même à faire le dé- Le Sénat dis-
 pose des trou-
 pes qui doi-
 vent servir
 cette année.
 Liv. XXII.
 nombrement des troupes de Cavale-
 rie & d'Infanterie, tant de citoyens que
 d'alliés, qui servoient actuellement
 dans l'armée du Dictateur. Alors Mar-
 cellus fit aussi le détail des siennes. On
 demanda à ceux qui en avoient con-
 noissance, ce que le Consul Varron
 avoit avec lui dans l'Apulie. Et de
 cette espèce de revue il résulroit qu'on
 auroit bien de la peine à former des
 armées Consulaires, qui pussent sou-
 tenir une guerre si importante. C'est
 pourquoi, quelque raison qu'on eût
 d'être indigné contre les Gaulois, on
 résolut d'abandonner cette entreprise
 pour le présent. On donna au Consul
 l'armée du Dictateur. Les soldats de

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

L'armée de Marcellus, qui avoient pris la fuite à Cannes, eurent ordre de passer en Sicile, & d'y servir tant que la guerre dureroit en Italie. On jugea à propos d'y transporter aussi ceux des Légions du Dictateur, sur la valeur desquels on comptoit le moins, sans leur fixer aucun tems, que celui qui étoit marqué par les loix, pour le nombre des campagnes que chaque citoyen étoit obligé de faire. On assigna au Consul qui seroit nommé en la place de L. Postumius, aussitôt que les auspices le permettroient, les deux Légions qui étoient demeurées cette année dans la ville pour la garder. On ordonna encore qu'incessamment on feroit revenir de Sicile deux Légions, desquelles le Consul à qui celles de la ville seroient échues, tireroit le nombre de soldats dont il auroit besoin. On prorogea au Consul Varron le commandement pour un an, sans rien retrancher des troupes qu'il commandoit dans l'Apulie pour défendre ce pays.

Affaires d'Es-
pagne peu fa-
vorables pour
les Carthagi-
nois.

Pendant que ces choses se passoient en Italie, la guerre ne se faisoit pas en Espagne avec moins de chaleur. Les Romains avoient toujours eu l'avant-

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 203

tage jusqu'à ce tems-là. Les deux Scipions avoient partagé leurs forces, de façon que Cnéus commandoit l'armée de terre, tandis que Publius renoit la mer avec sa flote. Asdrubal, qui commandoit les Carthaginois, ne se voyant pas en état de résister aux Romains ni sur l'un ni sur l'autre élément, ne trouvoit sa sureté que dans la distance qu'il mettoit entre lui & les ennemis. Ce ne fut qu'après qu'il eut employé beaucoup de prières, & fait bien des instances, qu'on lui envoya d'Afrique quatre mille hommes de pié & cinq cens chevaux pour recruter son armée. Avec ces secours il alla camper près des Romains, se croiant en état de leur résister par terre : & en même tems il ordonna à sa flote, après l'avoir fournie de tout ce qui lui manquoit, de défendre les Iles & les côtes maritimes qui dépendoient des Carthaginois.

Dans le tems même qu'il travailloit de toutes ses forces à rétablir les affaires des Carthaginois dans l'Espagne, il eut la douleur d'apprendre la désertion des Capitaines qui commandoient sur ses vaisseaux. Depuis les violens reproches qu'il leur avoit faits pour avoir lâchement abandonné la flote

AN. R. 536.

AV. J.C. 216.

Liv. XXIII.

26-27.

AN. R. 536. auprès de l'Ebre, ils n'avoient été que
 AV. J. C. 216. foiblement attachés à Asdrubal, & aux
 intérêts des Carthaginois. Après s'être
 eux-mêmes déclarés pour les Romains,
 ils avoient soulevé plusieurs villes du
 pays des * Tarteffiens, & en avoient
 même pris une par force. Ce mouve-
 ment obligea Asdrubal à s'éloigner des
 Romains, pour porter la guerre de
 ce côté-là. Les rebelles remportèrent
 d'abord d'assez grands avantages sur
 les Carthaginois, enforte qu'Asdrubal
 n'osoit tenir la campagne. Ces bons
 succès leur devinrent funestes. Ne gar-
 dant plus d'ordre ni de discipline, ils
 se répandoient de côté & d'autre sans
 prendre aucune précaution. Asdrubal
 fut bien profiter de leur négligence.
 Etant tombé sur eux lorsqu'ils s'y at-
 tendoient le moins, il les mit en dé-
 route, & les défit pleinement. Cette
 victoire obligea dès le lendemain toute
 la nation à se soumettre à lui.

Asdrubal re-
 çoit ordre de
 passer en Ita-
 lie.

Liv. XXIII.
 17.

Les choses étoient en cet état, lorf-
 qu'Asdrubal reçut ordre de Carthage
 de passer incessamment en Italie. Le
 bruit s'en étant répandu dans l'Espa-
 gne, y changea entièrement la face des
 affaires. Asdrubal le sentit bien. Il écri

* Ces peuples étoient voisins de l'Ebre, vers l'Arragon.

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 205

vit au Sénat de Carthage, pour lui ap-
prendre le mauvais effet qu'avoit déjà
produit dans tout le pays le bruit de
son départ. Il marquoit » que s'il quit-
» toit la province, il n'auroit pas plu-
» tôt passé l'Ebre, qu'elle se déclare-
» roit entièrement pour les Romains.
» Qu'outre qu'il n'avoit ni Général ni
» troupes à laisser en sa place, ceux qui
» commandoient les armées Romaines
» étoient des Capitaines d'une expé-
» rience si consommée dans la guerre,
» qu'il seroit très-difficile de leur résis-
» ter quand on auroit des forces éga-
» les à leur opposer. Qu'il falloit donc,
» s'ils songeoient à conserver l'Espa-
» gne, qu'ils lui envoiasent un succes-
» seur à la tête d'une armée considéra-
» ble : que quelque heureux succès que
» pût avoir ce nouveau Général, il ne
» manqueroit point d'exercice dans son
» emploi.

Ces lettres firent d'abord quelque im-
pression sur l'esprit des Sénateurs de Car-
thage : mais comme ; préférablement
à tout, ils songeoient à se maintenir
dans l'Italie, ils ne changèrent point
de résolution à l'égard d'Asdrubal & de
ses troupes. Ils firent partir Himilcon
avec une bonne armée & une puissante

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

Himilcon ar-
rive en Espa-
gne pour

AN. R. 536.
AV. J.C. 216.

prendre la
place d'As-
drubal.

Liv. XXIII.
28.

flote , pour conserver & défendre l'Es-
pagne tant par terre que par mer. Dès
que ce Général fut arrivé , aiant mis
ses troupes & sa flote en sureté , il alla
joindre Asdrubal avec un corps de Ca-
valerie le plus promptement qu'il lui
fut possible. Lorsqu'il lui eut exposé
les Décrets du Sénat , & qu'à son tour
il eut appris de lui de quelle manière
il falloit faire la guerre en Espagne ,
il retourna dans son camp , mettant
toute sa sureté dans la promptitude ,
& sortant toujours des lieux qu'il tra-
versoient avant que les habitans eussent
pu prendre aucune mesure pour s'op-
poser à son passage. Quant à ce qui re-
garde Asdrubal , avant que de quitter
la Province , il tira de l'argent de tous
les peuples qui étoient encore sous la
domination des Carthaginois , pré-
voiant qu'il en auroit grand besoin dans
le voyage qu'il alloit entreprendre ;
après quoi il se rendit sur les bords de
l'Ebre.

Les deux Sci-
pions , pour
empêcher le
départ d'As-
drubal lui li-
vrent batail-
le. Il est défait
avec son ar-
mée.

Les deux Généraux Romains n'eurent pas plutôt appris les ordres qu'on avoit donnés à Asdrubal , que renonçant à toute autre entreprise , ils réunirent leurs armées pour s'opposer à son départ. Ils sentoient bien , que si

ce Général, avec l'armée qu'il avoit AN. R. 136.
AV. J. C. 116.
Liv. XXIII.
18. 29.
 en Espagne, venoit à bout de passer
 en Italie, où l'on avoit déjà beaucoup

de peine à résister à Annibal seul, la
 jonction des deux frères entraîneroit
 infailliblement la ruine de Rome. Ils
 joignirent donc leurs troupes sur les
 bords de l'Ebre, & aiant passé ce fleu-
 ve, ils marchèrent contre Asdrubal.
 Pendant quelques jours les deux ar-
 mées demeurèrent campées à cinq Un peu moins
de deux lieues.
 milles l'une de l'autre, se contentant
 d'escarmoucher, sans qu'aucune des
 deux parût songer à une action géné-
 rale. Enfin, dans le même jour & pres-
 que dans le même moment, les Géné-
 raux des deux partis, comme de con-
 cert, donnèrent le signal de la batail-
 le, & descendirent dans la plaine
 avec toutes leurs forces. Les Romains
 étoient rangés sur trois lignes à leur
 ordinaire, qui étoient les Hastaires,
 les Princes, & les Triaires. La Cava-
 lerie formoit les deux ailes. Une par-
 tie des soldats armés à la légère étoit
 placée parmi ceux qui étoient au pre-
 mier rang, les autres derrière l'armée.
 Asdrubal mit les Espagnols au corps
 de sa bataille, les Carthaginois à leur
 droite, & les Africains à leur gauche

Am. R. 536. avec les troupes auxiliaires. A l'égard
 Av. J.C. 216. de la Cavalerie, il plaça celle des Numides à l'aile droite à la suite de l'Infanterie des Carthaginois, & les autres à l'aile gauche à la suite des Africains. Il ne rangea pas tous les Numides à la droite, mais seulement ceux qui traînant deux chevaux à la fois, avoient coutume, dans le plus fort de la mêlée, de sauter tout armés de dessus celui qui étoit las & harassé sur le plus frais : tant étoit grande, & la légèreté des Cavaliers, & la docilité des chevaux pour se prêter à tous leurs mouvemens.

Les Généraux des deux partis aiant rangé leurs armées dans l'ordre que je viens de dire, avoient des motifs d'espérance à peu près égaux, à considérer le nombre & la qualité des troupes : mais du côté des soldats, les sentimens & le courage étoient bien différens. Car, quoique les Romains fissent la guerre loin de leur patrie, leurs Généraux n'avoient pas laissé de leur persuader qu'ils combattoient pour l'Italie & pour la ville de Rome en empêchant la jonction des deux frères & des deux armées. C'est pourquoi, faisant dépendre leur retour auprès de

leurs femmes & de leurs enfans du suc- AN. R. 516.
cès de cette bataille , ils s'étoient dé- AV. J.C. 216.

terminés à vaincre ou à mourir. L'autre armée étoit composée de gens qui n'avoient pas la même ardeur , ni la même résolution , parce qu'ils n'avoient pas les mêmes intérêts. La plus grande partie des soldats étoient des Espagnols , qui aimoient mieux être vaincus en Espagne , que d'y vaincre pour être traînés en Italie. Ainsi , ceux qui étoient au corps de la bataille lâchèrent pié dès le premier choc , presque avant qu'on eût lancé aucun trait : puis voiant que les Romains s'avançoient contre eux avec beaucoup de vigueur , ils prirent ouvertement la fuite. Les deux autres corps d'Infanterie ne combattirent pas pour cela avec moins de courage ; les Carthaginois d'un côté , & les Africains de l'autre , pressoient vivement les ennemis qu'ils tenoient comme envelopés. Mais dès que l'Infanterie des Romains se fut avancée toute entière dans le milieu en poursuivant le corps de bataille qui fuioit , elle se trouva en état d'écarter les deux corps de l'Infanterie ennemie qui l'attaquoit à droite & à gauche par les flancs. Quoiqu'elle eût deux

combats à soutenir en même tems, elle fut cependant victorieuse dans l'un & dans l'autre. Car après avoir défait & mis en fuite ceux qui étoient au centre, elle se trouva supérieure en valeur & en nombre à ceux qui restoient. Il y eut beaucoup de sang répandu dans ce dernier combat; & si les Espagnols n'avoient pas pris la fuite dès le commencement de l'action, il s'en fût sauvé très peu d'une si grande armée. La Cavalerie ne donna point. Car, dès que les Maures & les Numides virent que la victoire se déclaroit pour leurs ennemis par la défaite du corps de bataille, ils prirent la fuite, & faisant marcher les éléphans devant eux, ils laissèrent les deux corps de leur Infanterie découverts. Asdrubal, de son côté, aiant soutenu le combat jusqu'au bout, se sauva au milieu du carnage avec un petit nombre de soldats. Les Romains s'emparèrent de son camp, & le pillèrent.

Le succès de cette bataille affermit dans le parti des Romains ceux des Espagnols qui auparavant étoient encore partagés entr'eux & les Carthaginois : au lieu qu'Asdrubal perdit l'espérance, non seulement de passer en

C. TER. VARRO L. ÆMIL. CONS. 211

Italie avec son armée , mais même de demeurer sans péril en Espagne. Ces bons succès annoncés à Rome par les lettres des Scipions , y causèrent beaucoup de joie , moins encore parce qu'on avoit vaincu Asdrubal en Espagne , que parce qu'on l'avoit empêché de passer en Italie.

On voit dans les événemens que je viens de rapporter , comme la Providence a soin de tempérer & de balancer les bons & les mauvais succès , pour tenir les hommes dans un sage milieu également éloigné des deux excès , en leur inspirant des sentimens ou de crainte dans la fortune la plus riante , ou d'espérance dans les malheurs les plus extrêmes.

Sperat infectis, metuit secundis Alteram sortem bene præparatum Pectus.

Horat.

§. III.

Tribut doublé dans Rome. Distribution des armées. Marcellus est créé Consul. Vice dans son élection. Q. Fabius Maximus lui est substitué. Suite des arrangemens par rapport aux armées. Les Carthaginois envoient des troupes en Sardaigne. Les Consuls & les autres Généraux se rendent chacun à leur département. Philippe envoie des Ambassadeurs à Annibal. Ruse de Xénopha-

AN. R. 536.
AV. J. C. 216.

ne Chef del' Ambassade. Alliance faite entre Philippe & Annibal. Xénophane avec les autres Ambassadeurs est pris par les Romains , & envoyé à Rome. Etat de la Sardaigne. Entreprise des Campaniens contre Cumès, rendue inutile par Sempronius. Le même Sempronius défend aussi Cumès contre Annibal. Attention & prudence de ce Consul. Les Ambassadeurs de Philippe & d' Annibal sont menés & arrivent à Rome. Mesures que prennent les Romains contre Philippe. Ce Prince envoie de nouveaux Ambassadeurs à Annibal. Discorde à Nole entre le Sénat & le Peuple. La Sardaigne se révolte. Elle est entièrement soumise par Manlius , après une célèbre victoire. Marcellus ravage les terres des Alliés d' Annibal, qui implorent son secours. L' Armée d' Annibal est battue devant Nole par Marcellus. Combat singulier entre Jubellius & Claudius. Etat des affaires d' Espagne. Les particuliers fournissent de l' argent à la République. Les Carthaginois battus deux fois coup sur coup en Espagne par les Scipions. Hannon & les Brutiens prennent Locres & Crotoné. Temple célèbre de Junon Lacinie. Escarmouches entre Sempronius & Annibal pendant l' hiver.

PENDANT que les affaires d'Es-^{AN. R. 536.}
 pagné alloient fort mal pour les Car-^{AV. J. C. 216.}
 thaginois , Annibal travailloit avec
 une application infatigable à soutenir
 & à avancer celles d'Italie. Pétélie
 est prise par les Carthaginois : Cro-
 tone & Locres par les Brutiens , com-
 me nous le raconterons plus bas. Rhé-
 ge fut la seule ville de ce canton qui
 tint bon pour les Romains. La Sicile
 aussi , gagnée par Gélon , fils aîné
 d'Hiéron , panchoit vers les Cartha-
 ginois. La mort de Gélon différa pour
 quelque tems l'effet de ces mouve-
 mens , comme nous le dirons dans la
 suite.

Les trois fils de M. Æmilius Lépi-
 dus font célébrer des Jeux funébres à
 l'honneur de leur père , & donnent des
 combats de gladiateurs : j'ai parlé de
 ces combats dans le Volume précédent.
 On célèbre aussi les grands Jeux Ro-
 mains.

La quatrième année de la guerre
 contre Annibal , le Consul Ti. Sem-
 pronius Gracchus entra en charge
 aux Ides de Mars , (le 15) aussi bien
 que les Préteurs. Le Peuple voulut
 que M. Marcellus continuât à com-
 mander en qualité de Proconsul , par-

AN. R. 536. ce que , depuis la bataille de Cannes ,
 AV. J.C. 216. il étoit le seul Général qui eût combattu avec avantage contre Annibal en Italie.

AN. R. 537. TI. SEMPRONIUS GRACCHUS.
 AV. J.C. 215.

Tribut double dans Rome.

Liv. XXIII.
 31.

Le premier jour que le Sénat s'assembla dans le Capitole pour délibérer sur les affaires de la République , il ordonna que cette année les citoyens paieroient le double du tribut ordinaire , & que de la moitié du total qui seroit exigée sur le champ , on paieroit comptant aux soldats ce qui leur étoit dû actuellement pour leur service. Ceux qui s'étoient trouvés à Cannes n'eurent point de part à ce paiement.

Distribution des armées.

A l'égard des armées , le Consul Ti. Sempronius , en conséquence de ce qui fut réglé dans la même Assemblée , ordonna aux deux Légions de la ville de se trouver à un jour marqué à Cales , d'où on les conduiroit dans le camp de Claudius Marcellus , au-dessus de Suessule. Le Préteur Appius Claudius Pulcher eut ordre de prendre les troupes de ce camp , qui étoient sur tout les restes de l'armée de Can-

nes, pour les transporter en Sicile, & de renvoyer à Rome celles qui étoient dans cette province. M. Claudius Marcellus alla se mettre à la tête des deux Légions de la ville à Cales, où on leur avoit commandé de se rendre, pour les conduire dans le camp surnommé Claudien de son nom. Appius Claudius ordonna à T. Metilius Croto son Lieutenant de faire passer en Sicile les troupes qui avoient servi l'année précédente sous Marcellus.

D'abord tout le monde avoit attendu sans impatience que le Consul indiquât l'Assemblée pour se nommer un Collègue. Mais plusieurs aiant observé que l'on avoit éloigné comme à dessein Marcellus, à qui les vœux du public destinoient cette dignité préféablement à tout autre, comme une récompense des belles actions qu'il avoit faites pendant sa Préture, il s'excita un grand murmure dans le Sénat. On peut soupçonner qu'il y avoit réellement de l'artifice dans la conduite que l'on tenoit à l'égard de Marcellus. Il étoit Plébeïen : le Consul l'étoit aussi. Il est assez vraisemblable que les Patriciens vouloient empêcher que les deux places

AN. R. 5374
AV. J.C. 215.

Marcellus est
créé Consul.
Vice dans son
élection.
Liv. XXIII.
31.

AN. R. 537. de Consul ne fussent occupées l'une :
 Av. J.C. 285. & l'autre par des Plébeïens ; ce qui
 étoit jusques-là sans exemple. Quoi
 qu'il en soit de cette conjecture , que la
 suite paroitra justifier , le Consul , que
 sa qualité de Plébeïen doit garantir du
 soupçon d'être entré dans ce complot ,
 & qui se voioit maître de l'éluder , ré-
 pondit à ceux qui se plaignoient : *Mes-*
sieurs , on n'a rien fait que pour le bien
de la République. Il étoit à propos que
Marcellus passât dans la Campanie pour
y faire l'échange des armées ; & que
l'Assemblée pour l'élection ne fût indi-
quée qu'après qu'il se seroit acquitté de sa
commission, & qu'il seroit revenu à Rome,
afin que vous puissiez avoir pour Consul
celui que les conjectures présentes deman-
dent , & que vous desirez. Ainsi l'on ne
 parla plus d'Assemblée jusqu'au retour
 de Marcellus. Dès qu'il fut revenu à
 Rome , elle se tint , & il fut nommé
 Consul d'un commun consentement ,
 & entra aussitôt en charge. Mais ,
 comme dans ce moment même on en-
 tendit un coup de tonnerre , & que sa
 nomination fut déclarée vicieuse par
 les Augures , il se démit , & on lui sub-
 stitua Q. Fabius Maximus , qui fut alors
 Consul pour la troisième fois.

Q. Fabius
 Maximus lui
 est substitué.

Cette

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 217

Cette déclaration des Augures sur le vice prétendu de l'élection d'un second Consul Plébeïen, peut avec raison paroître suspecte. Il se passera un grand nombre d'années avant que l'exemple de deux Consuls Plébeïens, donné ici pour la première fois, soit suivi d'un second.

AN. R. 537.
AV. J. C. 215.

TI. SEMPRONIUS GRACCHVS.

Q. FABIVS MAXIMVS III.

Les Consuls achevèrent l'arrangement & la distribution des troupes pour cette année. Fabius eut pour lui l'armée que M. Junius avoit commandée pendant sa Dictature : & son Collègue Sempronius vingt-cinq mille Alliés, auxquels on joignit les esclaves qui s'étoient engagés volontairement à porter les armes au nombre de huit mille. On destina au Préteur M. Valérius les Légions qui revenoient de Sicile. Marcellus, avec la qualité de Proconsul, fut laissé à la tête de celles qui devoient veiller à la conservation de Nole au-dessus de Suessule. Les Préteurs à qui étoient échues la Sicile & la Sardaigne, partirent pour se rendre à leurs départemens.

Suite des arrangements par rapport aux armées.

Cependant, lorsque Magon, frère

Tome V.

K

AN. R. 537.

AV. J. C. 215.

d'Annibal , étoit sur le point de partir de Carthage , pour faire passer en Italie douze mille hommes de pié , quinze cens Cavaliers, vingt éléphans, & mille talens d'argent , (trois millions) avec une escorte de soixante galères ; on y apprit que les Carthaginois avoient été battus en Espagne , & que presque tous les peuples de cette Province étoient passés dans le parti des Romains. Cette nouvelle fit changer le projet d'envoier Magon en Italie , parce que l'Espagne parut avoir un plus grand besoin de secours. Dans le même tems survint encore un nouvel événement , qui fit de plus en plus oublier Annibal , c'étoit une occasion qui se présentoit de recouvrer la Sardaigne. On apprit que les » Romains n'a-
 » voient que fort peu de troupes dans
 » cette Ile : qu'un nouveau Préteur al-
 » loit y remplacer Cornelius Mam-
 » mula , qui avoit lontems gouverné
 » la province , & qui la connoissoit
 » parfaitement. Que d'ailleurs les
 » Sardiots étoient las de l'empire des
 » Romains , qui , l'année précédente ,
 » les avoient traités avec une extrême
 » rigueur , en les contraignant de four-
 » nir de l'argent & du blé au dessus de

Les Carthagi-
 nois envoient
 des troupes en
 Sardaigne.

Liv. XXIII.
 32.

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 219

» leurs forces. Qu'il ne manquoit qu'un AN. R. 537.
» chef à la révolte. « Ces plaintes furent portées à Carthage par les Députés qu'y envoient secrètement les premiers de la nation, & sur tout Hampsicoras, le plus considérable de tous par son crédit & ses richesses. Les nouvelles d'Espagne & de Sardaigne, qu'ils apprirent dans le même tems, aiant excité tout à la fois dans leurs esprits la crainte & l'espérance, ils envoient Magon en Espagne avec ses vaisseaux & ses troupes, & choisirent Asdrubal, surnommé le Chauve, pour l'expédition de Sardaigne, avec des forces à peu près égales à celles que commandoit Magon. Annibal cependant, qui avoit un pressant besoin de secours, & qui voit ses forces diminuer de jour en jour, doit être dans une grande inquiétude & dans un grand embarras.

Les Consuls Romains n'eurent pas plutôt terminé les affaires qui les retenoient dans la ville, qu'ils se disposèrent à partir pour la guerre. Sempronius ordonna aux troupes qu'il devoit commander de se rendre à Sinuessæ au jour qu'il leur marqua. Q. Fabius partit aussi, pour aller se mettre à la tête

Les Consuls & les autres Généraux se rendent chacun à leur département.

AN. R. 537.
AV. J. C. 225.

de son armée, après avoir commandé aux habitans de la campagne, suivant la permission qu'il en avoit obtenue du Sénat, de transporter tous leurs grains dans les villes fortifiées avant le premier de Juin; en déclarant à ceux qui n'auroient pas obéi, qu'il ravageroit leurs terres, vendroit leurs esclaves à l'encan, & mettroit le feu dans leurs maisons. On n'exemta pas même des fonctions de la guerre les Préteurs à qui étoit échue l'administration de la Justice. On envoya Valère dans l'Apulie, pour recevoir l'armée des mains de Varron, & la faire passer en Sicile sous la conduite de quelque Lieutenant Général; pendant que lui-même se mettroit à la tête, comme je l'ai déjà dit, des Légions qui revenoient de Sicile, & les emploieroit à défendre les côtes maritimes d'entre Brunduse & Tarente, avec le secours d'une flotte de vingt cinq vaisseaux, dont on lui donna aussi le commandement. Q. Fulvius, Préteur de la ville, avec un pareil nombre de vaisseaux, fut chargé de garder les côtes voisines de Rome. Varron, à qui l'on continuoit toujours le commandement, mais en ne le chargeant que d'emplois de peu d'import-

TIT. SEMPRON. QU. FABIUS, CONS. 221

rance & éloignés de l'ennemi, eut ordre de faire des levées dans le territoire de Picéne, & de veiller à la conservation de cette contrée. T. Otacilius Crassus n'eut pas plutôt consacré le temple de la Prudence, qu'il fut envoyé en Sicile pour commander la flotte qu'on tenoit dans les ports ou sur les côtes de cette Ile.

Tous les Rois & toutes les nations avoient les yeux ouverts sur le démêlé fameux qui avoit fait prendre les armes aux deux plus puissans peuples de la terre. Philippe, Roi de Macédoine, s'y intéressoit particulièrement, étant, plus qu'aucun autre, voisin de l'Italie, dont il n'étoit séparé que par la mer * Ionienne. Dès qu'il apprit qu'Annibal avoit passé les Alpes, son premier mouvement fut de se réjouir de voir deux Républiques si puissantes aux mains l'une contre l'autre : & tant que leurs forces parurent égales, il ne savoit pour laquelle des deux il devoit souhaiter que la victoire se déclarât. Mais, quand il fut qu'Annibal avoit défait les Romains dans les trois batailles qu'il leur avoit livrées presque coup sur coup, il ne douta plus qu'il ne dût se

Philippe envoie des Ambassadeurs à Annibal.
Liv. XXIII.
33.

* Partie de la Méditerranée entre la Grèce & la Sicile.

222 **TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS.**

AN. R. 537. déterminer pour le parti du vainqueur.

AV. J.C. 215. Une nouvelle qu'il reçut peu de tems

Polyb. V. 439. après, l'y détermina entièrement. Pen-

dant qu'il assistoit à la célébration des Jeux Néméens à Argos, arriva de Macédoine un courier, qui lui apprit que les Romains avoient perdu une grande bataille. C'étoit sans doute celle de Cannes. Il ne fit part de cette nouvelle qu'à Démétrius de Phare, que nous avons dit s'être retiré chez ce Prince, lorsque les Romains l'obligèrent de sortir de l'Illyrie. Démétrius profita de cette occasion pour l'animer à la guerre contre les Romains, à laquelle il sembloit, disoit-il, que les dieux eux-mêmes l'invitoient, tant la conjoncture présente étoit favorable. Il lui représenta que dans l'état où se trouvoit Rome, dénuée de tout secours & de toute espérance, il pouvoit, en joignant ses troupes nombreuses à celles d'Annibal, compter sur la conquête de l'Italie; après quoi il lui seroit aisé de se rendre maître de l'univers, noble ambition, qui ne convenoit mieux à personne qu'à lui.

Un Roi jeune, heureux jusques-là dans ses entreprises, hardi, entreprenant, & outre cela placé sur un trône

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 223
 auquel sembloit être due la monarchie
 universelle , ne pouvoit être qu'en-
 chanté d'un pareil discours. Il pensa
 donc dès lors à pacifier la Grèce , où il
 étoit actuellement en guerre avec les
 Etoliens , afin de pouvoir tourner tou-
 tes ses pensées & toutes ses forces du
 côté de l'Italie. Nous avons donné ail-
 leurs le détail de cette négociation de
 paix , & nous avons rendu compte ,
 après Polybe , des sages réflexions d'un
 Député de Naupacte , qui représen-
 ta à Philippe & aux Grecs , de quelle
 importance il étoit pour eux de se réu-
 nir , s'ils ne vouloient pas être accablés
 ou par les Romains , ou par les Car-
 thaginois , c'est-à-dire par celui de ces
 deux peuples qui seroit vainqueur
 dans la guerre qu'ils se faisoient alors.
 Mais nous ne devons pas omettre ici ,
 que de ce moment toute la Grèce (&
 bientôt après l'Asie) n'eut plus les
 yeux tournés que vers l'Occident , d'a-
 bord vers Rome ou vers Carthage ,
 puis vers Rome seule , comme si les
 peuples & les Rois de l'Orient & du
 Midi eussent dès lors prévu que c'étoit
 de l'Occident qu'ils devoient recevoir
 des maîtres.

AN. R. 537.
 AV. J.C. 215.

Hist. Anc.
Tome VIII.
Liv. xvii.

Philippe , après la paix faite , re-

tourna en Macédoine, où Démétrius de Phare continua auprès de lui ses pressantes sollicitations, ne lui parlant que du grand projet qu'il avoit si heureusement commencé à lui inspirer. Et le Prince ne s'occupoit plus jour & nuit que de cette pensée, en sorte que ses entretiens & ses rêves même rouloient uniquement sur la guerre contre les Romains. Ce n'étoit pas, remarque Polybe, par amitié pour le Roi que Démétrius la lui conseilloit si vivement & si persévéramment, mais par haine pour cette République, & parce qu'il n'y avoit pour lui d'autre moyen de rentrer dans l'Île de Phare. C'est l'ordinaire des flatteurs de couvrir leurs vûes intéressées du voile d'un zèle vif & empressé; & celui des Princes de se livrer aveuglément à des conseils qui flattent & nourrissent leurs passions.

Philippe exécuta, après la bataille de Cannes, ce qu'il avoit résolu dès l'année précédente, & envoya des Ambassadeurs à Annibal pour le féliciter sur ses victoires, & pour faire alliance avec lui. Ces Ambassadeurs eurent grand soin d'éviter les ports de Brunduse & de Tarente, sachant qu'ils étoient gardés par les vaisseaux & les troupes des Romains. Ainsi ils vinrent débarquer

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 225

auprès du temple de Junon , au * pro-
montoire qui a donné le nom de Laci-
nienne à cette déesse. De là traversant

AN. R. 537.
AV. J.C. 215.

l'Apulie pour venir à Capoue , ils don-
nèrent tout au milieu des troupes Ro-
maines qui gardoient le pays , & furent
conduits au Préteur Valère campé
alors auprès de Lucérie. Xénophane ,
Chef de l'Ambassade , ne se démontra
point. Il dit hardiment à Valère qu'il
venoit de la part du Roi Philippe ,
pour demander aux Romains leur
amitié & leur alliance. Qu'il étoit
chargé des ordres de son Maître pour
les Consuls , le Sénat , & le Peuple
Romain , & qu'il demandoit qu'on
le conduisît vers eux. Valère , char-
mé des offres avantageuses d'un Roi
si puissant , dans un tems où la Répu-
blique étoit abandonnée de ses an-
ciens Alliés , reçut comme amis &
comme hôtes ces Ambassadeurs d'un
Roi ennemi. Il leur donna des guides ,
à qui il commanda de les conduire par
des routes sûres , & de leur faire con-
noître avec beaucoup de soin les pos-
tes qui étoient occupés par les Ro-
mains , ou par les Carthaginois. Xéno-
phane , en passant toujours au milieu

Ruse de Xé-
nophane Chef
de l'Ambas-
sade.

* Promontoire Lacinien , près de Crotone dans la
Calabre.

AN. R. 537.
AV. J. C. 215.Alliance faite
entre Philippe
& Annibal.

des troupes des Romains, se rendit dans la Campanie; & de là, sitôt qu'il trouva l'occasion de s'échaper, il vint dans le camp d'Annibal, & fit avec lui au nom de Philippe une alliance, dont les conditions étoient : » Que le Roi de Macédoine passeroit en Italie avec » une flotte la plus puissante qu'il seroit » en état d'équiper : (on comptoit » qu'elle pourroit être de deux cens » vaisseaux :) qu'il ravageroit les côtes d'Italie, & de son côté feroit la guerre aux Romains de toutes ses forces, tant par terre, que par mer. » Que quand on les auroit soumis, l'Italie, avec la ville de Rome, & tout le butin, appartiendrait à Annibal & aux Carthaginois. Qu'ensuite ils passeroient ensemble dans la Grèce, & feroient la guerre aux nations que Philippe indiqueroit : & que toutes les terres, tant du continent que des Iles qui avoisinent la Macédoine, seroient ajoutées au royaume de ce Prince.

Tite-Live ne rapporte de ce Traité que le peu que je viens d'en citer. Polybe nous l'a conservé tout entier, & je ne croi pas devoir en frustrer le Lecteur. Ces morceaux, qui marquent les

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 227

courumes anciennes, sur tout dans une AN. R. 537.
AV. J.C. 215.
matière aussi importante qu'est celle
des Traités, doivent nous paroître pré-
cieux, & exciter notre curiosité.

Traité d' Alliance, arrêté par serment Polyb. VII.
502-505.
*entre Annibal Général, Magon, Myr-
cal, Barmocar, & tous les Sénateurs de
Carthage, qui se sont trouvés avec lui
(Annibal), & tous les Carthaginois qui
servent sous lui d'une part, & de l'autre,
entre Xénophane Athénien fils de Cléo-
maque, lequel nous a été envoyé en qua-
lité d' Ambassadeur par le Roi Philippe
fils de Démétrius, tant en son nom, qu' au
nom des Macédoniens, & des Alliés de
sa couronne.*

*En présence de Jupiter, & de Junon,
& d' Apollon; en présence de la divinité
tutélaire des Carthaginois, & d' Her-
cule, & d' Iolaüs; en présence de Mars,
de Triton, de Neptune; en présence des
dieux qui accompagnent notre expédi-
tion, & du Soleil, & de la Lune, & de
la Terre; en présence des fleuves, & des
prés, & des eaux; en présence de tous les
dieux que Carthage reconnoit pour ses
maîtres: en présence de tous les dieux qui
sont les maîtres de la Macédoine, & de
tout le reste de la Grèce: en présence de
tous les dieux qui président à la guerre,*

AN. R. 537.
AV. J. C. 215.

& qui sont présens à ce Traité. Annibal Général, & tous les Sénateurs de Carthage qui l'accompagnent, & tous les soldats de son armée, ont dit :

Sous votre bon plaisir & le nôtre il y aura un Traité d'amitié & d'alliance entre vous & nous comme amis, alliés, & frères, à condition que le Roi Philippe, & les Macédoniens, & tout ce qu'ils ont d'Alliés parmi les autres Grecs conserveront & défendront les Seigneurs Carthaginois, & Annibal leur Général, & les soldats qu'il commande, & les Gouverneurs des provinces dépendantes de Carthage, & les habitans d'Utique, & toutes les villes & nations soumises aux Carthaginois, & tous les soldats & alliés, & tant villes que nations qui nous sont unies dans l'Italie, dans la Gaule, dans la Ligurie, & quiconque, dans cette région, fera amitié & alliance avec nous. Pareillement les armées Carthaginoises, & les habitans d'Utique, & toutes les villes & nations soumises à Carthage, & les soldats, & les Alliés, & toutes les villes & nations avec lesquelles nous avons amitié & alliance dans l'Italie, dans la Gaule, dans la Ligurie, & avec lesquelles nous pourrons contracter amitié & alliance dans cette région, conserveront & défendront

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 229

le Roi Philippe & les Macédoniens, & tous leurs Alliés d'entre les autres Grecs.

AN. R. 137.
AY. J.C. 215.

Nous ne chercherons point à nous surprendre les uns les autres : nous ne nous tendrons point de pièges. Nous, Macédoniens, nous nous déclarerons de bon cœur, avec affection, sans fraude, sans dessein de tromper, ennemis de tous ceux qui le seront des Carthaginois, excepté les villes, les ports, & les Rois, avec qui nous sommes liés par des Traités de paix & d'alliance. Et nous aussi, Carthaginois, nous nous déclarerons ennemis de tous ceux qui le seront du Roi Philippe, excepté les Rois, les villes, les nations, avec qui nous sommes liés par les Traités de paix & d'alliance. Vous entrerez, vous Macédoniens, dans la guerre que nous avons contre les Romains, jusqu'à ce qu'il plaise aux dieux de donner à nos armes & aux vôtres un heureux succès. Vous nous aiderez de tout ce qui sera nécessaire, selon que nous en serons convenus. Si les dieux ne nous donnent point la victoire dans la guerre contre les Romains & leurs Alliés, & que nous traitions de paix avec eux, nous en traiterons de telle sorte, que vous soyiez compris dans le Traité, & aux conditions qu'il ne leur sera pas permis de vous déclarer la guerre.

AN. R. 537. re ; qu'ils ne seront maîtres ni des Corcy-

AY. J.C. 215.

réens , ni des Apolloniates , ni des Epidamniens , ni de Phare , ni de Dimale , ni des Parthins , ni de l'Atintanie ; & qu'ils rendront à Démétrius de Phare ses parens qu'ils retiennent dans leurs Etats. Si les Romains vous déclarent la guerre , ou à nous , alors nous nous secourrons les uns les autres selon le besoin. Nous en userons de même , si quelque autre nous fait la guerre , excepté à l'égard des Rois , des villes , des nations dont nous serons amis & alliés. Si nous jugeons à propos d'ajouter quelque chose à ce Traité , ou d'en retrancher , nous ne le ferons que du consentement des deux parties.

Ce Traité est un témoignage authentique de l'opinion commune qui régnoit parmi tous les peuples , que les bons & mauvais succès de la guerre , & en général tous les événemens de la vie , dépendent absolument de la Divinité , & qu'il y a une Providence qui règle tout , & qui dispose de tout.

Le mot de *présence* , répété tant de fois en assez peu de lignes , marque combien les Payens même étoient convaincus qu'en effet Dieu est présent à la cérémonie des Traités , qu'il en écoute tous les articles , & qu'il se ré-

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 231

serve la punition de ceux qui osent en
violier quelqu'un, & insulter à son saint
nom, qui y a été invoqué.

AN. R. 537.
AV. J. C. 215.

Dans quel étonnement seroit-on ,
si nos Ambassadeurs s'avisent de
charger les Traités des noms des
Saints en aussi grand nombre que les
Payens y accumuloient les noms de
leurs dieux , de quelque rang qu'ils
fussent ? car ils en avoient de différens
ordres.

Telles furent les conditions du Trai-
té qui fut fait entre Annibal & les
Ambassadeurs de Philippe. Annibal
envoia avec eux Gisgon , Bostar , &
Magon , pour confirmer l'alliance avec
le Roi lui-même. Tous ensemble se
rendirent au même temple de Junon
Lacinienne , où le vaisseau des Macé-
doniens étoit caché dans une rade.
Là ils s'embarquèrent : & déjà ils
étoient en pleine mer lorsqu'ils furent
aperçus par les vaisseaux Romains qui
gardoient les côtes de la Calabre. P.
Valérius détacha quelques vaisseaux
légers , avec ordre de poursuivre le
vaisseau qu'on avoit vû , & de l'ame-
ner. Les Ambassadeurs firent d'abord
tous leurs efforts pour échaper. Mais
voiant qu'on étoit prêt de les atteindre ,

Xénophane,
avec les au-
tres Ambassa-
deurs, est pris
par les Ro-
mains , & en-
voié à Rome.

ils se rendirent d'eux-mêmes aux Romains. Quand on les eut présentés à Valère, il leur demanda qui ils étoient, d'où ils venoient, & où ils avoient dessein d'aller. Xénophane, à qui son premier mensonge avoit si bien réussi, répondit d'abord, » que le Roi Philippe l'avoit envoyé en Ambassade » vers les Romains : mais qu'il lui » avoit été impossible de traverser la » Campanie, qu'il avoit trouvé remplie de troupes ennemies. « L'habillement Carthaginois aiant rendu les Ambassadeurs d'Annibal suspects au Général Romain, il les interrogea ; & leur réponse acheva de les trahir. Les aiant intimidés par la crainte des supplices, il les obligea de lui livrer les lettres qu'Annibal écrivoit à Philippe, & le Traité qui avoit été conclu entre ce Prince & les Carthaginois. Lorsque Valère fut informé de tout ce qu'il vouloit savoir, il jugea que le meilleur parti qu'il pût prendre étoit d'envoyer au plutôt à Rome, au Sénat, ou aux Consuls en quelque lieu qu'ils fussent, les prisonniers qu'il avoit faits, & tous ceux de leur suite. Il choisit pour cet effet cinq galères des plus légères, qu'il fit partir sous les

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 233

ordres de L. Valérius Antias, à qui il commanda de distribuer les Députés dans les vaisseaux, de sorte qu'ils ne pussent avoir aucune communication avec personne, ni même entr'eux.

AN. R. 537^a
AV. J. C. 215^a

Quand on réunit sous un seul point de vûe tous les malheurs arrivés aux Romains dans le cours d'une même année : cinquante mille hommes tués à Cannes avec l'élite des Généraux & des Sénateurs ; peu de tems après une armée entière exterminée avec le Consul dans la Gaule ; la défection presque générale des Alliés ; l'ordre expédié à Asdrubal de passer en Italie avec toute son armée, & à Magon autre frère d'Annibal d'y conduire douze mille hommes de pié, quinze cens chevaux, vingt éléphants : ajoutez à cela le nouveau Traité de Philippe prêt à envoyer contre les Romains une flotte de deux cens voiles, & à les attaquer par terre & par mer avec toutes ses forces : je le répète, quand on rassemble toutes ces circonstances, qui pouvoient, & qui même, en parlant humainement, devoient concourir ensemble, tant les mesures étoient sagement concertées, la ruine de Rome ne paroît-elle pas absolu-

AN. R. 537.
AV. J.C. 215.

ment inévitable , & ne croit-on pas qu'elle touche à sa fin ? Mais , si cela est , que devient la prédiction claire & évidente de sa future grandeur , consignée dans les Ecritures ? Est-il difficile au Tout-puissant de dissiper & de faire disparoitre tous ces dangers ? Et c'est ce qui arrive. Dans le moment qu'Asdrubal est prêt à partir , une bataille donnée à propos , & gagnée par les Scipions , l'arrête tout court. La nouvelle de cet échec portée à Carthage , rompt le voiage de Magon. La prise des Ambassadeurs de Philippe déconcerte tous les desseins de ce nouvel ennemi. Nous verrons que Rome , au milieu de tous ces orages , conserve une tranquillité & une constance qui tiennent du prodige. Continuons la suite de l'histoire.

Etat de la
Sardaigne.
Liv. XXIII.
34.

Sur le raport que Mammula , revenu de son gouvernement de Sardaigne , fit de l'état de cette province , de la maladie de Q. Mucius son successeur , de la disposition des habitans à une révolte générale , & du bruit d'une irruption prochaine de la part des Carthaginois , les Sénateurs ordonnèrent à Q. Fulvius Flaccus de lever cinq mille hommes de pié , & quatre

T. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 235
 cens Cavaliers, & de faire passer incessamment cette Légion en Sardaigne sous les ordres d'un Général tel qu'il le voudroit choisir, pour la commander aussi bien que les autres troupes qui étoient déjà dans la province, jusqu'à ce que la santé de Q. Mucius fût rétablie. On chargea de cette expédition T. Manlius Torquatus, qui avoit été deux fois Consul & Censeur, & avoit soumis les Sardiots dans son premier Consulat. A peu près dans le même tems, la flotte que les Carthaginois envoioient en Sardaigne sous le commandement d'Asdrubal le Chauve, aiant été battue d'une horrible tempête, vint échouer contre les Iles Baléares. Tout l'équipage avoit été fort maltraité, & le corps même des vaisseaux si furieusement ébranlé, qu'on fut obligé de les tirer à sec, & d'employer un tems très-considérable à les radoubler.

AN. R. 537.
 AV. J.C. 219.

Pour revenir à l'Italie, comme la bataille de Cannes avoit abbattu les forces des Romains, & que les délits de Capoue avoient amolli le courage des Carthaginois, on n'y faisoit plus la guerre avec tant de vigueur. Les Campaniens entreprirent de sou-

Entreprises des
 Campaniens
 contre Cumes
 rendue inutile
 par Sempronius.
 Liv. XXIII.
 35-37.

AN. R. 537.
AV. J.C. 215.

mettre ceux de Cumes à leur domination. Ils employèrent d'abord les sollicitations, pour les engager à quitter le parti des Romains. Mais n'ayant pu réussir par cette voie, ils eurent recours à la ruse pour les surprendre. Ils invitèrent le Sénat de Cumes à un Sacrifice qui se faisoit dans la petite ville de Hama, où le Sénat de Capoue devoit se trouver. Ceux de Cumes se doutoient bien de quelque fraude, mais ils ne laissèrent pas d'accepter l'offre, pour faire tomber les Campaniens dans leur propre piège. Ils donnèrent aussitôt avis de ce qui se passoit à Sempronius qui campoit alors auprès de Litterne, & lui firent dire que non seulement le Sénat, mais le peuple & l'armée de Capoue se trouveroient au sacrifice. Le Consul leur ordonna de transporter tous leurs effets de la campagne dans la ville, & de se tenir renfermés dans leurs murailles. Pour lui, la veille du sacrifice, il se mit en marche pour approcher de Cumes, qui n'étoit éloigné de Hama que de trois milles. Les Campaniens s'y étoient déjà assemblés en grand nombre. La fête devoit durer trois jours : à chacun desquels un sacrifice

Une lieue.

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 237
se célébroit le soir, & finissoit avant AN. R. 537.
minuit. Sempronius crut que c'étoit AV. J.C. 215.
le tems où il devoit attaquer les Campaniens. Il partit en effet environ deux heures avant le coucher du soleil, & étant arrivé à Hama en grand silence sur le minuit, il entra en même tems par toutes les portes du camp des Campaniens, qu'il trouva fort négligé, comme il arrive parmi des gens, qui, après avoir beaucoup bu & mangé, ont un grand besoin de dormir. La plupart furent tués, les uns dans leurs lits, où ils étoient ensevelis dans le sommeil; les autres, à mesure qu'ils revenoient sans armes du sacrifice. Les Campaniens perdirent plus de deux mille hommes dans ce désordre nocturne, avec leur Chef Marius Alfius. On leur prit trente-quatre drapeaux. Sempronius ne perdit pas cent soldats. Il demeura maître du camp.

Après l'avoir pillé, il se retira promptement à Cumès, craignant qu'Annibal, qui étoit campé sur le mont Tifate au dessus de Capoue, ne le vînt attaquer. En effet, au premier bruit de ce désavantage, le Carthaginois partit, & marcha avec beaucoup de promptitude vers Hama, se persuadant

238 TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS.

AN. R. 537. qu'il y trouveroit encore les Romains,
AV. J. C. 215. & qu'une armée composée de nouveaux soldats pour la plus grande partie, & même d'esclaves, aveuglée par sa prospérité, se feroit amusée à dépouiller les vaincus, & à ramasser le butin. Mais, quelque diligence qu'il eût faite, il ne rencontra plus d'ennemis à Hama, où il ne vit que les vestiges de la défaite de ses Alliés, & la terre jonchée de leurs corps morts.

Le même
Sempronius
défend Cumes
contre Annibal.

Le lendemain il assiégea Sempronius dans Cumes. Cette entreprise ne lui réussit pas mieux. Les assiégés se défendirent avec un courage intrépide. Voiant une tour d'Annibal appliquée contre le mur, ils y mirent le feu par le moien de plusieurs flambeaux qu'ils y jettèrent tout à la fois. Cet embrasement jetta le trouble parmi les ennemis. Aussitôt les Romains firent une sortie par deux portes de la ville en même tems, & repoussèrent les Carthaginois jusques dans leur camp avec tant de vigueur, qu'il sembla ce jour-là que c'étoit Annibal, & non le Consul qui étoit assiégé. Environ treize cens Carthaginois furent tués dans cette action, & l'on en prit en vie cinquante neuf. Sempronius n'attendit pas que

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 239

les ennemis se fussent remis de leur AN. R. 537;
consternation , pour faire sonner la AV. J. C. 215,
retraite , & retirer les siens dans la vil-
le. Le lendemain , Annibal se flatant
que le Consul , enflé de l'avantage
qu'il avoit remporté , se présenteroit
pour livrer un combat dans les for-
mes , rangea les siens en bataille en-
tre le camp & la ville. Mais , quand il
vit que les ennemis se contentoient de
défendre leurs murailles à l'ordinaire
sans rien hazarder témérairement , il
retourna dans son camp de Tifate ,
avec le regret & la confusion d'avoir
manqué son coup.

Le Consul Sempronius étoit un Gé- Attention & prudence de ce Consul.
néral expérimenté , vigilant , attentif
à tout , & qui ne faisoit pas moins pa-
roître de prudence , que d'activité & de
courage. Quand les Députés de Cu-
mes s'adressèrent à lui , ils le trouvè-
rent , comme je l'ai dit , à Tiferne.
Là , comme il n'avoit point actuelle-
ment d'ennemis sur les bras , il faisoit
faire de fréquens exercices à ses trou-
pes , afin que les nouveaux soldats ,
dont la plupart étoient des esclaves
qui s'étoient enrôlés volontairement ,
s'accoutumassent à suivre leurs dra-
peaux , & à connoître leurs rangs dans
la bataille. Sa principale attention étoit

AN. R. 537. de les entretenir dans une grande
 AV. J. C. 215. union. C'est pourquoy, afin de prévenir les querelles, » il voulut que les
 » Lieutenans & les Tribuns défendissent expressément aux soldats de re-
 » procher à qui que ce fût son ancien-
 » ne fortune, & que tous, vieux sol-
 » dats & nouveaux, libres & esclaves,
 » consentissent à être traités de la mê-
 » me façon. Il leur représenta qu'on
 » devoit penser que tous ^a ceux à qui
 » la République avoit fait l'honneur
 » de confier ses armes, avoient assez
 » de noblesse. Que la même raison qui
 » avoit obligé de recourir à une res-
 » source nouvelle, exigeoit aussi que
 » l'on maintînt ce qui avoit été fait. «
 Les soldats ne furent pas moins soigneux de se conformer à ces sages avertissemens, que les Officiers de les leur donner; & l'on vit bientôt régner dans cette armée une si grande concorde, qu'on oublia presque la condition dont chacun avoit été tiré pour être fait soldat.

Dans le même tems que Sempronius Gracchus fit lever à Annibal le siège

^a Omnes satis honestos | populus Romanus com-
 generososque ducerent, | misisset. Liv.
 quibus arma sua signaque

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 241

de Cumes, un autre Sempronius, surnommé Longus, gagna dans la Lucanie une bataille contre Hannon, où il lui tua deux mille hommes, & n'en perdit que trois cens. Il prit quarante & un drapeaux. M. Valérius Préteur reprit trois villes des Hirpiniens qui avoient quitté le parti de Rome.

AN. R. 537.
AV. J.C. 215.

Pendant que ces choses se passaient ainsi, les cinq galères qui conduisoient à Rome les Ambassadeurs de Philippe & ceux d'Annibal qu'on avoit fait prisonniers, après avoir rangé presque toutes les côtes d'Italie, en allant du Golfe Adriatique dans la mer de Toscane, vinrent à passer vis-à-vis de Cumes. Sempronius, qui ne savoit si ces vaisseaux appartenotent à la République ou aux ennemis, en détacha quelques-uns de sa flotte pour les aller reconnoître. Par les questions & les réponses qui se firent de part & d'autre, Valère qui commandoit les cinq galères, apprit que l'un des Consuls étoit à Cumes. Aussitôt il entra dans le port de cette ville, & remit à Sempronius les prisonniers dont il étoit chargé, avec les lettres d'Annibal à Philippe. Quand le Consul en eut fait la lecture, il les cacheta soigneuse-

Les Ambassadeurs de Philippe & d'Annibal sont menés & arrivent à Rome.

Liv. XXIII, 38.

AN. R. 537. ment , & les envôia par terre au Sé-
 AV. J.C. 215. nat , ordonnant à Valére de continuer
 sa route par mer avec ses prisonniers.
 Les lettres & les prisonniers arrivèrent
 à Rome à peu près dans le même tems.
 Quand on eut examiné l'affaire & in-
 terrogé les Ambassadeurs prisonniers ,
 leurs réponses s'étant trouvées con-
 formes à ce qui étoit contenu dans les
 lettres , les Sénateurs entrèrent dans
 une grande inquiétude , en voiant que
 dans un tems où ils avoient bien de la
 peine à résister à Annibal , ils alloient
 encore avoir sur les bras un ennemi
 aussi puissant que Philippe. Mais loin
 de se laisser abbattre par la crainte , ils
 délibérèrent sur le champ des moiens
 de porter eux-mêmes la guerre en Ma-
 cédoine , pour empêcher ce Prince de
 venir les attaquer en Italie. Où trouve-
 t-on une pareille fermeté & une pa-
 reille grandeur d'ame ?

Mesures que
 prennent les
 Romains con-
 tre Philippe.

Après avoir fait mettre les Ambassa-
 deurs en prison , & vendu à l'encan
 ceux de leur suite , ils ordonnèrent
 qu'on équiperait vingt-cinq galères
 nouvelles , pour les joindre aux vingt-
 cinq que commandoit P. Valérius Flac-
 cus. Ce même Valérius eut ordre
 d'embarquer les troupes qui avoient

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 243
 autrefois servi sous Varron , & que AN. R. 537.
 commandoit actuellement le Lieute- AV. J.C. 215.
 nant Général Apustius dans Tarente ;
 & avec sa flotte , composée de cinquante vaisseaux , non seulement de défendre les côtes d'Italie , mais encore d'examiner les mouvemens que pourroit faire le Roi de Macédoine. Il eut ordre aussi , au cas que Philippe parût agir en conformité de ce qu'annonçoient les Traités & les lettres dont ses Ambassadeurs s'étoient trouvés chargés , & les réponses qu'ils avoient faites , d'en donner avis par lettres au Préteur M. Valérius , afin que ce dernier , laissant à L. Apustius le commandement de son armée , vînt prendre la flotte à Tarente pour la conduire aussitôt en Macédoine , & retenir Philippe dans ses propres Etats. L'argent qu'on avoit envoyé à Appius Claudius en Sicile pour paier ce qu'on devoit au Roi Hiéron , fut destiné à l'entretien de la flotte & des troupes employées à la guerre de Macédoine. L. Apustius le fit porter à Tarente. Hiéron fournit aussi deux cens mille boisseaux de froment , & cent mille d'orge.

Pendant que les Romains étoient occupés à ces préparatifs , le vaisseau

Philippe en-
 voie de nou-
 veaux Ambas-

AN. R. 537.
AV. J. C. 215.
 fadours à An-
 nibal.

Macédonien , qu'on avoit pris & en-
 voié à Rome , s'étant échapé pendant
 le voiage , retourna en Macédoine.
 Philippe apprit par là que les Ambaf-
 fadeurs avoient été arrêtés avec les
 lettres dont ils étoient porteurs. Mais
 n'ayant aucune connoiffance du Traité
 que les fiens avoient fait avec Anni-
 bal , ni de la réponse que ceux d'Anni-
 bal devoient lui rapporter , il fit partir
 une feconde Ambaffade avec les mê-
 mes ordres & les mêmes pouvoirs.
 Ces feconds Ambaffadeurs furent plus
 heureux que les premiers. Ils fe rendi-
 rent auprès d'Annibal , & raportèrent
 fa réponse à Philippe. Mais la campa-
 gne finit avant que le Roi de Macé-
 doine pût rien entreprendre , tant la
 prife d'un vaisseau & des Ambaffadeurs
 qu'il portoit , fut un coup important
 pour Rome , en différant d'une année
 entière une guerre , qui pouvoit , dans
 les conjonctures présentes , lui devenir
 très-funeste.

Fabius , après avoir expié les prodi-
 ges qui l'inquiétoient , passa le Vul-
 turne , & se joignit à son Collégué.
 Alors tous deux firent la guerre de con-
 cert aux environs de Capoue , & Fa-
 bius reprit de force quelques villes

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 245

qui s'étoient déclarées pour Annibal. AN. R. 557.
AV. J.C. 215.

Pour Nole, les choses y étoient dans la même situation que l'année précédente. Le Sénat tenoit toujours pour les Romains, & le Peuple pour Annibal. On y tramoit même le complot de lui livrer la ville après avoir égorgé les premiers citoyens. Mais, pour en empêcher la réussite, Fabius vint occuper le poste de Marcellus au dessus de Sueffule entre Capoue & l'armée d'Annibal, qui étoit campée auprès de Tifate : & il envoya le même Marcellus à Nole avec les troupes qu'il commandoit, pour veiller à la conservation de cette ville.

En Sardaigne, T. Manlius ranima la vigueur des armes Romaines qui avoient beaucoup languï depuis la maladie du Préteur Q. Mucius. Manlius mit ses vaisseaux en sûreté dans le port de Carales, (aujourd'hui Cagliari;) & aiant fait prendre les armes à l'Equipage, il joignit ces soldats aux troupes qu'il avoit reçues du Préteur; & composa du tout une armée de vingt mille hommes de pié, & de douze cens chevaux. Il eut de fort heureux succès contre les naturels du pays, qui auroient terminé la guerre

La Sardaigne se révolte. Elle est entièrement soumise par Manlius après une célèbre victoire.
Liv. XXIII.
40. 41.

de Sardaigne , si Afdrubal le Chauve , avec fa flotte Carthaginoife , que la tempête avoit pouffée vers les Iles Baléares , ne fût arrivé fort à propos pour raffurer les peuples qui étoient fur le point de rentrer fous la domination des Romains. Manlius n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la flotte Carthaginoife , qu'il fe retira à Carales : ce qui donna à Hampficoras Général des Sardiens la facilité de fe joindre à Afdrubal. Ce dernier , aiant débarqué fes troupes & renvoyé fes vaiffeaux à Carthage , partit avec Hampficoras qui connoiffoit le pays , pour aller piller les terres des Alliés du Peuple Romain. Il fe feroit avancé jufqu'à Carales , fi Manlius ne fût venu au devant de lui avec fon armée , & n'eût arrêté les ravages qu'il faifoit dans la campagne. Les deux armées fe campèrent affez près l'une de l'autre ; ce qui occasionna d'abord plufieurs petits combats , où les deux partis avoient alternativement l'avantage. Enfin ils en vinrent à une bataille générale , qui dura quatre heures. Les Sardiens combattirent mollement à leur ordinaire : ce furent les Carthaginois qui tinrent pendant ce

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 247

tems la victoire douteuse. Enfin ils lâchèrent pié eux-mêmes, lorsqu'ils virent l'armée des Sardiens en déroute, & la terre couverte des morts qu'ils avoient laissés sur la place. Manlius, aiant fait avancer l'aile qui avoit vaincu les Sardiens, les envelopa dans le tems qu'ils tournoient le dos. Alors ce fut un carnage, plutôt qu'un combat. Il demeura douze mille morts sur le champ de bataille, tant Carthaginois que Sardiens. On en prit environ trois mille six cens, avec vingt-sept drapeaux.

AN. R. 537.

AV. J.C. 115.

Ce qui rendit ce combat plus célèbre & plus mémorable, c'est qu'Asdrubal, qui commandoit l'armée ennemie, y demeura lui-même prisonnier avec Magon & Hannon, deux des plus qualifiés d'entre les Carthaginois. Magon étoit de la famille Barcienne, & proche parent d'Annibal. Hannon étoit l'auteur de la révolte des Sardiens, & par conséquent de la guerre qui l'avoit suivie. Les Généraux Sardiens illustrèrent aussi cette victoire des Romains par leurs disgraces. Car Hioftus, fils d'Hampficoras, fut tué dans le combat; & Hampficoras son père s'étant sauvé par la fuite

AN. R. 537. avec un petit nombre de Cavaliers,
 AV. J. C. 215. n'eut pas plutôt appris la mort de son
 fils qui mettoit le comble à son infor-
 tune, qu'il se donna la mort à lui-mê-
 me dès la nuit suivante.

Cornus, ville Capitale du canton
 où s'étoit donné la bataille, servit de
 retraite aux autres. Mais Manlius
 l'ayant investie avec son armée victo-
 rieuse, s'en rendit maître au bout de
 quelques jours. A l'exemple de Cor-
 nus, les autres villes qui avoient pris
 le parti d'Hannibale & des Cartha-
 ginois, lui envoièrent des otages, &
 se rendirent à lui. Après avoir exigé
 d'elles de l'argent & des vivres, selon
 les forces de chacune, il se retira à Ca-
 rales avec son armée. Il y fit embarquer
 ses soldats dans les vaisseaux qu'il avoit
 laissés dans le port, & s'en rerourna
 à Rome. Aiant appris au Sénat la ré-
 duction de la Sardaigne, il remit aux
 Questeurs ou Trésoriers, l'argent qu'il
 en raportoit, aux Ediles les vivres qui
 lui restoient, & les prisonniers au Pré-
 teur Fulvius.

Dans ce même tems T. Otacilius
 étant passé de Lilybée en Afrique,
 avec sa flotte, ravagea les terres des
 Carthaginois : & de là aiant pris la

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 249
 route de Sardaigne, où l'on disoit AN. R. 537.
 qu'Asdrubal étoit passé tout récem- AV. J.C. 215.
 ment au sortir des Iles Baléares, il ren-
 contra sa flotte qui retournoit en Afri-
 que : & après un léger combat, il en-
 leva sept vaisseaux, avec les soldats
 & les matelots qui s'y trouvèrent. La
 crainte dispersa les autres comme au-
 roit fait une tempête.

Bomilcar fut plus heureux. Il abor-
 da à Locres avec une recrue de quatre
 mille soldats & de quarante éléphants,
 & avec toutes sortes de provisions qu'il
 amenoit de Carthage pour l'armée
 d'Annibal.

Marcellus, qui avoit été envoyé à Marcellus
 Nole par le Consul Fabius, n'y de- ravage les ter-
 meuroit pas oisif. Il fit des courses sur res des Alliés
 les terres des Hirpiniens & des Sam d'Annibal,
 nites de Caudium; & il mit tellement qui implorant
 tout leur pays à feu & à sang, qu'il son secours.
 rappella à ces peuples le souvenir des Liv. XXII.
 ravages qu'ils avoient soufferts dans 42. 43.
 leurs guerres contre les Romains.
 Poussés à bout, ils envoièrent des Dé-
 putés à Annibal pour implorer son se-
 cours.

Le Chef de l'Ambassade, » après avoir
 » rappelé les guerres qu'ils avoient au-
 » trefois soutenues pendant près de cent

250 TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS.

AN. R. 537.

AV. J. C. 215.

» ans contre les Romains, après avoir
» vanté l'ardeur & la fidélité de leur at-
» tachment pour Annibal, ajouta :
*Nous comptons n'avoir rien à craindre
de la colére des Romains, tant que nous
aurions pour protecteur & pour ami un
Général aussi puissant & aussi heureux que
vous. Et néanmoins, pendant que non seu-
lement vous êtes vainqueur & triomphant,
mais que présent ici en personne vous pou-
vez entendre les pleurs & les gémissemens
de nos femmes & de nos enfans, & voir
les feux qui consomment nos maisons, nous
avons essuié tout cet été & nous souffrons
encore actuellement des ravages si af-
freux, qu'il semble que c'est Marcellus,
& non Annibal, qui a gagné la bataille
de Cannes. Nous résistions autrefois à des
Consuls & à des Dictateurs, & à de nom-
breuses armées. Aujourd'hui nous som-
mes la proie d'une poignée de soldats, à
peine suffisans pour défendre la ville de
Nole où ils sont en garnison. Si notre Jeu-
nesse, qui sert actuellement dans votre ar-
mée, étoit dans le pays, elle sauroit bien
le défendre contre ces brigands qui courent
çà & là par petits pelotons, avec autant
de négligence & de sécurité que s'ils se pro-
menoient aux environs de Rome. Envoyez
contr'eux un petit nombre de Numides: ce*

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 251

sera assez pour les accabler. Vous ne refuserez point sans doute votre protection & votre appui à ceux que vous n'avez pas jugé indignes de votre amitié & de votre alliance. Annibal leur répondit obligeamment » qu'il mettroit bientôt les » Romains hors d'état de leur nuire. » Puis leur rappelant en termes emphatiques le souvenir de ses premiers exploits, il les assura que comme la bataille de Trasimène avoit eu plus d'éclat que celle de la Trébie, & qu'ensuite la victoire remportée à Cannes avoit obscurci celle de Trasimène ; de même, avant qu'il fût peu, il feroit oublier celle de Cannes par une autre encore plus sanglante & plus glorieuse. « Après leur avoir ainsi parlé, il les renvoia comblés de présens. En effet, aiant laissé dans le camp de Tifate un petit nombre de soldats pour le garder, il marcha avec le reste de son armée du côté de Nole, se promettant une facile victoire sur ce que ses Alliés lui avoient rapporté de la foiblesse & de la négligence de Marcellus.

Hannon sortit en même tems du pays des Brutiens, & se rendit près de Nole, avec les soldats & les éléphants que Bomilcar avoit amenés de Car-

AN. R. 537.
AV. J.C. 215.

L'armée
d'Annibal est
battue devant
Nole par Mar-
cellus.
Liv. XXIII.

AN. R. 537.
AV. J.C. 215.

thage. Annibal, qui étoit campé assez près de la ville, aiant examiné tout avec beaucoup de soin, reconnut que ses Alliés ne lui avoient fait que de faux rapports, & lui avoient exposé les choses tout autrement qu'elles n'étoient. Car Marcellus se conduisoit avec beaucoup de prudence, ne sortant que bien accompagné pour aller piller le pays, après avoir fait reconnoître tous les environs, & s'être ménagé une retraite en cas qu'il fût attaqué; enfin avec les mêmes précautions que s'il eût eu à combattre contre Annibal lui-même. Et dans l'occasion présente, dès qu'il fut que l'ennemi s'approchoit, il tint ses soldats renfermés dans la ville.

Annibal aiant tenté inutilement de corrompre la fidélité des Sénateurs de Nole, répandit ses troupes autour de la ville dans le dessein de l'attaquer en même tems par tous les côtés. Marcellus le voyant près des murailles, fit sur lui une vigoureuse sortie. Les Carthaginois furent d'abord mis en désordre, & il y en eut quelques-uns de tués. Mais ils se rassurèrent, & les forces étant devenues égales entre les deux partis, on commençoit à se battre de

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 255

part & d'autre avec beaucoup de chaleur & d'animosité ; & l'action auroit été des plus mémorables , si un orage violent , qui survint tout d'un coup , accompagné d'une grosse pluie , n'eût obligé les combattans de se séparer. Environ trente Carthaginois furent tués à cette première attaque : Marcellus ne perdit pas un seul homme. La pluie continua toute la nuit , & dura jusqu'au lendemain assez avant dans la matinée.

Le troisième jour , Annibal envoya une partie de ses troupes au fourrage. Marcellus sortit aussitôt avec son armée en ordre de bataille , & Annibal ne refusa point le combat. Il y avoit environ mille pas entre la ville & son camp. Ce fut dans cet espace qui faisoit partie d'une grande plaine dont la ville est environnée de tous côtés , qu'ils combattirent. Les deux armées poussèrent d'abord de grands cris , qui firent revenir au combat déjà commencé ceux des fourrageurs Carthaginois qui n'étoient pas fort éloignés. Les habitans de Nole offrirent aussi de se joindre aux Romains : mais Marcellus , ayant loué leur zèle , leur ordonna de former un corps de réserve pour le

AN. R. 517.

AV. J.C. 215.

AN. R. 537.
AV. J.C. 215.

254 TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS.
secourir en cas de besoin , & de se con-
tenter en attendant de retirer les blef-
fés de la mêlée sans combattre, à moins
qu'il ne leur en donnât le signal.

On ne savoit de quel côté panche-
roit la victoire. Les deux partis ani-
més par les discours & l'exemple de
leurs Généraux , combattirent avec
beaucoup de chaleur. Marcellus repré-
sentoit aux siens , » Que pour peu
» qu'ils fissent d'efforts , ils l'emporte-
» roient bientôt sur des troupes qu'ils
» avoient déjà vaincues trois jours au-
» paravant , qui venoient d'être chas-
» sées tout récemment de devant Cu-
» mes , (par le Consul Sempronius) &
» que lui-même , quoiqu'avec d'autres
» soldats , avoit battues & mises en
» fuite l'année précédente auprès de
» Nole. Que toutes les forces des Car-
» thaginois n'étoient pas rassemblées ,
» une grande partie étant dispersée
» dans la campagne pour piller. Que
» ceux même qui combattoient étoient
» des soldats sans force & sans vigueur ,
» énervés par les délices de Capoue ,
» où ils avoient passé tout l'hiver dans
» toutes sortes d'excès & de débau-
» ches. Qu'ils avoient absolument per-
» du ce courage & ces forces , qui leur

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 255

» avoient fait vaincre toutes les diffi-
» cultés du passage des Pyrénées & des
» Alpes. Que ce n'étoit plus que des
» restes de ces premiers Carthaginois :
» qu'à peine leur étoit-il demeuré assez
» de vigueur pour soutenir le poids de
» leurs corps & de leurs armes. Que
» Capoue avoit été pour les Cartha-
» ginois, ce que Cannes avoit été pour
» les Romains. Que c'étoit là qu'Anni-
» bal avoit perdu la valeur de ses sol-
» dats, la vigueur de la discipline mili-
» taire, la gloire qu'il avoit acquise par
» le passé, & toutes les espérances qu'il
» avoit conçues pour l'avenir.

Pendant que Marcellus, pour rele-
ver le courage des siens, rabaissoit les
Carthaginois, Annibal lui-même leur
faisoit des reproches encore bien plus
sanglans. *Je reconnois bien ici, leur di-
soit-il, les mêmes drapeaux & les mêmes
armes qu'à la Trébie, qu'à Trasimène,
qu'à Cannes: mais je n'y reconnois pas les
mêmes soldats. Quoi! vous avez de la peine
à soutenir le choc d'une Légion, & d'un
petit corps de Latins, commandés par un
Lieutenant Romain, vous à qui deux Con-*

a Capuam Annibali Can- | disciplinam, ibi præteritā
nas fuisse. Ibi virtutem | temporis famam, ibi spera
Bellicam, ibi militarem | futuri extinctam. Liv.

AN. R. 537.
AV. J.C. 215

AN. R. 537.
AV. J. C. 215.

suls, deux armées Consulaires n'ont jamais pu résister. Voilà déjà deux fois que Marcellus, avec de nouvelles levées, & les bourgeois de Nole, nous vient impunément attaquer. Qu'est devenu ce courageux soldat, qui coupa la tête au Consul Flaminius, après l'avoir renversé de dessus son cheval? Qu'est devenu celui qui tua L. Paulus à la journée de Cannes? Est-ce que vos armes sont émoussées? est-ce que vos bras sont engourdis? Quel est ce prodige? Quoi! vous qui étiez accoutumés à vaincre sans effort des armées beaucoup plus nombreuses que la vôtre, maintenant que vous avez l'avantage du nombre, vous ne pouvez résister à une poignée de soldats? Braves seulement de la langue, vous vous vantiez de prendre Rome, si l'on vous conduisoit au pié de ses murailles. Il est maintenant question d'une entreprise moins difficile. Je veux ici mettre à l'épreuve vos courages & vos forces. Emportez cette place; qui est située au milieu d'une plaine, sans rivière ni mer qui la défende. Quand vous vous serez enrichis du butin d'une ville si opulente, je vous menerai, ou vous suivrai, par tout où voudrez.

Ni les reproches, ni les louanges, ne purent leur inspirer du courage. Ils lâchèrent pié par tout; & comme la

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 257

bravoure naturelle aux Romains s'aug-
mentoit de moment à autre, tant par les

AN. R. 537.

AV. J. C. 235.

exhortations & les éloges de leur Général, que par les applaudissemens que leur donnoient ceux de Nole du haut de leurs murailles, les Carthaginois prirent ouvertement la fuite, & se retirèrent pleins d'effroi dans leur camp. Les Romains victorieux se mirent aussitôt en devoir de les y aller attaquer. Mais Marcellus les fit rentrer dans la ville, où ils furent reçus avec beaucoup de joie & de grandes acclamations, même par le Peuple, qui jusques-là avoit incliné pour les Carthaginois.

Les Romains tuèrent dans cette journée plus de cinq mille des ennemis, en firent six cens prisonniers, & prirent dix neuf drapeaux, & deux éléphans; il y en eut quatre de tués sur le champ de bataille. Marcellus ne perdit pas mille hommes. Le lendemain, il y eut une trêve tacite, pendant laquelle ils enterrèrent leurs morts. Marcellus brula les dépouilles des ennemis à l'honneur de Vulcain, à qui il avoit promis d'en faire le sacrifice.

Le troisième jour après la bataille, douze cens soixante & douze Cavaliers tant Espagnols que Numides, ou

AN. R. 537. mécontens de quelques mauvais traitemens qu'ils avoient reçus , ou dans l'espérance d'un service plus avantageux chez les Romains , passèrent du camp d'Annibal dans celui de Marcellus. Rien de pareil n'étoit encore arrivé à Annibal. Car , quoiqu'il eût une armée composée de plusieurs nations barbares , & toutes aussi différentes par les mœurs que par le langage , il l'avoit pourtant maintenue jusqu'alors en bonne intelligence & dans une étroite union. Ces Cavaliers servirent depuis les Romains avec beaucoup de zèle & de fidélité. Quand la guerre fut finie , on leur donna , à chacun dans leur pays , des établissemens & des terres pour récompense de leurs services. Annibal ayant renvoyé Hannon dans le pays des * Brutiens avec les troupes qu'il en avoit amenées , s'en alla dans l'Apulie en quartier d'hiver , & campa aux environs d'Arpi.

Q. Fabius n'eut pas plutôt appris qu'Annibal étoit parti pour se rendre dans l'Apulie , qu'il fit transporter des blés de Nole & de Naples dans son camp de Sueffule ; & l'ayant fortifié , il

* C'est ce qu'on appelle | ultérieure.
aujourd'hui la Calabre |

TI. SEMPLON. Q. FABIVS, CONS. 259

y laissa assez de troupes pour le garder pendant l'hiver. Pour lui, il s'en alla du côté de Capoue, & mit tout le pays à feu & à sang. Les habitans, qui ne comptoient pas beaucoup sur leurs forces, sortirent néanmoins de leurs murailles, mais ne s'en éloignèrent pas beaucoup, & se postèrent près de la ville dans un camp bien fortifié. Ils avoient un corps de six mille hommes, mauvaises troupes d'Infanterie. La Cavalerie étoit meilleure : c'est pourquoi ils s'en servoient pour harceler l'ennemi.

AN. R. 537.
AV. J.C. 215.

Parmi les Cavaliers de Capoue les plus distingués par leur naissance & leur bravoure, Jubellius Taurea tenoit le premier rang; en sorte que, quand il servoit dans les armées Romaines, le seul Claudius Asellus Romain étoit capable de lui être comparé. Il poussa donc son cheval vers les escadrons des Romains; & l'ayant longtemps cherché des yeux, comme il vit qu'on étoit disposé à l'écouter, il demanda à haute voix où étoit Claudius Asellus? pourquoi, après tant de disputes en paroles sur la bravoure, il ne venoit pas décider la querelle les armes à la main? *Que ne se présente-t'il,*

Combat singulier entre Jubellius & Claudius:
Liv. XXIII.
46. & 47.

AN. R. 537.
AV. J. C. 215.

difoit le fier Campanien , *pour me donner la gloire de le vaincre , ou pour remporter lui-même une glorieufe victoire ?* Claudius aiant été informé de ce défi , ne différa qu'autant de tems qu'il lui en falut pour obtenir de fon Général la permission de l'accepter. Aufsitôt il prit fes armes , & s'étant avancé hors des portes du camp , il appella Taurea par fon nom , & lui déclara qu'il étoit prêt à fe battre contre lui où il voudroit.

Déjà les Romains , pour être témoins de ce combat , étoient fortis en foule de leur camp ; & du côté des Campaniens , non feulement leurs retranchemens , mais les murailles même de la ville étoient garnies de fpectateurs : lorsque les deux Athlètes , après quelques paroles de fierté & de bravade , fondirent l'un fur l'autre la lance à la main. Mais, comme ils étoient en plaine , aiant toute liberté de caracoler , ils éluoient mutuellement leurs coups , & le combat dura lontems fans qu'ils fe portaffent de bleffures. *Ce fera ici l'affaire de nos Chevaux , & non des Cavaliers* , dit alors le Campanien , *à moins que nous ne descendions dans ce chemin creux & étroit. Là , n'ayant pas*

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 261

La liberté de nous écarter, nous nous atta- AN. R. 5376
AY. J. C. 2150
querons de près. A peine eut-il achevé
de parler, que Claudius poussa son
cheval dans ce chemin. Mais Jubellius,
plus brave de paroles que d'effets, en
se servant d'un mot proverbiale, *Voilà*
** l'âne dans le fossé*, se retira & dispa-
rut. Claudius rentra dans la plaine, fit
faire plusieurs tours à son cheval, &
ne trouvant plus d'ennemi, il insulta
en vainqueur à la lâcheté de Jubellius,
& rentra dans le camp au milieu des
applaudissemens de toute l'armée Ro-
maine.

On demeura ensuite en repos de
part & d'autre; & même le Consul alla
camper plus loin, pour donner aux
Campaniens le tems de semer, & ne
fit aucun dégât sur leurs terres, jusqu'à
ce que les blés fussent assez grands pour
donner du fourrage. Alors il les fit
couper, & transporter dans son camp
de Sueffule, qu'il mit en état de servir
aux troupes de quartier d'hiver.

Il ordonna au Proconsul Marcellus
de ne garder à Nole que les soldats
dont il avoit besoin pour défendre la

* *Cen'est pas tout-à-fait le sens du Latin. Il n'est pas aisé de faire ici l'application du sens ordinaire de ce proverbe.* Taurea, par *ce mot cantherium, qui vient de κανθήριος âne, fait allusion au surnom du Romain, qui étoit Asellus.*

AN. R. 537. ville, & de renvoyer le reste à Rome ,
 AV. J. C. 215. afin qu'ils ne fussent à charge ni aux
 Alliés, ni à la République.

Sempronius aiant mené ses Légions de Cumes à Lucérie dans l'Apulie , envoya de là le Préteur M. Valérius à Brunduse avec l'armée qu'il avoit eue à Lucérie , & le chargea de défendre la côte de Salente , de faire toutes les provisions , & de prendre toutes les mesures nécessaires pour être bien en garde contre Philippe Roi de Macédoine.

Erat des af-
 faires d'Espa-
 gne.

Liv. XXIII.
 48.

Sur la fin de la campagne , on reçut des deux Scipions des lettres dans lesquelles ils rendoient compte des heureux succès que leurs armes avoient eus dans l'Espagne : mais ils ajoutoient que leurs armées tant de terre que de mer, manquoient d'argent , d'habits & de vivres. Que s'il n'y avoit point d'argent dans le Trésor public , ils trouveroient quelques moiens d'en tirer des Espagnols : mais qu'il falloit absolument leur envoyer le reste de Rome , sans quoi on ne devoit pas compter de pouvoir conserver l'armée , ni la province. Quand on eut fait la lecture de ces lettres , tout le monde convint & de la réalité des besoins , & de la nécessité d'y pourvoir : mais ils faisoient en

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 263
même tems réflexion à la quantité de
troupes de terre & de mer qu'ils
avoient à entretenir , & à la flote nou-
velle qu'il leur faudroit bientôt équi-
per , s'ils étoient obligés de faire la
guerre contre Philippe. » Que la Sici-
» le & la Sardaigne qui paioient tri-
» but avant la guerre , fournissoient à
» peine de quoi entretenir les armées
» qui les défendoient. Qu'à la vérité les
» impositions que l'on mettoit sur les
» citoiens Romains & sur les Alliés d'I-
» talie , avoient fourni jusques-là aux
» dépenses extraordinaires : mais que
» le nombre de ceux sur qui on levoit
» ces deniers étoit extrêmement di-
» minué par la perte des grandes
» armées qui avoient été bartues à
» Trasiméne & à Canes ; & que si on
» venoit à surcharger le petit nombre
» de ceux qui avoient survécu à ces
» défaites , ce seroit les accabler , &
» les faire périr d'une autre façon.
» Qu'ainfi , à moins que la Républi-
» que ne trouvât du secours dans la
» générosité de ceux qui voudroient
» bien lui prêter , elle n'avoit point de
» ressources présentes pour subvenir
» aux dépenses de la guerre. Que le
» Préteur Fulvius devoit assembler le

AN. R. 537.
AV. J.C. 215.

AN. R. 537.

AV. J. C. 235.

» Peuple , lui à faire connoître les be-
 » soins de l'Etat , & exhorter ceux qui
 » avoient gagné du bien dans les entre-
 » prises qu'ils avoient faites , à en aider
 » la République avec laquelle ils s'é-
 » toient enrichis , non en lui sacrifiant
 » les fonds mêmes , mais en lui accor-
 » dant du tems pour le paiement ; & à
 » se charger de fournir à l'armée d'Es-
 » pagne les choses qui lui étoient né-
 » cessaires , à condition d'être rem-
 » boursés les premiers dès qu'il y au-
 » roit de l'argent dans le Trésor.

Les particu-
 liers fournis-
 sent de l'ar-
 gent à la Ré-
 publique.

Liv. XXIII.
 49.

Le Préteur fit ces remontrances en
 pleine Assemblée , & indiqua le jour
 où il devoit faire & conclure le mar-
 ché avec ceux qui entreprendroient de
 fournir aux armées & à la flotte d'Es-
 pagne les habits, les vivres , & les au-
 tres choses qui leur seroient nécessai-
 res. Ce jour étant arrivé , il se présenta
 dix-neuf citoyens en trois compagnies ,
 qui demandèrent pour se charger de
 l'entreprise , deux conditions : la pre-
 mière , qu'ils seroient exemts de servir
 dans les troupes tant que dureroit le
 traité ; la seconde , que la République

a Indicandas populo pu-
 blicas necessitates , cohor-
 tandosque , qui redemptu-
 ris auxissent patrimonium ,

ut reipublicæ , ex qua cre-
 vissent , tempus commodan-
 rent. Liv.

prendroit

prendroit sur elle toutes les pertes que leurs vaisseaux pourroient essuier de la part des ennemis & de la tempête. L'un & l'autre leur aiant été accordé, ils acceptèrent le marché. Ainsi l'argent des particuliers fournit à tous les besoins publics. Telles ^a étoient les mœurs de ces heureux tems. Un même esprit de générosité & d'amour de la patrie, répandu également dans les différens Ordres de l'Etat, inspiroit à tous un zèle vif & ardent pour le salut & la gloire de la République.

Les Traitans, au moins dans les commencemens, ne firent pas paroître moins d'exactitude & de fidélité à fournir tout ce qui étoit nécessaire, qu'ils avoient témoigné de courage & de confiance à s'en charger; & les troupes furent vêtues & nourries comme elles auroient pu l'être dans les tems où les coffres de la République étoient bien remplis. Lorsque ces convois arrivèrent, Asdrubal, Magon, & Amilcar fils de Bomilcar, assiégeoient la ville d'Illiturgis, qui s'étoit déclarée pour les Romains. Les Scipions passèrent au milieu de ces trois camps ennemis

Les Carthaginois battus deux fois coup sur coup en Espagne par les Scipions. *Ibid.*

^a Hi mores, eaque carinas velut tenore uno pertitras patriz per omnes ordinesbat. *Liv.*

AN. R. 137.
AV. J. C. 215.

avec de grands efforts, & avec un grand carnage de ceux qui voulurent s'y opposer : & après avoir fait entrer dans la ville de leurs Alliés les provisions de bouche dont ils manquoient, & les avoir exhortés à défendre leurs murailles avec le même courage avec lequel ils avoient vû les Romains combattre pour leur intérêt, ils allèrent pour forcer le camp d'Asdrubal, qui étoit le plus considérable des trois. Les deux autres Généraux Carthaginois, voiant que c'étoit là une affaire décisive, marchèrent aussitôt au secours de leur Collègue avec leurs deux armées. Etant donc tous sortis de leur camp, ils se trouvèrent soixante mille combattans contre les Romains, qui n'étoient pas plus de seize mille hommes. Cependant la victoire fut si peu douteuse, que les Romains tuèrent plus d'ennemis qu'ils n'avoient eux-mêmes de soldats, firent plus de trois mille prisonniers, & prirent près de mille chevaux, & cinquante-neuf drapeaux. Il resta, outre cela, cinq éléphans sur la place; & les trois camps demeurèrent au pouvoir du vainqueur.

Les Carthaginois, obligés d'aban-

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 267

donner Illiturgis , allèrent pour forcer Intibili , après avoir recruté leurs armées des sujets de la province , toujours prêts à s'enrôler , pourvû qu'il y eût à gagner pour eux dans la guerre ; outre que le pays étoit alors rempli d'une Jeunesse nombreuse. Dans cette occasion , il y eut une seconde bataille avec le même succès que la précédente. Les Carthaginois perdirent treize mille hommes dans le combat même. On leur en prit plus de deux mille , avec quarante - deux drapeaux , & neuf éléphants. Ce fut alors que presque tous les peuples d'Espagne embrassèrent le parti des Romains ; & cette année il se fit de bien plus grands exploits dans cette province , qu'en Italie.

AN. R. 538
AV. J.C. 218

Dès qu'Hannon fut retourné de la Campanie dans le canton des Brutiens , guidé & secouru par les naturels du pays , il songea à attirer dans son parti les villes Grecques qui demeuroient attachées à celui des Romains. La ville de Locres fut forcée de se rendre , mais obtint des Carthaginois une capitulation honorable. Rhége résista , & se soutint Les Brutiens , qui s'étoient flatés de piller ces deux villes ,

Hannon &
les Brutiens
prennent Lo-
cres & Croto-
ne.
Liv. XXIV.

AN. R. 537.
AV. J.C. 215.

Liv. XXIV.
L. 3.

Temple cé-
lébre de Ju-
non Lacinie.
Ibid.

mécontens de voir leur espérance frust-
trée , allèrent avec leurs propres for-
ces assiéger Crotone , dans le dessein
d'emporter la place de vive force , &
de s'en rendre maîtres en leur nom.
Crotone avoit été autrefois une ville
puissante : mais depuis les guerres de
Pyrrhus elle étoit fort déchue de son
ancienne opulence. A six milles de la
ville étoit le fameux temple de Junon
Lacinie , plus célèbre que la ville mê-
me , & pour lequel tous les peuples
d'alentour avoient une extrême véné-
ration. Entre beaucoup d'autres ri-
chesses , on y voioit une colonne d'or
massif. Ces richesses , aussi bien que
celles de la ville , étoient un grand ap-
pas pour les Brutiens , & les dissen-
sions des habitans leur donnoient lieu
d'espérer un heureux succès de leur
entreprise. A Crotone , comme dans
presque toutes les villes de l'Italie ,
le Sénat demouroit fidèle aux Ro-
mains , & la multitude étoit portée à
faire alliance avec les Carthaginois.
Le peuple ayant livré la ville aux Bru-
tiens , les premiers de Crotone se re-
tirèrent dans la Citadelle qui étoit
très-forte. Les Brutiens , jugeant bien
qu'ils ne pouvoient pas la prendre de

TITUS SEMPRONIUS QUINTUS FABIVS, CONSUL. 269

force , eurent recours à Hannon , qui engagea les assiégés à consentir qu'on les transportât à Locres.

AN. R. 559.
AV. J. C. 215.

Les Romains & les Carthaginois , qui étoient alors dans l'Apulie , ne s'y tenoient pas en repos , même pendant l'hiver. Le Consul Sempronius étoit campé à Lucérie , & Annibal assez près d'Arpi. Ils se livroient assez souvent , selon que l'un ou l'autre parti en trouvoit l'occasion , de légers combats , par le moien desquels les Romains devenoient de jour à autre plus aguerris , & en même tems plus prudents , pour éviter toutes les embuches qu'on pouvoit leur dresser.

Escarmouches entre
Sempronius
& Annibal
pendant l'hiver.





LIVRE SEIZIEME.

CE Livre renferme tout au plus l'espace de quatre ans, depuis l'an de Rome 537 jusqu'à l'an 540. Il contient principalement l'histoire de Sicile, depuis la mort d'Hiéron; le siège & la prise de Syracuse par Marcellus; quelques exploits en Espagne & en Italie.

§. I.

Hiéron, fidèle Allié des Romains. Sa mort. Eloge de ce Prince. Hieronyme succède à Hiéron. Desein qu'a voit eu Hiéron de rétablir la liberté à Syracuse. Sages précautions qu'il prit en mourant. Andranodore les rend inutiles. Caractère d'Hiéronyme. Conspiration contre ce jeune Prince. Il se déclare pour les Carthaginois. Il traite indécemment les Ambassadeurs de Rome. Fabius empêche qu'Otacilius mari de sa nièce ne soit nommé Consul. Fabius & Marcellus sont nommés Consuls

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 271

& entrent en charge. Distribution des troupes. Création des Censeurs. Matelots fournis par les particuliers. Annibal retourne en Campanie. Les Généraux Romains se rendent tous à leurs départemens. Combat entre Hannon & Gracchus près de Bénévent. Les Romains remportent la victoire. Gracchus accorde la liberté aux esclaves qui portoient les armes sous ses ordres, pour récompenser leur courage. Légère punition des lâches. Joie des victorieux en retournant à Bénévent. Repas que leur donnent les habitans. Nouvel avantage de Marcellus sur Annibal. Sévérité des Censeurs à Rome. Preuves admirables de l'amour du bien public dans plusieurs particuliers. Casilin repris par Fabius. Diverses petites expéditions.

AN. R. 537.
AV. J. C. 215.

JAMAIS Allié ne se montra plus fidèle, plus zélé, plus constant que Hiéron II. Pendant l'espace de près de cinquante ans depuis le commencement de son alliance avec les Romains jusqu'à sa mort, il ne leur manqua en aucune occasion. Sa fidélité fut mise à une rude épreuve après la sanglante bataille de Cannes, qui fut suivie de la

Hiéron fidèle
Allié des Romains.

272 TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS.

AN. R. 517.
AV. J. C. 215.

Liv. XXIII.
30.

défection presque générale des Alliés de Rome. Mais le ravage même de ses terres par les troupes Carthaginoises que leur flotte y avoit débarquées, ne fut pas capable de l'ébranler. Il eut seulement la douleur de voir que la contagion du mauvais exemple avoit pénétré jusques dans sa famille. Il avoit un fils, nommé Gélon, qui avoit épousé Néréide fille de Pyrrhus : & de ce mariage naquit Hiéronyme duquel il sera bientôt parlé. Hiéron n'avoit eu rien plus à cœur que d'inspirer à son fils les sentimens qu'il avoit lui-même pour les Romains, & il lui répétoit souvent, que ^a tant qu'il leur demeureroit fidèle, il trouveroit dans leur amitié des troupes, des richesses, & une protection seule capable d'affermir son Roiaume. Gélon, méprisant la vieillesse de son père, & ne faisant plus de cas de l'alliance des Romains depuis leur dernière disgrâce de Cannes, s'étoit déclaré ouvertement pour les Carthaginois. Il ^b armoit déjà la multitude, & sollicitoit les Alliés de Syracuse à se joindre à lui ; & peut-être

a Si ea fecissem, in vestra amicitia exercitum, divitias, munimenta regni me habiturum. Sal-

lust. in bel. Jug.

b Movissetque in Sicilia res, nisi mors adeo opportuna, ut patrem quoque

T. L. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 273
 auroit-il causé du mouvement dans la Sicile, si une mort prompte & impré-
 vûe n'avoit rompu ses mesures. Elle
 survint si à propos, qu'elle laissa quelque
 soupçon, dit Tite-Live, que le père
 l'avoit avancée. Il me semble que ce
 soupçon ne convient guère au caractère
 doux & vertueux d'Hiéron. Il ne sur-
 vécut pas lontems à son fils, & mourut
 à l'âge de quatre-vingt-dix ans, infini-
 ment regretté des peuples. Il avoit ré-
 gné cinquante-quatre ans.

AN. R. 517.
 AV. J. C. 213.

Mort d'Hié-
 ron.
 Liv. XXIV.

Hiéron ne fut pas un Roi puissant :
 son état ne renfermoit qu'à peu près
 une moitié de la Sicile. Mais il fut un
 grand Roi, si nous savons nous former
 une juste idée de la véritable grandeur.
 Quand il fut parvenu à la souveraine
 autorité, sa grande application fut de
 bien persuader à ses sujets qu'il se
 croioit placé sur le trône uniquement
 pour les rendre heureux. Il songea,
 non à s'en faire craindre, mais à s'en
 faire aimer. Il se regarda moins com-
 me leur maître, que comme leur pro-
 tecteur & leur père. Un de ses princi-
 paux soins fut d'entretenir & d'aug-

fuspicione aspergeret, ar- nem, sollicitantemque so-
 mantem cum multitudi- cios, absumpisset, Liv.

AN. R. 537.
AY. J. C. 215.

menter la fertilité naturelle du pays , & de mettre en honneur l'agriculture ; ce qu'il considéroit comme un moyen sûr de répandre l'abondance dans son Roiaume. En effet , ce soin , on ne peut trop le répéter , est une des parties les plus essentielles d'une bonne & saine politique , mais qui malheureusement est trop négligée.

Hiéron s'y appliqua entièrement. Il ne jugea pas indigne de la roiauté d'étudier par lui-même & d'approfondir les règles de l'Agriculture. Il se donna

Plin. XVIII.
3.

même la peine de composer sur cette matière des Livres , dont la perte doit être regrettée. Mais il envisagea cet objet d'une manière digne d'un Roi. Le blé faisoit la principale richesse du pays , & le fonds le plus assuré des revenus du Prince. Pour établir un bon ordre dans ce commerce , pour assurer & rendre heureuse la condition des Laboureurs qui composoient la plus nombreuse partie de l'Etat , pour fixer les droits du Prince qui en tiroit son principal revenu , pour obvier aux désordres qui pourroient s'y glisser , & pour prévenir les injustes vexations qu'on s'efforceroit peut-être dans la suite d'y introduire , Hiéron fit des

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 275
 réglemens si sages , si raisonnables , si AN. R. 537
 pleins d'équité , & si conformes en AV. J.C. 215
 même tems aux intérêts du peuple &
 à ceux du Prince , qu'ils devinrent
 comme le Code du pays , & furent
 toujours observés inviolablement com-
 me une Loi sacrée , non seulement
 sous son règne , mais dans tous les
 tems qui suivirent. Quand les Romains
 eurent réduit sous leur pouvoir la ville
 & les Etats de Syracuse , ils ne lui im-
 posèrent point de nouveaux tributs ,
 & voulurent que toutes choses fus-
 sent toujours réglées selon *les Loix*
d'Hiéron , afin que les Syracusains , en
 changeant de maître , eussent la conso-
 lation de ne point changer de police ,
 & de se voir gouverner encore en quel-
 que sorte par un Prince dont le nom
 seul leur étoit toujours fort cher , &
 leur rendoit ces loix infiniment respec-
 tables.

C'est par rapport à la sagesse de ce
 gouvernement que nous n'avons point
 craint d'appeller Hiéron un grand Roi.

a Documta lege Hiero-
 nica semper vendendas
 censuerunt , ut iis jucun-
 dior muneris illius functio,
 si ejus Regis , qui Siculis
 carissimus fuit , non se-
 lùm instituta , commutato
 imperio , verùm etiam no-
 men remaneret. Cicero
 orat. in Verr. de frum-
 n. 15.

AN. R. 537.
AV. J. C. 215.

Il pouvoit entreprendre des guerres , gagner des batailles , faire des conquêtes , étendre les bornes de son Etat : car il ne manquoit pas de courage , & il en avoit donné de bonnes preuves avant que de monter sur le trône. S'il s'étoit livré à de folles pensées d'ambition , comme autrefois Agathocle , qui cent ans auparavant s'étoit emparé de la souveraine puissance à Syracuse , il pouvoit , aussibien que lui , porter la guerre en Afrique , avec espérance d'un plus heureux succès , sur tout lorsque Carthage étoit aux prises avec Rome. Si une pareille guerre eût réussi , Hiéron passeroit pour un héros dans l'estime de la plupart des hommes. Mais de combien d'impôts auroit-il fallu charger les peuples ? Combien de laboureurs auroit-il fallu arracher de leurs terres ? Combien de sang en auroit-il coûté pour remporter ces victoires ? Et de quelle utilité eussent-elles été pour l'Etat ? Hiéron , qui savoit en quoi consiste la solide gloire , mit la sienne à gouverner sagement son peuple , & à le rendre heureux. Au lieu de conquérir de nouveaux pays par la force des armes , il chercha à multiplier le sien en quelque sorte par la

culture des terres, en les rendant plus ^{AN. R. 537.}
fertiles qu'elles n'étoient, & à multi- ^{AV. J.C. 155.}
plier réellement son peuple, par une
suite de l'abondance & de la tranqui-
lité dont il les faisoit jouir. Or c'est
sans doute dans un peuple nombreux
que consiste la véritable force & la vé-
ritable richesse d'un Etat; & il ne peut
manquer de le devenir, quand les gens
de la campagne tirent un fruit raison-
nable de leur travail.

Quand on voit Syracuse jouir d'un
doux repos par la sage conduite d'Hié-
ron, & ses sujets occupés tranquille-
ment à cultiver leurs terres comme
dans le tems d'une pleine paix, pen-
dant qu'autour d'eux tout retentit du
tumulte affreux des armes, & qu'une
violente & cruelle guerre agite l'Afri-
que, l'Italie, & une partie même de la
Sicile; peut-on ne pas s'écrier avec ad-
miration, Heureux le peuple qu'un sa-
ge Roi conduit ainsi! & plus heureux
encore le Roi qui fait le bonheur de ses
peuples, & qui trouve le sien dans son
devoir! Supposons, au contraire, ce
même Hiéron, entrant victorieux après
plusieurs campagnes, dans sa Capi-
tale au milieu des acclamations pu-
bliques, mais trouvant à son retour

AN. R. 537. les peuples malheureux , épuisés par
 AV. J.C. 215. les impôts , réduits à une affreuse pau-
 vreté ; & les terres négligées pour la
 plupart , plusieurs même abandonnées
 pendant l'absence des laboureurs ; tri-
 stes suites des longues guerres , mais
 presque toujours inévitables : s'il lui
 reste quelque sentiment d'humanité ,
 peut-il être sensible à une gloire qui
 coûte si cher à son peuple , & ne pas
 détester des lauriers teints des larmes
 & du sang de ses sujets ?

L'amour d'Hiéron pour la paix ne
 l'empêchoit point de se précautionner
 contre les ennemis qui pouvoient en-
 treprendre de la troubler. Il ne son-
 geoit point à attaquer , mais il se met-
 toit en état de se bien défendre. Il
 avoit une flotte nombreuse & bien équi-
 pée. Nous verrons bientôt les prépa-
 ratifs étonnans qu'il avoit faits pour
 mettre Syracuse en état de soutenir un
 long siège : ce qui marque qu'en Prince
 sage & prévoyant , il avoit préparé pen-
 dant la paix tout ce qui pouvoit être
 utile pour la guerre.

On n'entend point parler dans la vie
 d'Hiéron d'aucune magnificence , ni
 pour les bâtimens , ni pour les ameu-

a In pace , ut sapiens , aptarit idonea bello. *Horat.*

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 279

blemens & les équipages , ni pour la table. Ce n'est pas que le Prince man-
quât de richesses pour satisfaire ce
goût fort commun à Syracuse , s'il l'a-
voit eu : mais il savoit en faire un meil-
leur usage , & plus digne d'un Roi.
La somme de cent talens (cent mille
écus) qu'il envoya aux Rhodiens , &
les présens qu'il leur fit après ce grand
tremblement de terre qui avoit rava-
gé leur Ile , & renversé leur fameux
Colosse , sont des marques illustres de
sa libéralité & de sa magnificence. Une
prudente économie le mettoit en état
d'aider puissamment ses Alliés. Nous
l'avons vû , dans des tems de besoin ,
fournir avec joie & empressement l'ar-
mée des Romains de vivres & d'habits ,
fans autre vûe que de leur témoigner
l'estime & la reconnoissance dont son
cœur étoit pénétré à leur égard. Il est
vrai que la générosité Romaine ne
souffroit pas que cette libéralité de-
meurât gratuite : mais elle l'étoit de
son côté , & dès-là il en avoit tout le
mérite.

Ce qui met le comble , ce me sem-
ble , aux louanges dûes à ce Prince ,
c'est son attache constante & immua-
ble au parti des Romains dans leurs

AN. R. 117.
AV. J. C. 215.

AN. R. 537.
AV. J. C. 215.

disgraces même , & en particulier lorsqu'ayant perdu la bataille de Cannes , ils paroïſſoient ruinés ſans reſſource. Dans ces momens déciſifs , une vertu commune héſite , délibère , conſulte , écoute & peſe les raiſons ſpécieufes que la prudence humaine lui ſuggère pour ne pas prendre ſon parti ſi promptement. Une grande ame regarde ce ſimple doute & ce délai preſque comme une infidélité déjà formée. Hiéron ſent bien qu'il riſque tout en ſe déclarant hautement pour les Romains dans une telle conjoncture : mais il ferme les yeux au péril , & ne conſulte que le devoir & l'honneur. Les conquêtes & les victoires les plus éclatantes peuvent-elles entrer en parallèle avec une telle diſpoſition ? Nous ne connoiſſons point les hommes , quand nous ne les connoiſſons que par des actions éclatantes. Ils ſont encore cachés & inconnus à notre égard , quand leur cœur eſt un myſtère pour nous. C'eſt par la bonté de ce cœur , par ſa droiture , par ſa fidélité qu'on commence à ſavoir ce qu'ils ſont. Nous ſommes dans le cœur tout ce que nous ſommes. Or il me ſemble que celui d'Hiéron ſe montre ici & ſe déclare

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 281
d'une manière qui lui doit faire beau-
coup d'honneur.

AN. R. 637.
AV. J.C. 215.

La mort de ce Prince causa de gran-
des révolutions dans la Sicile. Le
royaume étoit tombé entre les mains
d'Hiéronyme son petit-fils. Ce ^a Prin-

Hiéronyme
succède à Hié-
ron.
Liv. XXIV.

ce n'étoit encore qu'un enfant, qui,
bien loin de pouvoir résister à la sédu-
ction de la puissance souveraine, &
soutenir le poids du gouvernement,
n'étoit pas capable de porter comme
il faut celui de sa propre liberté, & de
se conduire lui même. Ses Tuteurs, &
ceux qu'on avoit chargés de son édu-
cation, au lieu de s'opposer aux vices
auxquels il étoit naturellement porté,
l'y précipitèrent encore davantage,
afin d'avoir toute l'autorité sous son
nom. On ^b vit alors combien il est im-
portant pour le bonheur d'un Etat,
qu'un Prince qui commence à régner
encore jeune, ne soit environné que
de personnes capables de lui inspirer
des sentimens & des principes dignes
d'un Roi; & quel malheur c'est quand

^a Puerum, vixdum li-
bertatem, nedum domina-
tionem laturum.

^b Pertinere ad utilitatem
reipublicæ, occurrere illi
quos Senatus innocentissi-
mos habeat, qui honestis

sermonibus aures [Princi-
pis] imbuant. Tac. Hist.
IV. 7.

Properant occupare Prin-
cipem adhuc vacuum. Ibid.
V. 1.

AN. R. 537.
AV. J. C. 215.

la flaterie s'empare dès lors de leurs oreilles & de leur cœur.

Dessein qu'a-
voit eu Hié-
ron de réta-
blir la liberté
à Syracuse.

Hiéron avoit eu dessein , sur la fin de ses jours , de remettre Syracuse en liberté , pour empêcher qu'un royaume qu'il avoit acquis & affermi par son courage & par sa prudence , ne fût entièrement ruiné en devenant le jouet du caprice & des passions d'un jeune Roi. Mais les Princesses ses deux filles s'opposèrent de toutes leurs forces à un dessein si sage , dans l'espérance que le jeune Prince n'auroit que le titre de Roi , & qu'elles en auroient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore & Zoïppe , qui tiendroient le premier rang entre ses Tuteurs. Il n'étoit pas aisé à un vieillard nonagénaire de tenir contre les caresses & les artifices de ces deux femmes qui l'obsédoient jour & nuit, de conserver toute la liberté de son esprit au milieu de leurs insinuations pressantes & assidues, & de sacrifier avec courage l'intérêt de sa famille à celui du public.

Sages précau-
tions qu'il prit
en mourant.

Tout ce qu'il fit pour éviter , autant qu'il lui étoit possible , les maux qu'il prévoioit , fut de nommer à Hiéron-

a Non facile erat nona-
gesimum jam agenti an-
num , circumfesso dies no-
vesque muliebribus blan-
ditiis, liberare animum, &
convertere ad publicam
privatam causam. Liv.

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 283

me quinze Tuteurs qui devoient former son Conseil. Il les conjura en mourant de ne jamais se départir de l'alliance avec les Romains à laquelle il avoit été inviolablement attaché pendant cinquante ans, & d'apprendre au jeune Prince leur pupille à marcher sur ses traces, & à suivre les maximes dans lesquelles il avoit été élevé.

AN. R. 537.
AV. J.C. 2156

Dès que le Roi eut rendu les derniers soupirs, les Tuteurs qu'il avoit nommés à son petit fils convoquèrent l'Assemblée du Peuple, lui présentèrent le jeune Prince, & firent lecture du Testament. Un petit nombre de gens apostés exprès pour y applaudir, battirent des mains, & jettèrent des cris de joie. Tout le reste, dans une consternation égale à celle d'une famille à qui la mort vient d'enlever un bon père, garda un morne silence, qui marquoit assez & leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire, & leurs craintes pour l'avenir. On fit ensuite les funérailles d'Hiéron, qui furent plus honorées par les regrets & les larmes de ses sujets, que par les soins & le respect de ses proches pour sa mémoire.

Le premier soin d'Andranodore fut

Andranodore les rend
inutiles.

a Funus fit regium, magnate, quam curâ suorum
gia amore civium & caritate, quam curâ suorum
celebre. Liv.

AN. R. 537. d'écarter tous les autres Tuteurs, en
 Av. J.C. 235. leur déclarant que le Prince étoit en
 âge de gouverner par lui-même. Il avoit
 alors près de quinze ans. Ainsi, se dé-
 mettant le premier de la Tutelle qui lui
 étoit commune avec plusieurs Collé-
 gues, il réunit dans sa seule personne
 tout leur pouvoir. Les dispositions les
 plus sages des Princes mourans sont
 souvent peu respectées après leur mort,
 & rarement exécutées.

Caractère
 d'Hiéronyme.

Le ^a meilleur Prince du monde & le
 plus modéré, succédant à un Roi aussi
 chéri de ses sujets que l'avoit été Hié-
 ron, auroit eu bien de la peine à les
 consoler de la perte qu'ils venoient de
 faire. Mais, comme si Hiéronyme eût
 cherché, par ses vices, à le faire en-
 core plus regretter, il ne fut pas si-tôt
 monté sur le trône, qu'il fit connoître
 combien toutes choses étoient chan-
 gées. Ni le Roi Hiéron, ni Gélon son
 fils, pendant tant d'années, ne s'étoient
 jamais distingués du reste des citoiens
 par leur habillement, ni par aucune pa-
 rure qui sentît le faste. Ici l'on vit paroi-

^a Vix quidem t'li bono
 moderatoque regi facilis
 erat favor apud Syracusa-
 nos, succedenti tantæ ca-
 ritati Hieronis. Verùm
 enimverò Hieronymus,

velut suis viriis desidera-
 bilem efficere vellent avum,
 primo statim conspectu,
 omnia quàm disparia ef-
 sent, ostendit.

tre tout d'un coup Hiéronyme revêtu AN. R. 537.
AV. J. C. 215. de pourpre, le front ceint du diadème, environné d'une troupe de gardes armés. Quelquefois même il affectoit d'imiter Denys le Tyran, en sortant comme lui du palais sur un char tiré par quatre chevaux blancs. Tout^a le reste répondoit à cet équipage : un mépris marqué de tout le monde, des oreilles fières & dédaigneuses, une affectation à ne dire que des choses désobligeantes, un abord difficile, & qui le rendoit presque inaccessible non seulement aux étrangers, mais à ses Tuteurs même ; un raffinement pour trouver de nouvelles débauches, une cruauté qui alloit jusqu'à éteindre en lui tout sentiment d'humanité. Ce caractère odieux du jeune Roi jeta une si grande fraieur dans les esprits, que quelques-uns de ses Tuteurs se donnèrent eux-mêmes la mort, ou se condamnèrent à un exil volontaire.

Trois hommes seulement, Andronodore & Zoïppe, tous deux gendres d'Hiéron, & un certain Thrason,

^a Hunc tam superbum apparatus habitumque convenientes sequebantur mores, contemptus omnium, superbæ aures, contumeliosa dicta, rari aditus, non alienis modò, sed tutoribus etiam : libidines novæ, inhumana crudelitas,

AN. R. 537. avoient les entrées plus libres auprès
 AV. J. C. 215. du jeune Roi. Il les écoutoit peu sur
 tout le reste : mais , comme les deux
 premiers étoient ouvertement déclara-
 rés pour les Carthaginois , & le troi-
 sième pour les Romains , cette diffé-
 rence de sentimens , & les disputes
 souvent très-vives qui en étoient la
 suite , attiroient sur eux l'attention du
 Prince.

Conspiration
 contre Hiéro-
 nyme.

Liv. XXIV.

6.

Il arriva à peu près dans ce tems-
 là , qu'on découvrit une conjuration
 contre la vie d'Hiéronyme. On dénon-
 ça un des principaux conjurés , nom-
 mé Théodote. Appliqué à la question ,
 il avoua le crime pour lui-même : mais
 la violence des supplices les plus cruels
 ne fut pas capable de lui faire trahir ses
 complices. Enfin , comme s'il eût cédé
 à la force des tourmens , il chargea les
 meilleurs amis du Roi , quoiqu'innocens ,
 entre lesquels il nomma Thrason
 comme le Chef de toute l'entreprise ,
 ajoutant qu'ils n'auroient eu garde de
 s'y engager , s'ils n'avoient eu à leur
 tête un homme d'un aussi grand crédit.
 La chaleur que celui-ci avoit toujours
 fait paroître pour le parti des Ro-
 mains , rendit la déposition de Théo-
 dote vraisemblable : ainsi il fut sur le

champ exécuté avec ceux qu'on lui AN. R. 537.
AV. J.C. 215. avoit donnés pour complices, qui n'étoient pas moins innocens que lui. Pendant qu'on fit souffrir à Théodore les tourmens les plus rigoureux, aucun de ses complices ne se cacha, ni ne prit la fuite, tant ils comprérent sur sa fidélité & sa constance, & tant il eut lui-même de force pour garder un tel secret. Ainsi, par un événement des plus rares & des plus singuliers, une conspiration découverte ne fut pas pour cela une conspiration manquée, & ne laissa pas de réussir, comme nous le verrons bientôt.

La mort de Thrason, qui seul étoit Hiéronyme se déclare pour les Carthaginois.
Liv. XXIV. le lien & le nœud de l'alliance avec les Romains, laissa le champ libre aux partisans des Carthaginois. On envoya des Ambassadeurs à Annibal, pour traiter avec lui; & de son côté il envoya vers Hiéronyme un jeune Carthaginois de qualité, nommé, comme lui, Annibal; à qui il joignit Hippocrate & Epycyde, nés à Carthage d'une mère Carthaginoise, mais originaires de Syracuse, dont leur aïeul avoit été exilé. Après le Traité conclu avec Hiéronyme, le jeune Officier retourna vers son Général; les deux autres demeu-

AN. R. 537. rérent auprès du Roi avec la permis-
 AV. J.C. 215. sion d'Annibal. Le Roi envoya ses Am-
 bassadeurs à Carthage, pour rendre le
 Traité plus authentique. Les condi-
 tions étoient, » Qu'après qu'ils au-
 roient chassé les Romains de la Sici-
 le, sur quoi le jeune Prince comptoit
 comme sur une chose assurée, le
 fleuve Himéra, qui partage presque
 toute l'Ile, sépareroit la province
 des Carthaginois de son royaume. «
 Hiéronyme, enflé des louanges de ses
 flatteurs, demanda même quelque tems
 après » qu'on lui cédât toute la Sicile,
 » laissant aux Carthaginois pour leur
 » part l'Italie. « La proposition parut
 folle & téméraire à Annibal, comme
 elle l'étoit en effet : mais il dissimula,
 ne songeant qu'à tirer le jeune Roi du
 parti des Romains. Comment l'expé-
 rience de tous les siècles & de toutes
 les nations n'apprend-elle point aux
 Princes ce qu'ils doivent penser des
 flatteurs ?

Il traite indé-
 cemment les
 Ambassadeurs
 de Rome.

Sur le premier bruit de ce Traité,
 Appius Préteur de Sicile envoya des
 Ambassadeurs à Hiéronyme, pour re-
 nouveller l'alliance que les Romains
 avoient eue avec son Aïeul. Ce Prince,
 affectant un orgueil ridicule & dépla-
 cé,

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 289

cé, les reçut avec un air dédaigneux, AN. R. 537.
AV. J.C. 215.
» en leur demandant d'un ton moc-
» queur ce qui s'étoit passé à la jour-
» née de Cannes : que les Ambassa-
» deurs d'Annibal en racontaient des
» choses admirables : qu'il étoit bien
» aise d'en savoir la vérité par leur
» bouche, afin de se déterminer sur le
» choix de ses Alliés. « Les Romains
lui répondirent qu'ils reviendroient
quand il auroit appris à recevoir sé-
rieusement des Ambassadeurs, & se
retirèrent.

Hiéronyme ignoroit, sans doute,
que la raillerie ne convient point à un
Prince ; sur tout une raillerie offen-
sante & injurieuse, & cela au milieu
des affaires les plus graves & les plus
importantes. Mais il n'écoutoit que
son orgueil, & s'applaudissoit appa-
remment, parmi ses flatteurs, sur ce
langage, où il trouvoit une hauteur
digne d'un grand Roi. Tout le reste
de sa conduite étoit du même carac-
tère. Bientôt sa cruauté, & les autres
vices auxquels il se livroit aveuglé-
ment, lui attirèrent une fin malheu-
reuse. Ceux qui avoient formé la cons-
piration dont il a été parlé, suivirent
leur plan, & aiant trouvé une occasion

AN. R. 537. favorable le tuèrent dans un voiage
 A7. J. C. 215. qu'il faisoit de Syracuse au pays & dans
 la ville des Léontins. Voila où se ter-
 mina un règne très-court , mais rem-
 pli de desordres , d'injustices , & de
 violences.

Appius , qui prévoioit les suites de
 cette mort , donna avis de tout au Sé-
 nat , & prit toutes les précautions né-
 cessaires pour conserver la partie de la
 Sicile qui appartenoit aux Romains.
 J'omets toutes les violences qu'Hip-
 pocrate & Epicyde exercèrent à Syra-
 cuse , le meurtre funeste des Princef-
 ses issues d'Hiéron , la servitude où se
 trouvèrent réduits les malheureux ha-
 bitans de cette ville , forcés malgré
 eux à devenir les ennemis de Rome.

Hist. Anc.
Tome X.

J'ai traité ailleurs ces matières avec
 beaucoup d'étendue. Je me bornerai
 ici à ce qui regarde proprement les
 Romains.

Fabius em-
 pêche qu'O-
 racilius mari
 de sa nièce ne
 soit nommé
 Consul.

Liv. XXIV.
 8.

SUR LA FIN de cette année , le Con-
 sul Q. Fabius prit le chemin de Rome
 pour y présider à l'élection des Ma-
 gistrats de l'année suivante ; & aiant
 indiqué l'Assemblée du Peuple pour
 le premier jour convenable , tout en
 arrivant il se rendit dans le champ de
 Mars sans entrer dans la ville. Là ,

comme les jeunes * gens de la Centurie Anienſis , à laquelle il étoit échu par ſort de donner la première ſon ſuffrage , nommoient T. Otacilius avec M. Emilius Régillus pour Conſuls , Fabius fit faire ſilence , & parla de la ſorte. *Si nous avions la paix en Italie , ou que nous fuſſions en guerre avec un Général qui ne fût pas capable de profiter de notre négligence , je regarderois comme ennemi de votre liberté quiconque voudroit ſe rendre le cenſeur du choix qu'il vous plaît de faire. Mais , comme nos Généraux n'ont point fait de faute pendant cette guerre , & contre l'ennemi que nous avons à combattre , qui n'ait attiré quelque grand malheur à la République , vous ne devez pas employer moins de précaution , ni vous tenir moins ſur vos gardes , quand vous êtes prêts de donner vos ſuffrages pour nommer des Conſuls , que quand vous êtes ſur le point de donner bataille aux ennemis. Chacun de vous doit pour lors ſe dire à lui-même : C'eſt pour entrer en lice contre Annibal que je vais nommer un Conſul. Quelque précaution que nous prenions dans ce choix ,*

* Chaque Centurie étoit double. Il y avoit toujours deux Centuries correfpondantes , l'une des jeunes , l'autre des anciens , lesquel- les portoient le même nom.

Annibal a toujours de grands avantages sur nous. Il est dans l'exercice continuel du commandement des armées. Son autorité n'est point renfermée dans de certaines bornes, ni attachée à un certain tems. Il n'est point obligé de prendre la loi de personne. Il décide en souverain dans toutes les occasions, selon que les conjonctures lui paroissent le demander. Il n'en est pas de même de nos Consuls. Ils sont mis en place subitement : ils n'y sont que pour une année. A peine commencent-ils à être au fait, & à entamer les affaires, que leur tems finit, & qu'on leur envoie un successeur. Ces réflexions supposées, considérons maintenant quels sont ceux qu'on vient de nommer. M. Emilius Régillus est prêtre de Romulus; en sorte que nous ne saurions ni l'éloigner de Rome, ni l'y retenir, sans préjudicier aux affaires de la religion, ou à celles de la guerre. Pour T. Otacilius, il a épousé la fille de ma sœur, & en a des enfans. Mais vos bienfaits, Messieurs, soit envers mes ancêtres, soit envers moi-même, m'ont appris à ne point préférer les intérêts de ma famille à ceux de la République. Quand la mer est calme, il n'y a personne qui ne puisse conduire le vaisseau. Mais, lorsqu'il s'est

élevé une furieuse tempête, & que le navire est devenu le jouet des flots & des vents, c'est alors qu'on a besoin d'un homme de tête & de courage, d'un pilote habile & expérimenté. Nous ne navigeons pas sur une mer tranquille. Plus d'un orage a déjà été sur le point de nous submerger. C'est pourquoi nous ne saurions trop prendre de précautions pour bien choisir un homme capable de nous conduire au port. Nous vous avons mis à l'épreuve; Otacilius, dans des emplois moins considérables, dont vous ne vous êtes pas assez bien acquité, pour nous engager à vous en confier de plus importants. La flotte que vous avez commandée cette année avoit trois objets. Elle devoit ravager les côtes d'Afrique, mettre celles d'Italie en sûreté, & empêcher sur tout qu'on n'envoît de Carthage à Annibal des secours d'argent, d'hommes & de vivres. Elevez Otacilius au Consulat; Messieurs, s'il a rempli, je ne dis pas toutes ces vûes, mais une seule. Si, au contraire, pendant qu'il a été chargé du commandement de la flotte, Annibal a reçu tout ce qu'on lui a envoyé de Carthage, avec autant de sûreté que si la mer eût été entièrement libre; si les côtes d'Italie ont été plus infestées cette année que celles d'Afrique:

à quel titre Otacilius pourroit-il prétendre qu'on dût le choisir préférablement à tout autre pour commander contre Annibal ? Si vous étiez Consul, je penserois qu'à l'exemple de nos ancêtres, nous devrions créer un Dictateur ; & vous n'auriez pas lieu de vous étonner, ni d'être fâché qu'il se trouvât dans la République un meilleur Général que vous ne l'êtes. Personne n'est plus intéressé que vous à ne vous point trouver chargé d'un fardeau qui vous accableroit. Je reviens au point d'où je suis parti. Il résulte de tout ce discours, Messieurs, que nous ne pouvons apporter trop d'attention au choix de nos Consuls. Ce n'est qu'avec peine que je vous rappelle ici le souvenir de Trasimène & de Cannes. Mais, pour éviter de pareils malheurs, il est bon de se remettre quelquefois ces exemples devant les yeux. Héraut, citez la Centurie Aniensis, pour donner de nouveau son suffrage.

T. Otacilius fit beaucoup de bruit, & reprocha avec beaucoup de hauteur à son Oncle qu'il vouloit se faire continuer dans le Consulat. Mais Fabius ordonna à ses Licteurs de s'approcher d'Otacilius : &, comme il n'étoit point entré dans la ville, étant tout d'un coup venu dans le lieu où se tenoient

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 295
 les Assemblées, il l'avertit de prendre
 garde que les haches, marque du droit
 de vie & de mort, se portoient enco-
 re * devant lui. C'étoit faire entendre
 à Otacilius qu'il y alloit pour lui de la
 vie à continuer ses cris séditieux. Il se
 tut; & la Centurie privilégiée étant re-
 venue aux suffrages, nomma Fabius
 & Marcellus Consuls. C'étoit le qua-
 trième Consulat de Fabius, & le troi-
 sième de Marcellus, en comptant ce-
 lui auquel il avoit été nommé, mais
 qu'il avoit été obligé d'abdiquer. Tou-
 tes les autres Centuries furent du mê-
 me avis, sans qu'il y eût aucune varié-
 té de sentiment. On procéda ensuite à
 l'élection des Préteurs. Pour consoler
 Otacilius d'avoir manqué le Consulat,
 on le créa Préteur pour la seconde
 fois. Q. Fulvius Flaccus, qui étoit ac-
 tuellement revêtu de cette charge, fut
 continué. Les deux autres furent Q.
 Fabius fils du Consul, qui étoit ac-
 tuellement Edile Curule, & P. Cor-
 nelius Lentulus. Après la nomination
 des Préteurs, le Sénat ordonna par un
 Décret que Q. Fulvius, sans tirer au

AN. R. 537.
 AV. J. C. 216.

Fabius &
 Marcellus
 sont nommés
 Consuls.

* On ne peut point les
 haches devant les Consuls
 quand ils étoient dans la

ville. C'étoit Valérius Pu-
 blicola qui avoit introduit
 cette coutume.

AN. R. 537.
AV. J.C. 235.

sort , auroit le département de Préteur de la ville ; & que ce seroit lui , par conséquent , qui commanderoit dans Rome en l'absence des Consuls.

Nous venons de voir un rare exemple , & d'une merveilleuse docilité de la part de la Jeunesse d'une Centurie , qui renonce à son premier choix , sans hésiter , sur l'avis d'un sage Consul ; & d'une généreuse fermeté de la part de Fabius , qui oublie les considérations du sang & de la proximité , & n'est attentif qu'aux intérêts de la République. Mais ce qui paroît le plus admirable dans ce Consul , c'est d'avoir eu le courage de s'élever au dessus des bruits populaires , & des soupçons fâcheux qu'on pouvoit former contre lui , en jugeant qu'il ne donnoit l'exclusion à son Neveu , que pour se faire nommer lui-même Consul à sa place. Une grande ame , qui connoit ses dispositions intérieures , & qui fait qu'elles sont connues , ne craint point un pareil reproche ; & quand il y auroit lieu de le craindre , elle en fait le sacrifice à son amour pour la patrie , & à son devoir. En effet , ç'auroit été le trahir en quelque sorte , que de garder le silence dans une telle conjonc-

TI. SEMPRON. Q. FABIVS, CONS. 297

ture. Tout a le monde généralement AN. R. 537.
AV. J. C. 235 rendit justice à Fabius. On disoit que le besoin des affaires demandant qu'on mît à la tête des armées le plus habile Général qu'il y eût alors dans la République ; ce grand homme , ne pouvant se dissimuler à lui-même qu'il étoit ce Général nécessaire à l'Etat , avoit mieux aimé s'exposer à l'envie que cette démarche insolite & irrégulière pouvoit lui attirer , que de négliger les intérêts de sa patrie.

Près de quatre-vingts ans auparavant un autre Fabius avoit signalé son Val. Max.
IV. 1. zèle pour le bien public dans une occasion qui a quelque ressemblance avec ce qui vient d'être rapporté. C'est Q. Fabius Maximus Rullus. Voiant les Centuries disposées à nommer pour Consul son fils Q. Fabius Gurgés , il s'opposa autant qu'il put à cette nomination , non qu'il crût que son fils manquât de mérite pour remplir dignement cette place : mais il repré-

a Tempus ac necessitas belli , ac discrimen rerum faciebant , ne quis aut in exemplum exquireret , aut suspectum cupiditatis imperii Consullem haberet. Quin laudabant potius magnitudinem animi , quod , cum summo imperatore esse opus reipublicæ sciret , seque eum haud dubiè esse , minoris invidiam suam , si qua ex re oriretur , quam utilitatem reipublicæ , fecisset. Liv.

N v

298 Q. FAB. M. CL. MARCEL. CONS.

AN. R. 537.
AV. J. C. 235.

senta au Peuple qu'il étoit contre le bon ordre de mettre si souvent la première dignité de l'Etat dans une même famille. Or son bisaieul, son aieul, son père l'avoient exercée à diverses reprises, & lui-même avoit été cinq fois Consul. Le peuple n'eut point d'égard à son opposition. Mais Fabius, en renonçant à la tendresse paternelle, eut tout l'honneur d'un sacrifice qui devoit lui coûter cher.

Il y eut cette année deux inondations très-considérables. Le Tibre s'étant débordé dans les campagnes, abbatit plusieurs édifices, & fit périr un grand nombre d'hommes & d'animaux.

AN. R. 538.
AV. J. C. 234.

Q. FABIVS MAXIMVS IV.

M. CLAVDIVS MARCELLVS III.

Fabius & Marcellus entrent en charge.

Liv. XXIV.
9.

CETTE ANNÉE, qui étoit la cinquième de la guerre de Carthage, Fabius & Marcellus aiant pris possession du Consulat, attirèrent sur eux les yeux & l'attention de tous les citoyens. Il y avoit lontems qu'on n'avoit vû en place deux Consuls d'un si rare mérite. Le Sénat s'étant assemblé, continua dans leurs emplois tous ceux qui avoient actuellement quelque com-

Q. FAB. M. CL. MARCEL. CONS. 299

mandement. Il ordonna aussi qu'on AN. R. 538.
AV. J. C. 214.
Distribution
des troupes.
Liv. XXIV.
11. entretiendrait cette année dix huit Légions. Que les Consuls en prendroient chacun deux sous leurs ordres : qu'il y en auroit deux dans chacune des provinces de Gaule, de Sicile, & de Sardaigne : que le Préteur Q. Fabius en commanderoit deux dans l'Apulie : que Ti. Gracchus demeureroit aux environs de Lucérie, avec les deux qu'on avoit formées des esclaves qui s'étoient enrôlés volontairement : qu'on en laisseroit une au Proconsul C. Terentius Varron dans le canton de Picène ; une à M. Valerius, pour s'en servir aux environs de Brunduse, où il étoit avec une flotte, & que les deux dernières resteroient à Rome pour la garder. Les Consuls eurent ordre d'équiper un nombre de vaisseaux, qui joints à ceux qui étoient dans le port de Brunduse & dans les rades voisines, formassent pour cette année une flotte de cent cinquante navires.

Q. Fabius tint les Assemblées pour la création des Censeurs. Création des
Censeurs. M. Attilius Regulus, & P. Furius Philus furent élevés à cette dignité.

COMME on manquoit de matelots, Matelots
fournis par les
particuliers. les Consuls, en vertu d'un Décret du

Sénat, ordonnèrent que le citoien qui ou lui, ou son père, auroit été enregistré par les Censeurs L. Emilius & C. Flaminius comme possédant en fonds depuis deux mille cinq cens livres jusqu'à cinq mille livres, ou qui dans la suite auroit acquis ce bien, fourniroit un matelot païé pour six mois. Que celui qui auroit au dessus de cinq mille livres jusqu'à quinze mille, en fourniroit trois avec la paie d'une année entière. Que celui qui auroit au dessus de quinze mille livres jusqu'à cinquante mille, en donneroit cinq. Que celui qui auroit au dessus de cinquante mille livres, en donneroit sept. Enfin, que les Sénateurs en fourniroient huit avec la paie d'une année. Les matelots qui furent levés en vertu de cette Ordonnance, aiant été armés & équipés par leurs maîtres, s'embarquèrent avec du biscuit pour trente jours. Ce fut pour la première fois que la flotte des Romains fut fournie de matelots aux dépens des particuliers.

Annibal retourne en
Campanie.
Liv. XXIV.
22.

Ces préparatifs, beaucoup plus considérables qu'ils n'avoient jamais été, firent craindre aux habitans de Capoue, que la campagne ne s'ouvrit.

cette année par le siège de leur ville. AN. R. 538.
AV. J.C. 214.
C'est pourquoi ils envoièrent des Ambassadeurs à Annibal, pour le prier de faire approcher son armée de Capoue, en lui représentant » qu'on levoit à Rome des armées pour l'assiéger ; & » que de toutes les villes qui avoient » abandonné le parti des Romains, il » n'y en avoit point contre laquelle » ils fussent plus irrités. « La consternation avec laquelle ils portèrent cette nouvelle à Annibal, obligea ce Général de se hâter pour prévenir les Romains. Ainsi étant parti d'Arpi, il vint se camper à Tifate dans son ancien camp, au dessus de Capoue. Ensuite, ayant laissé un corps de Numides & d'Espagnols pour la garde de son camp, & pour celle de Capoue, il s'approcha de Pouzoles (*Puteoli*) pour tâcher de s'en rendre maître.

Fabius n'eut pas plutôt appris qu'Annibal avoit quitté Arpi pour retourner dans la Campanie, qu'il partit pour se mettre à la tête de son armée, marchant jour & nuit avec une extrême diligence. Il ordonna en même tems à Ti. Gracchus de quitter Lucérie, & de venir avec ses troupes du côté de Bénévent ; & au Préteur Q. Fabius son

Les Généraux
Romains se
rendent tous
à leurs départe-
mens.

filz, d'aller prendre la place de Gracchus auprès de Lucérie. En même tems deux Préteurs partirent pour la Sicile : P. Cornelius pour se rendre à son armée ; Otacilius, pour aller prendre le commandement de sa flotte, & veiller à la sûreté des côtes. Tous enfin se rendirent à leurs départemens : & ceux qu'on avoit continués dans leurs emplois, eurent ordre de rester dans les postes où ils étoient l'année précédente.

Ce fut en ces tems ci que commença la négociation entre Annibal & les Tarentins, qui aboutit enfin à la prise de Tarente. Cinq jeunes gens des plus illustres familles de cette ville vinrent trouver Annibal, & lui firent espérer que cette ville se rendroit à lui dès qu'il en auroit fait approcher ses troupes. Elle étoit fort à sa bienséance, pour y faire aborder Philippe, en cas qu'il vînt en Italie. Il leur promit de marcher au plutôt de ce côté, les exhortant cependant à mettre toutes choses en état de leur part pour faire réussir l'entreprise. Il resta quelque tems en Campanie, & fit de nouvelles tentatives sur Pouzoles & sur Nole, mais aussi inutiles que les premières.

HANNON & Ti. Gracchus étoient partis, comme de concert, le premier du pays des Brutiens avec un corps considérable d'Infanterie & de Cavalerie, & l'autre de son camp de Lucérie, pour s'approcher de Bénévent. Le Romain entra d'abord dans la ville. Mais aiant appris qu'Hannon étoit campé à trois milles de là sur les bords du Calore, & qu'il faisoit le dégât dans les campagnes voisines, il sortit aussi de Bénévent, & s'étant campé environ à mille pas de l'ennemi, il rassembla ses soldats pour les haranguer. La plupart étoient des esclaves, qui, depuis deux ans entiers qu'ils étoient dans le service, aimoient mieux mériter leur liberté par des actions, que de la demander par des paroles. Il s'étoit pourtant aperçu, en sortant des quartiers d'hiver, de quelques murmures confus. Ils s'étoient plaints d'un si long esclavage, se demandant les uns aux autres s'ils ne se verroient jamais libres. Gracchus prit de là occasion d'écrire au Sénat, pour lui faire connoître ce qu'ils méritoient, plutôt que ce qu'ils demandoient. Il lui représenta, » qu'ils avoient servi jusques-là avec » autant de fidélité que de courage,

AN. R. 518,
AV. J.C. 214.

Combat entre Hannon & Gracchus près de Bénévent. Les Romains remportent la victoire.

Gracchus accorde la liberté aux esclaves.

Liv. XXIV.
14-16.

» & que , pour être de bons & vrais
 » soldats , il ne leur manquoit que la
 » liberté. « Le Sénat l'avoit laissé le
 maître de faire là dessus tout ce qu'il
 jugeroit le plus à propos pour le bien
 de la République.

Avant donc que d'en venir aux mains
 avec les ennemis , il déclara à ses sol-
 dats : » Que le tems étoit venu d'ob-
 » tenir cette liberté qu'ils desiroient
 » depuis si lontems , & avec tant d'ar-
 » deur. Que dès le lendemain il com-
 » battrait l'ennemi en rase campagne :
 » que là , sans craindre d'embûches ,
 » on auroit lieu de faire paroître son
 » courage & sa bravoure. Que quicon-
 » que lui apporteroit la tête d'un en-
 » nemi , recevrait sur le champ la li-
 » berté pour récompense : mais qu'il
 » puniroit du supplice des esclaves
 » ceux qui lâcheroient pié , & aban-
 » donneroient leur poste. Que leur
 » fort étoit entre leurs mains. Qu'ils
 » avoient pour caution de sa promef-
 » se , non seulement sa parole , mais
 » l'autorité du Consul Marcellus , &
 » celle de tout le Sénat , qu'il avoit
 » consultés sur cet article , & qui l'a-
 » voient laissé le maître de tout. « Il
 leur fit la lecture des lettres de Mar-

cellus , & de l'Arrêt du Sénat. Ils pouf-
 sérent aussitôt des cris de joie , & tous ,
 d'un commun accord , demandoient
 fièrement qu'on les menât contre l'en-
 nemi , & qu'on leur donnât sur le
 champ le signal du combat. Gracchus
 les congédia , après leur avoir promis
 la bataille pour le lendemain. Alors
 pleins de joie , sur tout ceux que la
 seule action du jour suivant devoit ti-
 rer de la servitude , ils passèrent le re-
 ste de la journée à préparer leurs ar-
 mes , & à les mettre en état de bien
 seconder leur courage.

AN. R. 538.

AV. J.C. 214.

Le lendemain , dès qu'on eut don-
 né le signal , ils s'assemblèrent les pre-
 miers autour de la tente de Gracchus ;
 & ce Général rangea ses troupes en
 bataille au lever du soleil. Les Car-
 thaginois ne refusèrent pas de com-
 battre. Leur armée étoit composée de
 dix-sept mille hommes d'Infanterie ,
 la plupart Brutiens ou Lucaniens ; &
 de douze cens Cavaliers , tous Numi-
 des & Maures , excepté un petit nom-
 bres d'Italiens qui y étoient mêlés. Il
 paroît que celle des Romains étoit d'u-
 ne égale force. On combattit lontems ,
 & avec beaucoup de chaleur. Pendant
 quatre heures , la victoire demeura in-

certaine entre les deux partis. Rien n'embarassoit davantage les Romains, que les têtes des ennemis dont ils vouloient s'assurer, parce qu'on y avoit attaché leur liberté. Car à mesure qu'un soldat avoit bravement tué un ennemi, il perdoit d'abord un tems considérable à lui couper la tête au milieu du tumulte & du désordre; & quand il en étoit enfin venu à bout, la nécessité de la tenir & de la garder occupant une de ses mains, le mettoit hors d'état de combattre, de sorte que la bataille étoit abandonnée aux lâches & aux timides. Gracchus, averti par les Tribuns Légionnaires que ses soldats ne bleissoient plus aucun des ennemis qui étoient en état de se défendre; qu'ils étoient tous occupés à couper les têtes des morts, & qu'ils les tenoient ensuite à la main au lieu de leurs épées, il leur fit dire promptement » de jeter ces têtes par terre; » que leur valeur s'étoit fait assez connaître, & que ceux qui auroient fait » leur devoir étoient assurés d'avoir la » liberté.

Alors le combat recommença tout de nouveau, & Gracchus envoya aussi sa Cavalerie contre l'ennemi. Les Nu-

Q. FAB. M. CL. MARCEL. CONS. 307

mides étant venus à sa rencontre , & AN. R. 538.
AV. J.C. 214. les Cavaliers ne combattant pas avec moins d'ardeur que les gens de pié , la victoire devint encore une fois douloureuse. Les deux Généraux animoient leurs soldats de la main & de la voix. Gracchus représentoit aux siens qu'ils n'avoient affaire qu'à des Brutiens & des Lucaniens tant de fois vaincus. Hannon reprochoit aux Romains qu'ils n'étoient que des esclaves , à qui l'on avoit ôté leurs chaînes pour leur faire prendre les armes. Enfin Gracchus déclara à ses soldats , qu'il n'y avoit point de liberté pour eux , à moins que ce jour-là l'ennemi ne fût vaincu & mis en fuite.

Cette menace les anima tellement , que poussant de nouveaux cris , & devenus dans le moment comme d'autres hommes , ils se jettèrent sur l'ennemi avec une furie que rien ne fut capable de soutenir. D'abord la première ligne , puis la seconde , & enfin tout le corps de bataille fut rompu. Tous prirent ouvertement la fuite , & regagnèrent leur camp avec tant d'effroi & de consternation , qu'aucun ne se mit en devoir d'en défendre les portes contre les Romains , qui y entrèrent pêle-

AN. R. 538.
AV. J. C. 214.

mêle avec les vaincus, & y recommencèrent un nouveau combat, plus embarrassé dans un espace si étroit, mais par la même raison plus sanglant. Dans ce tumulte, les prisonniers Romains, pour seconder leurs compatriotes, s'assemblèrent en un corps, & s'étant saisis des armes qu'ils trouvèrent sous leur main, attaquèrent les Carthaginois par derrière, & leur fermèrent le chemin de la fuite. C'est pourquoi d'une si grande armée, à peine s'en sauvait-il deux mille hommes, presque tous Cavaliers, avec leur Commandant. Tout le reste fut tué. On prit trente-huit drapeaux. Gracchus perdit environ deux mille hommes. Tout le butin fut abandonné aux soldats, excepté les prisonniers, & les animaux qui feroient reconnus & revendiqués par leurs maîtres dans l'espace de trente jours.

Légère punition des lâches.

Liv. XXIV.
26.

Les vainqueurs étant retournés dans leur camp, quatre mille esclaves qui avoient combattu avec moins de courage que leurs compagnons, & qui n'étoient pas entrés avec eux dans le camp des ennemis, se retirèrent sur la colline-prochaine, pour éviter le châtiment qu'ils croient avoir mérité.

Le lendemain , un Tribun des soldats les ramena au camp dans le tems que Gracchus , ayant assemblé son armée , commençoit à haranguer. D'abord , il donna aux vieux soldats les louanges & les récompenses qu'ils méritoient , à proportion de la valeur que chacun d'eux avoit fait paroître eu cette occasion. Ensuite , s'adressant à ceux qui étoient encore esclaves , il leur dit , que dans un jour si heureux , il aimoit mieux les louer tous en général & sans distinction , que de faire des reproches à aucun d'eux. Qu'ainsi il les déclaroit tous libres , & qu'il prioit les dieux que ce fût pour l'honneur & l'avantage de la République. Ils poussèrent de grands cris de joie , & s'embrassant & se félicitant les uns les autres , ils levoient les mains vers le ciel , & souhaitoient toutes sortes de prospérités au Peuple Romain , & à leur Général. On a vit bien alors , comme Tite Live le dit ailleurs , que de tous les biens il n'y en a point de plus agréable à l'homme , que la liberté.

Alors Gracchus , ayant repris la pa-

a Ut facile appareret , nihil omnium honorum
 multitudini gratius quàm libertatem , esse. Liv.
 XXXIII. 32.

AN. R. 138.
AV. J. C. 214.

role : *Avant que de vous avoir tous éga-
lés , leur dit-il , par la liberté que je
viens de vous donner , je n'ai point vou-
lu mettre une distinction odieuse parmi
vous. Mais présentement que je me suis
acquité de ma parole , & de celle que je
vous avois donnée au nom de la Républi-
que , pour ne pas confondre la valeur avec
la lâcheté , je me ferai donner les noms
de ceux qui , pour éviter les reproches &
la punition que méritoit leur faute , se
sont séparés d'avec leurs compagnons ; &
en les faisant paroître devant moi les uns
après les autres , je les obligerai de me
promettre avec serment , que tant qu'ils
porteront les armes , ils resteront debout
en prenant leurs repas , à moins que la
maladie ne les en empêche. Vous devez
souffrir cette mortification avec patience
& sans plainte , pour peu que vous fassiez
réflexion qu'on ne pouvoit pas punir plus
légalement votre lâcheté.*

Joie des vic-
torieux en re-
tournant à
Bénévent. Re-
pas que leur
donnent les
habitans.

Ibid. 16.

Après ce discours , il ordonna qu'on
pliât bagage & qu'on se mît en mar-
che. Les soldats , en portant le butin
sur leurs épaules , ou en le faisant mar-
cher devant eux , retournèrent à Béné-
vent en chantant & en dansant , avec
des transports de joie si éclatans , qu'on
les eût pris pour des convives qui sor-

roient d'un festin , & non pour des sol- AN. R. 538.
AV. J.C. 214
dats qui revenoient de la bataille. Les
habitans sortirent de la ville en foule ,
pour aller au devant d'eux. Ils leur
prodiguoient toutes sortes de témoi-
gnages de joie & de félicitation. C'é-
toit à qui les inviteroit à venir manger
& loger chez soi. Les repas étoient
tout préparés dans la cour de chaque
particulier ; & ils pressoient les soldats
d'entrer , & prioient Gracchus de leur
permettre de boire & manger avec
eux. Gracchus y consentit , à condi-
tion qu'ils mangeroient tous en pu-
blic. Les habitans dressèrent donc de-
vant leurs maisons des tables , sur les-
quelles ils portèrent tout ce qu'ils
avoient préparé. Ceux qui venoient
de recevoir la liberté , avoient sur la
tête des bonnets de laine blanche , qui
en étoient la marque. Les uns étoient
sur des lits , suivant l'usage de ce tems-
là ; (je parlerai dans la suite de la ma-
nière dont les Romains étoient à ta-
ble) les autres étoient debout , &
tout à la fois , mangeoient , & servoient
leurs compagnons. Gracchus trouva
ce spectacle si singulier & si nouveau ,
qu'étant de retour à Rome , il le fit
peindre & plaça le tableau dans le

AN. R. 538.
AV. J.C. 214

temple de la liberté, que son père avoit fait bâtir sur le mont Aventin des deniers qui provenoient des amendes, & dont il avoit fait aussi la dédicace.

Nouvel avantage de Marcellus sur Annibal.

Liv. XXIV.
17.

PENDANT que ces choses se passoient à Bénévent, Annibal, après avoir ravagé tout le pays aux environs de Naples, alla camper dans le voisinage de Nole. Quand le Consul Marcellus eut appris qu'il approchoit, il ordonna au Propréteur Pomponius de le venir joindre avec l'armée qui étoit campée au dessus de Sueffule, & se mit aussitôt en devoir d'aller au devant d'Annibal, & de le combattre. Pendant le silence de la nuit, il fit sortir Claude Néron avec l'élite de sa Cavalerie par la porte la plus éloignée de l'ennemi, & lui ordonna, après qu'il auroit fait un grand circuit, de s'approcher peu à peu, & en se tenant couvert, de l'endroit où étoient les Carthaginois; & enfin, quand il verroit l'action engagée, de les venir tout d'un coup attaquer par derrière. Néron n'exécuta point ces ordres, soit qu'il se fût égaré en chemin, ou que le tems lui eût manqué. Le combat s'étant donné sans lui, les Romains ne laissèrent pas d'avoir l'avantage: mais, n'étant

n'étant pas secondés de la Cavalerie, leur projet ne réussit pas comme ils l'avoient espéré. Marcellus n'osant pas poursuivre les ennemis dans leur fuite, fit retirer ses soldats quoique vainqueurs. Cependant Annibal perdit ce jour-là plus de deux mille hommes. Marcellus n'en perdit pas en tout quatre cens. Vers le coucher du soleil, Néron aiant inutilement fatigué ses hommes & leurs chevaux pendant un jour & une nuit, arriva sans avoir seulement vû l'ennemi. C'est une grande douleur pour un habile Général qui a formé un projet important, de le voir avorter par l'imprudence ou le peu de tête de celui sur qui il s'en étoit reposé pour l'exécution. Aussi le Consul fit-il une réprimande bien vive à Néron jusqu'à lui reprocher qu'il n'avoit tenu qu'à lui qu'on ne rendît à Annibal la journée de Cannes. Le lendemain Marcellus mit encore ses troupes en bataille : mais Annibal ne sortit point de son camp, avouant tacitement qu'il se reconnoissoit vaincu. Le troisième jour il se retira à la faveur de la nuit; & renonçant à la conquête de Nole qu'il avoit tant de fois tentée inutilement, il marcha vers Ta-

AN. R. 538.
AV. J.C. 214.

§ 14 Q. FAB. M. CL. MARCEL. CONS.

AN. R. 518.

AV. J. C. 214.

Sévérité des

Censeurs à

Rome.

Liv. XXIV,

18,

rente, où il espéroit de mieux réussir.

LES ROMAINS n'avoient pas moins

d'attention aux affaires du dedans, qu'à

celles de la guerre, & n'y montroient

pas moins de courage & d'élévation

d'ame. Les Censeurs, libres du soin

de faire construire ou réparer les édifi-

ces publics, parce qu'il n'y avoit point

d'argent dans le Trésor, s'appliqué-

rent uniquement à réformer les mœurs

des citoiens, & à corriger les abus que

la guerre avoit introduits, semblables

aux mauvaises humeurs que les corps

contractent dans les longues maladies,

D'abord ils firent appeller devant eux

ceux qui étoient accusés d'avoir vou-

lu, après la bataille de Cannes, aban-

donner la République, & sortir de l'I-

talie. L. Cécilius Métellus, alors Que-

teur, étoit le plus considérable d'en-

tre eux. Il eut ordre, & ses complices

après lui, de comparoitre au tribunal

des Censeurs; & n'ayant pu se justifier,

ils demeurèrent convaincus d'avoir te-

nu des discours contraires aux intérêts

de la République, & qui tendoient à

former une conjuration pour abandon-

ner l'Italie.

Après eux on fit comparoitre ces

interprètes trop habiles à trouver des

Q. FAB. M. CL. MARCEL. CONS. 315
subterfuges pour se dispenser du ser-^{AN. R. 538.}
ment : ces Députés frauduleux , qui^{AV. J.C. 214.}
ayant juré à Annibal qu'ils revien-
droient dans son camp , croioient s'être
acquités de leur parole en y ren-
trant un instant sous un prétexte ima-
ginaire. La doctrine des équivoques
n'est pas nouvelle : mais il est bien re-
marquable qu'elle étoit condamnée &
punie sévèrement même dans le paga-
nisme.

Tous ceux dont on vient de parler
furent punis de la plus grande peine
que pussent infliger les Censeurs. Ils
furent privés de tout suffrage dans les
Assemblées , chassés de leurs Tribus ,
& ne conservèrent la qualité de ci-
toiens que pour paier les impôts. Et
ceux d'entr'eux qui étoient Chevaliers
Romains , furent dégradés , & on leur
ôta le cheval que la République leur
entretenoit.

Ils traitèrent avec la même sévérité
tous ceux des jeunes gens qui n'a-
voient point servi depuis quatre ans ,
sans avoir été malades , ou avoir quel-
que autre raison bonne & valable. Il
s'en trouva plus de deux mille de cette
espèce.

Cette rigueur des Censeurs fut sui-

AN. R. 538. vie d'un Arrêt du Sénat non moins sé-
 AV. J.C. 214. vére. Il condannoit tous ceux que les
 Censeurs avoient notés à servir dans
 l'infanterie comme simples piétons , à
 passer en Sicile , & à se joindre à l'ar-
 mée de Cannes , sans espérance d'ob-
 tenir leur congé , que quand Annibal
 auroit été chassé de l'Italie.

On peut juger par tout ce qui vient
 d'être dit , combien la sage rigidité de
 la Censure étoit propre à contenir les
 citoyens par la crainte , à maintenir le
 bon ordre dans toutes les parties de la
 République , à faire observer les cou-
 tumes & les réglemens ; combien , en
 un mot , elle étoit une puissante bar-
 rière contre les vices , contre les désor-
 dres , contre le violement des loix ,
 contre la corruption & le dérèglement
 des mœurs , qui va toujours en croîs-
 sant , à moins qu'on ne lui oppose de
 tems en tems de fortes digues pour en
 arrêter ou du moins pour en affoiblir
 le cours.

Preuves ad- Comme les Censeurs ne voioient
 mirables de point d'argent dans le Trésor, ils ne fai-
 amour du soient point les marchés ordinaires soit
 bien public pour l'entretien des temples , soit pour
 dans plusieurs particuliers.
 Liv. XXIV. d'autres dépenses courantes de cette
 18. espèce. Ceux qui avoient coutume de

faire ces sortes de marchés s'étant pré-
sentés devant les Censeurs, les exhor-
tèrent à traiter avec eux de la même
façon que si le Trésor étoit en état de
fournir de l'argent, & déclarèrent qu'au-
cun d'eux n'en demanderoit avant la fin
de la guerre.

Ensuite les maîtres des soldats que
Gracchus avoit mis en liberté auprès
de Bénévent, s'assemblèrent & déclara-
rent pareillement, qu'encore que les
Magistrats chargés de faire la banque
au nom de la République les eussent
fait appeler pour recevoir le prix de
leurs esclaves, ils ne vouloient point
recevoir d'argent que la guerre ne fût
terminée.

Cette conspiration générale à sou-
lager le Trésor épuisé, engagea aussi
ceux qui étoient chargés de l'argent
des mineurs & de celui des veuves,
à le confier à la République, persua-
dés qu'il n'y avoit point d'asyle plus
sacré & plus inviolable que la foi pu-
blique, ni où l'on pût placer plus sû-
rement ce précieux dépôt : NUSQUAM
EAS (PECUNIAS) TUTIUS SANCTIUS-
QUE DEPONERE CREDITIBUS, QUI
DEFEREBANT, QUAM IN PUBLICA FIDE.
Grand éloge pour un Etat!

AN. R. 538.
AY. J. C. 214.

Cette générosité & ce désintéressement des particuliers passa de la ville dans le camp. Les Cavaliers & les Capitaines ne voulurent point recevoir leur paie : & ceux qui la recevoient , étoient traités d'hommes mercénaires & sans honneur.

Où trouve-t-on un pareil zèle , & un pareil amour du bien public ? Mais aussi où trouve-t-on une bonne foi pareille à celle qui étoit à Rome comme la base du gouvernement ? On a raison de la regarder comme la plus sûre ressource des Etats : mais afin qu'elle soit telle, il ne faut point souffrir que dans aucun cas on lui donne jamais la moindre atteinte.

Casilin repris
par Fabius.
Liv. XXIV.
19.

LE CONSUL Q. Fabius étoit campé auprès de Casilin , qui étoit défendu par une garnison de deux mille Campaniens , & de sept cens Carthaginois. Le Magistrat de Capoue armoit indifféremment les esclaves & le peuple , pour venir fondre sur le camp des Romains pendant que le Consul songeoit à s'emparer de Casilin. Fabius étoit exactement informé de ce qui se tramoit à Capoue. C'est pourquoi il envoya à Nole vers son Collègue , pour lui faire entendre „ qu'il falloit

Q. FAB. M. CL. MARCEL. CONS. 319

» absolument opposer une autre armée AN. R. 538,
» aux efforts des Campaniens, pen- AV. J.C. 214.
» dant qu'il attaquoit Casilin avec la
» sienne. Qu'il le prioit donc de venir
» avec ses troupes, en laissant à Nole
» un petit nombre de soldats pour la
» garder; ou que, si sa présence y étoit
» nécessaire, & que cette ville eût en-
» core à craindre des entreprises d'An-
» nibal, en ce cas lui (Fabius) mande-
» roit Gracchus qui étoit à Bénévent.
Marcellus aiant reçu le courrier de son
Collègue, laissa deux mille hommes à
Nole, & vint lui-même à Casilin avec
le reste de l'armée. Son arrivée obligea
les Campaniens, qui se mettoient déjà
en mouvement, de se tenir en repos.
Ainsi Casilin se vit attaqué tout à la
fois par deux armées Consulaires.
Comme les soldats Romains, en ap-
prochant trop près des murailles, re-
cevoient beaucoup de blessures sans
remporter de grands avantages, Fa-
bius étoit d'avis qu'on renonçât à l'at-
taque d'une bicoque, qui leur donnoit
autant de peine qu'auroit pu faire une
place considérable; & sur tout aiant
sur les bras des affaires bien plus im-
portantes. Il étoit sur le point de se re-
tirer, lorsque Marcellus lui représenta,

„ Que ^a si , d'un côté les grands Géné-
 „ raux ne devoient pas tenter indiffé-
 „ remment toutes sortes d'entreprises ,
 „ d'un autre ils ne devoient pas aussi
 „ renoncer aisément à celles qu'ils
 „ avoient une fois formées , parce que
 „ la réputation , dans la guerre , a pour
 „ l'ordinaire de grandes suites , & con-
 „ tribue beaucoup aux bons & aux
 „ mauvais succès. « Fabius se rendit à
 cet avis , & poursuivit le siège. Alors
 les Romains firent avancer leurs man-
 telets , & dressèrent contre les murail-
 les toutes les machines dont on avoit
 coutume de se servir dans ces tems-là.
 Les Campaniens , qui étoient en gar-
 nison dans Casilin , effraïés de ces pré-
 paratifs , demandèrent à Fabius qu'il
 leur permît de se retirer à Capoue en
 toute sûreté. Il en étoit déjà sorti un
 petit nombre , lorsque Marcellus s'em-
 para de la porte par laquelle ils s'écha-
 poient. Il fit main basse d'abord indif-
 féremment sur tous ceux qu'il rencon-
 tra à la porte ; puis , étant entré de for-
 ce dans la ville , sur tous ceux qu'il

a Marcellus , multa gna famæ momenta in
 magnis ducibus sicut non utramque partem fie-
 aggre dienda , ita semel rent , tenuit ne irritò in-
 aggressis non dimittenda cepto abiretur. Liv.
 esse , dicendo , quia ma-

trouva à sa rencontre. Environ cinquante Campaniens, qui étoient sortis des premiers, s'étant réfugiés auprès de Fabius, reçurent de lui une escorte qui les conduisit jusqu'à Capoue. Les prisonniers tant Campaniens que Carthaginois, furent envoyés à Rome, & enfermés dans les prisons. Pour ce qui est des habitans, ils furent enlevés & distribués dans les villes voisines.

Dans le même tems un détachement de l'armée de Gracchus, qui étoit dans la Lucanie, s'étant répandu sans précaution dans le plat pays pour le ravager, fut attaqué par Hannon, qui eut sa revanche de la perte qu'il avoit faite auprès de Bénévent.

Diverses petites expéditions.

Liv. XXIV.

20.

Marcellus étoit retourné à Nole, & Fabius avoit passé dans le Samnium. Ce dernier réduisit de gré ou de force plusieurs villes : dans la prise desquelles vingt-cinq mille des ennemis furent ou tués, ou faits prisonniers. Le Consul envoya à Rome trois cens soixante & dix déserteurs, qui furent tous précipités du haut du Roc Tarpeïen, après avoir été battus de verges dans la place des Assemblées. Marcellus fut retenu à Nole par une maladie qui l'empêcha d'agir.

Annibal cependant étoit arrivé près de Tarente. Il ne s'y fit aucun mouvement en sa faveur, parce que la garnison avoit été augmentée sur le premier bruit de sa marche. Reconnoissant qu'on l'avoit flaté d'une vaine espérance, il retourna vers l'Apulie. Lorsqu'il fut arrivé à Salapie, comme le lieu lui parut commode pour des quartiers d'hiver, & qu'on étoit sur la fin de la campagne, il y fit transporter tous les blés qu'il put enlever aux environs de Métapont & d'Héraclée.

§. II.

Marcellus, l'un des Consuls, est chargé de la guerre en Sicile. Epicyde & Hippocrate sont créés Préteurs à Syracuse. Ils animent le peuple contre les Romains. Sage discours d'un Syracusain dans l'Assemblée. On conclut à la paix avec les Romains. Epicyde & Hippocrate troublent tout à Syracuse, & s'en rendent maîtres. Marcellus prend la ville de Léonce : puis il s'approche de Syracuse. Il l'assiège par terre & par mer. Terrible effet des machines d'Archimède. Sambuques de Marcellus. Il change le siège en blocus. Réflexion sur Archimède, & sur

ses machines. Différentes expéditions de Marcellus dans la Sicile pendant le blocus. Pinarius, Commandant de la garnison d'Enna, dissipe les mauvais desseins des habitans par une exécution sanglante. Les soldats relegués en Sicile députent vers Marcellus, pour être rétablis dans le service. Marcellus écrit au Sénat en leur faveur. Réponse sévère du Sénat. Marcellus délibère s'il quittera ou s'il continuera le siège de Syracuse. Il ménage dans la ville une intelligence qui est découverte. Prise d'une partie de la ville. Larmes de Marcellus. Divers événemens suivis de la prise de tous les différens quartiers de Syracuse. La ville est livrée au pillage. Mort d'Archimède. La Sicile entière devenue province des Romains. Marcellus règle les affaires de Sicile avec beaucoup d'équité & de désintéressement. Dernière action de Marcellus dans la Sicile : victoire remportée sur Hannon.

AN. R. 538.
AV. J. C. 214.

LA MORT d'Hiéronyme avoit moins rapproché des intérêts & du parti de Rome les esprits des Syracusains, qu'elle ne leur avoit donné des Généraux habiles & entreprenans en la personne

Matcellus, l'un des Consuls, est chargé de la guerre en Sicile.
Liv. XXIV.

AN. R. 538.
AV. J.C. 214.

d'Hippocrate & d'Epicyle. C'est ce qui déterminâ les Romains, qui craignoient qu'il ne s'élevât une guerre dangereuse dans la Sicile, à y faire passer Marcel-lus l'un des Consuls, pour y prendre la conduite des affaires.

Avant qu'il y arrivât, il s'étoit passé à Syracuse bien des choses tristes & affreuses, dont on peut voir la descrip-tion ailleurs. En dernier lieu, on y avoit associé au collège des Préteurs

Hist. anc.
Tome X.

Epicyle &
Hippocrate
sont créés
Préteurs à
Syracuse.

Liv. XXIV.
27.

Epicyle & Hippocrate, tous deux at-tachés à la fortune & aux intérêts d'An-nibal, comme on l'a dit auparavant.

Les nouveaux Préteurs ne firent pas connoître d'abord leur intention, quel-que fâchés qu'ils fussent de ce qu'on avoit envoyé des Ambassadeurs à Ap-pius, pour lui demander une trêve de dix jours; & de ce qu'après l'avoir ob-tenuë, on en avoit fait partir d'autres, pour renouveler avec les Romains le Traité d'alliance auquel Hiéronyme avoit renoncé. Appius commandoit alors auprès de Murgence * une flotte de cent vaisseaux; & de là observoit les mouvemens que produiroit parmi les Syracusains la liberté qu'on venoit de

* Ville vers l'embou- | à la partie Orientale de
chure du fleuve Simæthus, | l'Ile.

leur rendre , & qui n'avoit pas encore pris une forme bien constante & bien solide. En attendant , il envoya à Marcellus , qui arrivoit en Sicile , les Députés des Syracusains. Le Consul apprit d'eux les conditions de paix que l'on proposoit : & les trouvant raisonnables , il envoya de son côté des Ambassadeurs à Syracuse , pour conclure la paix , & renouveler l'ancienne alliance avec les Préteurs mêmes.

Les Ambassadeurs Romains trouvèrent , en y arrivant , l'état des choses bien changé. Hippocrate & Epicyde , croiant n'avoir plus rien à craindre depuis qu'ils avoient appris que la flotte des Carthaginois étoit arrivée au promontoire de Pachin , d'abord par de sourdes menées , puis par des plaintes ouvertes , avoient inspiré à tout le monde une grande aversion pour les Romains , en faisant entendre qu'on songeoit à leur livrer Syracuse. La démarche d'Appius , qui s'étoit approché de l'entrée du port avec ses vaisseaux pour encourager ceux du parti Romain , fortifia de nouveau ces soupçons & ces accusations , de sorte que la multitude courut tumultuellement pour empêcher les Romains de mettre

AN. R. 538,
AV. J. C. 214.

Ils animent le
peuple contre
les Romains.
Liv. XXIV,
28.

AN. R. 538.
AV. J. C. 214.

pié à terre , supposé qu'ils en eussent le dessein.

Sage discours
d'un Syracu-
sain dans
l'Assemblée.

Dans ce trouble & cette confusion , on jugea à propos de convoquer l'Assemblée du Peuple. Les avis y furent fort partagés , & la chaleur des disputes faisoit craindre quelque sédition. Alors Apollonide , l'un des principaux du Sénat , fit un discours très-sage , & autant salutaire qu'il pouvoit l'être dans la conjoncture présente. » Il fit » voir que jamais ville n'avoit été plus » près ou de sa perte ou de son salut , » que l'étoit actuellement Syracuse. » Que si tous , d'un consentement unanime , se rangeoient ou du côté des » Romains , ou de celui des Carthaginois , leur état seroit heureux. » Mais que s'ils se partageoient de » sentimens , la guerre ne seroit ni plus » vive ni plus dangereuse entre les Romains & les Carthaginois , qu'entre » les Syracusains mêmes divisés les » uns contre les autres , puisque chaque faction auroit dans l'enceinte » des mêmes murailles , ses troupes , » ses armes , & ses Généraux. Que ce » qu'il y avoit donc de plus essentiel » pour eux , étoit de convenir tous » ensemble , & de se réunir. Que de

Q. FAB. M. CL. MARCEL. CONS. : 17

» savoir laquelle des deux alliances on AN. R. 538.
» devoit préférer , ce n'étoit pas main- AV. J.C. 234.
» tenant la question la plus importan-
» te. Qu'il observeroit cependant que
» pour le choix des Alliés , l'autorité
» d'Hiéron sembloit devoir l'emporter
» sur celle d'Hiéronyme , & que l'ami-
» tié des Romains connue par une heu-
» reuse expérience de cinquante années,
» paroissoit préférable à celle des Car-
» thaginois , sur laquelle on ne pou-
» voit pas trop compter pour le pré-
» sent , & dont on s'étoit trouvé fort
» mal par le passé. Il ajoutoit un dernier
» motif qui n'étoit pas indifférent : c'est
» qu'en se déclarant contre les Ro-
» mains , ils auroient dans le moment
» la guerre sur les bras ; au lieu , que
» de la part de Carthage , le danger
» étoit plus éloigné.

Moins ce discours parut passionné ,
plus il eut d'effet. On voulut avoir l'a- On conclut
à la paix avec
les Romains.
vis des différens corps de l'Etat , & l'on
pria aussi les principaux Officiers des
troupes tant de la ville qu'étrangers ,
de conférer ensemble. L'affaire fut dis-
cutée longtems , & avec beaucoup de
vivacité. Enfin , comme on ne voioit
pas de moien présent de soutenir la
guerre contre les Romains , on conclut

AN. R. 538.
AV. J.C. 214.

à la paix, & on leur envoya des Députés pour terminer l'affaire.

Epicyle &
Hippocrate
troublent tout
à Syracuse, &
s'en rendent
maîtres.

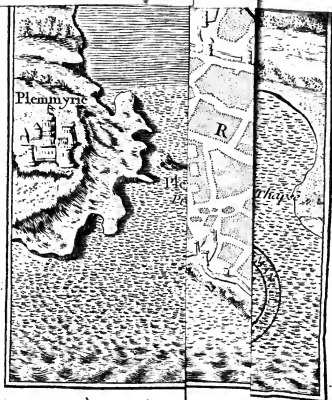
Cette résolution auroit sauvé Syracuse, si elle eût été exécutée. Mais Hippocrate & Epicyle brouillèrent tout par leurs menées séditieuses, & vinrent à bout, par de fausses suppositions & des accusations calomnieuses, d'animer également la multitude & les troupes contre les Romains. Après plusieurs intrigues & plusieurs événemens dont on trouvera le détail dans l'endroit déjà indiqué, ces deux Chefs de parti se rendent maîtres de Syracuse, font tuer tous leurs Collègues, & se font eux-mêmes déclarer seuls Préteurs dans une Assemblée tumultueuse. C'est ainsi que Syracuse, après un raion de liberté qui dura bien peu, retomba dans une dure & cruelle servitude.

Liv. XXIV.
§ 2.

Marcellus, comme nous l'avons dit, étoit arrivé peu auparavant en Sicile, & aiant joint ses troupes avec celles d'Appius, il avoit pris de vive force & d'emblée la ville des * Léontins. Quand il eut appris tout ce qui s'étoit passé à Syracuse, il s'avança aussitôt

* Leontium, ville sur la côte orientale, qui n'est pas éloignée de Catane.







Q. FAB. M. CL. MA
vers cette ville, & ca
mie auprès du ter
Olympien, à quinze
cuse. Avant que d'a
de faire aucun acte
via des Députés,
aux habitans qu'il v
la liberté aux Syracu
leur faire la guerre
fit obligé. On ne le
ux dans la ville. E
eux allèrent au dev
portes, & aiant ent
tions, répondirent
• les Romains song
• siège devant leur
• voient bientôt q
• d'attaquer Syracu
• Léonce. « Marco
doit à faire l'attaqu
de par mer.

SYRACUSE, dont
mer le siège, étoit
Orientale de Sicile
sa situation avanta
té de son double
tions construites
multitude & la ric
la rendirent une
plus belles, & de

vers cette ville, & campa avec son armée auprès du temple de Jupiter Olympien, à quinze cens pas de Syracuse. Avant que d'aller plus loin, & de faire aucun acte d'hostilité, il envoya des Députés, pour faire savoir aux habitans qu'il venoit pour rendre la liberté aux Syracusains, & non pour leur faire la guerre, à moins qu'il n'y fût obligé. On ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Epicyde & Hippocrate allèrent au devant d'eux hors des portes, & aiant entendu leurs propositions, répondirent fièrement, » que si
 » les Romains songeoient à mettre le
 » siège devant leur ville, ils s'aperce-
 » vroient bientôt qu'autre chose étoit
 » d'attaquer Syracuse, & d'attaquer
 » Léonce. « Marcellus se détermina donc à faire l'attaque de la ville par terre & par mer.

AN. R. 538,
 AV. J.C. 214.

SYRACUSE, dont Marcellus va former le siège, étoit située sur la côte Orientale de Sicile. Sa vaste étendue, sa situation avantageuse, la commodité de son double port, ses fortifications construites avec grand soin, la multitude & la richesse de ses habitans, la rendirent une des plus grandes, des plus belles, & des plus puissantes villes

Description
 de Syracuse.
 Cic. Verr. VI,
 117-119.

AN. R. 518.
AV. J.C. 214.

Grecques. Cicéron en fait une description qui mérite d'être lue. On ² disoit que l'air y étoit si pur & si net, qu'il n'y avoit point de jour dans l'année, quelque nébuleux qu'il fût, où le soleil n'y parût.

Strab. VI.
209.

Elle fut fondée par Archias le Corinthien, un an après que le furent Naxe & Mégare sur la même côte.

Elle étoit composée, dans le tems dont nous parlons, de cinq parties, qui étoient comme autant de villes réunies en une : l'Ile, l'Achradine, Tyque, Néapolis ou la Ville neuve, Epipole.

Cic. Verr.
VII. 97.

L'ILE, située au midi, étoit appelée *Nasos*, mot grec qui signifie Ile, mais prononcé selon le dialecte Dorique qui étoit en usage à Syracuse. On la nommoit aussi *Ortygie*. Elle étoit jointe au continent par un pont. C'est dans cette Ile que furent bâtis le palais des Rois & la Citadelle. Cette partie de la ville étoit très-importante, parce qu'elle pouvoit rendre ceux qui la possédoient maîtres des deux ports qui l'environnent. C'est pour cela que les

a Urbem Syracusas elegerat, cujus hic situs atque hæc natura esse loci cœli- que dicitur, ut nullus unquam dies tam magna turbulentaque tempestate fuerit, quin aliquo tempore solem ejus diei homines viderent. Cic. Verr. VII. 26.

Q. FAB. M. CL. MARCEL. CONS. 331
 Romains, quand ils eurent pris Syra- AN. R. 538.
Av. J.C. 214.
 cuse, ne permirent plus à aucun Syra- Strab. VI.
2707
 cufain de demeurer dans l'Ile. Il y avoit
 dans cette Ile une fontaine qu'on nom-
 moit *Aréthuse*, fort célébrée par les fi-
 ctions des Poètes.

*Extremum hunc, Arethusa, mihi concede
 laborem...* *Virg. X.*

*Sic tibi, cum fluctus subterlabère Sicanos,
 Detis amara suam non intermisceat undam.*

ACHRADINE, située entièrement sur
 le bord de la mer, étoit de tous les
 quartiers de la ville le plus spacieux,
 le plus beau, le plus fortifié. Il étoit
 séparé des autres par un bon mur, re-
 vêtu de tours d'espace en espace.

TYQUE, ainsi appelée du temple de
 la Fortune qui ornoit ce quartier, s'é-
 tendoit en partie le long de l'Achra-
 dine, en montant du midi au septentrion.
 Cette partie de Syracuse étoit aussi fort
 habitée. Elle avoit une porte célèbre,
 nommée *Héxapyle*, qui conduisoit dans
 la campagne. Presque vis à-vis de l'Hé-
 xapyle étoit un petit bourg, appelé
Léon.

NEAPOLIS, ou VILLE-NEUVE, s'é-
 tendoit du côté du couchant le long de
 Tyque.

EPIPOLE étoit une hauteur hors de la ville , & qui la commandoit , fort escarpée en plusieurs endroits , & par cette raison d'un accès fort difficile. Lors du siège de Syracuse par les Athéniens , elle n'étoit point fermée de murailles. Elle ne le fut que sous Denys le Tyran ; & elle fit pour lors une cinquième partie de la ville , mais peu habitée. Au bas de cette éminence étoit une célèbre prison , appelée les Carrières , *Latomie* ; & tout près , le Fort *Labdale*. Elle se terminoit au haut par un autre Fort , nommé *Euryale* ou *Euryéle*.

La rivière *Anape* couloit à une petite demie lieue de la ville , & alloit se rendre dans le grand port. Assez près de l'embouchure , du côté du couchant , étoit une espèce de Château , appelé *Olympie* , à cause du temple de Jupiter Olympien. .

Syracuse avoit deux PORTS , tout près l'un de l'autre , & qui n'étoient séparés que par l'île , LE GRAND , & LE PETIT , appelé autrement *Laccus*. Le Grand avoit à gauche un golfe appelé *Dascon* , & plus bas un promontoire & un Fort nommé *Plemmyrie*.

Il y avoit , un peu au-dessus de l'A-

Q. FAB. M. CL. MARCEL. CONS. 333
chradine, près de la Tour *Galéagra*, AN. R. 538.
AV. J.C. 214.
un troisième port nommé *Trogile*.

Le plan de Syracuse, que j'ai fait graver d'après celui du savant Géographe Philippe Cluvier, rendra sensible tout ce qui en est dit dans le siège de cette ville. Je m'en tiens à ce plan, & je croi qu'il doit être préféré à celui que j'ai donné dans l'Histoire Ancienne.

MARCELLUS laissa le commandement des troupes de terre à Appius, & se réserva celui de la flotte. Elle étoit composée de soixante galères à cinq rangs de rames, qui étoient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes & de dards pour nettoier les murs des assiégés. Il y en avoit un grand nombre d'autres chargées de toutes sortes de machines propres à l'attaque des places. Comme il s'étoit rendu maître de Léonce dès le premier assaut par la terreur qu'il avoit jettée parmi les habitans, & qu'il ne desespéroit pas d'entrer par quelque côté dans une ville comme Syracuse, composée de plusieurs parties séparées les unes des autres, il fit approcher des murs & exposa aux yeux des habitans, l'appareil formidable des machines avec lesquelles il se préparoit à les attaquer. Il auroit

Marcellus assiége Syracuse par terre & par mer.

Liv. XXIV.

³⁴ Plut. in Marcel. pag. 305-

³⁰⁷ Polyb. VIII, 515-518.

AN. R. 538.
AV. J.C. 214.

Terrible effet
des machines
d'Archimède.

Plut.

pu réussir facilement, s'il y eût eu un homme de moins dans Syracuse.

C'étoit le fameux Archimède, parent & ami du Roi Hiéron. Entièrement éloigné des affaires & des soins du gouvernement, l'étude faisoit tout son plaisir. Il étoit par lui-même & par son inclination naturelle, uniquement occupé de ce que la Géométrie a de plus noble, de plus relevé, de plus sublime. Ce ne fut qu'à la prière du Roi Hiéron, & sur ses vives sollicitations, qu'il se laissa enfin persuader de ne pas donner toujours à son Art l'effort vers les choses intellectuelles, de le rabaisser quelquefois sur les choses corporelles & sensibles, & de rendre ses démonstrations & ses découvertes plus accessibles & plus palpables au commun des hommes, en les mêlant par la Mécanique avec les choses d'usage.

Dans le siège dont il s'agit, Syracuse se trouva bien de la complaisance que notre habile Géomètre avoit eue pour le Roi. Les Romains montant à l'assaut en même tems du côté de la terre & du côté de la mer, comptoient jeter la consternation & l'épouvante dans la ville par l'appareil terrible de leur attaque. Mais les assiégés avoient avec

eux Archimède, qui leur tenoit lieu de tout. Il avoit pris soin de garnir les murs de tout ce qui étoit nécessaire pour une bonne défense.

AN. R. 538.

AV. J.C. 114.

Dès qu'il eut commencé à faire jouer du côté de la terre ses terribles machines, elles décochèrent contre l'Infanterie toutes sortes de traits, & des pierres d'une pesanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur, & de rapidité, que rien ne pouvant soutenir ce choc, elles renversoient & écrasoient tous ceux qu'elles rencontroient, & jettoient dans tous les rangs un désordre horrible.

Marcellus n'étoit pas mieux traité du côté de la mer. Archimède avoit disposé des machines pour lancer des traits à quelque distance que ce fût. Quoique les ennemis fussent encore loin de la ville, il les atteignoit par le moien des balistes & des catapultes plus grandes & plus bandées. Quand les traits passaient au delà, il en avoit de plus petites & proportionnées à la distance : ce qui causoit une si grande confusion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre.

Ce n'étoient pas là les plus grands dangers. Archimède avoit placé derrière les murailles de hautes & fortes

machines, qui faisant tomber tout d'un coup sur les galères de grosses poutres chargées au bout d'un poids immense, les abymoient dans les flots. Outre cela, il faisoit partir une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui qui gouvernoit la machine, aiant attrapé la proue d'un vaisseau, & l'élevant en l'air par le moien du contre-poids qui retomboit au dedans des murailles, dresseoit le vaisseau sur la poupe, & le tenoit quelque tems en cet état : puis, lâchant la chaîne par le moien d'un moulinet ou d'une poulie, le laissoit retomber de tout son poids ou sur la proue, ou sur le côté, & souvent le submergeoit entièrement. D'autres fois, les machines ramenant le vaisseau vers la terre avec des cordages & des crocs, après l'avoir fait pirouéter lontems, le brisoient & le fracassoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de dessous les murailles, & écrasoient ainsi tous ceux qui étoient dessus. A tout moment des galères enlevées & suspendues en l'air tournoiant avec rapidité, présentoient un spectacle affreux, & retombant dans la mer avec tout leur équipage y étoient abymées.

Marcellus,

Marcellus , de son côté , employoit aussi des balistes & des catapultes , mais bien inférieures à celles du savant Géomètre. Il avoit préparé à grands frais des machines , appelées *Sambuques* , à cause de la ressemblance qu'elles avoient avec l'instrument de musique qui portoit ce nom. C'étoit un composé de huit galères à cinq rangs , d'un côté desquelles on avoit ôté les rames , aux unes à droite , aux autres à gauche ; & qu'on avoit jointes ensemble deux à deux par les côtés où il n'y avoit point de rames. La machine consistoit dans une échelle , de la largeur de quatre piés , avec des garde-fous de côté & d'autre , laquelle dressée étoit aussi haute que les murailles. On la couchoit de son long depuis la poupe jusqu'à la proue sur les côtés intérieurs des galères appliqués les uns contre les autres , de sorte qu'elle passoit beaucoup les éperons. Au haut des mâts de ces galères , on mettoit des poulies avec des cordes. Quand on devoit les mettre en œuvre , on attachoit les cordes à l'extrémité de la machine , & des gens dessus la poupe l'élevoient par le moien des poulies : d'autres sur la proue aidoient aussi à

AN. R. 538.

AV. J. C. 214.

Sambuques
de Marcellus.

l'élever avec des leviers. Ensuite les galères étant poussées au pié de la muraille, on y appliquoit ces machines. C'est sans doute ce que nous appellons un pont-levis. Le pont de la Sambuque s'abattoit sur les murs des assiégés, & servoit aux assiégeans pour y passer.

Cette machine n'eut pas l'effet qu'on en avoit attendu. Comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archimède lâcha contre elle un gros rocher de dix * quintaux; après celui-là un second, bientôt après un troisième: qui tous la heurtant avec un sifflement & un tonnerre épouvantable renversèrent & brisèrent ses appuis, & donnèrent une telle secousse aux galères qui la soutenoient, qu'elles se lâchèrent & se séparèrent.

Marcellus presque rebuté & poussé à bout, se retira avec ses galères le plus diligemment qu'il lui fut possible, & envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même tems il assembla le Conseil de guerre, où il fut résolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'ap-

* Le quintal, que les Grecs appellent *τάλαντον*, moindre étoit de cent vingt-cinq livres: il montoit jusqu'à plus de douze cens.

procher des murailles. On espéroit par ce moien , se mettre à l'abri des machines , qui par le défaut d'une distance proportionnée à leur force , n'auroient plus assez de jeu.

AN. R. 538.
AV. J. C. 214.

Mais Archimède avoit pourvû à tout. Il avoit préparé de longue main , comme nous l'avons déjà observé , des machines qui portoient à toute sorte de distance , quantité de traits proportionnés , & des bouts de poutres qui étant fort courts demandoient moins de tems pour les ajuster ; & l'on tiroit plus souvent. D'ailleurs , il avoit fait aux murailles fort près à près des trous , (c'est ce qu'on appelle *des meurtrières*) où il avoit placé des * Scorpions , qui , n'ayant pas beaucoup de portée , blefoient ceux qui approchoient , & n'en étoient point aperçus.

Quand les Romains eurent donc gagné le pié des murailles pensant y être bien à couvert , ils se trouvèrent encore en butte à une infinité de traits , ou accablés de pierres qui tomboient d'en-haut sur leurs têtes , n'y ayant endroit de la muraille qui ne fît pleuvoir in-

* Les Scorpions étoient | ciens se servoient pour
des machines , des espèces | lancer des traits & des
d'arbalètes , dont les An- | pierres.

cessamment sur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de se retirer en arrière. Mais ils ne furent pas plutôt éloignés, que voila de nouveaux traits lancés sur eux dans leur retraite : de sorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, & que presque toutes leurs galères furent froissées ou fracassées sans qu'ils pussent rendre le moindre mal à leurs ennemis. Car Archimède avoir placé la plupart de ses machines à couvert derrière les murailles, de manière que les Romains, accablés d'une infinité de coups, sans voir ni le lieu ni la main d'où ils parloient, sembloient proprement, dit Plutarque, se battre contre les dieux.

Marcellus, quoique poussé à bout, & ne sachant qu'opposer à ces machines qu'Archimède dressoit contre lui, ne laissoit pas d'en faire des plaisanteries. *Ne cesserons-nous pas*, disoit-il à ses Ouvriers & à ses Ingénieurs, *de faire la guerre à ce Briarée de Géomètre, qui maltraite ainsi mes galères & mes sambuques ? Il surpasse infiniment les Géans à cent mains dont parle la Fable, tant il lance de traits tout à la fois contre nous.* Marcellus avoit raison de s'en prendre au seul Archimède. Car véritablement

tous les Syracusains n'étoient que comme le corps des machines & des batteries de ce grand Géomètre, & lui, il étoit seul l'ame qui faisoit mouvoir & agir tous ces ressorts. En effet toutes les autres armes demeurèrent oisives : il n'y avoit que celles d'Archimède dont la ville se servît alors, & pour la défense, & pour l'attaque.

Enfin Marcellus, voyant les Romains si effraîés, que s'ils apercevoient seulement sur la muraille une petite corde ou la moindre pièce de bois, ils prenoient d'abord la fuite, criant qu'Archimède alloit faire tirer contre eux quelque effroiable machine, il renonça à l'espérance de la pouvoir prendre en y faisant brèche, cessa toutes les attaques, & résolut de laisser achever ce siège au tems en le changeant en blocus. L'unique ressource que les Romains crurent qu'il leur restoit, fut de réduire par la faim le peuple nombreux qui étoit dans la ville, en coupant tous les vivres qui pouvoient leur venir, soit par terre, soit par mer. Pendant huit mois qu'ils battirent la ville, il n'y eut sorte de stratagèmes que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fit, à l'assaut près que l'on n'osa

AN. R. 518.
AV. J. C. 214.

Marcellus
change le siège
en blocus.
Liv. XXIV.
34.

plus tenter. Tant un seul homme , & une seule science , ont de force dans quelques occasions , quand on fait les employer à propos ! Otez de Syracuse un seul vieillard , la prise de la ville est immanquable avec toutes les forces qu'ont les Romains. Sa présence seule arrête & déconcerte tous leurs desseins.

*Réflexion sur
Archimède ,
& sur ses ma-
claves.*

Jugeons par cet exemple , (on ne peut trop le répéter ,) quel intérêt ont les Princes de protéger les Arts , de favoriser les gens de Lettres , d'animer les Académies des Sciences par des distinctions d'honneur , & par des récompenses solides qui ne ruinent & n'appauvrissent jamais un Etat. Je mets ici à part la naissance & la noblesse d'Archimède : aussi bien ce n'est pas à elle qu'il étoit redevable de sa profonde science , ni de sa réputation. Je ne le regarde que comme un savant , comme un habile Géomètre. Quelle perte eût-ce été pour Syracuse , si , pour épargner quelque dépense & quelque pension , on eût laissé un tel homme dans l'inaction & dans l'obscurité ? Hiéron n'eut garde de se conduire de la sorte. Il connut tout le mérite de notre Géomètre ; & c'en est

un grand pour les Princes de connoître celui des autres. Il le mit en honneur, il en fit usage, & n'attendit pas pour cela que le besoin & la nécessité l'y forçassent : il auroit été trop tard. Par une sage prévoyance, vrai caractère d'un grand Roi & d'un grand Ministre, il prépara, dans le sein même de la paix, tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siège, & pour faire la guerre avec succès, quoiqu'alors il n'y eût aucune apparence qu'on dût rien craindre de la part des Romains, avec lesquels Syracuse étoit liée d'une amitié étroite. Aussi vit on, dans un moment, sortir comme de terre une foule incroyable de machines de toute espèce & de toute grandeur, dont la vûe seule étoit capable de jeter le trouble & l'épouvante dans les armées.

Il en est parmi ces machines, dont on peut à peine concevoir l'effet, & dont on seroit tenté de révoquer en doute la réalité, s'il étoit permis de douter du témoignage d'Ecrivains, tels par exemple que Polybe, Auteur presque contemporain, & qui écrivoit sur des mémoires tout récents, & qui étoient entre les mains de tout le monde. Mais quel moien de se refuser au

AN. R. 538.
AV. J. C. 214.

consentement uniforme des Historiens Grecs & Romains, amis & ennemis, sur des faits dont des armées entières furent témoins & sentirent les effets, & qui influèrent si fort dans les événemens de la guerre? Ce qui se pratiqua dans ce siège de Syracuse, marque jusqu'où les Anciens avoient porté le Génie, & l'art de faire ou de soutenir des sièges. Notre artillerie, qui imite si parfaitement le tonnerre, ne fait pas plus d'effet que les machines d'Archimède, si même elle en fait autant.

On parle d'un miroir ardent, par le moien duquel Archimède brûla une partie de la flotte Romaine. L'invention feroit rare. Nul Auteur ancien n'en parle : c'est une tradition moderne qui n'a aucun fondement. Les miroirs ardens étoient connus de l'antiquité, mais non de cette sorte, que les plus habiles Géomètres & Mécaniciens jugent même impraticable.

Polyb. VIII.

Marcellus, selon Polybe, demeura huit mois devant Syracuse avec Appius : ce qui doit l'avoir mené jusqu'à la fin de son Consulat, & peut-être même plus loin.

Tite-Live place dans cette première

dans la seconde année du siège. Et réellement cet Historien ne rapporte aucun fait d'armes de Marcellus sous cette seconde année , parce qu'il avoit attribué à la première ce qui s'est passé dans celle où nous allons entrer. Car il est contre toute vraisemblance qu'il ne s'y soit rien fait , sur tout les Romains aiant une armée nombreuse en Sicile , & un Général , lequel assurément ne manquoit pas de vigueur & d'activité. Cette réflexion , comme je l'ai déjà marqué dans l'Histoire ancienne , est de M. Crevier , Professeur Emérite de Rhétorique au Collège de Beauvais , dans la nouvelle Edition qu'il a donnée de Tite-Live ; dont j'ai marqué plus d'une fois ce que je pensois , & qui m'est tous les jours d'un grand secours pour mon Ouvrage. Je placerai donc dans la seconde année que nous allons commencer les événemens que Tite-Live a attribués à la première.

Je demande aussi la permission de ne point interrompre le récit des affaires de Sicile par les faits que renferme

346 Q. FABIVS TI. SEMPRON. CONS.

AN. R. 538.

AV. J.C. 214.

l'Histoire Romaine pendant les deux années que doit encore durer le siège. J'y reviendrai dans la suite. Ces faits, ainsi séparés, en feront beaucoup plus clairs. J'en userai de même dans quelques autres occasions pareilles.

AN. R. 539.

AV. J.C. 213.

Q. FABIVS MAXIMVS.

TI. SEMPRONIVS GRACCHVS II.

Différentes
expéditions
dans la Sicile
pendant le
blocus de Sy-
racuse.

Liv. XXIV.

35.

APRÈS que Marcellus eut résolu de bloquer simplement Syracuse, il laissa Appius devant la place avec les deux tiers de l'armée, & avec le reste il s'avança dans l'île, où il fit rentrer quelques villes dans le parti des Romains.

Dans ce même tems Himilcon Général des Carthaginois arriva dans la Sicile avec une grande armée, dans l'espérance de la reconquérir entièrement, & d'en chasser les Romains. Hippocrate sortit de Syracuse avec dix mille hommes de pié & cinq cens chevaux pour l'aller joindre, afin de faire la guerre de concert contre Marcellus, en joignant ensemble leurs troupes. Epicyde resta dans la ville, pour y commander pendant le blocus. Marcellus, en revenant d'Agrigente, où les ennemis l'avoient prévenu, &

Q. FABIVS TI. SEMPRON. CONS. 347
dont ils s'étoient emparés , rencontra AN. R. 539.
AV. J. C. 113. l'armée d'Hippocrate , l'attaqua , & la
défit. Cet avantage retint dans le de-
voir plusieurs de ceux qui songeoient à
se ranger du côté des Carthaginois.

On vit , presque en même tems , Liv. XXIV.
deux flotes arriver en Sicile. D'un ³⁶
côté , cinquante-cinq galères , armées
en guerre sous la conduite de Bomil-
car , entrèrent de la pleine mer dans
le grand port de Syracuse : de l'au-
tre , une flote Romaine , composée de
trente galères à cinq rangs , débarqua
à * Panorme une Légion. Les deux
peuples tournoient tellement leurs
efforts du côté de la Sicile , qu'ils
sembloient presque ne plus songer à
l'Italie. L'entreprise des Carthaginois
n'eut pas de suites. Himilcon , qui
avoit espéré enlever au passage la Lé-
gion Romaine qui venoit de Panorme
à Syracuse , manqua son coup , pour
avoir pris un chemin différent. Et la
flote des Carthaginois ne resta pas
longtems auprès de Syracuse. Bomil-
car desespérant de pouvoir tenir tête
aux Romains , qui avoient une fois
plus de vaisseaux que lui , & persuadé
qu'un plus long séjour ne serviroit

* Palerme , sur la côte septentrionale de l'Ile.

AN. R. 539. qu'à affamer ses Alliés, mit à la voile,
 AV. J. C. 113. & repassa en Afrique.

Himilcon se borna à réduire quelques places. La première qu'il reprit fut Murgance, où les Romains avoient fait transporter une grande quantité de provisions de toute espèce. Les habitans la lui livrèrent par trahison. La défection de cette ville inspira le desir du changement à un grand nombre d'autres; en sorte que de toutes parts les garnisons Romaines étoient ou chassées par force des places qu'elles gardoient, ou livrées & trahies par la perfidie des habitans.

Pinarius,
 Commandant
 de la garnison
 d'Enna, dissipe les mauvais dessein
 des habitans
 par une execution sanglante.

Liv. XXIV.
 37-39.

La ville d'Enna étoit près de traiter de la même sorte sa garnison, qui avoit pour commandant L. Pinarius, Officier également brave & fidèle, & qui n'étoit pas de caractère à se laisser surprendre. Il fut que les habitans avoient résolu de livrer la garnison aux ennemis, & que pour cet effet ils avoient mandé Himilcon & Hippocrate, qui approchoient déjà. Pinarius sentit qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Après avoir averti ses soldats de l'extrême danger où ils alloient être exposés, & avoir pris, dans un grand secret, toutes les mes-

Q. FABIVS TI. SEMPRON. CONS. 349

res nécessaires, il leur donne le signal dont il étoit convenu. Dans le moment les soldats se dispersent dans tous les quartiers de la ville. Ils pillent, ravagent, & tuent tout ce qu'ils trouvent sous leur main, comme ils auroient pu faire dans une place prise d'assaut, aussi irrités & aussi furieux contre des gens, à la vérité sans armes & sans défense, mais traîtres & perfides dans le cœur, que s'ils avoient trouvé de la résistance, & que le péril eût été égal de part & d'autre. Ce fut ainsi qu'Enna fut conservée aux Romains, par une exécution sanglante que la nécessité seule est capable peut-être d'excuser. Marcellus n'en fut pas mauvais gré à Pinarius. Il accorda même tout le butin aux soldats, convaincu que pour empêcher les Siciliens de sacrifier les garnisons Romaines aux Carthaginois, il ne falloit pas moins que l'exemple d'une vengeance aussi redoutable.

Enna est située précisément au milieu de la Sicile. D'ailleurs elle étoit célèbre sur tout par le culte de Cérès & de Proserpine. C'étoit une ancienne tradition, gravée profondément dans l'esprit de tous les peuples de Si-

AN. R. 532^e
AV. J.C. 213^e

*Cic. in Verr.
de signis, n.
106-108.*

AN. R. 539.
AV. J. C. 213.

cile, que l'île entière étoit consacrée à ces deux divinités qui y avoient pris naissance : qu'elle étoit redevable à Cérès de l'invention & de l'usage du blé : que c'étoit d'un bois de la ville d'Enna que Proserpine avoit été enlevée par Pluton, & que l'on y voioit des vestiges de son enlèvement. Le temple de Cérès mère de Proserpine étoit si généralement respecté par les peuples, qu'en s'y rendant ils croioient y trouver & y adorer la déesse elle-même en personne. Ce respect religieux se fit sentir dans ce qui venoit d'arriver à Enna. La nouvelle du massacre qui s'y étoit commis se répandit en un seul jour dans toutes les parties de la province; de sorte que les Siciliens, qui trouvoient dans cette action, non seulement de la cruauté contre les hommes, mais de l'impiété à l'égard des dieux, conçurent encore plus d'aversion qu'auparavant pour les Romains; & ceux qui jusques là avoient été partagés entr'eux & les Carthaginois, ne balancèrent plus à se déclarer pour les derniers.

a Tanta erat autoritas
& vetustas illius religionis, | tandem Cereris, sed ad ip-
ut, cum illuc irent, non ad | sam Cererem proficisci vi-
derentur.

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 351

Marcellus retourna à Syracuse, & après avoir envoyé Appius à Rome, pour y demander le Consulat, il lui donna pour successeur dans le commandement de la flotte & du vieux camp T. Quintius Crispinus, & alla lui-même établir ses quartiers d'hiver à fix * ou sept stades d'Epipole, dans un lieu appelé Léon, où il se retrancha.

Q. FULVIUS FLACCUS III.

APPIUS CLAUDIUS PULCHER.

AN. R. 540.

AV. J.C. 213.

Nous avons déjà remarqué que la Sicile, dans le tems dont nous parlons, étoit partagée en Province Romaine, & en Roïaume d'Hiéron, ou Etat des Syracusains. Marcellus étoit avec son armée dans cette seconde partie : mais il y avoit une autre armée dans la Province Romaine, où tout étoit tranquille, & où il ne se faisoit point de guerre actuellement. C'étoit dans cette dernière armée qu'étoient les soldats échapés de la bataille de Cannes, sous les ordres de P. Lentulus Préteur ou Propréteur. C'est de ces soldats relégués en Sicile, sans es-

Les Soldats relégués en Sicile, députent vers Marcellus, pour être rétablis dans le service.

Liv. XXV.

6.

* C'est la distance que marque Thucydide, liv. VI. Il est plus digne de foi que Tite-Live, qui place ce petit bourg à cinq milles d'Héxapyle.

pérance de repasser en Italie tant qu'on auroit guerre contre les Carthaginois, que Marcellus, pendant qu'il étoit en quartier d'hiver, reçut une Députation composée des premiers Officiers de leur cavalerie & de leurs Légions. Celui qui étoit chargé de la parole, lui tint ce discours.

Marcellus, nous aurions eu recours à vous en Italie dans le tems de votre Consulat, lorsqu'on eut rendu contre nous ce Sénatus consulte, que nous n'oserions appeler injuste, mais qui est assurément bien rigoureux, si nous n'avions compté qu'on nous envoie dans une province où la mort de deux Rois avoit causé de grandes révolutions, pour y soutenir contre les Siciliens & les Carthaginois tout ensemble une guerre rude & pénible, dans laquelle nous pourrions par notre sang & par nos blessures, appaiser le ressentiment du Sénat. C'est ainsi que du tems de nos pères, ceux qui étoient devenus les prisonniers de Pyrrhus auprès d'Héraclée, effacèrent dans la fuite la honte de leur défaite, en combattant contre le même Pyrrhus.

Mais, après tout, par où avons-nous mérité de si tristes effets de votre colère passée & présente, Illustres Sénateurs? Car il me semble, grand Marcellus, lorsque j'ai

l'honneur de vous parler, que je vois les deux Consuls & le Sénat renfermés dans votre personne. Au moins suis-je bien assuré, que si nous avions combattu sous vos auspices à la journée de Cannes, le sort de la République & le nôtre seroit plus heureux. Souffrez qu'avant l'exposé de notre triste situation, je fasse précéder notre apologie.

Si l'on ne veut pas imputer notre défaite à la colère des dieux, ou à l'ordre immuable des destins qui dispose de toutes les choses humaines, mais à une faute qui vienne des hommes : sur qui doit enfin tomber cette faute? Est-ce sur les soldats, ou sur les Chefs? Je me garderai bien, moi qui ne suis qu'un subalterne, de blâmer la conduite de mon Général; sur tout aiant appris que le Sénat l'avoit fait remercier de n'avoir point désespéré du salut de la République; & que depuis sa fuite à Cannes on lui a toujours continué le Commandement, & que tous les autres Tribuns militaires qui sont échappés de cette bataille, demandent des charges & les obtiennent sans difficulté. Mais, qu'il me soit au moins permis, illustres Sénateurs, de vous demander s'il est juste, que, pleins de douceur & d'indulgence pour vous-mêmes & pour vos enfans, vous fassiez tomber tout

le poids de votre colére & de votre sévérité sur les soldats, comme sur des ames viles, qui ne méritent aucun égard ? Direz-vous que le Consul & les premiers de la ville ont pu, sans se deshonorer, prendre la fuite lorsqu'il ne leur restoit point d'autre ressource ; & que les soldats n'ont été envoiés au combat que pour y périr ? A la bataille d'Allia, presque toute l'armée prit la fuite. Aux Fourches de Caudium, nos soldats livrèrent leurs armes à l'ennemi, sans même avoir tenté de s'en servir : pour ne point parler des autres combats, dont l'issue a été aussi triste que honteuse. Cependant l'on ne songea point à noter ces armées d'aucune infamie, & l'on eut si peu lieu de se repentir d'avoir usé d'indulgence à leur égard, que la ville de Rome dut son salut à ces mêmes Légions qui avoient pris la fuite à Veies avec tant de fraieur & de précipitation ; & que les troupes qui étoient revenues à Rome sans armes après avoir passé sous le joug honteux des Samnites, aiant été renvoïées avec de nouvelles armes contre ce même ennemi, lui firent essuier à son tour le sanglant affront par lequel il avoit pris tant de plaisir à nous humilier.

Mais pour les soldats qui ont combattu à Cannes, peut-on raisonnablement les accuser de lâcheté, quand on fait qu'il en a

été tué plus de cinquante mille sur la place ? quand on sait que le Consul ne s'en est sauvé qu'avec soixante-dix Cavaliers ; & que ceux qui n'y ont pas perdu la vie , ne l'ont conservée que parce que le vainqueur étoit las de tuer ? Lorsqu'on refusoit aux prisonniers de les racheter, tout le monde nous louoit de nous être réservés pour servir notre patrie , de nous être retirés à Venouse auprès du Consul , & de lui avoir composé un corps de troupes , qui pouvoit passer pour une armée.

Aujourd'hui notre condition est plus fâcheuse & plus dure que n'a jamais été du tems de nos pères celle des prisonniers. Car toute la sévérité dont on a usé à leur égard , s'est toujours bornée à les faire changer d'armure, à les faire passer d'un service plus honorable dans un corps moins distingué , & à leur assigner dans le camp une place inférieure à celles qu'ils occupoient auparavant : mais ils ne manquoient point à la première occasion où ils s'étoient signalés , de recouvrer tout ce qu'on leur avoit ôté. Aucun d'eux n'a jamais été relégué : on n'a ôté à aucun l'espérance d'achever son tems de service : enfin on les a toujours menés contre l'ennemi pour le combattre, & mettre fin ou à leur vie, ou à leur ignominie. Pour nous , à qui l'on ne

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

peut rien reprocher, sinon d'avoir voulu qu'il restât quelques Romains de la journée de Cannes, nous sommes éloignés, non seulement de notre patrie & de l'Italie, mais même de la vue des ennemis. On nous laisse languir dans un exil honteux, sans espoir d'effacer notre honte, d'apaiser la colère de nos citoyens, & enfin de mourir avec honneur. Nous ne demandons point qu'on mette fin à notre misère, ni qu'on nous accorde du repos, mais seulement qu'on fasse épreuve de notre courage, qu'on nous expose aux travaux & aux dangers, & qu'on nous mette en état de remplir tous les devoirs de gens de cœur, de soldats, de Romains.

Il y a deux ans qu'on fait la guerre en Sicile avec beaucoup de chaleur. Les Carthaginois & les Romains, tour à tour, prennent des villes les uns sur les autres: il s'y livre des combats de cavalerie & d'infanterie: on assiège Syracuse par terre & par mer: nous entendons le bruit des armes & les cris des combattans; tandis que nous languissons dans un indigne repos, comme si nous étions sans armes & sans bras.

Ti. Sempronius a déjà combattu plusieurs fois avec des Légions d'esclaves, & il leur a fait obtenir pour prix de leur va-

leur la liberté & le rang de citoyens. *Em-* AN. R. 540.
AV. J. C. 212.
ploiez-nous au moins comme des esclaves
que vous auriez achetés pour cette guerre.
Qu'il nous soit permis d'en venir aux
mains avec l'ennemi, & de mériter notre
liberté en combattant. Eprouvez notre
valeur sur mer, sur terre, dans les ba-
tailles rangées, dans les sièges de villes.
Exposez-nous à tout ce qu'il y a de plus
difficile & de plus redoutable dans les tra-
vaux & dans les périls: nous sommes prêts
à tout entreprendre, afin de faire une bon-
ne fois ce que nous avons dû faire à Can-
nes; puisqu'on a destiné à l'ignominie
tout le tems que nous avons vécu depuis
cette malheureuse journée.

Après ce discours, ils se jettèrent
aux piés de Marcellus. Ce Général Marcellus
écrit au Sénat
en faveur des
soldats.
Liv. XXV.
leur répondit que, » la grace qu'ils
» demandoient passoit son pouvoir:
» qu'il écriroit au Sénat, & exécute-
» roit les ordres qui lui seroient en-
» voies. Il écrivit en effet, & sa lettre
fut rendue aux nouveaux Consuls.
Après qu'on en eut fait lecture dans le Réponse sévé-
re du Sénat.
Sénat, les Sénateurs, consultés sur cet-
te affaire, répondirent, » Qu'ils ne
» croioient pas qu'il fût à propos de
» confier le salut & la gloire de la pa-
» trie à des soldats qui avoient aban-
» donné leurs compagnons dans les

AN. R. 140.
AV. J. C. 112.

» plaines de Cannes. Que si Marcellus
» étoit d'un autre sentiment, ils lui
» laissoient la liberté d'en user à leur
» égard de la manière qu'il jugeroit la
» plus convenable au bien de la Répu-
» blique; à condition cependant qu'ils
» ne jouiroient d'aucune exemption,
» qu'ils ne recevroient aucune récom-
» pense militaire, & ne reverroient
» point l'Italie, tant que les Carthagi-
» nois y feroient la guerre.

Plut. in
Marc. p. 305.

Cette sévérité affligea Marcellus, & quand il fut de retour à Rome, il se plaignit hautement au Sénat de ce qu'après tous les services qu'il avoit rendus à la République, ils n'avoient pas daigné lui accorder la grace entière des soldats en faveur desquels il leur avoit écrit. Mais cette sage Compagnie avoit ses règles & ses principes, auxquels elle crut devoir se tenir inviolablement attachée malgré les raisons apparentes pour le contraire, c'est-à-dire malgré l'extrémité où se trouvoit alors la République, & le besoin pressant qu'elle avoit de troupes après la défaite entière de ses armées à la journée de Cannes. C'étoit de cette extrémité même que le Sénat tiroit les raisons de sa conduite. Quelle impression, en effet, ne devoit pas pro-

duire sur les troupes pour tous les siècles l'exemple d'une telle sévérité, & dans de telles conjonctures? Voila ce qui conservoit la discipline parmi les armées Romaines; & c'est cette discipline qui les a rendu victorieuses de tous les peuples.

Au commencement de la troisième année du siège de Syracuse, pendant que d'un autre côté les Romains commençoient celui de Capoue, Marcellus se trouvoit encore peu avancé. Il ne voioit aucun moyen de pouvoir prendre Syracuse, soit par force, parce qu'Archimède lui opposoit toujours des obstacles invincibles; soit par famine, parce que la flotte Carthaginoise, qui étoit revenue plus nombreuse qu'auparavant, y faisoit entrer librement des convois. Il délibéroit donc s'il demeureroit devant la ville pour presser le siège, ou s'il marcheroit du côté d'Agrigente contre Hippocrate & Himilcon. Mais, avant que de prendre ce dernier parti, il voulut essayer s'il ne pourroit point se rendre maître de Syracuse par quelque intelligence secrète. Il avoit dans son camp plusieurs Syracusains des plus qualifiés, qui y étoient venus chercher un asyle

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

Marcellus
délibère s'il
continuera
ou s'il quittera
le siège de
Syracuse.

Liv. XXV,

Il ménage
dans la ville
une intelligence
qui est
découverte.

AN. R. 540.

AV. J. C. 212.

Liv. XXV.

23.

au commencement des troubles. Marcellus s'adressa à eux, leur promettant que si la ville se rendoit aux Romains, ils lui conserveroient ses loix, ses privilèges, & sa liberté. Ces Syracusains ne manquoient pas de bonne volonté, mais il ne leur étoit pas aisé de s'aboucher avec ceux de leurs parens ou amis qui étoient restés dans la ville; parce que les auteurs de la révolte tenant plusieurs habitans pour suspects, redoubloient leur vigilance & leur attention, pour empêcher qu'on ne fît à leur insû quelque tentative de cette nature en faveur des Romains. Ce fut l'esclave de l'un de ces Syracusains fugitifs, qui s'étant introduit dans la ville comme déserteur, ménagea secrettement une intrigue, où entrèrent jusqu'à quatre-vingts des principaux de Syracuse. Ils se partageoient pour venir tantôt les uns, tantôt les autres dans le camp de Marcellus, cachés dans des barques sous des filets de pêcheurs. Toutes les mesures étoient prises pour livrer la ville aux Romains, lorsqu'un certain Attale, de dépit de n'avoir pas été mis du secret, découvrit la conspiration à Epicyle, qui fit mourir tous les conjurés.

Cette

Cette entreprise aiant ainsi échoué, AN. R. 540.
AV. J.C. 212. un événement fortuit lui présenta une nouvelle ressource, & fit renaître son Prise d'une
partie de la
ville.
Liv. XXV.
14. espérance. Des vaisseaux Romains avoient pris un certain Damippus, qu'Epicyde envoioit pour négocier avec Philippe Roi de Macédoine. Epicyde témoigna beaucoup de desir de le racheter, & Marcellus ne s'en éloigna pas. On convint d'un endroit auprès du port Trogile, pour y tenir les conférences sur la rançon du prisonnier. Comme on y alla plusieurs fois, un Romain s'étant avisé de considérer de près le mur avec attention, en avoit compté les pierres, & mesuré des yeux la hauteur de chacune d'entr'elles; puis aiant fait le plus juste qu'il put la supputation du total, il reconnut que le mur n'étoit pas, à beaucoup près, aussi haut qu'il l'avoit cru, lui & les autres; & il conclut qu'avec de médiocres échelles on pouvoit facilement monter dessus.

Le soldat, sans perdre de tems, fit rapport de tout à Marcellus. Toute la sagesse n'est pas toujours dans la tête du Général: un Officier subalterne, ou même un simple soldat peut lui donner de bonnes ouvertures. Marcel-

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

lus ne néglegéa pas cet avis , & s'en assura par ses propres yeux. Aiant fait préparer des échelles , il prit l'occasion d'une fête qu'on célébroit trois jours de suite à Syracuse en l'honneur de Diane , & pendant laquelle les habitants s'abandonnoient à la joie & à la bonne chère. A l'heure de la nuit où il conjectura que les Syracusains , après avoir passé le jour à manger & à boire , commenceroient à s'endormir , il fait avancer doucement un corps de mille soldats d'élite vers le mur avec des échelles. Quand les premiers furent arrivés au haut sans bruit & sans tumulte , d'autres les suivirent , la hardiesse des premiers donnant du courage aux seconds. Les mille soldats , profitant du repos des ennemis qui étoient ou ivres , ou endormis , eurent bientôt escaladé le mur. Aiant enfoncé la porte de l'Héxapyle , les troupes s'emparèrent de la partie de la ville appelée Epipole.

Il ne s'agissoit plus pour lors de tromper les ennemis , mais de les effraier. Les Syracusains , alarmés par le bruit , commençoient à se troubler , & à se mettre en mouvement. Marcellus fit sonner à la fois toutes les trom-

pettes : ce qui jetta une telle épouvante ^{AN. R. 540.} parmi les habitans , que tout le monde ^{AV. J.C. 212.} prenoit la fuite , croiant qu'il ne restoit pas un seul quartier qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. En effet , il paroitra bientôt que la prise d'Epipole emportoit celle de la Ville neuve , & du quartier appelé Tyque. Il restoit pourtant encore non seulement l'Isle , mais la plus forte & la plus belle partie de Syracuse , appelée Achradine , qui étoit bien en état de se défendre , aiant ses murailles séparées du reste de la ville.

Marcellus , dès la pointe du jour , étoit entré avec toutes ses troupes dans Epipole. Epicyde aiant assemblé promptement quelques troupes qu'il avoit dans l'Isle qui joignoit l'Achradine , marcha contre Marcellus : mais le trouvant plus fort & mieux accompagné qu'il n'avoit cru , après une légère escarmouche il se retira promptement dans l'Achradine , moins touché de la force & du nombre des ennemis , que de la crainte qu'il ne se formât quelque conjuration dans la ville en leur faveur , & qu'il ne trouvât en arrivant les portes de l'Achradine & de l'Isle fermées.

AN. R. 540.

AV. J. C. 212.

Larmes de
Marcellus

Liv. XXV.

24.

Plut. 308.

Tous les Capitaines & les Officiers qui étoient autour de Marcellus , le félicitoient sur l'heureux succès de ses armes , & sur un bonheur si imprévu. Pour lui , lorsque de dessus la hauteur il eut considéré la beauté & la grandeur de cette ville , la plus vaste & la plus opulente qu'il y eût alors dans le monde , il ne put s'empêcher de verser des larmes , ou de joie d'avoir exécuté une si difficile & si glorieuse entreprise , ou de regret de voir que l'ouvrage merveilleux de tant de siècles alloit bientôt être réduit en cendres. Il rappelloit dans son esprit deux flotes puissantes des Athéniens coulées à fond autrefois devant cette ville , deux nombreuses armées taillées en pièces avec les deux illustres Généraux qui les commandoient : tant de guerres soutenues avec tant de courage contre les Carthaginois : tant de Tyrans fameux & de puissans Rois : Hiéron sur tout , dont la mémoire étoit encore toute récente , qui s'étoit signalé par tant de vertus roiales , & encore plus par les services importans qu'il avoit rendus au Peuple Romain , dont les intérêts lui avoient toujours été aussi chers que les siens. Touché par ce sou-

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 365

venir, il crut, avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoyer vers les assiégés, pour les exhorter à se rendre volontairement, & à prévenir la ruine de leur ville.

AN. R. 540.

AV. J.C. 212.

On avoit confié les portes & les murailles de l'Achradine aux déserteurs, comme à des gens qui n'espérant point de pardon dans les conventions du Traité qu'on feroit avec Marcellus, les défendroient contre lui avec le plus d'opiniâtreté. En effet, ils ne voulurent jamais permettre que personne approchât des murailles, ou liât aucune conversation avec les habitans.

Marcellus, n'ayant point réussi de ce côté-là, tourna ses vûes du côté d'un Fort appelé Euryele, situé à l'extrémité de la ville la plus éloignée de la mer, qui commandoit toute la campagne du côté de la terre, & qui, par cette raison, étoit fort propre pour recevoir des convois. Philodème, qui y commandoit, ne chercha, pendant quelques jours, qu'à amuser Marcellus, en attendant qu'Hippocrate & Himilcon vinssent à son secours avec leurs troupes. Marcellus voyant qu'il ne pouvoit se rendre maître de ce poste, campa entre la Ville neuve & Ty-

Q iij

que. Mais enfin Philodème, ne se voyant point secouru, rendit son Fort, à condition qu'il mèneroit sa garnison à Epycyde dans l'Achradine.

Les Députés de la Ville-neuve & de Tyque, portant devant eux des branches d'oliviers, étoient venus trouver Marcellus, le conjurant de défendre à ses soldats le carnage & l'incendie. Il leur accorda leur demande. Du reste, ces deux parties de la ville furent livrées au pillage.

Cependant Bomilcar, qui étoit dans le port avec quatre-vingts-dix vaisseaux, prenant l'occasion d'une nuit obscure & orageuse, qui empêchoit la flotte des Romains de pouvoir tenir à l'ancre, sort avec trente-cinq vaisseaux, va à Carthage, apprend aux Carthaginois l'état où Syracuse se trouve réduite, & revient avec cent vaisseaux.

Marcellus, qui avoit mis des troupes dans Euryele, & qui ne craignoit plus d'être inquiété par ses derrières, se met en état d'assiéger l'Achradine. Les deux partis se tiennent en repos pendant quelques jours.

Sur ces entrefaites, arrivent Hippocrate & Himilcon. Le premier, avec

les Siciliens , aiant placé & fortifié son camp près du grand port , & donné le signal à ceux qui occupoient l'Achradine , attaque le vieux camp des Romains où commandoit Crispinus ; & Epicyde fait en même tems une sortie sur les postes de Marcellus. Aucune de ces deux entreprises ne réussit. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus , qui le suivit jusques dans ses retranchemens ; & Marcellus obligea Epicyde à se renfermer dans l'Achradine.

AN. R. 547.
AV. J.C. 212.

Comme on étoit alors dans l'Autonne , il survint une peste qui fit de grands ravages dans la ville ; & encore plus dans les camps des Romains & des Carthaginois. D'abord le mal étoit médiocre , & n'étoit causé que par le mauvais air & la saison. Ensuite la communication avec les malades , & les soins même que l'on en prenoit , répandirent la contagion : d'où il arrivoit que les uns , négligés & abandonnés , mouroient par la violence du mal ; les autres recevoient des secours qui devenoient funestes à tous ceux qui les approchoient : de sorte que les yeux étoient continuellement frappés du triste spectacle de la mort , & des funé-

Ravages que cause la peste dans les deux armées.

Liv. XXV.

86.

raillés qui la suivoient , & les oreilles retentissoient jour & nuit du gémissement des mourans , ou de ceux qui les regrettoient. Mais enfin l'habitude de voir les mêmes objets rendit les esprits & les cœurs si durs & si insensibles , que non seulement ils ne pleuroient plus ceux que la mort leur avoit enlevés , mais qu'ils ne daignoient pas même leur donner la sépulture , & que la terre étoit couverte de cadavres étendus au hazard sous les yeux de leurs camarades , qui attendoient le même sort d'une heure à l'autre.

Les Siciliens qui servoient dans l'armée des Carthaginois , ne s'aperçurent pas plutôt que la maladie se communiquoit par la corruption de l'air que l'on respiroit auprès de Syracuse , qu'ils se retirèrent dans les villes voisines. Mais les Carthaginois , qui n'avoient pas la même ressource , périrent tous avec leurs Chefs Hippocrate & Himilcon. Pour Marcellus , voyant avec quelle fureur la maladie se déchaînoit , il logea ses soldats dans les maisons de la ville , où l'ombre & le couvert leur donna beaucoup de soulagement : ce qui n'empêcha pas qu'il ne perdît beaucoup de monde.

Il semble qu'un fléau si terrible devoit faire cesser la guerre de part & d'autre : mais elle paroissoit se rallumer tous les jours de plus en plus. Les Siciliens se rassembloient de nouveau, & appelloient du secours de toutes les parties de l'île. Bomilcar, Commandant de la flotte Carthaginoise, qui avoit fait un second voyage à Carthage pour en amener un nouveau secours, revint avec cent trente vaisseaux de guerre, & sept cens vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empêchèrent de doubler le cap Pachin. Epicyde, qui craignoit que, si les mêmes vents continuoient, cette flotte rebutée ne retournât en Afrique, laisse aux Généraux des troupes mercénaires le soin de garder l'Achradine, va trouver Bomilcar, & lui persuade de tenter le sort d'une bataille, dès que le tems le permettra. Marcellus de son côté, voyant que les troupes des Siciliens grossissoient tous les jours, & que s'il attendoit plus longtems, & qu'il se laissât enfermer dans Syracuse, il seroit fort pressé en même tems & par mer & par terre, résolut, malgré la supériorité que les ennemis avoient par le nombre des vaisseaux, d'empêcher

AN. R. 540.

AV. J.C. 212.

Divers événemens suivis de la prise entière de Syracuse.

Liv. Ibid.

27-30.

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

Bomilcar d'aborder à Syracuse. Dès que les vents furent tombés, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap, & dans le dessein de donner le combat. Mais quand il vit les vaisseaux Romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne sut pourquoi, il prit la fuite, envoya ordre aux vaisseaux de charge de regagner l'Afrique, & se retira à Tarente. Epicyde, déchu d'une si grande espérance, & n'osant rentrer dans une ville déjà à moitié prise, fit voile vers Agrigente, plutôt dans le dessein d'y attendre le succès du siège, que pour faire de là aucun mouvement.

Quand on eut appris dans le camp des Siciliens, qu'Epicyde étoit sorti de Syracuse, & que les Carthaginois abandonnoient la Sicile, ils envoièrent des Députés à Marcellus, après avoir pressenti la disposition des assiégés, pour traiter des conditions auxquelles Syracuse lui seroit rendue. On convint assez unanimement de part & d'autre, que ce qui avoit appartenu aux Rois appartiendrait aux Romains: qu'on conserveroit tout le reste aux Siciliens avec leur liberté & leurs loix. Après ces préliminaires, ils deman-

dèrent d'entrer en conférence avec ceux qu'Epicyde avoit chargés du commandement pendant son absence. Les Députés s'étant abouchés avec eux, leur firent entendre qu'ils avoient été envoyés par l'armée des Siciliens vers Marcellus & vers eux, pour faire un Traité dans lequel on ménageât les intérêts de ceux qui étoient assiégés, aussi bien que de ceux qui ne l'étoient pas, la justice ne souffrant pas que les uns songeassent à leur conservation particulière, en négligeant celle des autres. Ils furent ensuite introduits dans la place, & aiant fait connoître à leurs hôtes & à leurs amis les conditions dont ils étoient déjà convenus avec Marcellus, ils les engagèrent à se joindre à eux pour attaquer de concert & faire mourir Polyclite, Philistion, & Epicyde surnommé Sidon, tous Lieutenans d'Epicyde, qui s'intéressant peu au bien de Syracuse, ne manqueroient pas de traverser les négociations de paix.

Après s'être ainsi défait de ces petits tyrans, ils convoquèrent l'Assemblée du Peuple, & lui représentèrent, » que quelques maux qu'ils souffris-

» sent, ils ne devoient pas se plaindre

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

» de leur fortune , puisqu'il ne tenoit
 » qu'à eux d'y mettre fin. Que si les
 » Romains avoient entrepris le siège
 » de Syracuse , c'étoit par affection
 » pour les Syracusains , non par haine.
 » Que ce n'étoit qu'après avoir appris
 » l'oppression où les tenoient Hippo-
 » crate & Epicyde , ces ambitieux Sa-
 » tellites d'Annibal , qui l'étoient en-
 » suite devenus d'Hiéronyme , qu'ils
 » avoient pris les armes , & commencé
 » le siège de la ville , non pour la rui-
 » ner , mais pour détruire ses tyrans.
 » Mais depuis qu'Hippocrate étoit
 » mort , qu'Epicyde n'étoit plus à Sy-
 » racuse , que ses Lieutenans avoient
 » été tués , que les Carthaginois avoient
 » abandonné tout ce qu'ils possé-
 » doient dans la Sicile , quelle raison
 » maintenant pourroient avoir les Ro-
 » mains de ne pas vouloir conserver
 » Syracuse comme ils le feroient si
 » Hiéron , le plus fidèle de leurs amis
 » & de leurs alliés , étoit encore en
 » vie ? Que ni la ville , ni les habitans ,
 » n'avoient rien à craindre que d'eux-
 » mêmes , s'ils laissoient passer l'occa-
 » sion de rentrer en amitié avec les
 » Romains. Que jamais ils n'en au-
 » roient une si favorable que dans le

» moment présent, où ils venoient d'être
 » tre délivrés de la violente domination
 » de leurs Tyrans; & que le premier
 » usage de leur liberté devoit être de
 » rentrer dans leur devoir.

AN. R. 540.
 AV. J.C. 212.

Ce discours fut parfaitement bien reçu de toute l'Assemblée. On jugea pourtant à propos de créer de nouveaux Magistrats, avant que d'envoyer des Députés aux Romains; & ce fut du nombre de ceux qui venoient d'être élus Préteurs que furent tirés les Députés. Celui qui portoit la parole en leur nom, & qui étoit chargé sur tout de faire tous les efforts possibles pour obtenir que Syracuse ne fût point détruite, étant arrivé au camp de Marcellus avec ses Collègues, lui parla de la sorte. *Ce n'est point le peuple de Syracuse, Illustre Général, qui d'abord a rompu l'alliance avec les Romains, mais Hiéronyme, moins coupable envers Rome qu'envers sa patrie; & ensuite, quand la paix fut rétablie par sa mort, ce n'eut encore aucun Syracusain qui la troubla, mais les Satellites du Tyran, Hippocrate & Epicyde. Ce sont eux qui vous ont fait la guerre, après nous avoir réduits en captivité, soit par la violence, soit par la ruse & la perfidie: & l'on ne peut point dire*

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

que nous ayions eu aucun tems de liberté , qui n'ait été un tems de paix avec vous. Maintenant , dès que nous sommes devenus nos maîtres par la mort de ceux qui tenoient Syracuse dans l'oppression , nous venons dans le moment même vous livrer nos armes , nos personnes , nos murailles , & notre ville , déterminés à ne refuser aucune des conditions qu'il vous plaira nous imposer. Au reste , conviendrait-il , en s'adressant toujours à Marcellus , il s'agit ici autant de votre intérêt que du nôtre. Les dieux vous ont accordé la gloire d'avoir pris la plus belle & la plus illustre de toutes les villes Grecques. Tout ce que nous avons jamais fait de mémorable soit par terre , soit par mer , accroît à votre triomphe , & en relève le prix. La renommée n'est pas un garant assez fidèle pour faire connoître la grandeur & la force de la ville que vous avez prise : la postérité n'en pourra bien juger que par ses yeux-mêmes. Il faut qu'à tous ceux qui aborderont ici , de quelque côté de l'Univers qu'ils viennent , on montre tantôt les trophées que nous avons remportés sur les Athéniens & sur les Carthaginois , tantôt ceux que vous avez remportés sur nous ; & que Syracuse , mise pour toujours sous la protection des

Marcellus , soit un monument perpétuel & subsistant du courage & de la clémence de celui qui l'aura prise & conservée. Il ne seroit pas juste que le souvenir d'Hiéronyme fît plus d'impression sur vos esprits , que celui d'Hiéron. Celui-ci a été votre ami bien plus lontems , que l'autre votre ennemi. Vous avez ressenti , qu'il me soit permis de le dire , les effets de l'amitié d'Hiéron : mais les folles entreprises d'Hiéronyme ne sont retombées que sur lui.

AN. R. 540
AV. J. C. 112

La difficulté n'étoit pas d'obtenir de Marcellus ce qu'on lui demandoit pour les assiégés , mais de conserver la tranquillité & le concert entr'eux-mêmes dans la ville. Les transfuges , persuadés qu'on les livreroit aux Romains , inspirèrent la même crainte aux soldats étrangers. Aiant donc pris les armes subitement les uns & les autres , ils commencent par égorger les Magistrats nouvellement élus , & courant de tous côtés dans la ville font main-basse sur ceux qu'ils rencontrent , & pillent tout ce qui tombe sous leur main. Ils nomment six Officiers , trois pour commander dans l'Achradine , & trois dans l'Ile. Le tumulte étant enfin apaisé , les soldats étrangers recon-

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

nurent par tout ce qu'ils apprirent qui s'étoit conclu avec les Romains, que leur cause étoit toute séparée de celle des transfuges. Dans le moment arrivent les Députés qu'on avoit envoyés à Marcellus, qui achèvent de les dé tromper.

Parmi ceux qui commandoient dans l'Ile, il y avoit un Espagnol, nommé Méric : on trouva le moien de le gagner. Il livra de nuit la porte qui étoit près de la fontaine d'Aréthuse, & reçut les soldats que Marcellus y envoya. Le lendemain au point du jour, Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté là toutes les forces de cette place, & même de l'Ile qui y étoit jointe ; & afin de faciliter à quelques vaisseaux le moien de jeter encore des troupes dans l'Ile qui seroit dégarnie. Tout réussit comme il l'avoit projeté. Les soldats que ces vaisseaux jettèrent dans l'Ile, trouvant les postes presque tous abandonnés, & les portes par lesquelles plusieurs venoient de sortir pour aller défendre l'Achradine contre Marcellus, encore ouvertes, s'en emparèrent après un léger combat. Marcellus, averti qu'il étoit maître de l'Ile, &

d'un quartier de l'Achradine , & que AN. R. 540.
AV. J. C. 312.
Méric , avec le corps qu'il com-
mandoit , s'étoit joint à ses troupes , fait
sonner la retraite , pour empêcher qu'on
ne pillât le trésor des Rois de Syracuse ,
qui ne se trouva pas aussi considérable
qu'on l'avoit cru.

Les déserteurs aiant profité de cet
intervalle de tranquillité pour s'écha-
per , les Syracusains , délivrés de toute
crainte , ouvrirent à Marcellus les
portes de l'Achradine , & lui envoié-
rent des Députés , qui avoient ordre
de ne lui demander autre chose , sinon
qu'il lui plût de leur conserver la vie à
eux & à leurs enfans. Marcellus aiant
pris l'avis de son Conseil , où il avoit
admis les Syracusains qui s'étoient ré-
fugiés dans son camp , répondit à ces
Députés : » Qu'Hiéron , pendant cin-
» quante ans , n'avoit pas fait plus de
» bien au Peuple Romain , que ceux
» qui depuis quelques années étoient
» maîtres de Syracuse n'avoient voulu
» lui faire de mal : mais que leur mau-
» vaise volonté n'avoit nui qu'à eux ,
» & qu'ils étoient punis eux-mêmes
» du violement des Traités d'une ma-
» nière plus cruelle que n'auroient sou-
» haité les Romains. Qu'il tenoit Sy-

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

„ Syracuse assiégée depuis trois ans, non
„ pour la réduire en esclavage, mais
„ pour la délivrer de la Tyrannie. que
„ des Chefs de déserteurs exerçoient
„ sur elle. Qu'après tout les Syracusains
„ auroient tort d'imputer une révolte
„ soutenue pendant tant d'années, au
„ défaut de liberté; puisqu'il n'avoit
„ tenu qu'à eux d'imiter ceux de leurs
„ concitoyens, qui étoient venus cher-
„ cher un asyle dans le camp des Ro-
„ mains; ou de suivre l'exemple de
„ l'Espagnol Méric qui leur avoit livré
„ sa personne & sa garnison; & qu'au
„ moins ils auroient pu prendre plutôt
„ la généreuse résolution de se rendre,
„ à laquelle ils s'étoient enfin détermi-
„ nés. Que pour lui, il ne regardoit pas
„ l'honneur d'avoir pris Syracuse com-
„ me une récompense qui égalât les
„ travaux & les périls qu'il avoit es-
„ sués pendant un si long & si rude
„ siège. „

La ville est
livrée au pil-
lage.

Liv. XXV.
11.

Après ce discours, il envoya son
Questeur avec des troupes dans l'île,
pour prendre & garder le Trésor des
Rois: puis, aiant fait mettre des sauve-
gardes aux portes des maisons de ceux
qui étoient demeurés fidèles aux Ro-
mains, il abandonna la ville au pillage.

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 379

Il auroit bien souhaité pouvoir lui épargner ce funeste désastre : mais il ne put refuser cette permission à des soldats , qui , sur son refus , se la feroient donnée eux-mêmes. Plusieurs même demandoient que Syracuse fût brulée & rasée : mais il ne voulut jamais y consentir ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine , & malgré lui , qu'il leur abandonna toutes les richesses de cette superbe ville , & tous les esclaves qui s'y trouvoient , leur défendant expressément de toucher à aucune personne libre , & de tuer ou d'outrager qui que ce fût , & de faire esclave aucun des citoiens. On prétend que les richesses qui furent pillées à ce sac de Syracuse , égaloient celles qu'on auroit pu trouver actuellement dans Carthage , si elle avoit été prise.

Un accident imprévu causa une extrême douleur à Marcellus. Dans le tems que tout étoit en mouvement à Syracuse , Archimède , enfermé dans son cabinet comme un homme d'un autre monde qui ne prend point de part à ce qui se passe dans celui-ci , étoit occupé à considérer des figures de Géométrie qu'il avoit tracées sur la poussière. Il donnoit à cette contemplation ,

Mort d'Archimède.
Liv. ibid.
Plut. in
Marc. 308.

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

non seulement tous ses yeux , mais encore tout son esprit , de manière qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient par tout , ni le bruit dont toute la ville retentissoit. Tout d'un coup un soldat se présente à lui , & lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archimède le prie d'attendre un moment jusqu'à ce que son problème fût résolu , & qu'il en eût fait la démonstration. Le soldat , qui ne se soucioit ni de son problème ni de sa démonstration , & qui n'entendoit pas même ces mots , irrité de ce délai , tire son épée , & le tue.

Marcellus fut vivement affligé , quand il apprit la nouvelle de sa mort. Ne pouvant lui rendre la vie comme il l'auroit souhaité , il s'appliqua , autant qu'il fut en lui , à honorer sa mémoire. Il fit faire une recherche exacte de tous ses parens , les traita avec distinction , & leur accorda des privilèges particuliers. Pour Archimède , il fit célébrer ses funérailles avec soin , & lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes qui s'étoient le plus distingués à Syracuse. Son tombeau étoit demeuré lontems inconnu , & enseveli dans un entier oubli jusqu'au

Tuscul. l. 64.

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 381

temps de Cicéron, lequel étant venu à Syracuse en qualité de Questeur, en fit la découverte. J'en ai raporté l'histoire ailleurs.

AN. R. 546.

AV. J.C. 212.

Hist. Anc.

Tome X.

Par la prise de Syracuse, la Sicile entière devint une province du Peuple Romain : mais elle ne fut pas traitée comme le furent depuis les Espagnols & les Carthaginois, à qui l'on imposa un certain tribut pour être comme le prix de la victoire, & la peine des vaincus : *quasi victoriæ præmium, & pæna belli*. La Sicile, en se soumettant au Peuple Romain, conserva tous ses droits anciens & toutes ses coutumes, & lui obéit aux mêmes conditions qu'elle avoit obéi à ses Rois.

La Sicile de-

venue pro-

vince des Ro-

maines.

Cic. in Verr.

de frum. n. 13.

Quelques jours avant la réduction de Syracuse, T. Otacilius, avec quatre-vingts galères à cinq rangs, passa de Lilybée à Utique ; & étant entré dans le port de cette ville avant le jour, prit les vaisseaux de charge qu'il y trouva remplis de blé. Ensuite, étant sorti à terre avec ses soldats, il pillà tout le pays d'alentour, & rentra dans ses galères avec un riche butin. Il revint à Lilybée trois jours après en être parti, & amena avec lui cent trente barques chargées de différentes pro-

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

visions, & sur tout d'une grande quantité de blé, qu'il envoya sur le champ à Syracuse. Ce secours délivra les vainqueurs & les vaincus d'une famine qui commençoit à les menacer, & des suites funestes qu'elle eût eues pour les uns & les autres, s'il fût arrivé plus tard.

Marcellus régla les affaires de Sicile avec beaucoup d'équité & de désintéressement.

Liv. XXV.
40.
Plut. in
Marc. p. 309.

Marcellus, après la prise de Syracuse, s'appliqua à régler toutes les affaires de Sicile; & il le fit avec une justice, un désintéressement, & une intégrité, qui lui acquirent beaucoup de gloire à lui-même en particulier, & firent un honneur infini à la République en général. Jusques-là, dit Plutarque, les Romains avoient bien fait voir aux autres nations qu'ils étoient très propres à conduire des guerres, & très-redoutables dans les combats, mais ils n'avoient pas encore donné de grandes marques de bonté, d'humanité, de clémence, en un mot des vertus nécessaires pour un bon gouvernement. Il semble que Marcellus fut le premier, qui, en cette occasion, montra aux Grecs que les Romains ne les surpassoient pas moins en justice qu'en valeur & en habileté dans la guerre.

Avant que Marcellus sortît de Sicile, toutes les villes de cette province lui envoièrent des Députés, pour ménager leurs intérêts. Il les traita toutes différemment, selon les différens degrés d'attachement ou d'opposition que leurs habitans avoient fait paroître à l'égard des Romains. Ceux qui étoient demeurés constamment dans leur parti, ou qui du moins étoient rentrés dans leur amitié avant la prise de Syracuse, furent reçus & traités honorablement, comme de bons & fidèles Alliés. Ceux que la crainte avoit obligés de se rendre après cette conquête, reçurent en vaincus la loi qu'il plut au vainqueur de leur imposer.

Les Romains avoient cependant encore aux environs d'Agrigente un reste d'ennemis qui n'étoient pas à négliger, commandés par Hannon & Epi-
 cyde, seuls Généraux qui restaient au parti Carthaginois dans la Sicile : un troisième les étoit venu joindre envoyé par Annibal pour remplacer Hippocrate : on le nommoit Mutines. C'étoit un homme vif & entreprenant, & qui, sous un maître tel qu'Annibal, avoit appris toutes les ruses & tous les

AN. R. 549.
 AV. J. C. 212.

Dernière action de Marcellus dans la Sicile : victoire remportée sur Hannon.
 Liv. XXV.
 40. 41.

AN. R. 540.
AV. J.C. 112.

stratagèmes qu'on peut employer dans la guerre. Avec un corps de Numides que lui donnèrent ses Collègues, il parcourut & ravagea les terres des ennemis, prenant soin d'un autre côté d'encourager les Alliés, & de leur donner à propos du secours pour les retenir dans le parti : de façon qu'en peu de tems il remplit toute la Sicile du bruit de son nom, & devint la ressource la plus assurée de ceux qui favorisoient les Carthaginois. Marcellus s'étant mis en campagne pour arrêter ses courses, Mutines, sans lui donner le tems de prendre haleine, vint attaquer les Romains jusques dans leur poste, porta par tout l'alarme & l'effroi ; & dès le lendemain, leur aiant livré presque un combat en forme, il les obligea de se retirer derrière leurs retranchemens, & de s'y tenir renfermés.

Mais, sur ces entrefaites, s'étant élevée une sédition parmi les Numides, dont trois cens abandonnèrent le camp, & s'en allèrent dans une ville voisine, Mutines partit aussitôt pour ramener les séditeux, après avoir recommandé fortement aux deux autres Généraux de n'en point venir aux mains

mains avec les ennemis pendant son
 absence. Ceux-ci choqués de cet avis,
 qui leur paroissoit avoir l'air d'un com-
 mandement, & d'ailleurs jaloux de la
 gloire de Mutines, se hâtèrent, pour
 montrer leur indépendance, d'aller
 présenter la bataille aux Romains.
 Marcellus, qui avoit repoussé de de-
 vant Nole Annibal vainqueur, ne put
 tranquillement se voir insulté par des
 gens qu'il avoit vaincus sur mer & sur
 terre, & ordonna aux siens de prendre
 au plutôt les armes, & de s'avancer
 en bon ordre contre les ennemis. Ils
 ne purent soutenir le choc des Ro-
 mains, sur tout quand ils se virent
 abandonnés par leur Cavalerie Numi-
 de, sur laquelle ils comptoient le plus
 pour la victoire; & qui, partie par un
 reste de mécontentement qui avoit
 causé la sédition, partie par attache-
 ment pour Mutines, que les deux au-
 tres Généraux affectoient de mépriser,
 s'étoit engagée avec Marcellus à ne
 point combattre. Les Carthaginois fu-
 rent donc bientôt mis en déroute. On
 leur tua ou prit un grand nombre de
 soldats, & ils perdirent huit éléphants.
 Ce fut là la dernière expédition de

AN. R. 540. Marcellus dans la Sicile. Il retourna
 AV. J. C. 212, vainqueur à Syracuse.

L'année étoit près de finir, On nomma à Rome pour Consuls Cn. Fulvius Centumalus, & P. Sulpicius Galba, qui n'avoit encore exercé aucune Magistrature Curule.

Je reviens aux faits que j'ai laissés en arrière pour ne point interrompre le récit des événemens de la guerre de Sicile.

§. III.

Première campagne de Caton. Philippe se déclare contre les Romains. Il est battu auprès d'Apollonie par le Préteur M. Valerius. Heureux succès des Scipions en Espagne. Département des Provinces. Départ des Consuls. Dasius Altinius d'Arpi, traître aux Carthaginois, comme il l'avoit été aux Romains. Horrible cruauté d'Annibal. Fabius reprend la ville d'Arpi. Cent douze Campaniens se rendent aux Romains. Prise d'Aterne. Grand incendie à Rome. Les deux Scipions font alliance avec Syphax Roi de Numidie. Un Officier Romain forme une Infanterie à Syphax. Traité des Carthaginois avec Gala, autre Roi de Numidie. Syphax

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 387
est défait deux fois coup sur coup par Masinissa fils de Gala. Les Celtibériens commencent à servir chez les Romains. Pomponius, aussi ignorant Général, qu'infidèle Financier, est battu par Hannon. Nouveautés dans la religion réprimées par l'autorité des Magistrats. P. Scipion Edile avant l'âge. Fraude des Publicains ou Traitans, & entre autres de Postumius, punie sévèrement. Création d'un Souverain Pontife. Levées faites d'une nouvelle manière. Les otages de Tarente, qui s'étoient sauvés de Rome, y sont ramenés, & punis de mort. Tarente est livrée par trahison à Annibal. Il attaque inutilement la Citadelle, & la laisse bloquée. Origine des Jeux Apollinaires.

Q. FABIVS MAXIMVS IV.

M. CLAVDIVS MARCELLVS III.

**AN. R. 538.
 AV. J. C. 214.**

C'EST sous ces Consuls que Caton, Première campagne de Caton. qui devint dans la suite si célèbre, fit sa première campagne. Il étoit alors âgé de près de vingt ans.

Nous avons vû que Philippe Roi de Macédoine avoit fait l'année précédente un Traité avec Annibal, dont l'exécution n'avoit été différée que par Philippe se déclare contre les Romains. Liv. XXIV.

la prise de ses Ambassadeurs. Il se déclara enfin ouvertement cette année contre les Romains. Le Préteur Valère qui commandoit une flotte auprès de Bronduse & le long des côtes de la terre d'Otrante, reçut des Députés de la part de ceux d'Orique ville d'Epire, qui lui apprirent que ce Prince étoit venu premièrement fonder Apollonie, après avoir remonté le fleuve Aoüs avec six vingts petits bâtimens à deux rangs : mais qu'ensuite, abandonnant cette entreprise qui lui paroïssoit trop longue & trop difficile, il s'étoit approché secrètement d'Orique pendant la nuit avec son armée, & que dès la première attaque il s'étoit rendu maître de cette ville, située au milieu d'une plaine, & qui n'avoit ni des murailles assez fortes, ni des troupes assez nombreuses, pour la défendre. Ils prioient le Préteur de leur envoyer du secours, pour repousser des ennemis qui en vouloient assurément aux Romains, & qui n'avoient attaqué Orique, que parce que cette ville leur paroïssoit commode par rapport aux desseins qu'ils avoient sur l'Italie.

Valère aiant confié le soin de garder la côte à T. Valerius son Lieutenant,

Q. FAB. M. CL. MARCEL. CONS. 389
 partit avec sa flotte qu'il tenoit toute
 prête, & en état d'agir, après avoir AN. R. 538
 AV. J. C. 214.
 embarqué sur des vaisseaux de charge
 ceux de ses soldats que les galères ar-
 mées en guerre ne purent contenir : &
 s'étant rendu à Oricus dès le second
 jour, il reprit aisément cette ville, où
 Philippe, en se retirant, n'avoit laissé
 qu'une foible garnison.

Les Députés d'Apollonie vinrent Il est battu
auprès d'A-
pollonie par
le Préteur M.
Valérius.
trouver Valère en ce lieu, & lui ap-
prirent que Philippe les tenoit assié-
gés, & cela uniquement parce qu'ils
refusoient de se joindre à lui. Qu'ils
n'étoient plus en état de lui résister, à
moins que les Romains, à qui ils de-
meuroient attachés, ne leur envoias-
sent du secours. Les guerres d'Illyrie
avoient donné lieu aux Romains de
s'acquérir des Alliés sur toute cette
côte. Valère leur promit le secours
qu'ils demandoient; & sans différer il
fit partir sur des vaisseaux de guerre
deux mille soldats, commandés par
Névius Crista, Officier brave & fort
expérimenté dans la guerre, avec or-
dre de se rendre à l'embouchure du
fleuve Aoüs, près duquel étoit située
Apollonie. Névius mit ses soldats à ter-
re en cet endroit; & aiant ordonné

AN. R. 538.

AV. J.C. 244.

aux galères qui les avoient apportés de retourner à Orique pour se rejoindre au reste de la flotte , il conduisit ses soldats , en s'éloignant du fleuve , par un chemin qui n'étoit point gardé par les Macédoniens , & entra de nuit dans la ville , sans qu'aucun des ennemis s'en aperçût. Ils se tinrent en repos tout le jour suivant. Névius l'employa à examiner ce qu'il y avoit de Jeunesse dans Apollonie , ce que la ville d'ailleurs pouvoit fournir d'armes & de troupes réglées. L'état où il trouva toutes choses lui avoit déjà donné une pleine confiance , lorsqu'il apprit de ses coureurs que les Macédoniens étoient dans une sécurité & dans une indolence incroyable. C'est pourquoi , étant sorti de la ville sans tumulte pendant le silence de la nuit , il entra dans le camp des ennemis , qui se tenoient si peu sur leurs gardes , que plus de mille hommes avoient pénétré dans les retranchemens , avant que qui que ce soit s'en fût aperçu ; & s'ils se fussent abstenus de tuer , ils auroient pu arriver jusqu'à la tente du Roi , sans trouver aucun obstacle. Mais les cris de ceux sur qui l'on fit main basse aux portes , éveillèrent enfin les Macédoniens , qui fu-

Q. FAB. M. CL. MARCEL. CONS. 391

tent saisis d'un tel effroi , que non seulement aucun d'eux ne prit les armes ,
ni ne se mit en devoir de repousser l'ennemi ; mais que le Roi lui-même s'enfuiant presque tout nud comme il s'étoit trouvé à son réveil , regagna le bord du fleuve & ses vaisseaux dans un état qui devoit faire rougir un simple soldat. Quelle honte pour un Roi & pour un Général ! Toute l'armée courut en foule du même côté.

Il y eut près de trois mille hommes tués ou pris dans le camp : mais le nombre des prisonniers excéda de beaucoup celui des morts. Après que l'on eut pillé le camp des Macédoniens , les Apolloniates firent transporter dans leur ville les catapultes , les arbalètes , & les autres machines qui avoient été destinées à battre leurs murailles , dans le dessein de s'en servir pour les défendre dans la suite , s'ils se trouvoient jamais exposés au même péril. On abandonna aux Romains tout le reste du butin.

Cette nouvelle aiant été portée à Orique , Valère conduisit aussitôt sa flotte vers l'embouchure du fleuve , pour empêcher Philippe de se sauver avec le secours de ses vaisseaux. Ainsi

AN. R. 538. ce Prince , ne croiant pas être en état
 AV. J.C. 214. de combattre les Romains ni par terre
 ni par mer , après avoir mis à sec une
 partie de ses vaisseaux , & brûlé l'au-
 tre , se retira par terre en Macédoine
 avec le reste de ses soldats , dont la
 plupart avoient perdu leurs armes &
 leurs bagages. M. Valerius passa l'hiver
 à Orique avec sa flotte.

Heureux suc-
 cès des Scip-
 ions en Es-
 pagne.

Liv. XXIV.
 42.

EN Espagne les Carthaginois , pen-
 dant cette même année , remportèrent
 d'abord quelques avantages , mais ils
 essuièrent plusieurs échecs , & perdi-
 rent plusieurs batailles , dans lesquelles
 il y eut de leur part , en les réunissant
 toutes ensemble , plus de quarante-
 cinq mille hommes tués ou pris , outre
 cinquante éléphants qui y périrent , &
 plus de cent cinquante drapeaux qui
 leur furent enlevés. Cn. Scipion , l'un
 des deux Généraux Romains , qui
 commandoit en Espagne avec son
 frère Publius , eut la cuisse percée
 d'une javeline dans l'une de ces ac-
 tions. Les Romains aiant eu de si heu-
 reux succès , crurent qu'il étoit hon-
 teux pour eux de laisser depuis plus de
 cinq ans au pouvoir des Carthaginois
 Sagonte , dont la ruine avoit été cause
 de la guerre. Ils en chassèrent la garri-

Q. FABIVS TI. SEMPRON. CONS. 393
 son Carthaginoise de force ; & aiant AN. R. 538.
 AV. J.C. 214.
 repris la ville , y rétablirent ceux des
 anciens habitans qu'ils purent ramas-
 ser.

Q. FABIVS MAXIMVS.
 TI. SEMPRONIUS GRACCHVS II. AN. R. 539.
 AV. J.C. 213.

LE PREMIER de ces deux Consuls Département
 des provinces.
 Ibid. 44.
 étoit fils du grand Fabius. Ils avoient
 été nommés l'un & l'autre en leur ab-
 sence. Quand ils furent arrivés à Ro-
 me , on travailla à régler le départe-
 ment des provinces & des troupes , &
 l'on ordonna la levée de deux nouvelles
 Légions , & de vingt mille Alliés. Les
 Consuls , après avoir levé ces Légions ,
 & recruté les autres , songèrent , selon
 la coutume , à expier les prodiges ,
 dont plusieurs sont avec raison quali-
 fiés par Tite Live de ^a vains phantô-
 mes qui font illusion aux yeux & aux
 oreilles , & qui sont ensuite regardés
 comme quelque chose de réel & de
 sérieux.

Après cette cérémonie , les Consuls Départ des
 Consuls.
 partirent , Sempronius pour la Luca-
 nie , Fabius pour l'Apulie. Le père de
 celui-ci vint le joindre auprès de Suef-
 sule , pour servir sous lui en qualité de

^a Ludibria oculorum auriumque credita pro veris.

AN. R. 539.
AV. J. C. 213.

Lieutenant Général. Son fils étant venu au devant de lui, les Licteurs qui le précédoient, par respect pour l'âge & pour la haute réputation de ce grand homme, le laissoient avancer à cheval sans rien dire, & il avoit déjà passé le onzième. Son fils s'en étant aperçu, ordonna au dernier des Licteurs qui marchoit immédiatement devant lui, de faire son devoir. Alors cet Officier, aiant crié au vieillard qu'il eût à mettre pié à terre, il obéit sur le champ, & en approchant du Consul : *Je voulois, lui dit-il, mon fils, éprouver si vous saviez que vous êtes Consul.*

Dafius Alti-
nius, traître
aux Carthagi-
nois, comme
il l'avoit été
aux Romains.

Liv. XXIV.
45-47.

Ce fut dans ce camp, que Dafius Altinius de la ville d'Arpi vint trouver le Consul pendant la nuit, accompagné seulement de trois esclaves, & lui promit de lui livrer Arpi moyennant une récompense proportionnée à un tel service. Fabius aiant mis l'affaire en délibération dans le Conseil de guerre, quelques-uns étoient d'avis » qu'après l'avoir fait battre de ver- » ges, on lui fît trancher la tête, com- » me à un déserteur & à un traître, » qui, n'aiant d'autre règle que son » intérêt, étoit alternativement l'en- » nemi des deux nations. Qu'après la

Q. FABIVS TI. SEMPRON. CONS. 395

» bataille de Cannes , persuadé qu'il AN. R. 519.
» faisoit toujours passer du côté où AV. J.C. 213.
» étoit la fortune , il s'étoit déclaré
» pour Annibal , & avoit entraîné ses
» concitoyens dans sa révolte. Qu'à
» présent , voyant contre son espéran-
» ce & contre ses vœux , que les affai-
» res des Romains prenoient un meil-
» leur train , & que la République pa-
» roissoit se relever de ses pertes , il
» venoit offrir à ceux qu'il avoit trahis
» d'abord une nouvelle trahison. Que
» son cœur étoit toujours dans un par-
» ti , tandis que son corps étoit dans
» l'autre ; ennemi aussi méprisable ,
» qu'infidèle allié. Qu'il faisoit en faire
» une punition exemplaire , & l'ajou-
» ter à celles du Maître de Falerie &
» du Médecin de Pyrrhus , comme une
» troisième leçon pour les traîtres &
» les perfides qui voudroient l'imiter.

Le père du Consul ne fut pas de ce
sentiment. Il disoit , » que dans une
» tems où la guerre étoit allumée de
» tous côtés , on parloit comme si l'on
» eût été en pleine paix. Que bien loin
» d'inviter les peuples d'Italie à rester
» dans le parti Carthaginois par une
» sévérité mal placée , il faisoit bien plu-
» tôt chercher à les ramener à l'alliance

» des Romains. Que ce feroit une im-
 » prudence de traiter à la rigueur ceux
 » qui vouloient rentrer dans leur de-
 » voir. Que s'il étoit permis d'aban-
 » donner les Romains, & qu'on n'eût
 » pas la liberté de revenir à eux, il n'é-
 » toit pas douteux que Rome feroit
 » bientôt fans alliés, & que toute l'I-
 » talie s'attacheroit à Annibal. Qu'a-
 » près tout il n'étoit pas d'avis qu'on
 » se fiât absolument à Altinius. Qu'il y
 » avoit un milieu à prendre dans cette
 » affaire. Que fans le regarder pour
 » le présent ni comme ennemi ni com-
 » me Allié, il falloit l'enfermer près du
 » camp dans quelque ville sûre & fi-
 » dèle, où l'on lui laisseroit la liberté
 » d'aller & de venir tant que la guerre
 » dureroit. Que lorsqu'elle feroit fi-
 » nie, on jugeroit lequel étoit le plus
 » à propos, ou de le punir pour sa
 » révolte passée, ou de lui pardonner
 » en faveur de son retour actuel. «
 Tout le monde fut de l'avis de Fabius.
 On lui mit les chaînes à lui & à ceux
 qui l'accompagnoient, & on l'envoia
 à Cales avec une grosse somme d'or
 qu'il avoit apportée avec lui, & qui
 lui fut gardée bien religieusement. Pen-
 dant le jour il marchoit par la ville,

avec des gardes qui le renfermoient
soigneusement pendant la nuit.

AN. R. 539.
AV. J. C. 213.

Horrible
cruauté d'An-
nibal.

Dès que ceux d'Arpi se furent aperçus de son absence, ils le cherchèrent avec soin, mais inutilement. Comme il étoit le premier citoyen de la ville, le bruit de son évasion s'étant répandu par tout, y excita beaucoup de troubles & d'allarmes; & la crainte de quelque révolution les engagea à donner avis à Annibal de tout ce qui s'étoit passé. Cette nouvelle ne lui fit point de peine. Car, outre que depuis longtemps il regardoit Altinius comme un homme à qui l'on ne pouvoit pas se fier sûrement, il trouvoit dans sa fuite un prétexte de s'emparer de ses biens qui étoient très-considérables. Mais pour faire croire que la colère avoit plus de part à sa vengeance que l'avarice, il usa envers sa famille, non seulement de févérité, mais encore de cruauté & de barbarie. Il fit venir sa femme & ses enfans dans son camp, & les ayant fait mettre à la question pour découvrir, premièrement ce qu'étoit devenu Dasius, & ensuite ce qu'il avoit laissé d'or & d'argent dans sa maison, quand il eut été informé de tout, il ordonna qu'on les brûlât vifs; ce qui fut exécuté sur le champ.

AN. R. 519.

AV. J. C. 213.

Fabius reprend la ville d'Arpi.

Fabius étant parti de Sueffule , forma aussitôt le dessein d'assiéger Arpi.

Après en avoir examiné de près la situation & les murailles , il résolut de l'attaquer par un endroit qui étant le plus fort , étoit aussi le moins gardé. Il fit un détachement de ce qu'il avoit de meilleurs Officiers & de plus braves soldats , qu'il chargea d'escalader de nuit le mur par cet endroit , & de rompre ensuite une porte basse & étroite qui donnoit sur une rue peu fréquentée , dans une partie de la ville qui étoit presque déserte. Un orage survint fort à propos pour eux , la pluie , qui commença vers le minuit , aiant obligé les sentinelles de se mettre à couvert en abandonnant leurs postes. Le mur fut escaladé , & la porte rompue. Au premier bruit des trompettes , qui étoit le signal dont on étoit convenu , Fabius fit avancer ses troupes , & entra dans la ville un peu avant le jour par la porte qu'il avoit fait abattre. Ce fut alors que les ennemis s'éveillèrent , la pluie aiant cessé avant que le jour commençât. La garnison qu'Annibal avoit mise dans Arpi étoit de cinq mille hommes , auxquels les habitans avoient joint trois mille de leurs ci-

Q. FABIVS TI. SEMPRON. CONS. 399

AN. R. 639:
AV. J. C. 213a

toiens, qu'ils avoient armés à leurs dépens. Les Carthaginois, qui n'étoient pas assurés de leur fidélité, & qui craignoient qu'ils ne les attaquaient par derrière, les firent marcher à la tête. On combattit d'abord au milieu des ténèbres & dans des rues étroites, les Romains s'étant emparés non seulement des avenues, mais même du toit des maisons les plus voisines de la porte, pour empêcher que d'en haut on ne les accablât de pierres. Pendant qu'on en étoit aux mains, sur quelques reproches que les Romains firent aux habitans d'Arpi de s'être livrés à une nation étrangère & barbare, ceux-ci témoignèrent que c'étoit bien malgré eux, & que leurs chefs les avoient vendus sans attendre leur consentement. Et bientôt en conséquence de ces éclaircissemens mutuels, le Préteur de la ville ayant été conduit au Consul, & ayant tiré de lui parole qu'on oublieroit le passé, les Arpiniens tournèrent tout d'un coup leurs armes contre les Carthaginois. Dans le même moment, environ mille Espagnols se rangèrent aussi sous les enseignes du Consul, sans avoir exigé autre chose de lui, sinon que la garnison Carthaginoi-

AN. R. 539.

AV. J. C. 213.

se auroit toute liberté de se retirer. On ouvrit aussitôt les portes aux Carthagi-
nois sans leur faire aucun tort , comme
on en étoit convenu, & ils allèrent trou-
ver Annibal auprès de Salapie. C'est ainsi
qu'Arpi rentra sous la puissance des Ro-
mains sans perdre aucun de ses habi-
tans , excepté celui qui les avoit trahis
deux fois. On donna aux Espagnols une
double paie , & dans la suite ils de-
meurèrent toujours fidèles aux Ro-
mains , & leur rendirent de bons ser-
vices en beaucoup d'occasions.

Cent douze
Campaniens
se rendent aux
Romains.

Liv. XXIV.
47.

DANS le tems que les Consuls
étoient , l'un dans l'Apulie , l'autre
dans la Lucanie , cent douze citoiens
de Capoue des plus distingués , sous
prétexte de vouloir aller piller les ter-
res des ennemis , demandèrent per-
mission aux Magistrats de sortir de la
ville , & , dès qu'ils l'eurent obtenue ,
ils se rendirent dans le camp des Ro-
mains auprès de Sueffule , où com-
mandoit Cn. Fulvius Préteur en l'ab-
sence du Consul Fabius. Après s'être
fait connoître à la garde avancée , ils
demandèrent qu'on les conduisît au
Préteur , à qui ils avoient à parler
d'une affaire importante. Cn. Fulvius ,
ayant été informé de leur demande ,

Q. FABIVS TI. SEMPRON. CONS. 401
ordonna que dix d'entr'eux lui fussent
amenés sans armes. Lorsqu'ils lui eu-
rent fait connoître ce qu'ils souhai-
toient, qui se bornoit à la restitution
de leurs biens quand Capoue seroit
rentrée sous la puissance des Romains,
il les reçut tous sous la protection de la
République.

AN. R. 539.
AY. J.C. 213.

Le Préteur Sempronius Tuditanus,
(c'étoit ce même Tuditanus, qui, la
nuit d'après la bataille de Cannes, se
sauva à travers les ennemis, pendant
que les autres glacés par la crainte n'o-
isoient sortir du camp) ce Préteur se
rendit maître d'Aterne par force. Il y
fit plus de mille prisonniers, & y trou-
va une grande quantité de cuivre &
d'argent monnoyés.

Prise d'A-
terne.
Ibid.

Dans ce même tems le feu prit à
Rome, & continua pendant deux nuits
& un jour avec tant de violence, qu'il
consuma un grand nombre d'édifices
tant sacrés que profanes.

Grand incendie à Rome.
Ibid.

CETTE même année les deux Sci-
pions, animés par les avantages confi-
dérables qu'ils avoient remportés en
Espagne, où ils avoient ajouté de nou-
veaux Alliés aux anciens qu'ils avoient
ramenés dans le parti des Romains,
portèrent leurs espérances jusques

Les deux
Scipions font
alliance avec
Syphax, Roi
de Numidie.
Liv. XXIV.

48.

AN. R. 539.
AV. J. C. 213.

dans l'Afrique. Aiant appris que Syphax Roi d'une grande partie de la
 * Numidie ; après avoir été ami des Carthaginois , s'étoit tout d'un coup déclaré contre eux , ils lui envoièrent en Ambassade trois * Officiers , qu'ils chargèrent de faire amitié & alliance avec lui , & de lui promettre , que s'il continuoit à faire la guerre contre les Carthaginois , le peuple Romain , à qui il rendoit par là un grand service , & eux-mêmes , chercheroient toutes les occasions de lui faire plaisir , & de lui témoigner une parfaite reconnoissance. Ce Prince barbare reçut l'Ambassade avec beaucoup de joie ; & dans un entretien qu'il eut avec les trois Députés , tous vieux Officiers , sur la manière de faire la guerre , il ne put s'empêcher d'admirer la discipline que les Romains faisoient observer dans leurs armées ; & la comparaison qu'il fit de sa méthode avec la leur , lui apprit combien il ignoroit de choses dans ce métier. » Il leur de-
 » manda pour premier gage de l'amitié & de l'alliance qu'ils venoient

* Trois Centurions.

* La Numidie étoit une grande contrée d'Afrique , l'Afrique propre & de la Mauritanie , & qui avoit bornée au Nord par le mont du côté du Sud la Libye Atlas , qui la séparoit de intérieure.

Q. FABIVS TI. SEMPRON. CONS. 403

AN. R. 539
AV. J. C. 213

» lui offrir , que deux d'entre eux
» seulement retournaissent rendre
» compte à leurs Généraux de leur
» commission , & lui laissassent le troi-
» sième pour instruire ses soldats
» dans l'art de combattre à pié , où il
» avouoit que ses Numides , assez ha-
» biles quand il s'agissoit de manier un
» cheval , n'entendoient rien. Il ajou-
» ta , que dès la première origine de
» leur nation , leurs ancêtres n'avoient
» jamais fait la guerre autrement , &
» que c'étoit ainsi que lui & ses sujets
» avoient été formés dès leur enfance.
» Mais que , comme ils avoient un en-
» nemi puissant en Infanterie , il avoit
» grand intérêt de lui devenir égal en
» cette partie. Qu'il avoit des hommes
» en abondance : qu'il n'étoit question
» que de leur donner des armes con-
» venables , & de leur apprendre à
» s'en bien servir , & à garder leur
» poste dans la bataille , au lieu de se
» ranger & de combattre au hazard ,
» comme ils avoient coutume de fai-
» re. « Les Ambassadeurs lui répondi-
rent qu'ils feroient tout ce qu'il sou-
haitoit : mais ils tirèrent parole de lui
qu'il renverroient l'Officier qu'ils lui
laissoient , si leurs Généraux n'approu-

AN. R. 539. voient pas qu'il fût demeuré dans ses
 AV. J.C. 213. Etats.

Un Officier
 Romain for-
 me une In-
 fanterie à Sy-
 phax.

Cet Officier s'appelloit Q. Statorius. Les deux autres retournèrent rendre compte de leur Ambassade ; & Syphax en envoya de son côté pour recevoir la parole & les engagements des Généraux Romains. Il les chargea en même tems d'attirer les Numides qui servoient dans l'armée des Carthaginois à passer du côté des Romains. Statorius , de son côté , trouva dans la nombreuse Jeunesse de Numidie de quoi former pour Syphax des Compagnies d'Infanterie , à qui il apprit à faire l'exercice & toutes les évolutions militaires , à suivre leurs drapeaux , & à garder leurs rangs , aussi facilement que les Romains mêmes. Enfin , il les accoutuma si bien au travail , & à tous les devoirs de la discipline militaire , telle qu'elle se pratiquoit dans les armées de la République , que le Roi compta bientôt sur son Infanterie autant que sur sa Cavalerie , & qu'il vainquit même les Carthaginois dans une bataille qu'il leur livra en rase campagne.

Les Ambassadeurs de Syphax causèrent aussi en Espagne une révolution

Q. FABIVS TI. SEMPRON. CONS. 405

très-favorable au parti des Romains. AN. R. 5392
AV. J.C. 2132
Car les Numides, au premier bruit de leur arrivée, passèrent la plupart de leur côté.

LES Carthaginois n'eurent pas plutôt appris le Traité qui venoit de se conclure entre Syphax & les Romains, qu'ils envoièrent des Ambassadeurs à Gala, Roi de cette autre partie de la Numidie dont les peuples sont appelés Massyliens, pour lui demander son alliance & son amitié. Gala avoit un fils, nommé Masinissa, âgé seulement de dix-sept ans, mais qui, dans une si grande jeunesse, faisoit déjà éclater des vertus, dont on pouvoit se promettre qu'il laisseroit à ses descendans un royaume plus opulent & plus étendu qu'il ne l'avoit reçu de ses pères. Les Députés des Carthaginois firent entendre à Gala, » que Syphax ne s'étoit » joint aux Romains qu'afin de se fortifier de leur secours contre les autres Rois & les autres nations de l'Afrique. Qu'il étoit donc de l'intérêt de Gala de s'unir au plutôt avec les Carthaginois : qu'avant que Syphax passât en Espagne, ou les Romains en Afrique, il étoit aisé de prévenir & d'accabler le premier, qui n'avoit

Traité des
Catthaginois
avec Gala au-
tre Roi de
Numidie.
Liv. XXIV.
49.

AN. R. 539. » encore alors tiré des Romains que le
 Av. J.C. 213. » nom de leur Allié.

Syphax est
 défait deux
 fois coup sur
 coup par Ma-
 sinissa fils de
 Gala.

Ils n'eurent pas de peine à persuader à Gala de lever une armée, que Masinissa fut chargé de conduire à leur secours ; & qui s'étant jointe aux Légions de Carthage, vainquit Syphax dans un grand combat, dans lequel il y eut trente mille hommes tués sur la place. Syphax, avec un petit nombre de Cavaliers, se retira chez les Maurusiens, qui habitoient aux extrémités de l'Afrique le long de l'Océan, près du détroit de Gibraltar. Là, un grand nombre de barbares, au bruit de son nom, s'étant rendus de toutes parts auprès de lui, il forma promptement un corps d'armée considérable. Mais Masinissa, pour ne lui pas donner le tems de reprendre haleine, ou de passer en Espagne dont il n'étoit séparé que par un petit bras de mer, l'atteignit bientôt avec son armée victorieuse. Ce fut là que par ses seules forces, & sans le secours des Carthaginois, il continua la guerre contre Syphax avec beaucoup de gloire.

Les Celti-
 bégiens com-
 mencent à
 servir chez
 les Romains.

Il ne se passa rien de mémorable en Espagne, si ce n'est que les Généraux Romains attirèrent sous leurs ensei-

gnes la Jeunesse des * Celtibériens, en leur promettant les mêmes avantages dont ils étoient convenus avec les Carthaginois ; & qu'ils envoièrent plus de trois cens Espagnols des plus distingués en Italie, pour débaucher, s'ils le pouvoient, ceux de leur nation qui portoient les armes pour Annibal. Jusqu'à cette année, les Romains, selon Tite-Live, n'avoient jamais employé dans leurs armées de soldats mercénaires ; les Celtibériens furent les ** premiers qui y servirent en cette qualité.

AN. R. 5198
AV. J.C. 2139

PENDANT que les choses que je viens d'exposer se passaient en Afrique¹ & en Espagne, Annibal demeura dans le territoire de Tarente, occupé de l'espérance de se rendre maître de cette ville par la trahison de ses habitans. Quelques places fort obscures se rendirent à lui. Liv. XXV.

DANS le même tems, des douze peuples du Brutium qui avoient pris le parti d'Annibal quelques années au-

* La Celtibérie faisoit partie de l'Espagne Tarraconnoise. Ces peuples habitoient sur la droite de l'Ebre. Nu-nance étoit une de leurs principales villes.

** Freinshemius rapporte d'après Polybe & Zonaras que des Gaulois, dans la première guerre Punique, furent reçus à la solde des Romains.

AN. R. 539
AV. J.C. 213.

paravant , ceux de Confence , & de Thurium qui est l'ancienne Sybaris , rentrèrent dans l'amitié des Romains.

Pomponius ,
aussi ignorant
Général qu'in-
fidèle Finan-
cier, est battu
par Hannon.
Ibid.

Leur exemple auroit été suivi d'un plus grand nombre sans la défaite que s'attira par sa témérité L. Pomponius Veientanus, Préfet * des Alliés. Il avoit été Financier , avant que de s'engager dans le métier de la guerre. Quelques avantages qu'il remporta sur les ennemis dans des fourages au pays des Brutiens lui aiant enflé le cœur , il se regarda comme un Général consommé. Aiant donc ramassé quelques troupes à la hâte , il eut l'audace d'aller présenter la bataille à Hannon , qui lui tua ou lui prit grand nombre d'hommes , tant payfans qu'esclaves , aussi peu capables de discipline que leur Chef. La moindre perte que l'on fit en cette occasion , fut celle du Commandant lui-même , qui étant demeuré prisonnier , a porta la peine d'une entreprise insensée , & d'une infinité de dommages qu'il avoit causés à l'Etat & à ses Associés , par ses fraudes ,

* *C'étoit un grade militaire égal à celui de Tribun dans les Légions.*

Et tum temerariæ pugnae auctor ; & ante publi-

caus , omnibus malis artibus , & Reipublicæ & societatibus infidus damnosusque. Liv.

ses rapines , & toutes sortes de voies injustes. AN. R. 539.
AV. J.C. 213.

La longueur de la guerre , dont les troubles font négliger ordinairement le soin de la police , avoit introduit un si grand changement dans l'esprit des Romains , & tellement altéré la religion de leurs ancêtres par le mélange de plusieurs cérémonies étrangères , qu'il sembloit , dit Tite-Live , que les hommes & les dieux fussent devenus tout autres qu'ils n'étoient auparavant. Une foule de devins & de sacrificateurs sans titre & sans autorité , accoutumés à s'enrichir , par un gain aussi facile qu'illicite , aux dépens d'une populace aveugle & crédule , avoient rempli les esprits de vaines superstitions. Les gens de bien avoient lontems murmuré en secret contre cet abus. Il fut porté à un tel excès , qu'enfin le Sénat fut obligé de charger le Préteur M. Atilius d'y mettre ordre. Ce Magistrat ordonna par un Edit qui fut publié dans l'assemblée du Peuple » que quicon-
» que avoit entre ses mains des formu-
» les de prédictions , de prières , ou de
» sacrifices par écrit , eût à les lui re-
» mettre avant le premier d'Avril ; &
» défendre à toute personne , de quel-

Nouveautés dans la religion réprimées par l'autorité des Magistrats.
Ibid.

AN. R. 539. „ que condition qu'elle pût être , de
 AV, J. C. 213. „ sacrifier en aucun lieu public ou sa-
 „ cré , avec des cérémonies nouvelles
 „ & étrangères.

P. Scipion CETTE année , P. Cornélius Scipion ,
 Edile avant surnommé depuis l'Africain , fut créé
 l'âge. Edile Curule. Lorsqu'il se présenta
 Liv. XXV. pour demander cette charge , les Tri-
 2. buns du Peuple s'opposèrent à sa no-
 mination , apportant pour raison qu'il
 n'avoit pas l'âge compétant pour l'e-
 xercer. Il répondit hardiment : *si tous*
les citoyens veulent me nommer Edile ,
j'ai assez d'âge. Sur le champ toutes les
 Tribus lui donnèrent leurs suffrages
 avec tant de zèle & d'unanimité , que
 les Tribuns se désistèrent aussitôt de
 leur opposition. Scipion n'avoit alors
 que vingt & un ans. Je marquerai tout-
 à-l'heure quel étoit l'âge requis pour
 parvenir aux grandes charges.

Les Ediles Curules firent célébrer
 pendant deux jours les Jeux Romains
 avec autant de magnificence qu'il étoit
 possible en ce tems-là , & firent distri-
 buer pour chaque rue un conge d'huile ,
 c'est-à-dire cinq livres & quatorze onces
 à peu près.

Les Ediles Plébeïens accusèrent plu-
 sieurs Dames Romaines devant le Peu-

Q. FABIVS TI. SEMPRON. CONS. 411
ple de mener une vie déréglée. Il y en
eur quelques-unes qui furent condan- AN. R. 539.
AV. J.C. 213.
nées, & envoyées en exil.

L'élection de P. Scipion pour l'Edi- Polyb. X.
578.
lité est racontée autrement par Polybe,
& je croi devoir rapporter ici ce qu'il
en dit.

Lucius Scipion, frère aîné, selon cet
Auteur, de celui dont il s'agit, deman-
doit l'Edilité Curule. D'abord Publius
n'osoit pas demander cette charge con-
jointement avec son frère, de peur de
lui nuire, ou de paroître vouloir entrer
en lice contre son aîné; ce qui étoit con-
tre la bienséance & contre son inten-
tion. Mais, quand le tems des Assem-
blées approcha, faisant réflexion d'un
côté que le Peuple ne panchoit pas beau-
coup en faveur de Lucius, & de l'autre
qu'il en étoit lui-même fort aimé, il
penfa que le seul moien de procurer l'E-
dilité à son frère étoit de la demander
avec lui. Pour faire entrer sa mère dans
ce sentiment, (car il n'avoit qu'elle
seule à gagner, leur père étant alors en
Espagne) il s'avisa de cet expédient.
Elle se donnoit beaucoup de mouve-
ment pour son aîné: elle alloit tous les
jours de temple en temple solliciter les
dieux en sa faveur, & leur offroit de

AN. R. 539.
AV. J.C. 213.

fréquens sacrifices. Il est remarquable que les Payens , dans toutes leurs entreprises particulières ou publiques, s'adressoient à la Divinité pour en obtenir le succès. Publius l'alla trouver , & lui dit que déjà deux fois il avoit eu le même songe : qu'il lui sembloit qu'ayant été créés Ediles son frère & lui , ils étoient revenus tous deux de la place au logis ; qu'elle étoit venue au devant d'eux jusqu'à la porte , & qu'elle les avoit tendrement embrassés. Un cœur de mère ne put être insensible à ces paroles. *Puisse-je*, s'écria-t-elle, *puisse-je voir un si beau jour ! Voudriez-vous, ma mère, que nous fissions une tentative*, repartit Scipion ? Elle y consentit , ne s'imaginant pas que tout cela fût sérieux. C'en fut assez pour Scipion. Il donna ordre qu'on lui fît une robe blanche , telle qu'avoient coutume de la porter ceux qui demandoient les charges : & un matin , que sa mère étoit encore au lit , il se revêtit pour la première fois de cette robe , & se présente en cet état sur la place. Le peuple , qui dès auparavant le considéroit , & lui vouloit du bien , fut agréablement surpris d'une démarche si extraordinaire. Il s'avance au lieu marqué pour les

Q. FABIVS TI. SEMPRON. CONS. 413
 Candidats, & se met à côté de son frère. Tous les suffrages se réunissent non seulement en sa faveur, mais encore en faveur de son frère à sa recommandation. Ils retournent au logis. La mère est avertie de ce qui venoit d'arriver. Transportée de joie elle vient à la porte recevoir ses deux fils, & vole entre leurs bras pour les embrasser. Le prétendu songe de Scipion, que sa mère eut grand soin de publier, ne contribua pas peu, selon Polybe, par l'heureux & prompt succès dont il fut suivi, à le faire regarder dans la suite comme un homme favorisé & même inspiré des dieux; & nous verrons que de son côté il travailla à fortifier les Romains dans cette pensée.

Quoi qu'il en soit de la manière dont P. Scipion fut fait Edile, il est certain qu'il n'avoit alors que 21 ou 22 ans, puisque trois ans après, quand il fut envoyé pour commander en Espagne, il n'en avoit que vingt-quatre. Les Loix Annales, c'est-à-dire qui marquoient le nombre des années nécessaires pour entrer dans les charges, n'étoient pas encore en usage : mais dès lors, on ne pouvoit être nommé à aucune Magistrature avant que d'avoir

AN. R. 539.
 AV. J. C. 213.

Liv. XXVI.

18.

Polyb. VI.

466.

414 Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS.

AN. R. 539. fait dix campagnes , & par conséquent
 AV. J.C. 213. avant vingt-sept ans ; car on ne commençoit à servir qu'à dix-sept. L'année de Rome 573 , sous le Consulat de Q. Fulvius Flaccus & de L. Manlius Acidinus , un Tribun du Peuple , nommé L. Villius , fit porter une Loi qui marquoit les années où l'on pouvoit demander & obtenir les charges Curules : car il ne s'y agissoit que de celles-là. Selon Manuce , l'âge pour l'Édilité Curule étoit trente-sept ans ; pour la Préture , quarante ; pour le Consulat , quarante-trois.

AN. R. 540.
 AV. J.C. 212.

Q. FULVIUS FLACCUS III.
 AP. CLAUDIUS PULCHER.

Q. Fulvius avoit été deux fois Consul & Censeur dans l'intervalle entre la première & la seconde guerre Punique , & avoit géré la Préture deux fois depuis l'entrée d'Annibal en Italie. Claudius étoit celui qui avoit commandé en Sicile avant & sous Marcellus. La République mit sur pié cette année vingt trois Légions , c'est-à-dire deux cens vingt-sept mille hommes.

Fraude des
 Publicains ou
 Fermiers Gé-
 néraux, & en-
 s'auces de

Il s'excita à Rome un grand trouble à l'occasion de M. Postumius Pyrgensis , Publicain , ou , pour parler no-

tre langage , Financier ; qui n'avoit pas son pareil pour l'avarice & la fraude , excepté le Pomponius dont il a été fait mention. Nous avons parlé plus haut du marché fait par la République avec des gens d'affaire pour fournir aux armées d'Espagne toutes les provisions nécessaires , & nous avons vu qu'une des conditions de ce marché étoit que la République prendroit sur son compte les pertes qui pouvoient arriver par la violence des tempêtes. Cette convention avoit donné lieu à deux sortes de friponneries. Ils avoient supposé de faux naufrages ; & les véritables qu'ils avoient annoncés , c'étoit eux-mêmes qui les avoient fait arriver. Car , aiant chargé sur des vaisseaux vieux & délabrés des marchandises de vil prix & en petite quantité , ils les avoient submergés , après avoir sauvé les matelots sur des esquifs préparés à dessein. Ensuite ils avoient fourni de faux dénombremens d'un grand nombre d'effets considérables.

Le Préteur M. Atilius , informé de cette fraude , l'avoit dénoncée au Sénat dès l'année précédente. Mais , comme dans les conjonctures présentes on vouloit ménager les gens de Finances , on

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

*Ducentum
millium aris
multam dixe-
runt.*

n'avoit pas jugé à propos de rendre un Décret contr'eux. Le Peuple se montra plus sévère à leur égard. Deux frères Tribuns du Peuple Spurius & Lucius Carvilius, indignés d'une malversation si odieuse & si infâme, accusèrent Postumius, & conclurent à ce qu'il fût condamné à une amende de deux cens mille As, c'est-à dire dix mille livres. Le jour où il devoit comparoitre pour se défendre étant venu, il parut devant le peuple assemblé en si grand nombre, que la place du Capitole pouvoit à peine le contenir. Sa cause fut plaidée. Les esprits étoient si mal disposés, que la seule espérance qui lui resta fut que C. Servilius Casca l'un des Tribuns du Peuple, son proche parent, s'opposât aux Conclusions de ses Collègues avant que les Tribus allassent aux voix. Les témoins aiant été entendus, les Tribuns firent écarter la foule; & l'on alloit tirer au sort, pour savoir quelle Tribu donneroit son suffrage la première. Cependant les accusés pressoient Casca de congédier l'Assemblée en se déclarant en leur faveur, & en s'opposant à la demande de ses Collègues. Casca étoit dans un grand embarras, partagé entre la crain-

te de voir condamner son parent , & la honte de défendre une si mauvaise cau-

AN. R. 540.

AY. J.C. 212.

se. Les Traitans voiant qu'ils avoient peu à espérer de sa protection pour exciter quelque trouble qui empêchât la décision de cette affaire , s'avancèrent avec leur escorte dans l'espace qui étoit resté vuide par la retraite de la multitude disputant hautement contre les Tribuns & contre le Peuple même. On étoit prêt d'en venir aux mains , lorsque le Consul s'adressant aux Tribuns : *Ne voiez-vous pas , leur dit-il , qu'on méprise votre autorité , qu'on vous fait violence , & que si vous ne congédiez promptement l'Assemblée , la sédition va éclater ?*

Dès que le peuple se fut retiré par l'ordre des Tribuns , on assembla le Sénat , à qui les Consuls exposèrent le tumulte que l'audace des Publicains avoit excité parmi le Peuple , pour l'empêcher de donner son suffrage. Ils représentèrent » que Camille , dont » l'exil avoit entraîné la ruine de la » ville , avoit souffert que ses citoyens » prononçassent contre lui une condamnation injuste. Qu'avant lui les » Décemvirs , par les loix desquels » Rome se gouvernoit encore actuel-

AN. R. 540.
AY. J. C. 212.

» lement, & dans la suite plusieurs au-
 » tres Romains, des premiers de la
 » République, avoient souffert de mê-
 » me avec soumission les jugemens que
 » le Peuple avoit rendus contre eux.
 » Que Postumius seul avoit employé la
 » violence pour ôter à ses citoyens la
 » liberté des suffrages. Qu'il avoit fait
 » cesser l'Assemblée du Peuple, foulé
 » aux piés l'autorité des Tribuns, at-
 » taqué le Peuple à la tête d'une trou-
 » pe de séditieux rangés comme en
 » bataille. Que si l'on n'avoit point
 » combattu, si l'on n'avoit point ré-
 » pandu de sang, on n'en étoit rede-
 » vable qu'à la retenue & à la patience
 » des Magistrats, qui avoient cédé pour
 » le présent à l'audace d'un petit nom-
 » bre de furieux prêts à mettre tout en
 » feu.

Les plus gens de bien aiant parlé à
 peu près dans les mêmes termes, & le
 Sénat aiant déclaré par un Arrêt que
 la conduite des Publicains, en cette
 circonstance, avoit été une rébellion
 attentatoire à l'ordre public, & d'un
 pernicieux exemple, les Tribuns aban-
 donnèrent aussitôt l'amende pécuniaire
 dont ils s'étoient contentés d'abord,
 & aiant pris contre l'accusé de nouvel-

les Conclusions qui alloient à l'exil , AN. R. 540.
AV. J. C. 212.
ils ordonnèrent en attendant au Lic-
teur de se saisir de la personne de Pos-
tumius , & de le conduire en prison ;
s'il ne donnoit des cautions qui s'obli-
geassent de le représenter en tems &
lieu. Postumius donna des cautions ,
mais il ne comparut point au jour mar-
qué : ce qui fit que le Peuple , sur le
réquisitoire des Tribuns , ordonna que ,
si Postumius ne se présentoit pas avant
le premier jour de Mai , & qu'ayant été
cité il ne comparût pas , ni personne
pour lui , il fût dès-là tenu pour exilé ,
ses biens vendus au profit de la Répu-
blique , & que *l'eau & le feu lui fussent*
interdits. Il n'y avoit point à Rome de
Loi qui condamnât nommément un ci-
toien à l'exil : mais lui interdire *l'eau*
& le feu , sans lesquels on ne peut pas
conserver la vie , c'étoit le condamner
effectivement à l'exil , en l'obligeant
d'aller chercher ailleurs ce qui lui étoit
refusé dans sa patrie.

Une punition exemplaire de cette
sorte , réitérée de tems en tems , arré-
teroit bien des injustices & des vole-
ries , que l'impunité nourrit & entre-
tient au mépris des loix & du bien
public.

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

Après que Postumius eut été condamné, tous ceux qui avoient eu part au tumulte & à la sédition, furent ajournés l'un après l'autre, & sommés de donner des cautions. D'abord ceux qui n'avoient point de caution à donner, & ensuite ceux même qui pouvoient en fournir, furent traînés en prison. La plupart, pour éviter ce péril, s'en allèrent volontairement en exil. Voila quelle fut l'issue de la fraude des Traîtres, & de l'audace qui entreprit de la défendre.

Création
d'un Souve-
rain Pontife.

Ensuite on tint des Assemblées pour créer un Souverain Pontife en la place de P. Cornelius Lentulus qui étoit mort peu auparavant. Il se présenta trois concurrens qui demandoient cette place avec beaucoup d'ardeur & de vivacité : Q. Fulvius Flaccus, actuellement Consul pour la troisième fois, & ancien Censeur ; T. Manlius Torquatus, qui avoit été aussi deux fois Consul, & Censeur ; & P. Licinius Crassus, qui étoit sur le point de demander l'Edilité Curule. Ce dernier, tout jeune qu'il étoit, l'emporta sur ses compétiteurs malgré leur âge avancé, & les charges qu'ils avoient exercées. On seroit curieux d'apprendre les rai-

sons de cette préférence. Peut-être n'y AN. R. 540.
AV. J. C. 112.
en avoit il point d'autre que le caprice
du peuple. La personne de l'élu étoit
pourtant digne de l'honneur d'un tel
choix, comme il paroitra par la suite
de l'histoire. Depuis six-vingts ans,
Crassus étoit le seul, excepté P. Cor-
nélius Calussa, qui eût été créé grand
Pontife avant que d'avoir possédé au-
cune Magistrature Curule.

Les Consuls trouvoient de grandes Levées faites
d'une nouvel-
le manière.
difficultés à achever les levées. Il n'y
avoit point assez de Jeunesse pour re-
cruter les anciennes Légions, & for-
mer les nouvelles que l'on vouloit
mettre sur pié. Le Sénat, sans les dis-
penser de continuer ce soin de leur cô-
té, fit créer un double Triumvirat;
& ces Commissaires eurent ordre de
parcourir les villes & les bourgs d'Ita-
lie, les uns dans l'espace de cinquante
milles (près de vingt lieues) autour
de Rome, & les autres au dela de cette
étendue, & d'examiner avec soin tout
ce qui se trouveroit de Jeunesse dans
chaque canton. Ils devoient enrôler
tous ceux qui leur paroistroient assez
forts pour porter les armes, quoiqu'ils
n'eussent pas encore l'âge marqué par
les Loix. On pria les Tribuns du Peu-

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

ple de proposer, s'ils le jugeoient à propos, une Loi en vertu de laquelle les campagnes de ceux qui se feroient enrôlés avant l'âge de dix-sept ans, leur feroient comptées du jour de leur engagement, comme s'ils étoient entrés dans le service à dix-sept ans, ou au delà. Les Triumvirs firent les levées dont ils étoient chargés.

Les otages de Tarente, qui s'étoient sauvés de Rome, y sont ramenés, & punis de mort.

Liv. XXV.
7.

IL Y AVOIT déjà lontems que les Romains craignoient autant la révolte des Tarentins, qu'Annibal avoit lieu de l'espérer, lorsqu'un événement, dont Rome même fut le Théâtre, en hâta l'exécution. Philéas; citoien de Tarente, étoit depuis lontems à Rome sur le pié d'envoie. C'étoit un homme d'un caractère inquiet, & qui souffroit impatiemment le repos dans lequel il languissoit depuis lontems. Il trouva le moien d'être introduit auprès des otages que les Tarentins avoient donnés à la République, & que l'on gardoit à Rome dans le vestibule du temple de la Liberté. On ne les veilloit pas avec beaucoup de soin; parce qu'il n'étoit ni de leur intérêt, ni de celui de leur patrie, de tromper les Romains. Dans plusieurs conversations qu'il eut avec eux, il leur per-

suada enfin de se sauver ; & aiant cor-
rompu deux de ceux qui avoient les

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

clés des portes du temple , il les tira
à l'entrée de la nuit du lieu où ils
étoient enfermés , & s'enfuit avec eux.

Dès que le jour parut , le bruit de leur
évasion se répandit dans la ville. On
envoia sur le champ après eux des
gens qui les joignirent à Tarracine ,
c'est-à-dire à quinze ou seize lieues de
Rome , & les y ramenèrent. On les
traita avec la dernière rigueur ; & après
qu'ils eurent été battus de verges dans
la place publique , ils furent précipi-
tés du haut du Roc Tarpeïen. Le
Peuple Romain , dans une si prompte &
si cruelle punition , ne ^a consulta que
sa colére , & le desir de se venger , qui
sont deux mauvais Conseillers ; & n'é-
couta point la raison. Celle ci agit len-
tement , elle pese & examine tout : elle
laisse lieu à la réflexion & au repen-
tir : elle ne punit qu'à regret ; & quand
elle y est contrainte , elle proportionne
la peine au crime. La colére est brus-

a Cupidine atque ira ,
pessimis consuktoribus ,
gratfari. *Sallust. in bel. Jug.*

Ira sibi indulget , ex li-
bidine judicat , & audire
non vult. Ratio utrique
parti locum dat & tem-

pus. . . ut excutiendæ spa-
tium veritati habeat. Ra-
tio id judicari vult , quod
æquum est : ira id æquum
videri vult , quod judica-
vit. *Senec. de ira* , l. 16.

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

que , violente , injuste : elle n'écoute rien , & ne suit que son premier mouvement , qui lui est inspiré par la passion. La révolte de deux puissantes villes d'Italie, dut faire sentir aux Romains le tort qu'ils avoient d'user d'une telle sévérité.

Tarente est livrée par trahison à Annibal. Il attaque inutilement la Citadelle , & la laisse bloquée.
Liv. XXV. 8-11.
Polyb. VIII. 529. &c.

Une punition si atroce irrita extrêmement les Tarentins. Plusieurs des plus qualifiés de la ville formèrent ensemble une conspiration pour la livrer à Annibal. Ils furent lontems à prendre les mesures nécessaires pour faire réussir leur dessein. Les Carthaginois enfin furent reçus de nuit dans la ville , pendant que le Commandant de la garnison Romaine , qui se nommoit Livius , enseveli dans le vin dormoit profondément & tranquillement. La plupart des Romains se sauvèrent dans la Citadelle. Elle étoit , dans la plus grande partie de son circuit , entourée des eaux de la mer en forme de presqu'île ; & dans le reste bordée de rochers fort hauts , & fermée d'un mur & d'un large fossé du côté de la ville. Annibal jugea bien qu'il ne lui seroit pas possible de s'en rendre maître par force , & en l'assiégeant dans les formes. Ainsi , pour ne point tomber dans l'inconvénient ,

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 425

ou de renoncer à de plus grandes en- AN. R. 540.
AV. J. C. 222.

treprises en restant pour défendre les Tarentins, ou de les laisser exposés aux hostilités des Romains, il résolut de séparer la ville de la citadelle par un retranchement qu'ils ne pussent forcer.

L'ouvrage avança extrêmement en peu de tems, sur tout depuis que les Romains aiant fait une sortie sur les travailleurs, furent repoussés avec une perte considérable. Les Carthaginois depuis continuèrent leurs travaux sans obstacle. Ils creusèrent un fossé large & profond, sur le bord duquel ils élevèrent de leur côté une bonne pallissade. La Citadelle étoit déjà attaquée par des machines & des ouvrages de toute espèce, lorsque le secours qui vint par mer aux Romains de Métapont, leur donna la hardiesse d'attaquer tout d'un coup les travaux des ennemis pendant la nuit. Ils en brulèrent une partie, & renversèrent le reste.

Annibal aiant assemblé les principaux des Tarentins, leur exposa les difficultés de l'entreprise. La Citadelle dominant sur l'embouchure du port, laissoit la mer libre à ceux qui y étoient enfermés, au lieu que la ville ne pouvoit recevoir de provisions par mer,

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

& que les assiégeans avoient plus à craindre de la famine que les assiégés eux-mêmes. Il fit donc comprendre aux Tarentins » qu'il n'étoit pas possible de » prendre d'assaut une Citadelle si bien » fortifiée : qu'il n'étoit pas plus aisé de » s'en rendre maître par un siège régulier , tant que les ennemis seroient » maîtres de la mer. Que s'il avoit des » vaisseaux , avec lesquels il pût empêcher les convois qui leur viendroient , » il les réduiroit bientôt à abandonner » la place , ou à se rendre. « Les Tarentins convenoient de tout , mais ils ne voioient pas comment ils pouvoient mettre leurs galères en pleine mer , tant que les ennemis seroient maîtres de l'entrée du port , dans lequel ils les tenoient comme bloquées.

Annibal avoit un grand principe : c'est ^a que souvent , ce qui est impossible pour les hommes ordinaires , n'est que difficile pour ceux qui savent mettre en œuvre les ressources de la patience & de l'industrie. Il fit ici usage de son principe. On ramassa par son ordre , de tous côtés , des charrettes , que l'on joignit les unes aux autres :

^a Multa que impedita | pediuntur. Liv.
naturâ sunt , consilio ex-

on fabriqua des machines propres à AN. R. 540.
AV. J. C. 212. tirer les vaisseaux hors de la mer : on élargit & l'on applanit les chemins , afin que les voitures pussent passer plus facilement & plus vite : on se pourvut d'hommes & de bêtes de charge en aussi grand nombre qu'il en falloit pour une telle entreprise. La grande rue traversoit toute la ville , & alloit du port jusqu'à la pleine mer à l'autre extrémité. Ce fut par là qu'il fit transporter les galères sur des chariots. L'ouvrage fut commencé & poursuivi avec tant de zèle & d'ardeur , qu'au bout de quelques jours on vit une flotte bien équipée faire le tour de la Citadelle , & mouiller l'ancre à l'embouchure même du port. Annibal , après avoir mis les affaires de Tarente en cet état , retourna dans ses quartiers d'hiver.





LIVRE DIX-SEPTIEME.

§. I.

Féries Latines. Tems où les Consuls entroient en charge. Origine des Jeux Apollinaires. Les Consuls forcent le camp d'Hannon près de Capoue. Ceux de Métapont & de Thurium se rendent à Annibal. Les Consuls se préparent à assiéger Capoue. Flavius, Préteur des Lucaniens, trahit Gracchus son ami & son hôte. Les Consuls reçoivent un échec devant Capoue. Combat singulier de Crispinus Romain avec Badius Campanien. Combat des Consuls & d'Annibal avec un avantage égal. M. Centenius Penula défait par Annibal. Capoue assiégée dans les formes. Le siège est vivement poussé par les deux Proconsuls. Annibal vient au secours de Capoue : après un rude combat il se retire. Il marche contre Rome pour faire diversion. Le Proconsul Fulvius reçoit ordre de venir avec ses troupes pour défendre Rome. Grande allarme parmi le peuple. Annibal campe près

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 429
*du Téveron. On se prépare à une bataille. Un furieux orage empêche à deux reprises qu'elle ne se donne. Annibal, mortifié par deux événemens singuliers, se retire dans le fond du Bru-
 tium. Fulvius retourne à Capoue. Capoue réduite au desespoir. La garnison écrit à Annibal, & lui fait de vifs reproches. Délibération du Sénat de Capoue. Discours éloquent de Vibius Virius. Plusieurs Sénateurs se donnent la mort. Enfin Capoue se rend. Punition rigoureuse des Sénateurs & des Habitans. Mort de Taurea Jubellius. Sagesse de la conduite du Peuple Romain, qui se détermine à ne point raser Capoue.*

Q. FULVIUS III.
 AP. CLAUDIUS,

AN. R. 540.
 AV. J. C. 212.

LES FÉRIES Latines retinrent les Consuls & les Préteurs à Rome jusqu'au vingt-sixième d'Avril. Aiant achevé ce jour-là les sacrifices accoutumés sur le mont Albain, ils partirent pour se rendre chacun dans leur département.

Je croi avoir déjà marqué quelque part que la solennité des Fêtes Latines.
 Fêtes Latines.
 Dionys. Halic. IV. 250.

AN. R. 540. nes étoit de l'institution de Tarquin le
 AV. J.C. 212. superbe. Il l'avoit établie pour cimenter de plus en plus l'union entre les Latins & les Romains. Quarante-sept peuples avoient part à cette fête. Leurs Députés s'assembloient chaque année au jour que marquoient les Consuls sur le mont Albain dans un temple dédié à Jupiter Latialis, & y offroient un sacrifice commun, qui étoit un taureau, dont on donnoit ensuite une portion à chacun des Députés. Tout étoit égal entr'eux, si ce n'est que le Président étoit Romain. La fête ne durait d'abord qu'un jour. On y en ajouta un second après l'expulsion des Rois : un troisième, quand le Peuple, qui s'étoit retiré sur le mont sacré, revint dans la ville : un quatrième enfin, lorsque les disputes excitées du tems de Camille entre le Sénat & le Peuple au sujet du Consulat, furent apaisées. Le Consul ne partoît point pour la campagne ou pour la province, qu'il n'eût célébré cette Fête.

Tems où
 les Consuls
 entroient en
 charge.

L'Epoque du tems où les Consuls entroient en charge, a fort varié. Pour ne point parler des tems plus anciens, où les variations furent assez fréquentes, on voit l'année de Rome 364 les

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 431

Tribuns Militaires, qui tenoient la place & avoient l'autorité des Consuls, entrer en charge aux Kalendes, c'est-à-dire au premier Juillet. Il paroît que cet usage dura jusqu'aux Consuls M. Claudius Marcellus & Cn. Cornélius Scipion qui, suivant les preuves alléguées par Sigonius & par Pighius, ne peuvent pas être entrés en charge avant les Ides ou le 15 Mars, an de Rome 530, peu de tems avant la seconde guerre Punique. Et ce jour est marqué dans Tite-Live pour celui de la prise de possession du Consulat, l. xxii. n. 1. Enfin il fut fixé aux Kalendes, c'est-à-dire, au premier jour de Janvier sous les Consuls Fulvius Nobilior & T. Annius Luscus, l'an de Rome 599.

Sur les prétendues prédictions d'un célèbre devin nommé Marcius, on établit à Rome des Jeux Apollinaires, qui furent célébrés dans le grand Cirque.

Origine des
Jeux Apolli-
naires.
Liv. XXV.
12.

Les citoyens assistèrent à ces Jeux la couronne sur la tête : les Dames Romaines visitèrent tous les temples : les citoyens mangèrent en public, chacun devant la porte de sa maison ; & ce jour fut célébré avec toutes les cérémonies de religion ordinaires, & avec beaucoup de réjouissance,

AN. R. 540.

AY. J. C. 212.

Les Consuls
forcent le
camp d'Han-
non près de
Capoue.

Liv. XXV.

13. 14.

Pendant qu'Annibal étoit aux envi-
rons de Tarente, les deux Consuls
étoient dans le Samnium, occupés des
préparatifs du siège de Capoue. Et
quoiqu'ils n'eussent pas encore investi
cette ville, cependant, parce qu'ils
avoient empêché les habitans de faire
leurs semailles, elle ressentoit déjà les
effets d'une famine, qui n'est ordinairement
que la suite d'un long siège. Les
Campaniens envoièrent donc des Dé-
putés à Annibal, pour le prier de fai-
re porter des blés des lieux circonvoi-
sins dans Capoue, avant que les Con-
suls missent leurs Légions en campa-
gne, & qu'ils se fussent rendus maîtres
de tous les chemins. Hannon, qu'An-
nibal avoit chargé de ce soin, aiant ra-
massé promptement une grande quan-
tité de blé, fit avertir les Campaniens
du jour où ils devoient venir enlever
ces provisions, leur ordonnant de ra-
masser de toutes parts dans les campa-
gnes le plus de voitures & de bêtes de
charge qu'il seroit possible. Mais les
Campaniens firent paroître en cette
occasion leur paresse & leur noncha-
lance ordinaire. Ils n'envoierent qu'en-
viron quatre cens charrettes, avec un
petit nombre de bêtes de somme. Han-
non

non les réprimanda fortement, & leur reprocha que la faim, qui réveille les bêtes mêmes, n'avoit pu les tirer de leur assoupissement & de leur indolence naturelle. Il leur indiqua un autre jour, pour transporter le reste des provisions.

Les Consuls qui étoient à Bovianum, en aiant été avertis, Fulvius fit partir de nuit ses troupes. Les Romains arrivèrent un peu avant le jour au camp des ennemis, où ils avoient appris que régnoit le trouble & la confusion. Ils y jettèrent tant d'effroi & de consternation, que s'il eût été placé dans une rase campagne, il auroit été pris infailliblement dès la première attaque. La hauteur du terrain escarpé de toutes parts, aidée des retranchemens qu'on y avoit faits, le défendit. Quand le jour fut venu, il se livra un combat assez opiniâtre. La valeur obstinée des Romains surmonta tous les obstacles. Ils arrivèrent par plusieurs endroits jusqu'au fossé, & jusqu'aux retranchemens; ce qui ne put être exécuté, sans qu'il y eût un grand nombre de soldats tués ou blessés. Le Consul, effrayé de cette perte, songeoit à quitter l'entreprise. Les Officiers & les

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

soldats n'y purent consentir. Il fut obligé de se rendre à leurs cris & à leur ardeur. Aussitôt les Romains recommencèrent l'attaque avec un nouveau courage, & se jettèrent à l'envi dans le camp des ennemis, au milieu des traits qu'on lançoit sur eux de toutes parts. Il fut pris en un moment, comme s'il eût été dans une plaine & sans retranchemens. Depuis ce moment, ce fut plutôt un carnage qu'un combat. Les Romains tuèrent six mille Carthaginois, en prirent plus de sept mille avec les fourrageurs Campaniens, & tout ce qu'ils avoient amené de chariots & de bêtes de charge. Ils reprirent outre cela tout le butin qu'Hannon avoit enlevé sur les terres des Alliés du Peuple Romain.

Les deux Consuls s'étant rendus l'un & l'autre à Bénévent, vendirent ou partagèrent le butin. Ceux qui s'étoient signalés à la prise du camp, furent récompensés. Hannon, de Cominium où il étoit occupé à ramasser des blés, & où il apprit la défaite de ses gens, s'enfuit dans le pays des Brutiens avec un petit nombre de fourrageurs qui se trouvoient avec lui.

Capoue de-
mande du se-

Les Campaniens, de leur côté, aiant appris la défaite de leurs compatriotes

& de leurs alliés, députèrent vers Annibal pour lui apprendre » que les deux
 » Consuls étoient du côté de Bénévent,
 » à une journée de Capoue : qu'ainsi
 » les Campaniens étoient prêts de voir
 » l'ennemi à leur porte & devant leurs
 » murailles. Que s'il ne venoit prompte
 » ment à leur secours, les Romains se
 » rendroient maîtres de Capoue plus
 » vite & plus aisément qu'ils n'avoient
 » pris Arpi. Qu'il ne devoit pas s'occu-
 » per tellement du dessein de s'empa-
 » rer de la Citadelle de Tarente, qu'il
 » négligeât Capoue, qu'il avoit cou-
 » tume d'égalier à Carthage, & l'aban-
 » donnât sans défense à la vengeance
 » des Romains. « Annibal leur promit
 qu'il auroit soin de mettre Capoue en
 sûreté. En attendant, il envoya avec les
 Députés deux mille hommes, pour em-
 pêcher les ravages que les armées enne-
 mies faisoient sur les terres des Cam-
 paniens.

Les Romains cependant, qui fa-
 voient se partager entre toutes leurs
 affaires, sans en négliger aucune, son-
 geoient à défendre la Citadelle de Ta-
 rente. Ils firent entrer dans le port, à
 travers les ennemis, quelques vais-
 seaux chargés de vivres. Ce secours

AN. R. 540.
 AV. J.C. 212.
 cours à Annibal.

Ibid. 15.

La Citadelle de Tarente secourue de vivres.

AN. R. 540. vint fort à propos, & rendit le courage
 AV. J. C. 212. aux assiégés. La garnison avoit été for-

Liv. XXVI.
 10.

tifiée depuis peu par les soldats qu'on avoit tirés de Métapont, & qu'on avoit fait entrer dans la Citadelle. Annibal fit venir de Sicile une flotte pour leur couper les vivres. Elle ferma à la vérité tous les passages du côté de la mer : mais en séjournant trop longtems dans le même lieu, elle affaмоit ses amis encore plus que ses ennemis. Enfin, l'année suivante, les vaisseaux Carthageinois se remirent en mer, & leur retraite fit plus de plaisir aux Tarentins, que leur arrivée ne leur en avoit causé. Mais le soulagement qu'ils reçurent de leur départ, fut peu considérable, parce que les provisions cessèrent de venir dans la ville, dès que le secours de la mer lui manqua.

Ceux de Métapont & de Thurium se rendent à Annibal.

Les Métapontins n'étant plus retenus par la crainte de la garnison Romaine, qui avoit été transportée, comme nous venons de le dire, dans la Citadelle de Tarente, livrèrent sur le champ leur ville à Annibal. Ceux de Thurium en firent autant ; & ce qui les engagea principalement les uns & les autres à prendre ce parti, fut le ressentiment qu'ils avoient contre les Ro-

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 437

maines , à cause du supplice cruel des otages Tarentins.

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

Les Consuls firent passer leurs troupes de Bénévent dans les terres de la Campanie , non seulement pour y faire le dégât des blés qui étoient déjà grands , mais dans le dessein d'assiéger Capoue. Ils comptoient de rendre leur Consulat célèbre par la prise d'une ville si opulente , & de faire cesser la honte & les reproches que sembloient mériter les Romains pour laisser depuis près de cinq ans impunié la révolte & la trahison d'un peuple si voisin de Rome. Mais ne voulant point laisser Bénévent sans défense , & d'ailleurs étant bien aises de se fortifier contre la Cavalerie d'Annibal , s'il venoit au secours de Capoue , ils ordonnèrent à Ti. Gracchus de passer de la Lucanie à Bénévent avec sa Cavalerie & ses soldats armés à la légère , & de laisser quelqu'un de ses Lieutenans à la tête de ses Légions , pour maintenir la Lucanie dans le devoir.

Les Consuls
passent dans
la Campanie.

Gracchus se préparoit à exécuter cet ordre des Consuls , lorsqu'une trahison lui en ôta le moien avec la vie. Le traître se nommoit Flavius , Chef de cette partie des habitans du pays qui

Flavius,
Préteur des
Lucaniens ,
trahit Grac-
chus son ami
& son hôte.
Liv. XXV.
16.

tenoit pour les Romains pendant que le reste avoit embrassé le parti d'Annibal : il étoit pour lors Préteur. Cet homme aiant tout d'un coup conçu le dessein de changer de parti, crut que pour gagner la faveur d'Annibal, ce n'étoit pas assez de lui offrir sa personne avec tous ses partisans, s'il ne scelloit le Traité qu'il vouloit faire avec lui du sang de son Général & de son hôte. Il convint de tout avec Magon, & promit de lui amener Gracchus dans un lieu écarté. Ensuite, le perfide vient trouver Gracchus, & lui dit : » Qu'il » avoit ébauché une entreprise de la » dernière importance, mais que pour » la conduire à une heureuse fin, il » étoit nécessaire que Gracchus lui-même y entrât pour sa part. Qu'il » avoit persuadé aux Préteurs de tous » les peuples Lucaniens, qui, dans ce » mouvement presque général de toute l'Italie, s'étoient déclarés pour » Annibal, de rentrer dans l'alliance » & dans l'amitié des Romains. Qu'il » leur avoit fait observer que la fortune de la République, qui avoit presque entièrement échoué à la bataille » de Cannes, reprenoit le dessus de » jour en jour, au lieu que celle d'An-

» nibal tomboit insensiblement en dé-
 » cadence , & que ses troupes étoient
 » presque réduites à rien : Qu'ils de-
 » voient compter sur la clémence des
 » Romains , quand ils reviendroient à
 » eux par un repentir sincère : que ja-
 » mais nation n'avoit été si facile & si
 » portée à pardonner les injures. Que
 » c'étoit là les raisons dont il s'étoit
 » servi pour les persuader. Qu'ils s'y
 » étoient rendus ; mais que , pour plus
 » d'assurance , ils étoient bien aises de
 » les entendre de la propre bouche de
 » Gracchus , & d'avoir sa parole , afin
 » d'en faire le rapport à leurs compa-
 » triotes. Il ajouta qu'il leur avoit don-
 » né rendez-vous dans un lieu à l'écart ,
 » qui n'étoit pas fort éloigné du camp
 » des Romains. Que s'il vouloit se
 » donner la peine de s'y rendre , l'af-
 » faire seroit bientôt terminée , & que
 » par un heureux Traité toute la Lu-
 » canie rentreroit sous la puissance des
 » Romains.

Gracchus trouva tant de vraisem-
 blance dans le projet qui lui étoit pro-
 posé , que , sans soupçonner ni la con-
 duite de Flavius de mauvaise foi , ni son
 discours d'artifice , il partit de son camp
 avec ses Licteurs & un petit nombre

de Cavaliers, & alla se précipiter dans les embuches qu'un perfide ami lui avoit préparées. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que les ennemis sortirent du lieu où ils s'étoient tenus cachés & l'accablèrent de traits, lui & ceux de sa suite. Alors ce Général, étant sauté en bas de son cheval, exhorta les siens, qui en avoient fait autant, à faire au moins une fin glorieuse. Il leur dit, « Qu'entre les deux seuls partis qu'ils avoient à prendre, c'étoit à eux de choisir, & de voir s'ils aimoient mieux se laisser égorger comme un troupeau de bêtes sans se venger; ou, en s'armant d'une noble fureur, & méprisant la mort qui désormais étoit inévitable, aller, tout couverts du sang de leurs ennemis, expirer sur des monceaux d'armes & de corps immolés à une juste vengeance. Qu'ils tâchassent sur tout de percer le perfide Flavius. « Tout en parlant ainsi, il envelopa son bras gauche avec les bouts de sa casaque, (car ils n'avoient pas même apporté de boucliers avec eux) & fondit avec impétuosité sur les ennemis. Le courage céda au nombre, & il fut percé de coups. Magon l'envoia aussitôt à Annibal, & le fit mettre

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 441

devant la tente de ce Général avec ses faisceaux qu'on avoit eu soin d'apporter.

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

Les Consuls étant entrés sur les terres de la Campanie, commencèrent à piller tout le plat pays, & à faire le dégât aux environs de Capoue. Les

Les Consuls reçoivent un échec devant Capoue.
Liv. XXV. 18.

Campaniens aiant fait sur eux une sortie secondés de Magon & de la Cavalerie Carthaginoise, leur donnèrent tellement l'épouvante, qu'ils rappelèrent au plus vite leurs soldats, & se retirèrent en désordre, après en avoir perdu plus de quinze cens. Cet avantage remplit d'une orgueilleuse confiance les Campaniens, naturellement fiers & arrogans; en sorte qu'ils ne cessèrent de harceler les Romains: mais le mauvais succès du combat engagé témérairement, avoit rendu les Consuls plus attentifs & plus précautionnés.

Un événement peu considérable en lui-même, ne servit pas peu à rabattre l'audace des Campaniens, & à relever le courage des Romains: tant il est vrai que dans la guerre les plus petites choses ont souvent de grandes suites. T. Quintius Crispinus Romain étoit lié avec un Campanien nommé

Combat singulier de Crispinus Romain, avec Badius de Capoue.
Ibid.

Badius , & par les droits de l'hospitalité , & par une amitié étroite qui en étoit la suite. Ce qui avoit encore contribué à en resserrer les nœuds , c'est que Badius étant tombé malade à Rome chez Quintius avant la révolte de Capoue , il avoit reçu de lui tous les secours qu'on peut attendre d'un bon & généreux ami. Ce Badius voyant les troupes des Romains campées devant les murailles de Capoue , s'avança jusqu'aux premiers corps de garde , & demanda à haute voix , qu'on lui fît venir Crispinus. Celui-ci aiant été averti , crut que Badius vouloit lui parler comme à un ancien ami , & s'avança avec des dispositions pacifiques , conservant , malgré la rupture entre les deux nations , le souvenir d'une liaison personnelle & particulière. Quand Badius vit qu'il étoit à portée de l'entendre : *Je vous défie au combat* , dit-il à Crispinus. *Montons à cheval , & voyons qui de vous ou de moi fera paroître plus de courage.* Crispinus , qui ne s'attendoit à rien moins , lui répondit , *que l'un & l'autre ils avoient assez d'ennemis , contre qui ils pouvoient éprouver leur valeur & leurs forces. Pour moi , ajouta-t-il , quand je vous recontrerois par hazard*

dans la mêlée, je me détournerois, pour AN. R. 540.
AV. J.C. 181.
ne point souiller mes mains du sang de
mon ami & de mon hôte; & il se met-
toit en devoir de retourner dans le
camp. Alors Badius plus fier qu'aupara-
vant, commença à traiter de crainte &
de lâcheté cette modération & cette
honnêteté de Crispinus, en l'accablant
de reproches que lui seul méritoit. Tu
seins, disoit-il, de vouloir épargner ma
vie, parce que tu sais bien que tu n'es
pas en état de défendre la tienne contre
moi. Mais, si tu crois que la guerre, qui
a rompu l'alliance des deux peuples,
n'a pas suffisamment aboli toutes nos
liaisons particulières: apprens que Ba-
dus de Capoue renonce solennellement à
l'amitié de Titus Crispinus Romain. Je
prens à témoin de ma déclaration les
soldats des deux armées qui m'entendent.
Je ne veux plus avoir rien de commun
avec un homme qui est venu attaquer
ma patrie & mes dieux tant publics que
particuliers. Si tu as du cœur, viens
combattre.

Crispinus, peu sensible à toutes ces vaines & frivoles incartades, fut longtemps sans vouloir accepter le défi; & ce ne fut que sur les instances vives & réitérées de ses camarades, qui lui re-

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

montraient combien il étoit honteux de souffrir que le Campanien l'insultât impunément, qu'enfin il l'accepta. Mais avant toutes choses, sachant que tout combat particulier lui étoit interdit par les Loix de la guerre, il alla demander à ses Généraux s'ils vouloient bien lui permettre de combattre hors de rang contre un ennemi qui le défioit; ce qui lui fut accordé sans peine.

Alors, muni d'un pouvoir légitime, il prend ses armes, monte à cheval, & aiant appelé Badius par son nom, il lui déclare qu'il est prêt à se battre contre lui. Badius se présente sur le champ. Ils n'eurent pas plutôt poussé leurs chevaux l'un contre l'autre, que Crispinus perça l'épaule gauche de Badius d'un coup de lance qui passa au dessus de son bouclier. Cette blessure aiant fait tomber le Campanien de dessus son cheval, le vainqueur sauta en bas du sien, & se jeta sur son ennemi pour achever sa victoire en combattant à pié. Mais Badius, lui abandonnant son bouclier & son cheval, s'enfuit, & regagna le corps de son armée. Crispinus retourna vers les Romains avec le cheval & les armes.

du vaincu ; & leur aiant présenté ces AN. R. 540.
AV. J. C. 212. dépouilles honorables, & sa lance enfanglantée, il fut conduit au milieu des cris de joie & des applaudissemens de tous les soldats à la tente des Généraux qui donnèrent à sa valeur les éloges & les récompenses qui lui étoient dûes.

Y a-t-il un seul Lecteur à qui le récit que je viens de faire n'ait inspiré une estime particulière mêlée d'une sorte de tendresse pour la sagesse & la modération de Crispinus, qui respecte dans un ancien ami & un ancien hôte des titres & des droits ausquels lui-même a renoncé ; qui souffre patiemment qu'on lui fasse à la tête de deux armées les reproches outrageans de timidité & de lâcheté, auxquels les gens de guerre sont pour l'ordinaire infiniment sensibles ; & qui ne croit point que même dans un tel cas il lui soit permis de faire usage de ses armes, s'il n'est autorisé par ses Généraux ? D'une autre part, a-t-on pu ne pas détester la féroce brutalité de Badius, à qui un desir forcené de gloire fait oublier les droits d'une amitié intime, & les liaisons qui font la plus grande douceur de la vie ? Mais que faut-il donc penser de nos Duellistes, qui foulant

AN. R. 140.
AV. J. C. 112.

aux piés les ordonnances des Princes & la Loi de Dieu même, se croient obligés, par un faux point d'honneur inconnu chez tous les Payens, de tremper leurs mains dans le sang de leur meilleur ami, pour un mot qui lui sera échappé mal à propos peut-être dans un repas, ou dans la compagnie d'amis familiers, avec lesquels on parle avec moins de circonspection & de retenue. Exposer sa vie pour la défense de l'Etat & de son Prince, c'est une action de la plus haute générosité. Mais braver la mort par une vanité ridicule, pour tomber en mourant entre les mains d'un Dieu irrité & tout-puissant, c'est une folie, ou plutôt une phrénésie si prodigieuse, qu'il n'y a point de plus grande preuve de l'aveuglement des hommes, que d'avoir pu attacher de la gloire à une action si insensée.

Combat des
Consuls &
d'Annibal
avec un avan-
tage égal.
Liv. XXV.
12.

CEPENDANT Annibal venoit au secours de Capoue, & s'étant avancé jusques auprès de cette ville, dès le troisième jour il mit ses troupes en bataille, bien persuadé que les Romains vaincus quelques jours auparavant par les Campaniens, auroient encore bien plus de peine à le soutenir lui & son armée victorieuse. Au commencement

du combat, l'armée Romaine, accablée des traits que lui lançoit la Cavalerie ennemie, commençoit à plier; mais les Consuls, aiant ordonné à la leur de fondre sur les ennemis, réduisirent toute l'action à un combat de Cavalerie. Les choses étoient en cet état, quand l'armée de Sempronius, conduite par le Questeur Cn. Cornélius, aiant été aperçue de loin, fit croire aux deux partis que c'étoit un nouvel ennemi qu'ils alloient avoir sur les bras. Ainsi les deux armées, comme de concert, firent retraite, & retournèrent chacune dans leur camp, sans avoir aucun avantage l'une sur l'autre.

Dès la nuit suivante, les Consuls, pour obliger Annibal à s'éloigner de Capoue, s'en allèrent chacun de leur côté, Fulvius vers Cumes, & Appius du côté de la Lucanie. Le lendemain, Annibal aiant appris que les Consuls avoient abandonné leur camp & s'étoient retirés de divers côtés, après avoir été quelque tems incertain du parti qu'il prendroit, se détermina enfin à suivre Appius. Ce Général lui fit faire bien des tours, puis, lui aiant dérobé sa marche, il retourna à Capoue par un autre chemin.

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

M. Cente-
nius Pénula,
défait par An-
nibal.

Ibid.

Annibal s'en consola, par l'occasion qu'il eut en ces lieux de remporter un avantage sur un corps considérable de troupes Romaines. M. Centenius, surnommé Pénula, ancien Centurion fort estimé, & qui avoit quitté le service, s'étant fait présenter au Sénat, demanda qu'on le mît à la tête de cinq mille hommes. Il promit que, connoissant parfaitement & le caractère de l'ennemi & le pays où l'on faisoit actuellement la guerre, il ne seroit pas longtems sans rendre à la République quelque service important. Il ajouta, qu'il emploieroit contre Annibal lui-même les ruses & les artifices dont le Carthaginois s'étoit servi jusqu'à ce jour pour faire tomber dans ses filets les Généraux & les armées des Romains. Cette ^a promesse fut crue aussi légèrement, qu'elle étoit faite avec témérité : comme s'il n'y avoit aucune différence entre le mérite d'un simple Officier, & les talens d'un Général. Au lieu de cinq mille hommes qu'il avoit demandés on lui en accorda huit mille ; & plusieurs s'étant joints à

^a Id non promissum | eadem militares & imper-
magis stolidè, quàm sto- | ratoriz artes essent.
lidè creditum : tanquam |

lui pendant sa marche, il arriva dans la Lucanie avec le double des forces qu'il avoit en partant de Rome. Ce fut là qu'il trouva Annibal, qui s'y étoit arrêté après avoir inutilement poursuivi le Consul Appius. Dès que les deux armées furent en présence, elles firent paroître une pareille ardeur d'en venir aux mains. La partie n'étoit point égale. D'un côté, Annibal pour Commandant; de l'autre, un simple Centurion. D'un côté, des soldats vétérans, qui comptoient leurs campagnes par leurs victoires: de l'autre, de nouvelles milices, levées à la hâte, & mal armées. Cependant, malgré une si grande inégalité, le combat dura plus de deux heures; les Romains aiant fait des efforts de valeur extraordinaire, tant qu'ils eurent Centenius à leur tête. Mais, comme il s'exposoit sans se ménager aux traits des ennemis, non seulement pour soutenir la réputation qu'il avoit acquise par le passé, mais encore pour éviter la honte dont il auroit été couvert à l'avenir, s'il eût survécu à une défaite qui ne pouvoit être imputée qu'à sa témérité; il trouva bientôt la mort qu'il cherchoit, & aussitôt les Romains lâchèrent pié. An-

450 CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS.

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

Annibal fut si bien leur fermer les chemins , en les faisant investir de tous côtés par sa Cavalerie , que d'une si grande multitude il s'en sauva à peine mille : tout le reste périt , ou dans la bataille , ou dans la déroute.

AN. R. 541.
AV. J. C. 211.

CN. FULVIUS CENTUMALUS.

P. SULPICIUS GALBA.

Capoue assiégée dans les fornes.

C'EST PROPREMENT dans cette année que le siège de Capoue fut poussé par les Romains avec une vivacité , ou , pour mieux dire , avec un acharnement qui a peu d'exemples. Pour mieux concevoir l'intérêt qui animoit les Romains dans cette entreprise , il faut se souvenir de la manière dont les Campaniens , qui avoient avec eux une très-ancienne alliance , en avoient usé à leur égard. Les premières défaites des Romains par Annibal avoient déjà beaucoup ébranlé leur fidélité : l'échec reçu à Cannes acheva de la renverser entièrement. Ils crurent la puissance des Romains ruinée absolument & sans retour par la perte de cette bataille. Flatés d'une folle espérance de leur succéder dans l'Empire de l'Italie , ils tournèrent du côté d'Annibal : & non contents d'abandonner leurs an-

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 451
 ciens Alliés dans leurs disgraces , ils AN. R. 547.
 AV. J.C. 211.
 ajoutèrent la cruauté à la perfidie , &
 firent mourir inhumainement tous les
 Romains qui se trouvèrent dans leur
 ville. Leur exemple fut comme le si-
 gnal de la rébellion pour la plupart des
 autres peuples d'Italie , qui quittèrent
 pareillement les Romains , & se doi-
 nèrent au vainqueur.

Il est aisé de juger quel ressentiment
 les Romains conçurent d'une trahison
 si noire dans toutes ses circonstances ,
 & dont les conséquences leur avoient
 été si funestes. Aussi, dès qu'ils se virent
 un peu au dessus de leurs affaires , ils
 résolurent d'assiéger Capoue , & de ne
 point lâcher prise qu'ils ne s'en fussent
 rendus maîtres , & n'en eussent tiré une
 vengeance éclatante.

Q. Fulvius Flaccus & Ap. Claudius Le siège
 est vivement
 poussé par les
 deux Procon-
 suls.
 Liv. XXVI.
 Pulcher avoient commencé le siège pen-
 dant leur Consulat ; & ensuite le com-
 mandement leur avoit été continué sous
 le titre de Proconsuls pour terminer cet-
 te importante entreprise.

Outre l'intérêt public , leur gloire y
 étoit intéressée , & ils faisoient tous les
 efforts possibles pour la conduire à une
 prompte & heureuse fin. Les assiégés de
 leur côté , qui avoient sans cesse de-

vant les yeux l'indigne traitement qu'ils avoient fait aux Romains, & celui qu'ils en devoient attendre à leur tour, se défendoient avec courage, soutenus d'une forte garnison Carthaginoise, qu'Annibal avoit laissée dans leur ville sous deux Commandans, Bostar & Hannon. Ils faisoient de fréquentes & de vives forties, dans lesquelles, beaucoup inférieurs pour les combats de pié, ils avoient presque toujours l'avantage du côté de la Cavalerie, qui étoit le foible des Romains. Ceux-ci, souffrant avec peine cette inégalité qu'ils ne pouvoient se dissimuler, imaginèrent un moien d'y remédier en partie. Ils choisirent dans les Légions de jeunes gens dispos & légers de corps, qu'ils accoutumèrent à monter derrière les Cavaliers en croupe, & à en descendre promptement au premier signal. Ils leur donnèrent des boucliers plus petits que ceux des Cavaliers, & à chacun sept javelots longs de quatre piés, qui avoient une lame de fer si fine & si mince qu'elle se courboit & se faussoit aisément, en sorte que le trait une fois lancé ne pouvoit plus être utile aux ennemis, ni être renvoié contre ceux qui s'en

CN FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 453

étoient servis les premiers. Quand on en vint aux mains avec la Cavalerie ennemie , ces armés à la légère sautant tout d'un coup de cheval , lancèrent tous ensemble leurs javelots l'un sur l'autre contre les chevaux & les Cavaliers de Capoue, de sorte qu'un corps qui paroissoit toute Cavalerie , fit naître pour ainsi dire tout d'un coup une Infanterie à laquelle les Campaniens ne s'attendoient point. Cette attaque imprévûe jetta le trouble parmi les ennemis : la Cavalerie Romaine acheva de les mettre en desordre , & les poursuivit jusqu'aux portes de la ville. Depuis ce tems les Romains devinrent supérieurs pour la Cavalerie, comme ils l'avoient toujours été pour les troupes de pié.

Capoue commençoit à être réduite à l'extrémité. La famine s'y faisoit sentir très-vivement. Le peuple & les esclaves manquoient presque absolument de pain. Annibal étoit actuellement occupé à trouver des moyens de s'emparer de la Citadelle de Tarente, (car il étoit maître de la ville) lorsqu'il reçut un courrier de Capoue, qui lui apprit que les Campaniens ne pouvoient plus tenir contre les Ro-

AN. R. 541.
AV. J. C. 213.

Annibal vient au secours de Capoue ; après un rude combat , il se retire.

Liv. XXVI
s. 6.

mais, s'il ne venoit à leur secours. Le^a desir de prendre la Citadelle de Tarente fit balancer quelque tems Annibal : mais enfin l'intérêt de Capoue l'emporta. Il voioit tous les peuples d'Italie, tant alliés qu'ennemis, attentifs à en tirer exemple selon l'événement bon ou mauvais qu'auroit la révolte de ses habitans. Aiant donc laissé chez les Brutiens une grande partie de ses bagages, & tout le corps de ses troupes pesamment armées, il ne prit avec lui que l'élite de son Infanterie & de sa Cavalerie, qui étoit en état de faire beaucoup de diligence, & s'avança à grandes journées vers Capoue. Il se fit pourtant suivre de trente-trois éléphans.

Quand Annibal fut arrivé près de Tifate, il s'arrêta sur une hauteur qui commandoit Capoue. De là il fit avertir les assiégés de son arrivée, & les engagea à faire une sortie générale par toutes les portes de la ville en même tems qu'il attaqueroit le camp des Ro-

^a Cùm in hoc statu ad Capuam res essent, Annibalem diversum Tarentinæ arcis potiundæ Capuæque retinendæ traherent curæ. Vicit tamen respectus Capuæ, in quam omnium sociorum hostiumque conversos videbat animos, documento futuræ, qualemcumque eventum defectio ab Romanis habuisset. *Liv.*

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 455

maines. Le combat fut rude : les lignes même d'abord furent forcées en partie, & le Proconsul Appius reçut une dangereuse blessure. Mais les Romains se défendirent avec tant de vigueur, qu'enfin Annibal & les Campaniens furent également repoussés. Cette action, selon quelques Auteurs, leur couta fort cher.

AN. R. 541.
AV. J. C. 211.

LE GÉNÉRAL Carthaginois, voyant qu'il ne pouvoit, ni engager les Romains à un nouveau combat, ni forcer leurs lignes pour entrer dans la ville, ne s'opiniâtra point à une entreprise qu'il vit bien ne pouvoir lui réussir. Il n'abandonna pas néanmoins encore le soin de Capoue ; & , pour la délivrer, il forma un dessein digne de son courage. Il résolut de marcher brusquement vers Rome, ne desespérant pas, dans une première surprise, de s'emparer de quelque quartier de la ville : ou en tout cas il se promettoit que le danger de la Capitale obligeroit les Généraux Romains de lever le siège de Capoue, pour accourir avec toutes leurs troupes au secours de leur patrie. Si, pour continuer le siège, ils partageoient leurs troupes, il se flatoit que leur affoiblissement pourroit faire

Annibal
marche con-
tre Rome,
pour faire di-
version.
Liv. XXVI.

AN. R. 541. naître aux assiégés ou à lui-même quel-
 AV. J.C. 211. que occasion de les battre.

Il ne lui restoit qu'une inquiétude ,
 c'est que les Campaniens , perdant toute
 espérance lorsqu'ils le verroient parti ,
 ne se rendissent aux Romains. Pour
 obvier à cet inconvénient , il engage à
 force de présens un Numide à se charger
 d'une Lettre , à se rendre dans le
 camp des Romains comme transfuge ,
 & de là à passer dans Capoue. La lettre
 adressée aux Campaniens portoit ,
 „ Qu'il n'avoit pris le parti de se retirer
 „ & de marcher vers Rome , que pour
 „ leur bien , & pour forcer les Romains
 „ de lever le siège dans la nécessité où
 „ ils seroient d'aller secourir leur patrie.
 „ trie. Qu'ils ne perdissent point courage :
 „ qu'une patience de quelques jours
 „ les mettroit pour toujours en repos
 „ & en sûreté. « Il prit des vivres pour
 dix jours , & aiant fait préparer bon
 nombre de barques , il fit passer de
 nuit le Vulture à son armée.

Le Procon- Dès qu'on fut averti à Rome qu'An-
 sul Fulvius re- nibal étoit en marche , le Sénat s'as-
 çoit ordre de sembla sur le champ. Il y eut trois avis.
 venir avec ses Un Sénateur , qui se nommoit P. Cor-
 troupes pour nelius Asina , vouloit que l'on rappellât
 défendre Ro- tous les Généraux & toutes les armées
 me. répandues
 Liv, XXVI.
 3.

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 457

AN. R. 541.

AV. J.C. 211.

répandues dans les différentes parties de l'Italie pour venir défendre Rome. Fabius, aussi intrépide dans les grands dangers, que circonspect pour les prévenir, s'opposa fortement à cet avis. Il représenta » qu'il seroit honteux de » quitter Capoue, & de prendre l'al- » larme aux moindres mouvemens » d'Annibal. Qu'il étoit hors de toute » apparence qu'un Général, qui n'a- » voit osé se présenter devant Rome » après la victoire qu'il avoit rempor- » tée à Cannes, pût se flater de s'en » rendre maître après avoir été repoussé » de devant Capoue. Que son dessein » n'étoit pas d'assiéger Rome, mais de » délivrer la place actuellement assié- » gée. Que pour lui il croioit que ce » qu'il y avoit de troupes dans la ville » suffisoit pour la défendre. « Un troi- » sième avis, qui tenoit le milieu entre les deux autres, proposé par P. Valérius Flaccus, l'emporta. Ce fut de faire venir Fulvius à Rome avec une partie des troupes qui étoient devant Capoue, pendant que son Collègue, avec le reste de l'armée, continueroit le siège. Dès que les ordres du Sénat furent arrivés dans le camp, Fulvius se mit en marche avec l'élite des trois armées, qui

AN. R. 541.
AV. J.C. 211.

montoit à quinze mille hommes de pié, & mille chevaux. Il savoit qu'Annibal avoit pris sa route par la voie Latine : il prit la sienne par la voie Appia, après avoir envoyé ordre à toutes les villes municipales qui étoient sur la route ou aux environs, de tenir des vivres prêts sur son passage. Les soldats, pleins d'allégresse & de courage, s'entr'exhortoient à doubler le pas, en se souvenant qu'ils alloient défendre leur patrie commune.

Grande allarme parmi le peuple.

Liv. XXVI.
9.

Cependant Annibal approchoit, & la fraieur redoubloit dans la ville sur les différens bruits qui s'y répandoient, souvent sans fondement, & toujours au-delà du vrai. Les Dames Romaines remplissent tous les temples, & baignées de larmes, prosternées au pié des autels, tendant les mains vers le ciel, elles implorent le secours des dieux. Les Sénateurs se rangent tous auprès des Magistrats dans la place publique, toujours prêts à les aider de leurs conseils dans les événemens imprévûs qui peuvent se présenter d'un moment à l'autre. Ceux qui sont en état de servir de leurs personnes, viennent s'offrir aux Consuls. On distribue les troupes aux portes, autour des

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 459
murs , au Capitole , dans la Citadelle ,
& même hors de Rome sur le mont
Albain , & sur la hauteur d'Esule du
côté de Tibur. (*Tivoli.*)

AN. R. 541.
AV. J.C. 211.

Pendant ce mouvement général , arrive le Proconsul Fulvius. C'étoit l'usage que les Proconsuls perdoient leur autorité & le droit du commandement au moment qu'ils mettoient le pié dans la ville. Pour affranchir Fulvius de cette loi , le Sénat lui attribua une autorité égale à celle des Consuls. Il entra avec son armée par la porte Capène , traversa les Carines & les Esquilies , & alla camper entre la porte Esquiline & la porte Colline. Sa présence rassura un peu les esprits.

Dans le même tems , Annibal vint camper près du Téveron à trois milles , c'est-à-dire environ à une lieue de la ville. De là il s'avance avec deux mille chevaux depuis la porte Colline jusqu'au temple d'Hercule , & allant de côté & d'autre , il examine de plus près qu'il peut les murs & la situation de la ville. Flaccus regarda comme une insulte qu'il osât se promener si tranquillement à la vûe & si près de Rome. Il envoya contre lui un détachement de Cavalerie pour l'écarter des murs ,

Annibal campe près du Téveron.
Ibid.

AN. R. 541. & le faire rentrer dans son camp.

AV. J. C. 211.

Comme il s'engagea une action entre ces deux corps de Cavalerie , les Consuls firent passer à travers la ville douze cens Numides transfuges qui étoient sur le mont Aventin , les jugeant plus propres que d'autres à combattre au milieu des vallons , des jardins , & des sépulcres. La multitude alors crut que ces Numides étoient des ennemis qui s'étoient emparés du mont Aventin. L'allarme fut si grande , que , si le camp des Carthaginois n'eût été hors de la ville , le peuple l'auroit abandonnée dans le moment. La crainte d'Annibal les arrêta. Chacun se retira dans sa maison , & du haut des toits se mit à jeter des pierres contre ces transfuges Numides , croiant que c'étoient les ennemis. On ne pouvoit appaiser le tumulte , ni détromper le peuple en lui découvrant l'erreur , parce que les rues étoient remplies de gens de la campagne , qui , dans la subite fraieur où les jeta le premier bruit de l'approche d'Annibal , s'y étoient réfugiés en foule avec tous leurs troupeaux. Heureusement les Romains eurent l'avantage dans le combat de Cavalerie , & ils obligèrent les ennemis de se retirer.

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 461

Comme d'un moment à l'autre il s'é-
levoit des tumultes en différens quar-
tiers de la ville, le Sénat, pour y ap-
porter un plus prompt remède, donna
autorité & droit de commandement à
tous ceux qui avoient été Dictateurs,
Consuls ou Censeurs. Le reste du jour
& la nuit suivante furent extrêmement
tumultueux.

Le lendemain, Annibal aiant passé
le Téveron, présenta la bataille aux Ro-
mains. Les Consuls & Fulvius ne recu-
lèrent pas. Chacun se dispoisoit à bien
faire son devoir dans un combat, dont
Rome devoit être le prix; lorsqu'un
violent orage, mêlé de pluie & de
grêle, jetta un si grand trouble dans
les deux armées, que de part & d'au-
tre les soldats, aiant eu bien de la pei-
ne à retenir leurs armes, & ne s'oc-
cupant rien moins que de l'ennemi,
se sauvèrent à la hâte dans leur camp.
A peine y étoient ils rentrés, que le
tems redevint calme & serein. La mê-
me chose étant encore arrivée le jour
suivant, Annibal crut qu'il y avoit
quelque chose de surnaturel dans cet
événement; &, selon Tite-Live, ^a il

AN. R. 541.
AV. J. C. 211.

On se pré-
pare à une ba-
taille. Un fu-
rieux orage
empêche à
deux reprises
qu'elle ne se
donne.

Liv. XXVI,

11.

^a Audita vox Anniba-
lis fertur, Potiunde sibi
urbis Romæ, modò meg-
tem non dari, modò for-
tunam.

AN. R. 541.
AV. J.C. 211.

s'écria que les dieux lui avoient refusé tantôt la volonté, tantôt le pouvoir de prendre Rome. C'étoit une pensée répandue généralement & chez les Romains, & chez leurs ennemis, que la Providence veilloit d'une manière particulière à la conservation de Rome : & l'on ne se trompoit point.

Annibal mortifié par deux événements singuliers, se retire, & passe chez les Brutians.

Deux choses achevèrent de déconcerter Annibal. La première, c'est qu'il apprit que, pendant qu'il étoit campé à une des portes de Rome, on en avoit fait sortir par une autre des recrues pour l'armée d'Espagne. La seconde, moins importante en soi, mais plus piquante pour lui, c'est qu'il fut que le champ où il étoit campé, venoit de se vendre à Rome, sans que pour cela on eût rien diminué du prix. Ce dernier trait lui fut fort sensible; & il fut si indigné qu'il se fût trouvé à Rome quelque un assez hardi pour acheter un champ occupé actuellement par son armée, qu'il fit mettre aussi à l'encan les boutiques d'orfevres qui étoient autour de la place publique de Rome.

Fulvius retourne à Capoue.

Après cette bravade, Annibal partit, & s'enfonça dans le Brutium à l'extrémité de l'Italie, renonçant à l'espérance de sauver Capoue. Fulvius

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 463

retourna sur le champ joindre son Collègue, pour consommer une entreprise dont le succès étoit désormais certain.

AN. R. 541.
AV. J. C. 211.

CE FUT POUR LORS que Capoue, abandonnée à elle-même, & destituée de toute ressource, sentit l'abyme de maux où elle s'étoit plongée en renonçant à l'amitié des Romains. Le Proconsul, en conséquence d'un Arrêt du Sénat, fit faire une proclamation par laquelle il annonçoit un pardon général de tout le passé pour les citoyens de Capoue qui passeroient chez les Romains avant un certain jour. On en fut instruit dans la ville; aucun néanmoins ne profita d'une amnistie si favorable, & si peu méritée. Uniquement occupés de la noirceur de leur trahison, & de l'affreuse barbarie qui l'avoit accompagnée, ils ne pouvoient se persuader que l'offre qu'on leur faisoit fût sincère & de bonne foi, ni qu'un tel crime pût jamais être pardonné.

Capoue réduite au désespoir.
Liv. XXVI.
12.

La ville se trouvoit sans conseil, aussi bien que sans ressource. La Noblesse avoit absolument abandonné le soin des affaires. Aucun des principaux citoyens ne paroissoit en public. Les Sénateurs, voyant leur ville hors

La garnison écrit à Annibal, & lui fait de vifs reproches.

d'état de résister aux Romains , s'é-
 roient enfermés dans leurs maisons ,
 pour y attendre une mort certaine &
 la ruine de leur patrie. Tout le pou-
 voir se trouvoit entre les mains de
 Bostar & d'Hannon Commandans de
 la garnison Carthaginoise. Ceux-ci ,
 plus inquiets pour eux-mêmes que
 pour leurs Alliés , écrivirent à Annibal
 non seulement avec une grande liber-
 té, mais en lui faisant les plus vifs re-
 proches. » Ils se plaignoient de ce que
 » non seulement il avoit abandonné
 » Capoue aux ennemis , mais de ce
 » qu'il les avoit livrés eux-mêmes &
 » toute la garnison aux plus cruels sup-
 » plices. Qu'il s'étoit retiré chez les
 » Brutiens comme pour se cacher , &
 » ne pas voir prendre Capoue sous ses
 » yeux. Que les Romains lui don-
 » noient bien un autre exemple. Que
 » le siège de Rome même n'avoit pu les
 » arracher de celui de Capoue : tant
 » les Romains faisoient paroître plus
 » de constance contre leurs ennemis ,
 » qu'Annibal en faveur de ses alliés.
 » Que s'il revenoit à Capoue , & qu'il
 » tournât toutes ses forces de ce côté-
 » là , eux & les Campaniens étoient
 » prêts à faire une sortie , résolus d'y

CN. FULVIUS P. SULPICIVS CONS. 465

» vaincre , ou d'y périr. Que les Car-
» thaginois n'avoient point passé les
» Alpes pour faire la guerre contre
» ceux de Rhége ou de Tarente. Qu'en
» quelque lieu que fussent les Légions
» Romaines , là devoient se trouver
» les armées de Carthage. Que c'étoit
» ainsi qu'on avoit eu de si heureux suc-
» cès à Trébie, à Trasimène, à Cannes,
» c'est à-dire en cherchant l'ennemi ,
» en l'attaquant , en le forçant d'en ve-
» nir aux mains.

AN. R. 541.
AV. J.C. 211.

Les Commandans Carthaginois avoient chargé de cette lettre quelques Numides de bonne volonté , qui , moyennant une récompense , passèrent dans le camp de Flaccus comme transfuges. Ils furent découverts , & étant mis à la question , outre l'aveu de la lettre dont il s'agissoit , ils déclarèrent qu'il y avoit dans le camp des Romains plusieurs autres Numides , qui y étoient venus de même sous le titre de transfuges , mais qui en effet étoient des espions. On en arrêta plus de soixante & dix ; & après qu'on les eut battus de verges avec ceux qui avoient été saisis tout récemment , & qu'on leur eût coupé les mains , on les renvoia tous à Capoue.

V ▼

AN. R. 541.
AV. J. C. 211.

Délibération
du Sénat de
Capoue.

Liv. XXVI.
13.

Le peuple fut consterné à la vûe de ces malheureux, & il força par ses cris & par ses menaces les Sénateurs de s'assembler, pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans la situation présente. L'avis dominant étoit d'envoier des Députés aux Généraux Romains, pour tâcher de les fléchir par leur soumission.

Discours éloquent de Vibius Virius.

Mais Vibius Virius, qui avoit été l'un des principaux auteurs de la révolte, lorsque son tour fut venu de parler, ouvrit un avis bien différent. *Il faut, dit-il, que ceux qui proposent d'envoier des Députés aux Romains pour traiter de paix, & pour se rendre à eux, ne réfléchissent guères ni à ce qu'ils auroient fait de leur côté s'ils s'étoient vûs en état de décider du sort des ennemis, ni au traitement qu'ils en doivent maintenant attendre. Quoi ! Espérez-vous donc en être reçus dans la conjoncture présente, comme vous le fûtes autrefois, lorsque, pour obtenir leur protection contre les Samnites, nous nous remîmes sous leur pouvoir, nous, nos personnes, & nos biens ? Avez-vous déjà oublié dans quel tems, & dans quelles circonstances, nous avons renoncé à l'alliance des Romains ? Comment, au lieu de renvoier leur garnison, nous l'avons fait*

périr au milieu des supplices & des ignominies ? Combien de fois , & avec quelle fureur nous avons fait des sorties sur eux , & attaqué leur camp ? Comment nous avons appelé Annibal pour les perdre ? Et , ce qui est tout récent , comment nous l'avons fait partir d'ici pour aller mettre le siège devant Rome ?

AN. R. 541.
AV. J. C. 208.

Examinez maintenant ce que leur haine contre vous leur a fait entreprendre , afin que vous jugiez par là de ce que vous en devez espérer. Voiant actuellement l'Italie en proie à l'étranger , obligés de soutenir dans le cœur de leur Empire des assauts d'un ennemi venu des extrémités de l'Univers , & d'un ennemi tel qu'Annibal , les Romains quittent tout , quittent Annibal lui-même , pour envoyer deux Consuls avec deux armées Consulaires mettre le siège devant Capoue. Il y a près de deux ans que nous tenant étroitement enfermés de toutes parts , ils s'acharnent à nous mattrer par la faim , souffrant eux-mêmes beaucoup , s'exposant aux derniers périls & aux plus durs travaux , taillés souvent en pièces autour de leurs retranchemens , & à la fin presque entièrement forcés dans leur camp. Mais je ne m'arrête point à tout cela : c'est une chose ordinaire de souffrir des fatigues & des dangers quand on attaque

AN. R. 143.
AV. J. C. 114.

une ville ennemie. Nous avons des marques encore plus sensibles d'une colere & d'une haine implacable. Annibal avec de nombreuses troupes d'Infanterie & de Cavalerie, a attaqué leur camp, & l'a pris en partie: un si grand danger ne les a point émus. Aiant passé le Vulturne, il a brûlé les campagnes de Cales: ils ont vû tranquillement le ravage des terres de leurs Alliés. Il a fait marcher ses troupes contre Rome même: un si terrible orage qui grondoit de si près sur leurs têtes, ne les a point ébranlés. Enfin il a passé le Téveron, il a campé à trois mille pas de leur capitale, il s'est approché jusqu'au pié de leurs murailles, tout prêt de leur enlever Rome, s'ils n'abandonnoient Capoue. Ils n'ont point quitté prise. A-t-on jamais vû un pareil acharnement? Il n'y a point de bête si furieuse & si enragée, à qui l'on ne fît lâcher sa proie, si l'on alloit vers son antre pour lui enlever ses petits. Mais les Romains, rien n'a pû les arracher de devant Capoue, ni Rome assiégée, ni les cris & les pleurs de leurs femmes & de leurs enfans, ni leurs autels, leurs temples, leurs dieux Pénares, les tombeaux de leurs ancêtres profanés & détruits: tant ils sont avides de notre supplice, & altérés de notre sang! Et cela ne doit pas nous étonner: nous en

eussions fait autant, si la fortune nous en eût donné le pouvoir.

AN. R. 549.

AV. J. C. 212.

Voilà une vérité mise dans tout son jour, & je ne sai si l'on peut trouver un plus parfait modèle d'éloquence dans ce genre : mais le plus difficile reste à faire, c'est d'amener ses auditeurs à la résolution de se donner la mort à eux-mêmes : car c'est où il tend. Il continue donc, & termine ainsi son discours.

C'est pourquoi, puisque les dieux en ont décidé autrement, ne pouvant éviter la mort, du moins, pendant que je suis encore libre & maître de mon sort, je me déroberai par une mort honnête & douce aux tourmens & aux ignominies que l'ennemi se flatte de me faire souffrir. Non, je ne verrai point d'orgueilleux vainqueurs insulter à ma misère. Je ne me verrai point captif, chargé de chaînes, traîné par les rues de Rome pour servir d'ornement au triomphe de mes ennemis, & de là jetté dans une affreuse prison, & cruellement battu de verges, présenter ensuite la tête à une hache Romaine. Je ne verrai point ma patrie détruite & livrée aux flammes.

a Non videbo Ap. Claudium & Q. Fulvium victoriam insolenti subnixos, neque victus per urbem Ro-

mam triumphi spectaculum trahar, ut deinde in carcere, aut ad palum deligatus, lacerato virgibus

AN. R. 541.
AV. J. C. 111.

*Je ne verrai point enfin la foiblesse du sexe
& de l'âge abandonnée en proie à la brutalité & à la fureur du soldat. Ils ont ruiné de fond en comble la ville d'Albe d'où ils étoient sortis, pour effacer jusqu'aux traces & jusqu'au souvenir de leur première origine : jugez, après cela, s'ils épargneront Capoue, dont ils sont plus ennemis que de Carthage même. Ceux donc d'entre vous qui veulent céder à leur mauvaise destinée plutôt que d'éprouver tant de malheurs, trouveront chez moi un repas qui les attend. Lorsque nos sens seront liés & suspendus par le vin & les viandes, je ferai servir à tous les conviés la même coupe où j'aurai bû le premier. Ce breuvage préservera nos corps des tourmens, nos esprits & nos courages des affronts & des insultes : il épargnera à nos yeux & à nos oreilles la cruelle nécessité de voir & d'entendre toutes les indignités qui sont le*

go, cervicem secuti Romanæ subjiciam : nec dirui incendique patriam videbo, nec rapi ad stuprum matres Campanas, virginesque, & ingenuos pueros. Albam, unde ipsi oriundi erant, à fundamentis proruunt, ne stirpis, ne memoria originum suarum extaret : nedom eos Capuæ parsuros credam, cui infestiores

quàm Carthagini sunt. Itaque quibus vestrum antè fato cedere, quàm hæc tot tam acerba videant, in animo est, iis apud me hodie epulæ instructæ paratæque sunt. Satiatis vino ciboque poculum idem, quod mihi datum fuerit, circumferetur. Ea potio corpus ab cruciatu, animum à contumeliis,

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 471

partage des vaincus. On allumera dans la AN. R. 541.
cour de ma maison un grand bucher, où AV. J.C. 211.
nos corps seront jettés par des gens qui
seront chargés de nous rendre ce dernier
devoir. C'est la seule voie libre & honnête
qui nous reste pour sortir de la vie. Nos
ennemis même admireront notre courage;
& Annibal sentira qu'il a abandonné &
trahi des Alliés généreux, & dignes de
trouver en lui plus de fidélité.

Parmi ceux qui entendirent ce dis- Plusieurs Sé-
cours, il y en eut un plus grand nom- nateurs se
bre qui l'approuvèrent, qu'il ne s'en donnent la
trouva qui eussent, dit Tite Live, * mort.
Liv. XXVI.
assez de courage pour passer à l'exécu- 14.
tion. La plupart des Sénateurs, ne dé-
sespérant point d'obtenir encore leur
pardon de la clémence des Romains,
furent d'avis de se rendre, & leur en-
voierent effectivement des Députés.
Le nombre de ceux qui suivirent Vi-

oculos, aures, à videndis
audiendisque omnibus
acerbis indignisque, quæ
manent victos, vindicabit.
Parati erunt, qui magno
rogo in propatulo ædium
accenso corpora exanima
injiciant. Hæc una via &
honestæ & libera ad mor-
tem. Et ipsi virtutem mira-
buntur hostes, & Annibal

fortes socios sciet ab se de-
sertos ac proditos esse.
Liv.

* Chez les Anciens l'ac-
tion de s'ôter à soi-même la
vie passoit communément
pour le plus grand effort
d'une vertu héroïque. Le
Christianisme nous a ap-
pris à penser autrement.

AN. R. 547.
AV. J. C. 212.

bis Virius à ce funeste repas , fut d'environ vingt-sept. Là ils tâchèrent ; pendant qu'ils furent à table , de s'étourdir par le vin & la bonne chère sur leur cruelle situation. A la fin du repas , ils prirent tous le poison. Ensuite , s'étant donné les derniers embrassemens , & pleurant sur leur malheur & sur celui de leur patrie , ils se séparèrent. Les uns restèrent pour être brûlés dans le même bucher : les autres se retirèrent chez eux. La quantité du vin & des viandes qu'ils avoient prise , recula l'effet du poison. Ils moururent néanmoins tous avant que les Romains entraissent dans la ville.

Eufin Capoue
se rend.
Ibid.

Le lendemain , la porte appelée de Jupiter qui étoit vis-à-vis du camp Romain , fut ouverte par l'ordre du Proconsul Fulvius. On fit entrer dans la ville une Légion Romaine , avec un corps de troupes des Alliés , sous la conduite de C. Fulvius Lieutenant Général. Il commença par se faire apporter toutes les armes qui étoient dans Capoue. Il plaça des gardes à toutes les portes de la ville , pour empêcher que personne n'en sortît. Il fit arrêter la garnison Carthaginoise , & donna ordre aux Sénateurs d'aller trouver

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 473

les Généraux Romains dans leur camp. AN. R. 141.

Quand ils y furent arrivés , on les mit tous dans les fers , & ils eurent ordre de faire porter aux Questeurs ou Trésoriers tout l'or & l'argent qu'ils avoient chez eux. L'or se trouva monter à 70 livres pesant , qui peuvent être évaluées à cinquante deux mille cinq cens livres de notre monnoie ; & l'argent à trois mille deux cens livres pesant , c'est-à-dire à deux cens cinquante mille livres tournois. L'on mit sous sûre garde à Cales vingt-cinq Sénateurs , & à Téanum vingt-huit ; c'étoient ceux qu'on savoit avoir le plus contribué à faire renoncer Capoue au parti des Romains. AV. J.C. 121.

Fulvius & Appius ne convenoient pas sur le traitement qu'il falloit faire aux Sénateurs de Capoue. Le dernier inclinait vers la douceur , l'autre portoit la sévérité jusqu'à l'excès. Appius vouloit qu'on laissât la décision de cette affaire au Sénat de Rome , & il ajoutoit encore qu'il étoit à propos de s'informer si quelques villes municipales , ou du pays Latin , n'avoient point fait de complot avec Capoue , & ne lui avoient point prêté de secours. Quant à ce dernier article , Fulvius représenta Punition rigoureuse des Sénateurs & des habitans. Liv. XXV. 15.

474 CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS.

AN. R. 541
AV. J. C. 211.

vivement » qu'il falloit bien se donner
» de garde d'y songer : que c'étoit in-
» quiéter de fidèles Alliés par des ac-
» cusations douteuses , & faire dépen-
» dre leur sort de témoins indignes de
» créance , qui n'avoient jamais con-
» nu d'autre règle que leurs passions
» & leurs caprices , soit dans leurs dis-
» cours , soit dans leurs actions. « Ap-
pius , quelque fortement que lui eût
parlé son Collègue , comptoit que sur
une affaire aussi importante que celle-
là , il attendroit sans doute des ordres
de Rome. Il se trompa. Sur le soir ,
Fulvius commanda aux principaux Of-
ficiers de faire tenir prêts pour le mi-
nuit deux mille Cavaliers d'élite. Il
partit de nuit avec ce détachement ,
& arriva de grand matin à Téanum.
On fut fort étonné de le voir à cette
heure. Il alla droit à la place publi-
que , où une grande foule d'habitans
s'étoient rendus aussitôt. Là il donna
ordre au Magistrat de faire venir les
Campaniens qu'il avoit à sa garde ;
& après les avoir fait frapper de ver-
ges , il leur fit couper la tête à tous.
De là il s'avança vers Cales à bride
abbattue avec le même détachement
pour y faire une pareille opération.

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 475

Déjà il étoit monté sur son Tribunal, & l'on attachoit les Campaniens au poteau, lorsqu'on vit arriver à la hâte un courrier, qui remit entre les mains de Fulvius une lettre du Préteur Calpurnius & un Arrêt du Sénat. La joie fut universelle sur le bruit qui se répandit que le Sénat se réservoir la connoissance de cette affaire. Fulvius, qui s'en doutoit bien, avant que d'ouvrir la lettre & l'arrêt, fit exécuter les Campaniens. Alors il en prit lecture. Le contenu ne pouvoit empêcher une chose qui étoit faite, & dont le Proconsul n'avoit hâté l'exécution que pour aller au devant de tout obstacle.

AN. R. 141.
AV. J. C. 111.

Comme Fulvius se levoit pour partir de là, Taurea Jubellius de Capoue, perçant la foule, l'appella par son nom. Ce Magistrat fort surpris, aiant repris sa place pour savoir ce qu'il vouloit de lui : *Commande aussi qu'on m'égorge*, lui dit-il, *afin que tu puisses te vanter d'avoir fait mourir un plus brave que toi.* Comme Fulvius se contenta de répondre que cet homme n'étoit pas sans doute dans son bon sens, & que d'ailleurs l'Arrêt du Sénat lui lioit les mains : Jubellius reprit la parole. *Puisque*, dit-il,

Mort de Taurea Jubellius.
Ibid.

AN. R. 541.
AV. J.C. 217.

après avoir perdu ma patrie , mes proches , & mes amis ; après avoir tué de ma propre main ma femme & mes enfans pour les dérober à l'indigne traitement qui les attendoit , je ne puis pas obtenir au moins la triste consolation de périr du même genre de mort que mes concitoyens que j'ai ici devant les yeux , il faut donc que mon courage vienne à mon secours , & me délivre d'une misérable vie que je ne puis plus souffrir. Aiant ainsi parlé , il se perça le sein d'un poignard qu'il avoit caché sous son habit.

Quelques Auteurs racontotent autrement tout ce qui vient d'être rapporté , & marquoient en particulier que Fulvius avoit pris lecture de l'Arrêt avant l'exécution des Campaniens , & qu'il ne les avoit fait mourir que sur la permission tacite que lui en donnoit l'Arrêt par ces termes : *Qu'il réserveroit la connoissance de cette affaire au Sénat , s'IL LE JUGEOIT A PROPOS.* Est-il vraisemblable en effet qu'un Magistrat eût osé insulter de la sorte au Sénat , en n'ouvrant ses ordres que lorsqu'il n'auroit plus été en état de les exécuter.

Après que le Proconsul fut retourné de Cales à Capoue , Atella & Ca-

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 477

latia se rendirent aux Romains. Ceux AN. R. 547.
AV. J.C. 211. des Sénateurs qui avoient porté leurs concitoyens à embrasser le parti d'Annibal , y furent pareillement punis du dernier supplice. Ainsi , en tout , quatre - vingts des principaux Sénateurs eurent la tête tranchée : plus de trois cens nobles Campaniens furent confinés dans les prisons , où ils périrent misérablement : le reste des citoyens fut dispersé ou vendu. Quant à ce qui regarde la ville même de Capoue , quelque grande & quelque juste que fût la colère des Romains , la raison d'intérêt l'emporta sur le desir de la vengeance. Au lieu de la raser , on aimamieux la réunir , avec son territoire le plus beau & le plus fertile de toute l'Italie , au domaine du Peuple Romain. Mais on lui ôta tous ses privilèges , & tout ce qui forme un corps de ville. On la réduisit à n'avoir ni Sénat , ni Magistrats. On y envoioit tous les ans de Rome un Préfet pour rendre la justice au nom du Peuple Romain.

Il ne s'est guères passé d'événement plus considérable pendant le cours de la seconde guerre Punique , ni en même tems plus glorieux au Peuple Ro-

AN. R. 541.
AV. J. C. 211.

Sage condui-
te du Peuple
Romain qui
se détermine
à ne point ra-
iser Capoue.

main , que le siège & la prise de Ca-
poue. C'étoit cette ville , qui , après
la bataille de Cannes , avoit , comme
je l'ai déjà dit , levé l'étendart de la
rébellion , & entraîné après elle la plu-
part des Alliés de Rome. Elle devoit ,
par cette raison , être infiniment chère
à Annibal , & infiniment odieuse aux
Romains : & elle l'étoit en effet. C'est
cette ville qu'ils attaquent & dont ils
se rendent maîtres en présence & sous
les yeux de ce formidable ennemi , qui
a le chagrin & la honte de se la voir en-
lever malgré tous les mouvemens qu'il
se donne pour la sauver. On a vû quel
étonnant courage , & quelle opiniâ-
tre persévérance les Romains mon-
trèrent pendant le siège. Après qu'il
fut terminé , ils ne firent pas paroître
moins de sagesse & de prudence dans
la manière dont ils décidèrent du sort
de cette importante conquête. Cet ob-
jet mérite bien d'être considéré de
près , & avec quelque soin : c'est prin-
cipalement Cicéron qui sera mon
guide.

On délibéra beaucoup & lontems
sur la manière dont il convenoit de trai-
ter Capoue, Quelques Sénateurs ju-
geoient qu'il étoit à propos d'abbattre

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 479

& de raser absolument une ville puissante, voisine, ennemie, & qui avoit

montré une haine exécrationnable contre Rome. Tout^a leur y paroissoit dangereux ;

la fertilité des terres, l'abondance de toutes sortes de grains & de fruits, l'heureuse situation de la ville, la bonté & la salubrité de l'air, la beauté & la commodité des bâtimens, l'affluence de toutes sortes de biens & de délices : avantages funestes, appas mortels, qui en avoient corrompu dès le commencement tous les habitans, & leur avoient inspiré cette arrogance qui avoit prétendu partager le Consulat avec Rome, & ce luxe qui avoit vaincu par le plaisir Annibal invincible jusques-là aux armes des Romains. Or pouvoit-on laisser subsister une ville, cause de tous ces maux, & qui pourroit bien un jour les faire renaître ?

Le grand nombre des Sénateurs se déterminèrent par d'autres vûes, & trouvèrent un sage tempérament pro-

Ibid. n. 88.

a Campani semper superbi bonitate agrorum, & fructuum magnitudine, urbis salubritate, descriptione, pulchritudine. Ex hac copia atque omnium rerum affluentia, primum illa nata sunt ; atrogan-

tia, quæ à majoribus nostris alterum Capua Consulatum postulavit : deinde ea luxuries, quæ ipsum Annibalem, armis etiam tum invictum, voluptate vicit. *Cic.*

AN. R. 541.
AV. J. C. 211.

pre à tout concilier. » Nos ancêtres ,
 » dit Cicéron , jugèrent que s'ils
 » ôtoient aux Campaniens leurs ter-
 » res , leurs Magistrats , leur Sénat ,
 » leurs Assemblées , & s'ils ne leur
 » laissoient aucune image , aucune tra-
 » ce de République , nous n'aurions
 » plus rien à craindre de leur part. Ils
 » résolurent donc de ne pas détruire ni
 » les maisons , ni les murailles de Ca-
 » poue , mais d'en faire en quelque
 » sorte le grenier de Rome , en n'y
 » laissant que des Laboureurs , qui y
 » retireroient leurs charrues & tous les
 » instrumens dont on se sert pour cul-
 » tiver la terre , qui y transporte-
 » roient leurs moissons , & les y met-
 » troient en sûreté. « Les Romains
 ne traitèrent pas ainsi dans la suite ni
 Corinthe , ni Carthage , mais se cru-
 rent obligés de les renverser de fond
 en comble : parce que , quand ils au-
 roient ôté à ces villes leurs terres , leur
 Sénat , leurs Magistrats , des gens mal
 intentionnés auroient pu y faire des
 établissemens , & s'y cantonner , avant
 qu'on en eût été informé à Rome à
 cause du grand éloignement , ou du
 moins avant qu'on y eût apporté du
 remède

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 481
remède. On n'avoit rien de pareil à
craindre de Capoue, située dans le
voisinage de Rome, & comme sous
les yeux du Sénat & du Peuple. En
effet, dans toutes les guerres soit du
dedans ou du dehors, jamais Capoue
ne donna le moindre ombrage à Ro-
me, mais lui fut toujours d'un grand
secours.

AN. R. 541.
AV. J.C. 218.

Et comment auroit-il pu s'y élever
quelque tumulte? Il n'y avoit plus
d'Assemblée, ni du Peuple où l'on tint
des harangues séditieuses; ni du Sénat
où l'on prit des délibérations contrai-
res au repos de l'Italie: point de Ma-
gistrats qui par l'abus de leur autorité
excitassent des plaintes publiques.
Toute ambition, toute discorde étoit
éteinte, parce qu'il n'y avoit point de
charges à briguer, ni d'honneurs qu'on
pût se disputer les uns aux autres.
» Ainsi nos ancêtres (c'est toujours
» Cicéron qui parle) par leur profon-
» de sagesse, ont trouvé le moyen de
» réduire l'arrogance Campanienne
» & cette fierté turbulente à un tran-
» quille repos & à une entière inaction.
» Par là, ils ont évité l'odieux repro-

Ibid. 92.

a Iraque illam Campa- | intolerandam ferociam ra-
niam arrogantiam atque | tionem & consilio majores

AN. R. 541.
AV. J.C. 211.

» che de cruauté, en ne détruisant point
 » une si belle & si puissante ville; &
 » ils ont pris de sûres précautions pour
 » l'avenir, en lui coupant tous les
 » nerfs, & la laissant dans un état de
 » foiblesse, qui la met hors d'état de
 » remuer.

Ibid. 80.

Cicéron relève encore un autre avantage, qu'il fait beaucoup valoir; c'est le profit que Rome percevoit du territoire de Capoue: profit, qu'il préfère à tous les autres revenus que le Peuple Romain tiroit des pays étrangers. Les plus légères causes arrétoient souvent ou suspendoient ces autres revenus: au lieu que celui de Capoue ne couroit aucun risque, étant défendu & par les villes fortes, & par les troupes que l'on tenoit dans le voisinage; qu'il ne souffroit rien des guerres; qu'il se soutenoit toujours également, & qu'il sembloit être en quelque sorte, par l'avantage du climat, à l'abri des injures du tems & des orages. Il remarque que dans la guerre d'Italie,

nostri ad inertissimum & desidiosissimum otium perduxerunt. Sic, & crudelitatis infamiam effugerunt, quòd urbem ex Italia pulcherrimam non su-	stulerunt: & multum in posterum providerunt; quòd, nervis urbis omnibus exsectis, urbem ipsam solutam ac debilitatam reliquerunt. Ibid.
--	---

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 48;
 les autres revenus aiant manqué, les
 armées furent nourries des blés de Ca-
 poue. Aussi ^a appelle-t-il Capoue le
 plus beau fond du peuple Romain, sa ri-
 chesse la plus sûre, l'ornement de la
 paix, le soutien de la guerre, le plus
 important de ses revenus, le grenier
 des légions, & la ressource commune
 dans le tems de disette.

AN. R. 541.
 AV. J.C. 211.

Je finirai ces remarques sur Capoue ^{Liv. XXVI:}
 par les réflexions que fait Tite-Live ^{16.}
 sur ce même événement, & qui sont
 comme un abrégé de tout ce que j'ai
 recueilli de Cicéron. Tels furent, dit-
 il, les arrangemens que prirent les Ro-
 mains au sujet de Capoue avec une sa-
 gesse & une conduite louable dans tou-
 tes ses parties. On fit une prompte & ri-
 goureuse justice des plus coupables.
 La multitude fut dispersée sans espé-
 rance de retour. On n'exerça point
 une vengeance brutale sur les mai-
 sons & les murailles, qui n'étoient
 point coupables des crimes de leurs
 habitans. Et par là, en même tems
 que les Romains se procuroient une

^a Fundum pulcherri- | sidium belli, fundamen-
 tum populi Romani, | tum vestigalium, horreum
 caput vestrae pecuniae, | legionum, solatium an-
 pacis ornamentum, sub- | nonae. Ibid.

AN. R. 541.
AV. J.C. 211.

utilité considérable, ils se firent une réputation de clémence auprès de leurs Alliés, en conservant une ville aussi illustre & aussi opulente, dont la ruine auroit tiré des gémissemens de tous les peuples de la Campanie & des environs. Enfin ^a ils firent sentir par un exemple éclatant, d'un côté combien étoient inévitables les effets de leur colère envers des Alliés infidèles, & de l'autre combien la protection d'Annibal étoit une foible ressource pour ceux qui s'attachoient à son parti & à sa fortune.

§. II.

Affaires d'Espagne. Les deux Scipions séparent leurs armées. Cn. Scipion marche contre Asdrubal. Abandonné par les Celtibériens, il est défait. P. Scipion, qui avoit marché contre deux autres Généraux, est vaincu & tué dans le combat. Les trois Généraux Carthaginois réunis, vont attaquer Cnéus; & le défont. Il meurt. Noble désintéressement de Cnéus. Réflexion sur la conduite des deux Scipions. L. Marcius

^a Confessio expressa hosti, quanta vis in Romanis ad expetendas pœnas ab infidelibus sociis, & quam nihil in Annibale auxilii ad receptos in fidem tuendos. Liv.

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 485
simple Chevalier est choisi pour commander l'armée. Il remporte deux victoires sur les Carthaginois. Manière dont la Lettre de Marcius est reçue dans le Sénat. Cn. Fulvius, est accusé devant le Peuple, & condamné. P. Scipion, âgé seulement de 24 ans, est nommé pour commander en Espagne en qualité de Proconsul. Il passe en Espagne. Retour de Marcellus à Rome. Il remporte le petit triomphe. Il y fait paroître beaucoup de statues & de tableaux. Réflexion sur cette nouvelle pompe. Manlius Torquatus refuse le Consulat. Sageſſe admirable de la Centurie des jeunes appelée Veturia. Traité conclu entre les Romains & les Etoliens. Mouvemens des Etoliens & de Philippe Roi de Macédoine. Etonnante résolution de ceux d'Acarnanie. Lévinus assiége & prend Anticyre. Il apprend qu'il a été nommé Consul.

Q. FULVIUS FLACCUS III.
AP. CLAUDIUS PULCHER.

AN. R. 540.
 AV. J. C. 212.

Nous allons reprendre les affaires d'Espagne, que nous avons laissées en arrière, pour ne point interrompre le récit du siège & de la prise de Capoue.

Affaires d'Espagne.
 Liv. XXV.
 32-35.

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

IL Y AVOIT deux ans qu'il ne se passoit rien de considérable dans l'Espagne, & que les deux partis se tenoient sur la défensive, sans rien entreprendre l'un contre l'autre. Mais, cette campagne, les Généraux Romains étant sortis de leurs quartiers d'hiver, réunirent toutes leurs forces; & dans un grand Conseil qu'ils tinrent, il fut arrêté d'un consentement unanime, qu'après s'être bornés jusqu'à ce jour à empêcher Asdrubal de passer en Italie comme il en avoit le dessein, il étoit tems alors de travailler à finir la guerre dans cette province. Qu'ils avoient assez de troupes pour en venir à bout, depuis qu'ils avoient engagé l'hiver précédent trente mille Celtibériens à prendre les armes pour les Romains contre les Carthaginois.

Les deux Scipions partagent leurs armées.

Les ennemis avoient trois corps d'armées dans le pays. Asdrubal fils de Gisgon & Magon avoient réuni les troupes qu'ils commandoient, & n'étoient éloignés du camp des Romains que d'environ cinq journées. Asdrubal fils d'Amilcar, qui faisoit depuis longtemps la guerre en Espagne, étoit campé près d'Anitorgis beaucoup moins éloigné de l'ennemi. Le dessein des deux

Scipions étoit de l'attaquer le premier ; AN. R. 540.
AV. J.C. 212.
& ils comptoient avoir des forces plus que suffisantes pour l'accabler. Tout ce qu'ils craignoient , c'est qu'après l'avoir vaincu , les deux autres Généraux effraîés de la défaite ne se retirassent dans des montagnes & dans des défilés inaccessibles , & par là ne tiraissent la guerre en longueur. Pour éviter cet inconvénient , ils crurent que le parti le plus sûr étoit de partager toutes leurs troupes en deux corps , & d'embrasser à la fois toute la guerre d'Espagne ; en sorte que P. Cornelius , avec les deux tiers de l'armée , composée de Romains & d'Alliés , marcheroit contre Magon & Asdrubal fils de Gisgon , tandis que son frère Cnéus , avec l'autre tiers des vieilles troupes & les Celtibériens , feroit la guerre contre l'autre Asdrubal.

Les deux Généraux & les deux armées partirent ensemble , précédés des Celtibériens , & allèrent camper auprès * d'Anitorgis , à la vûe des ennemis , dont ils n'étoient séparés que par la rivière. Cn. Scipion resta dans cet

* On ne fait point du par conséquent quelle étoit tout en quel canton de l'Espagne étoit Anitorgis , ni la rivière dont parle ici Tite-Live.

AN. R. 540.
AV. J.C. 112.

endroit avec les troupes qui lui avoient été assignées ; & P. Scipion en partit pour aller à la guerre dont il étoit chargé.

Cn. Scipion
marche con-
tre Asdrubal.
Abandonné
par les Celti-
bériens, il est
défait.

Asdrubal s'aperçut bientôt qu'il y avoit peu de Romains dans l'armée de Cn. Scipion, & que toute l'espérance de ce Général étoit fondée sur le secours des Celtibériens. Comme il connoissoit l'infidélité de ces nations, parmi lesquelles il faisoit la guerre depuis tant d'années, & qu'il n'y avoit point de ruse ni de fraude qu'il ne fût lui-même mettre en usage, il traita secrètement avec les Chefs des Celtibériens par le moien des Espagnols qui servoient dans son camp, & les engagea, moiennant une grande récompense, à se retirer dans leur pays avec leurs troupes. Ces Officiers ne crurent pas commettre un grand crime en faisant ce marché. Car on n'exigeoit pas d'eux qu'ils tournassent leurs armes contre les Romains ; & d'ailleurs on leur donnoit pour demeurer neutres & tranquilles, ce qu'à peine ils auroient pu demander pour s'exposer aux périls & aux travaux de la guerre. Ajoutez à cela, que les soldats étoient flatés de la douceur du repos, & du plaisir de re-

tourner dans leur patrie, & de revoir AN. R. 540.
 leurs parens. Ainsi la multitude se laissa AV. J.C. 212.
 gagner aussi facilement que les Chefs.
 D'ailleurs ils n'avoient rien à craindre
 de la part des Romains, que leur petit
 nombre mettoit hors d'état de les re-
 tenir par force. Les Celtibériens pliè-
 rent aussitôt bagage, & se mirent en
 marche pour s'en retourner, ne répon-
 dant autre chose aux Romains, qui
 leur demandoient la raison de ce chan-
 gement, & qui les conjuroient de ne
 es point abandonner, sinon qu'ils al-
 oient au secours de leur patrie. Sci-
 pion voyant qu'il ne gaignoit rien par
 es prières sur l'esprit de ses Alliés, &
 qu'il ne pouvoit pas les retenir de for-
 ce; jugeant bien aussi qu'il n'étoit pas
 en état sans leur secours de résister aux
 ennemis, & qu'il ne lui étoit plus possi-
 ble de rejoindre son frère, il prit le
 parti qui seul lui parut salutaire dans
 le pareilles conjonctures: ce fut de re-
 traverser chemin le plus promptement
 qu'il pourroit, en évitant avec soin de
 combattre en plaine contre un ennemi
 qui lui étoit entièrement supérieur par
 le nombre de ses troupes; & qui aiant
 passé le fleuve, le suivoit à la piste, &
 se ferroit de fort près.

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

On ne ^a peut trop, dit Tite-Live, recommander aux Généraux Romains de se tenir en garde contre de semblables perfidies; & le malheur qui arriva pour lors à Scipion, est une leçon qui doit leur apprendre à ne pas tellement compter sur les troupes auxiliaires, qu'ils n'aient soin d'avoir toujours de plus grandes forces nationales.

P. Scipion, qui avoit marché contre deux autres Généraux, est vaincu & tué dans le combat.

Dans le même tems, P. Scipion étoit exposé à un danger encore plus grand, & plus inévitable. Il avoit affaire à un nouvel ennemi, qui ne lui donnoit point de relâche : c'étoit Masinissa, Allié pour lors des Carthaginois, mais que dans la suite l'amitié qu'il contracta avec les Romains rendit si illustre & si puissant. Ce jeune Prince, dès le moment de l'arrivée de Scipion, vint à sa rencontre avec la Cavalerie des Numides, & ne cessa depuis de le harceler jour & nuit avec tant d'acharnement, que non seulement il tomboit sur ceux des Romains qui s'écartoient tant soit peu pour aller chercher du bois ou du fourage, mais qu'il venoit

a Id quidem cavendum | dant auxiliis, ut non plus
semper Romanis ducibus | sui roboris suarumque
erit, exemplaque hæc | propriè virium in castris
verè pro documentis ha- | habeant. Liv.
benda, ne ita externis cre-

souvent les insulter jusques dans leur camp. Souvent il se jettoit au milieu de leurs corps de garde, les obligeoit de quitter leur poste avec beaucoup de tumulte & de desordre, & fondant sur eux pendant la nuit lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il portoit l'alarme & l'effroi jusqu'à leurs portes & dans leurs retranchemens. En un mot, il n'y avoit aucun lieu, ni aucun tems, où ils fussent exemts de crainte & d'inquiétude. Par là il les obligeoit de se tenir renfermés dans leurs lignes, priés de toutes les choses nécessaires. Ils étoient à peu près dans la même situation que des gens que l'on tient assésés dans les formes. Ils prévoioient même qu'ils seroient encore plus renfermés lorsqu'Indibilis, qu'on disoit devoir incessamment arriver avec sept mille hommes, se seroit joint aux Carthaginois.

Dans cette extrémité, Scipion, Capitaine d'ailleurs sage & prudent, vaincu par la nécessité prend une résolution téméraire & desespérée. C'étoit de partir pendant la nuit pour aller à la rencontre d'Indibilis, & le combattre en quelque lieu qu'il le trouvât. Il laissa donc dans son camp un petit corps de

AN R. 140.
AY. J. C. 112.

troupes sous le commandement de T. Fonteïus son Lieutenant , & s'étant mis en marche vers le milieu de la nuit, il rencontra les ennemis qu'il cherchoit , & les attaqua sans balancer. Ils combattoient par pelotons , les troupes n'ayant pas eu le tems de se mettre en bataille. Les Romains commençoient à avoir l'avantage dans ce combat tumultuaire : mais les Cavaliers Numides , à qui Scipion croioit avoir dérobé sa marche , étant venus tout d'un coup l'attaquer par les flancs , jettèrent une grande terreur dans ses troupes. A peine avoit-il commencé à en venir aux mains avec les Numides , qu'il se vit un troisième ennemi sur les bras. Les Généraux Carthaginois qui avoient suivi les Romains , les vinrent tout d'un coup attaquer par derrière. Investis de toutes parts, ils ne savoient de quel côté ils feroient face , ni par quel endroit ils s'ouvriraient un passage. Pour comble de malheur , Scipion , combattant avec beaucoup de bravoure , & se jettant par tout où il y avoit le plus de danger pour donner l'exemple aux siens , eut le côté droit percé d'un coup de lance. Dès qu'on le vit tomber de son cheval , les cris de joie des ennemis portés

rent dans toute l'armée la nouvelle de la mort du Général Romain. Cet accident acheva la défaite des Romains, & la victoire des Carthaginois. Tous ceux qui n'étoient pas restés sur le champ de bataille, prirent aussitôt la fuite. Il ne leur fut pas difficile de s'ouvrir un chemin au milieu des Numides & des soldats armés à la légère : mais la difficulté étoit d'échaper à la poursuite de tant de Cavaliers, & de Fantassins dont la vitesse égaloit celle des chevaux. Ainsi il en fut encore plus tué dans la déroute ; que dans le combat, & il ne s'en seroit pas sauvé un seul si la nuit ne fût survenue.

Les deux Généraux Carthaginois, pour tirer de leur victoire tout le fruit qu'elle pouvoit leur procurer, donnèrent à peine quelques heures de repos à leurs soldats, & les conduisirent aussitôt du côté où étoit Asdrubal fils d'Amilcar, ne doutant pas que quand ils l'auroient joint, ils ne fussent en état de terminer la guerre par la défaite entière des Romains. Dès qu'ils y furent arrivés, les Généraux & les soldats se livrèrent à la joie que leur inspiroit la victoire signalée qu'on venoit de remporter sur un si grand Général & sur

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

son armée, & les uns & les autres se félicitèrent par avance de celle qu'ils es-
péroient de gagner au premier jour.

Les trois Gé-
néraux Car-
thaginois réu-
nis vont atta-
quer Cnéus,
& le défont. Il
meurt.

La nouvelle d'une si grande défaite n'avoit pas encore été portée dans l'armée de Cnéus Scipion : mais le morne silence qui régnoit parmi les soldats, & le noir pressentiment dont les esprits étoient prévenus, étoient déjà un présage funeste du malheur qu'ils devoient bientôt apprendre. Scipion lui-même, outre la désertion de ses Alliés, & l'augmentation des troupes ennemies, en raisonnant & en réfléchissant sur les circonstances de tout ce qu'il voioit, étoit beaucoup plus porté à craindre qu'à espérer. *Car enfin, disoit-il en lui-même, comment Asdrubal & Magon auroient-ils pu amener si vite leurs armées, s'ils n'avoient terminé la guerre de leur côté ? Comment P. Scipion ne s'étoit-il pas opposé à leur marche, ou ne les avoit-il pas suivis de près, afin que, s'il ne pouvoit empêcher les Généraux ennemis & leurs armées de se réunir, il pût au moins joindre ses troupes à celles de son frère ?* Agité de ces cruelles inquiétudes, il crut qu'il n'avoit pas de meilleur parti à prendre dans la situation où il se trou-

oit, que de se retirer le plus promptement & le plus loin qu'il pourroit de vûe de l'ennemi. En effet la nuit suivante il fit un chemin assez considérable, sans que les ennemis fissent aucun mouvement pour empêcher une retraite dont ils n'avoient point eu de connoissance. Mais, dès que le jour parut, s'étant aperçus du départ des Romains, ils commencèrent à les poursuivre avec beaucoup de diligence, ayant envoyé devant les Numides, qui les joignirent avant la nuit, & ne cessèrent de les harceler en les attaquant tantôt par derrière, & tantôt par les flancs. Ils furent donc obligés de faire face aux ennemis, Scipion les exhortant à se battre en retraite & sans interrompre leur marche, avant que l'Infanterie des Carthaginois fût arrivée.

Mais comme ils étoient souvent obligés de s'arrêter, ils firent fort peu de chemin en beaucoup de tems. C'est pourquoy Scipion, voyant que la nuit approchoit, retira les siens du combat, & les rangea sur une éminence, peu à la vérité pour des troupes entièrement consternées, mais où ils étoient cependant moins exposés qu'ils

AN. R. 540. n'auroient été par tout ailleurs. Il mit
 AV. J.C. 212.

les bagages & la Cavalerie au milieu de l'Infanterie , qui d'abord n'eut pas beaucoup de peine à repousser l'attaque des Numides. Mais quand les trois Généraux & les trois armées furent arrivés , Scipion vit bien que les armes de ses soldats ne pourroient résister à tant de forces , à moins qu'il n'eût quelques retranchemens à leur opposer ; & c'est ce qu'il ne pouvoit faire. La hauteur qu'il occupoit étoit si nue , & le terrain si sec & si dur , qu'outre qu'il ne fournissoit ni bois ni gazon , il n'étoit pas possible d'y creuser un fossé , ni d'y faire aucun des ouvrages nécessaires en pareil cas. Ajoutez à cela , que la pente qui y conduisoit étant fort douce & presque insensible , il n'y avoit rien d'assez rude & d'assez escarpé pour empêcher les ennemis d'y monter. Cependant , pour leur opposer du moins une image de retranchemens , ils mirent autour d'eux les bâts & les harnois de leurs bêtes de charge , attachés & garotés avec les balots & les bagages mêmes , élevant le tout , autant qu'ils pouvoient , à la hauteur ordinaire.

Lorsque les Carthaginois furent arrivés , ils gagnèrent aisément la hau-

teur : mais d'abord cette nouvelle es-
 pèce de retranchemens les arrêta tout
 court. *Que n'avancez-vous donc , leur*
crioient leurs Généraux ? Que n'écarter-
tez-vous ces vains & ridicules obstacles ,
à peine capables d'arrêter des femmes &
des enfans ? Ne voyez-vous pas que l'en-
nemi est pris , & que caché derrière ces
bagages il ne peut plus vous échaper ?
 Avec quelque air de mépris que les
 Généraux leur fissent ces reproches , il
 n'étoit pas aisé aux soldats de couper
 ou de détacher ces harnois & ces ba-
 gages fortement liés & embarrassés les
 uns avec les autres. Après bien du tems
 & des efforts , ils en vinrent enfin à
 bout. Alors ils entrèrent dans le camp
 des Romains par plusieurs endroits
 tout à la fois. Comme ils étoient fort
 supérieurs en nombre , & victorieux ,
 ils ne trouvèrent pas beaucoup de
 résistance dans une poignée de gens
 effraïés & vaincus : ils en firent donc
 un grand carnage. Cependant une
 bonne partie s'étant réfugiée dans les
 forêts voisines , gagnèrent de là le camp
 de P. Scipion , où commandoit T.
 Fonteius son Lieutenant. Pour ce qui
 fut de Cnéus , selon quelques Auteurs
 il fut tué sur l'éminence même dès la
 première attaque. Selon d'autres , il s'é-

AN. R. 549.

AV. J. C. 212.

498 Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS.

AN. R. 540. toît sauvé d'abord avec un petit nom-
 AV. J.C. 212. bre des siens dans une tour voisine de
 son camp : mais les ennemis , qui n'en
 pouvoient forcer les portes , y mirent
 le feu , & ce Général y périt avec tous
 ceux qui l'avoient accompagné.

C'étoit la septième année que Cn.
 Scipion commandoit en Espagne , lors-
 qu'il y fut tué environ un mois après
 son frère Publius.

Noble défin-
 itéressément
 de Cnéus.

Val. Max.
 IV. 4.

Senec. de
 Cons. ad Hel.
 XII. & Nat.
 Quæst. l. 17.

Valère Maxime & Sénèque nous ap-
 prennent une circonstance de la vie de
 Cnéus fort singulière , & qui lui fait
 beaucoup d'honneur. Ce grand hom-
 me pressa le Sénat de lui envoyer un
 Successeur , en lui représentant qu'il
 avoit une fille nubile , & qu'il étoit né-
 cessaire qu'il se transportât à Rome ,
 pour lui assigner une dot , & lui trou-
 ver un mari. Le Sénat , pour ne pas pri-
 ver la République des services d'un
 Général tel que Cn. Scipion , prit sa
 place , & tint lieu de père à sa fille. De
 concert avec la femme & les plus pro-
 ches parens de Cnéus , il lui chercha un
 époux , & tira du Trésor public onze *
 mille as pour lui servir de dot. O l'heu-
 reux * époux, s'écrie Sénèque , à qui

* Onze mille as font ici | a O felices viros puel-
 onze cens deniers , ou 550 | larum , quibus populus
 livres tournois. | Rom. loco soceri fuit !

le Peuple Romain tenoit lieu de beau-
 père ! S'attendroit-on à trouver en-
 core un si généreux désintéressement,
 porté jusqu'à l'amour de la pauvreté,
 dans les tems dont nous parlons, &
 dans les plus illustres citoiens de Ro-
 me ? Il falloit que la pauvreté y fût en-
 core beaucoup en honneur, pour qu'on
 ne rougît point d'une dot aussi modi-
 que que celle qui fut assignée par le
 Sénat. Les ^a fillès des plus grands hom-
 mes ne portoient souvent en mariage
 que la gloire de leurs pères, ou de leurs
 maisons. Les choses étoient bien chan-
 gées du tems de Sénèque. Mainte-
 nant, ^b dit-il, la somme que le Sénat
 crut suffisante pour servir de dot à a
 fille de Scipion, ne suffiroit pas aux
 filles de nos affranchis pour acheter un
 miroir : tant le luxe, invité par l'abon-
 dance & les richesses, est monté à un
 excès énorme ; & tant les vices, suite
 inévitable du luxe, ont pris avec lui
 d'accroissement.

^a Paternæ hereditati,
 præter optimam gloriam,
 nihil erat quod acceptum
 referrent. *Val. Max.*

^b Jam libertinorum vir-
 gunculis in unum specu-
 lum non sufficit illa dos,

quam dedit Senatus pro
 Scipione. Processit enim
 immodestius, paulatim
 opibus ipsius invitata lu-
 xuria, & incrementum
 ingens vitia acceperunt.

AN. R. 540.
 AV. J. C. 112.

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

Les deux Scipions ne furent pas moins regrettés des Espagnols, que des Romains mêmes : avec une différence pourtant bien avantageuse à leur mémoire. La perte de la province, celle des armées, le malheur de la République, avoient quelque part dans la douleur de leurs concitoyens : mais les Espagnols les pleuroient & les regrettoient seuls & pour eux-mêmes. Ils ressentirent cependant davantage la perte de Cnéus. Car, étant venu en Espagne avant son frère, il les avoit gouvernés plus longtems, & avoit, pour ainsi dire, pris les devans dans leur affection, en leur donnant le premier des témoignages éclatans de la justice & de la modération du gouvernement Romain.

Réflexion sur
la conduite
des deux Scipions.

Les deux Scipions étoient certainement des Capitaines d'un rare mérite : d'un côté braves & intrépides, de sorte qu'ils méritèrent d'être appelés *deux^a foudres de guerre* ; de l'autre, sages, prudens, expérimentés : cependant ils forment de concert & de propos délibéré un plan de campagne que

^a Cùm duo fulmina nostri imperii subitò, in Hispania, Cn. & P. Scipiones, extincti occidissent. Cíc. *pro Corn. Balbo*, n. 54.

l'on a peine à comprendre. Il ne faut AN. R. 549.
AV. J.C. 212. pas être homme de guerre pour voir, qu'ayant deux corps d'armées ennemies à combattre, il leur étoit infiniment avantageux de les attaquer séparément l'une après l'autre, tombant sur chacune d'elles avec toutes leurs forces réunies. Ils renoncent à un si grand avantage sur la plus foible raison du monde : de peur, disent-ils, que la défaite de la première armée n'engageât l'autre à se retirer dans des forêts & des lieux inaccessibles, ce qui éloigneroit la fin de la guerre. Ils commettent une autre faute non moins grossière, qui est de laisser dans une de leurs armées trente mille étrangers, qui en faisoient apparemment les deux tiers au moins, & de leur confier le salut de l'Etat. Voilà ce que deviennent l'habileté & la prudence humaine, quand Dieu les abandonne à elles-mêmes.

La défaite des deux armées paroissoit devoir entraîner certainement la perte de l'Espagne pour les Romains, & contribuer beaucoup à celle de l'Italie même, en y faisant passer au secours d'Annibal des troupes victorieuses. Nous allons voir comment la Providence, qui veilloit au salut de Rome,

AN. R. 140.
AV. J.C. 112.

va la délivrer de ce danger par une voie, que l'on peut dire en quelque sorte tenir du miracle, & qui montre que c'est Dieu qui perd & qui sauve.

L. Marcius simple Chevalier est choisi pour commander l'armée. Il remporta deux victoires sur les Carthaginois.

Liv. XXV.
37-39.

Lorsqu'il sembloit que les armées d'Espagne étoient absolument détruites, & la province perdue pour les Romains, un seul homme, peu connu jusques-là, & d'une condition honnête mais médiocre, y rétablit leurs affaires contre l'opinion & l'espérance de tout le monde. Entre ceux qui échapèrent à la défaite de l'armée de Cn. Scipion étoit un brave Officier, dans la vigueur de l'âge, nommé L. Marcius, fils de Septimus, simple Chevalier Romain, mais dont le courage & l'esprit étoient beaucoup au dessus de la condition dans laquelle il étoit né. Il avoit fortifié & perfectionné un naturel déjà excellent de lui-même par les instructions & les exemples de Cn. Scipion, sous qui il avoit appris pendant plusieurs années tout ce qui regarde le métier de la guerre. Voila un moien sûr de s'y rendre habile. Après la défaite & la déroute des armées, il avoit rassemblé tous les soldats que la fuite avoit dispersés; & y aiant joint tout ce qu'il avoit pu tirer des garnisons,

il en avoit formé un corps d'armée assez considérable, avec lequel il avoit été trouver T. Fonteïus, Lieutenant de P. Scipion. Mais les soldats, alors campés en deça de l'Ebre, dans un endroit où ils s'étoient retranchés, aiant résolu que l'on tiendrait une Assemblée militaire pour nommer celui qui commanderoit l'armée, ils donnèrent la préférence d'estime & de confiance au Chevalier Romain sur le Lieutenant Général d'une façon si marquée, que tous, quittant leurs postes les uns après les autres afin de donner leurs suffrages sans cesser de garder leurs lignes, choisirent L. Marcius d'un consentement unanime.

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

Le peu de tems qui leur resta ayant la venue des ennemis, fut employé à fortifier leur camp, & à y faire venir des provisions, les soldats exécutant tous les ordres qui leur étoient donnés, non seulement avec beaucoup de zèle & de diligence, mais encore avec beaucoup de courage & d'intrépidité. Mais quand ils apprirent qu'Asdrubal fils de Gisgon avoit passé l'Ebre, & qu'il s'approchoit dans le dessein d'exterminer tout ce qui restoit de Romains échappés aux défaites précédentes; & qu'ils vi-

AN. R. 540.
AV. J. C. 211.

rent le signal du combat donné par le nouveau Chef qu'ils venoient de nommer, alors se souvenant des Généraux qui les avoient commandés auparavant, se rappelant & leurs Officiers, & leurs camarades, dont le nombre & la valeur leur avoient autrefois servi d'encouragement dans les combats, ils se mirent tous à pleurer, les uns se frappant la tête, & élevant les mains vers les dieux qu'ils accusoient de leur malheur : les autres se couchant par terre, & appelant leurs Généraux par leur nom. Il n'étoit pas possible de tarir leurs larmes, ni d'appaîser leurs cris. Les Officiers tâchoient en vain de les consoler, & Marcius lui même leur faisoit inutilement des remontrances mêlées de douceur & de sévérité, en leur demandant » pourquoi ils s'abandonnoient ainsi à la douleur, en pleurant comme des femmes, plutôt que » de songer à se défendre & la République avec eux, & à tirer vengeance » de la mort de ces Généraux qu'ils » avoient tant aimés.

Ils étoient dans ces dispositions, lorsque tout d'un coup ils entendirent le son des trompettes Carthaginoises & les cris des ennemis, qui étoient sur le point

point de les attaquer. Alors, passant en un moment de la douleur à l'indignation & comme transportés de fureur & de rage, ils se jettent sur les Carthaginois qui s'avançoient avec beaucoup de sécurité & d'un air de mépris. Cette charge imprévûe jetta la fraieur parmi les Carthaginois. Ils se demandoient les uns aux autres avec surprise, » où » les Romains avoient donc pu trouver, » tant de soldats après la défaite de » leurs armées? qui pouvoit avoir rendu tant de confiance & d'audace à des troupes défaites & mises en déroute si peu de jours auparavant? Quel Général avoit pu remplacer sitôt les deux Scipions? Enfin, qui leur avoit donné le signal du combat & qui commandoit dans leur camp? « Pendant qu'un changement si inopiné les tient tout surpris & tout hors d'eux-mêmes, les Romains, sans leur donner le tems de se reconnoître, les chargent avec tant de furie, que d'abord ils commencent à lâcher pié remplis de crainte & d'étonnement, & un moment après à prendre ouvertement la fuite. Les Romains qui les poursuivoient avec beaucoup de chaleur, auroient pu en faire un grand car-

AN. R. 440.
AV. J. C. 212.

nage : mais , comme ils étoient exposés eux-mêmes à quelques revers fâcheux , si les Carthaginois reprenoient courage , Marcius fit promptement sonner la retraite. Ils étoient si animés par le succès , ne respirant que le sang & le carnage , que Marcius eut assez de peine à les ramener dans leur camp , ayant été obligé d'arrêter lui-même ceux qui portoient les drapeaux , & d'en saisir quelques-uns des plus mutins , qui refusoient d'obéir. Une telle conduite feroit honneur à un Général accoutumé depuis longtemps à commander des armées. L'histoire est pleine de batailles perdues , ou de victoires manquées par l'imprudente vivacité de Commandans qui ne songent qu'à pousser leur pointe en poursuivant les fuyards , sans en prévoir les conséquences. Nous allons voir que ce n'étoit pas le courage qui manquoit à Marcius.

Les Carthaginois , qui d'abord avoient été repoussés assez loin & avec beaucoup de vigueur , s'étant aperçus que les Romains avoient cessé de les poursuivre , s'imaginèrent que c'étoit la crainte qui les avoit arrêtés , & s'en retournèrent dans leur camp à pas comptés , comme des gens qui mé-

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 507

prisent plus leur ennemi qu'ils ne le craignent. Ils usèrent de la même négligence quand ils y furent rentrés. Car, quoiqu'ils eussent les Romains presque à leurs portes, ils les regardoient toujours comme les restes & les débris de deux armées qu'ils avoient défaites quelques jours auparavant, & ne croioient pas être obligés d'observer beaucoup de discipline; & de se tenir si fort sur leurs gardes. Marcius, instruit de cette négligence, forma un dessein, qui, du premier coup d'œil paroissoit non pas seulement hardi, mais téméraire, ce fut d'aller attaquer les Carthaginois dans leurs lignes, lui qui avoit tout lieu de craindre qu'ils ne vinssent le forcer dans les siennes. En effet, il jugeoit avec raison qu'il lui étoit plus aisé de se rendre maître du camp d'Asdrubal pendant qu'il étoit seul, que de défendre le sien contre les trois Généraux & les trois armées, lorsqu'ils se feroient une seconde fois réunis. D'ailleurs il considéroit que si son entreprise lui réussissoit, il rétablirait les affaires de la République dans la province: au lieu que, s'il étoit repoussé, au moins une telle hardiesse apprendroit à le craindre.

AN. R. 549.^a
AV. J.C. 212.

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

Cependant , pour empêcher que la surprise de ses soldats , & les ténèbres de la nuit ne jettassent du trouble dans l'exécution d'une entreprise si hazardeuse , il crut qu'il étoit à propos de les prévenir. Les ayant donc assemblés , il leur parla en ces termes. *Braves guerriers , pour peu que vous vous souveniez de la vénération singulière que j'ai eue pour le mérite des Scipions nos Généraux pendant leur vie , & que je conserve encore après leur mort , pour peu que vous fassiez attention à l'état où nous nous trouvons , vous conviendrez , que si la charge à laquelle vous m'avez élevé m'est fort honorable , elle est aussi accompagnée de beaucoup de soins & d'inquiétudes. D'un côté, la douleur de leur perte toujours présente à mon esprit , de l'autre l'embarras où je suis de trouver les moyens de conserver à la République les restes infortunés de nos deux armées , m'accablent , & ne me laissent aucun moment de repos. L'image des deux Scipions s'offre jour & nuit à mes yeux, Ils me réveillent souvent au milieu de mon sommeil, Il me semble qu'ils me parlent, & que je les entends se plaindre , & m'exhorter à les venger ; à venger avec eux la République & vos compagnons toujours victorieux dans ce*

pays pendant tant d'années ; à imiter leur exemple , à me conformer à leurs maximes , & à prendre pour règle ce que j'ai lieu de penser qu'ils auroient fait en chaque occasion. Je souhaite , soldats , que vous entriez dans les mêmes sentimens : que vous ne prétendiez pas honorer la mort de ces deux grands hommes par des larmes & de vains regrets , mais que lorsque leur souvenir se présentera à vos esprits , vous vous imaginiez les voir encore à votre tête , & les entendre , & marcher sous leurs ordres au combat. C'étoit sans doute ce souvenir & cette image qui vous animoit hier , lorsque vous mîtes en fuite les Carthaginois avec une intrépidité qui leur fit connoître que la bravoure Romaine n'étoit pas éteinte avec les Scipions , & que nul échec ne pouvoit abattre un peuple , que la défaite de Cannes n'a pas été capable d'accabler. Quand j'arrétai hier votre ardeur , mon dessein n'étoit pas de mettre pour toujours obstacle à votre audace , mais de la réserver pour un tems plus favorable. Ce tems est arrivé. Je suis bien instruit qu'il n'y a ni sentinelles , ni corps de garde , postés autour du camp des ennemis selon les règles de la guerre , & que tout y est dans une extrême négligence. Il est heureux pour

510 Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS.

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

nous qu'ils nous craignent si peu, & qu'ils aillent même jusqu'au mépris. Ils ne s'imaginent pas que des troupes vaincues & défaites tout récemment, songent à les aller attaquer dans leurs retranchemens. Osons ce qu'on ne peut pas croire que nous soyons capables d'entreprendre. La chose nous sera aisée à proportion de ce qu'elle paroît difficile. Je vous mènerai contre eux de nuit dans un grand silence, & vous les livrerai tous endormis sans armes. Je ^a sais que l'entreprise est hardie. Mais c'est lorsqu'on a beaucoup à craindre, & peu à espérer, que les coups les plus hardis sont les plus assurés. C'est alors qu'il faut saisir l'occasion dans le moment qu'elle se présente, & ne pas s'exposer, en la laissant échapper, à la chercher dans la suite inutilement. Vous n'avez maintenant affaire qu'à l'armée Carthaginoise qui est dans notre voisinage. Les deux autres n'en sont pas éloignées. Vous avez lieu d'espérer que vous vaincrez ces premiers ennemis en les attaquant sans différer. Ils ne vous sont pas inconnus. Vous avez déjà mesuré vos forces avec eux dans une action où vous avez eu tout

^a Scio audax videri consilium. Sed in rebus asperis & tenui spe, fortissima quæque consilia tutissima sunt; quia, si in occasio-
nis momento, cujus prætervolat opportunitas, cunctatus paulum fueris, nequicquam mox amissam quæras. Liv.

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. § I.I

L'avantage. Pour peu que nous tardions, on apprendra le succès qu'eut notre sortie d'hier : on nous regardera comme des ennemis capables de se faire redouter. Alors tous les Commandans Carthaginois se rassembleront avec toutes leurs troupes. Pourrons-nous soutenir trois Généraux & trois armées, auxquelles Cn. Scipion n'a pu résister, lorsqu'il avoit encore toutes ses forces ? De même que nos Chefs ont péri après avoir partagé leurs armées, de même nos ennemis peuvent être accablés pendant qu'ils ne sont point encore réunis. Le parti que je vous propose est le seul que nous ayions à prendre dans les conjonctures présentes. Préparez-vous donc à profiter de l'occasion que la nuit prochaine vous offre. Retirez-vous maintenant pour prendre de la nourriture & du repos, afin d'aller ensuite, sous la protection des dieux, attaquer le camp des ennemis avec la même vigueur & le même courage que vous avez défendu le vôtre.

Ils entendirent avec joie ce nouveau projet, proposé par un nouveau Général, & ils en furent d'autant plus charmés, qu'il étoit plus hardi. Ils passèrent le reste du jour à préparer leurs armes, & à prendre de la nourriture. Ils donnèrent au repos une bonne-partie

AN. R. 540. de la nuit, & se mirent en marche trois
 AV. J. C. 212. ou quatre heures avant le jour.

Il y avoit au delà du camp des Carthaginois le plus voisin de Marcius, à deux lieues environ de distance, d'autres troupes Carthaginoises, séparées des premières par un vallon profond couvert d'arbres touffus. Marcius, par une ruse dans le goût de celles d'Annibal, cacha dans ce vallon une cohorte Romaine, avec quelque Cavalerie. S'étant ainsi rendu maître du chemin par où les deux corps de troupes Carthaginoises pouvoient avoir communication, il conduisit son armée en silence contre celui de ces deux corps dont il se trouvoit le plus proche. Et comme il ne rencontra ni corps de garde aux portes du camp ennemi, ni sentinelles sur les retranchemens, il y entra sans trouver aucun obstacle, & avec autant de facilité que si ç'eût été dans son propre camp. Dans le même instant Marcius fit sonner la charge, & les Romains, en poussant de grands cris, se répandirent de tous côtés. Les uns tuent les ennemis à demi endormis dans leurs lits : d'autres mettent le feu à leurs tentes couvertes de chaume fort sec : quelques-uns s'emparent des portes, pour leur

couper le chemin de la fuite. Le feu, AN. R. 540.
 les cris, le carnage, les empêchent de AV. J.C. 212.
 rien entendre, & de prendre aucune mesure salutaire. Ils demeurent interdits, tout hors d'eux-mêmes, & sans action; ou, s'ils font quelque mouvement, ils tombent nus & sans armes entre les mains de leurs ennemis bien armés. Les uns courent aux portes, & les trouvant occupées par les Romains, ils sautent par dessus les retranchemens, & se précipitent dans les fossés. Tous ceux qui purent sortir, se hâtèrent de courir pour gagner l'autre camp : mais ils furent tous arrêtés & tués, depuis le premier jusqu'au dernier, par la Cohorte & les Cavaliers qu'on avoit mis en embuscade dans le milieu du chemin. Et, quand même quelqu'un auroit échapé à ce carnage, les vainqueurs passèrent avec tant de promptitude & de rapidité du premier camp au second, qu'il ne lui auroit été guères possible de prévenir leur diligence. Les Romains trouvèrent ici encore plus de négligence que dans l'autre armée, parce qu'étant plus éloignés de l'ennemi, ils croioient n'avoir rien à craindre : & que, sur la fin de la nuit, la plupart étoient sortis pour aller chercher du

AN. R. 540.
AV. J. C. 212.

514 Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS.
bois & du fourage , ou pour faire la
maraude. Les armes seules des Cartha-
ginois étoient posées dans les corps de
garde : & les soldats qui auroient dû
garder le camp , paroissoient çà & là
assis , ou couchés par terre , ou se pro-
menant le long de leurs retranchemens ,
& devant les portes du camp , tous sans
armes. Ce fut dans cet état de sécurité ,
qu'ils se virent tout d'un coup attaqués
par les Romains fiers de la victoire qu'ils
venoient tout récemment de rempor-
ter : ainsi les Carthaginois ne purent les
empêcher de pénétrer dans leur camp.
Cependant étant accourus en foule vers
les portes aux premiers cris & à la pre-
mière attaque des Romains , ils firent
une vigoureuse résistance. Le combat
auroit duré plus longtemps : mais aiant
aperçu que les boucliers des ennemis
étoient tout couverts de sang , & ju-
geant par là de la défaite de leurs ca-
marades , ils furent saisis de fraieur ,
prirent aussitôt la fuite , & se sauvèrent
où ils purent , laissant la plus grande
partie des leurs sur la place , & leur
camp au pouvoir des vainqueurs.

Ainsi dans l'espace d'une nuit & d'un
jour L. Marcius força deux camps en-
nemis , & défit deux armées considé-

tables. Les Auteurs varient sur le nombre de ceux qui furent tués dans ces deux actions. Le burin fut grand. On y remarqua surtout un bouclier d'argent pesant plus de deux cens quinze de nos marcs , sur lequel étoit gravé le portrait d'Asdrubal frère d'Annibal. Ce bouclier fut placé à Rome dans le Capitole , & périt dans l'incendie de ce temple sous le Consulat de Scipion & de Norbanus.

AN. R. 540.
AV. J.C. 212.

Depuis cette expédition , l'Espagne demeura quelque tems paisible , les deux partis n'osant risquer une bataille décisive après des pertes si considérables qu'ils avoient réciproquement essuïées.

Je ne sai si dans toute l'histoire Romaine il se trouve un exploit de guerre plus complet dans toutes les circonstances , plus singulier & plus remarquable par des événemens inespérés , plus important par ses suites , & plus avantageux à la République , que celui de Marcius dont nous venons de faire le récit. La défaite entière des deux armées que les Romains avoient en Espagne, jointe à la mort des deux illustres Généraux qui les commandoient , avoit jetté dans le peu de troupes qui

leur restoient en cette province , une consternation si générale , qu'elle paroïssoit ne leur laisser aucune espérance ni aucune ressource. Nul obstacle ne pouvoit plus s'opposer au passage des Carthaginois en Italie , & si leurs armées victorieuses , portant par tout la terreur , avoient pu se joindre à celle d'Annibal, comme elles s'y préparoient depuis lontems , que seroit devenue Rome , & comment auroit-elle pu soutenir ce nouveau surcroît d'ennemis si formidables ?

Un seul homme , un simple particulier , rompt toutes ces mesures , & dissipe presque en un moment un si terrible orage. Marcius ramasse les tristes débris des armées Romaines , & réunit les troupes fugitives que la crainte avoit dispersées de côté & d'autre. Il les console , il les rassure , il les anime , il les remplit d'un tel courage & d'une telle confiance , qu'elles semblent avoir oublié entièrement qu'elles venoient d'être vaincues & défaites. On voit dans la conduite que garde ici cet Officier toute l'habileté & toute la prudence du Général le plus consommé dans l'art de commander. Il envisage le péril dans toute son étendue , & n'en

est point effraïé. Il ne songe qu'au remède, & non au danger. Il emploie également la force & la ruse. Il saisit habilement l'occasion dès qu'elle se présente, & met à profit les momens. Il donne ses ordres avec un sang froid & une tranquillité capable de rassurer les plus timides. Il paroît hardi jusqu'à la témérité, & cependant il fait se contenir dans le feu même de l'action, & ne point se livrer à l'ardeur de la victoire qui emporte souvent les plus sages. En un mot, qu'on examine avec soin toutes ses démarches, on verra qu'elles sont réglées par une profonde connoissance de l'art militaire. On reconnoît ici une attention particulière de la Providence sur l'Empire Romain.

Un mérite si accompli, accompagné d'un succès si heureux & si inespéré, devoit, ce semble, lui attirer à Rome de grands applaudissemens, & une récompense bien glorieuse. S'il s'y attendoit, il fut trompé dans son espérance. Aussitôt après l'action, il écrivit au Sénat, & lui rendit compte de tout ce qui s'y étoit passé. Il avoit pris dans sa lettre le titre de *Propréteur*. Quand on en eut fait la lecture, on loua le grand & magnifique service qu'il avoit rendu à

AN. R. 540.
AV. J. C. 112.

Manière dont
la lettre de
Marcius est
reçue dans le
Sénat.
Liv. XXVI.

AN. R. 549.
AV. J.C. 112.

la République ; c'est tout ce qu'on en dit : *Res gestæ magnificæ Senatui visæ*. Mais la plupart étoient choqués de ce que n'ayant été nommé pour commander ni par le Sénat , ni par le Peuple , il avoit pris dans sa lettre la qualité de Propréteur. On trouvoit , » qu'il étoit » de dangereuse conséquence que les » Généraux fussent choisis par les armées , & que l'autorité auguste des » Elections attribuées par les Loix aux » suffrages du peuple , & assujetties à » la direction des Magistrats & à celle » des dieux mêmes consultés par les » auspices, fût transportée dans les provinces & dans les camps, & abandonnée à la témérité des soldats. « Quelques-uns vouloient qu'on prît là dessus les avis du Sénat : mais on crut qu'il valoit mieux différer cette délibération jusqu'après le départ des Cavaliers qui avoient apporté la lettre de Marcius. A l'égard des recrues & des provisions qu'il demandoit , on lui répondit que le Sénat en auroit soin. Mais on ne trouva pas qu'il fût à propos de lui donner le titre de Propréteur dans la réponse qu'on lui fit. Il ne paroît pas qu'il ait été parlé davantage de cette affaire dans le Sénat ; & l'on

Q. FULVIUS AP. CLAUD. CONS. 519
n'improva point expressement l'élec-
tion de Marcius, mais dans le fait, on
la rendit inutile par la nomination
de Claude Néron pour commander en
Espagne.

AN. R. 540.

AV. J.C. 212.

Liv. XXVI.

17.

Il ne m'appartient point de censurer
le sentiment d'une Compagnie si sage &
si mesurée dans les résolutions qu'elle
formoit. Je sens bien que des raisons
d'Etat l'empéchoient d'approuver le
titre que Marcius s'étoit arrogé de sa
propre autorité, & surtout la liberté
que les soldats avoient prise de se nom-
mer eux-mêmes un Général : liberté
qui pouvoit avoir de funestes consé-
quences, & qui en eut en effet sous les
Empereurs, que les armées se mirent
en possession de nommer, sans attendre
le consentement ni du Peuple, ni du
Sénat. Mais le silence d'improbation
ne pouvoit-il pas être accompagné de
quelque marque d'estime, & de quel-
que distinction d'honneur, après un
service si considérable rendu à la Ré-
publique ? L'unique mot qu'en dit le
Sénat, est une louange bien sèche pour
un exploit regardé de son aveu même,
comme *magnifique* ; pour une action
conduite si prudemment, & si heureu-
sement terminée. Marcius resta dans

520 CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS.

AN. R. 540. l'armée sur un pié distingué , & l'on
AV. J.C. 212. verra dans la suite que Scipion l'em-
ploiera honorablement. C'est peut-être
tout ce que ce brave Officier pouvoit
espérer.

AN. R. 541. CN. FULVIUS CENTUMALUS.
AV. J.C. 211. P. SULPICIUS GALBA.

Cn. Fulvius
est accusé de-
vant le Peu-
ple, & con-
damné.

Liv. XXVI.
2. 3.

UNE AUTRE AFFAIRE , dont l'objet
étoit présent , attira pour lors l'atten-
tion du public. Le Tribun C. Semprou-
nius Blésus avoit appelé en jugement
devant le Peuple Cn. Fulvius , & l'ac-
cusoit d'avoir fait périr par sa témérité
l'armée qu'il avoit commandée dans
l'Apulie l'année précédente en qualité
de Préteur. De dix-huit mille hommes
dont elle étoit composée , à peine s'en
étoit-il échapé deux mille. Le Tribun
avouoit » que plusieurs Généraux par
» leur imprudence , s'étoient laissé at-
» tirer dans des embuscades , où ils
» avoient péri avec leurs armées : mais
» il soutenoit que Fulvius étoit le pre-
» mier qui eût perdu ses Légions par
» les vices & par la licence , avant que
» de les exposer à périr par le fer des
» ennemis. Qu'en effet on pouvoit dire
» qu'elles avoient été défaites avant
» que de combattre , & qu'elles avoient

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 521

» été vaincues, non par Annibal, mais Av. R. 541
» par leur Général même. Que ceux Av. J.C. 211
» qui donnoient leurs suffrages dans les
» Assemblées, n'examinoint pas assez
» si celui à qui ils confioient le com-
» mandement des armées, avoit les
» qualités nécessaires pour un emploi
» si important. Quelle différence il y
» avoit entre Cn. Fulvius, & Ti. Sem-
» pronius ! Que le dernier aiant été
» mis à la tête d'une armée d'esclaves,
» avoit bientôt fait en sorte, par sa
» bonne conduite, & par la discipline
» exacte qu'il leur avoit fait observer,
» qu'oubliant leur naissance & leur
» condition, ils étoient devenus la res-
» source & l'appui des Alliés, la ter-
» reur & le fleau des ennemis. Que
» Fulvius, au contraire, avoit fait con-
» traire tous les vices des esclaves à
» des Romains bien nés & bien élevés,
» & dignes du nom qu'ils portoient
» quand il en avoit pris le commande-
» ment. Que c'étoit donc par sa faute
» qu'ils étoient devenus inquiets & tur-
» bulens parmi les Alliés, timides &
» lâches à la vue des ennemis ; & que
» bien loin de résister à l'attaque des
» Carthaginois, ils n'avoient pas même
» soutenu leurs premiers cris. Qu'après

» tout , on ne devoit pas s'étonner que
 » les soldats eussent abandonné leur
 » poste dès le premier choc , puisque
 » leur Général leur en avoit donné l'e-
 » xemple , en prenant la fuite le pre-
 » mier. Combien de Généraux , dans la
 » guerre présente , avoient mieux aimé
 » perdre la vie sur le champ de bataille,
 » que d'abandonner leurs armées dans
 » le péril où elles étoient engagées !
 » N'étoit-ce pas une chose indigne ,
 » que les soldats de Cannes , pour avoir
 » quitté le champ de bataille , eussent
 » été relégués en Sicile , & qu'on eût
 » décerné tout récemment la même
 » peine contre les Légions de Fulvius ;
 » pendant que la témérité de Fulvius
 » lui-même demeuroid impunie , quoi-
 » qu'on ne pût imputer qu'à lui la perte
 » de son armée ?

L'accusé rejettoit sur ses soldats le
 malheur qui étoit arrivé ; & représen-
 toit » qu'ils avoient pris la fuite , ne
 » pouvant soutenir ou le courage des
 » ennemis , ou la terreur du nom d'An-
 » nibal. Qu'il avoit été lui-même en-
 » traîné malgré lui par la foule des
 » fuyards , comme Varron à Cannes , &
 » tant d'autres en différentes occasions.
 » Quel bien auroit-il pu faire à l'Etat

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 523

» en entreprenant seul de résister aux AN. R. 542.
AV. J. C. 2618
» vainqueurs ? à moins qu'on ne pré-
» tendît que sa mort auroit été une
» consolation & un remède à l'infor-
» tune publique. Que son armée n'a-
» voit point péri par la disette, ou pour
» être tombée dans quelque piège,
» faute d'avoir reconnu l'ennemi : qu'il
» n'avoit été vaincu que par la force
» des armes, & en bataille rangée »
» qu'enfin il n'avoit point eu en son
» pouvoir le courage de ses soldats, ni
» celui des ennemis.

Il fut accusé à deux différentes reprises, & à chaque fois les conclusions n'alloient qu'à une amende pécuniaire. Mais lorsqu'à une troisième reprise les témoins eurent été entendus, & que plusieurs eurent assuré avec serment que l'épouvante & la fuite avoient commencé par Fulvius, le peuple entra dans une grande colère ; & le Tribun, changeant ses conclusions, demanda qu'il fût puni comme criminel d'Etat, & que pour cet effet le Préteur indiquât une Assemblée par Centuries. Car ce n'étoit que dans ces sortes d'Assemblées, les plus solennelles & les plus générales qui fussent en usage parmi les Romains, que le crime d'Etat pouvoit être jugé.

§ 24 CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS.
 AN. R. 541. L'accusé voiant le train que prenoit
 AV. J.C. 211. son affaire, tenta une autre ressource.
 Son frère Q. Fulvius étoit en grande
 considération, tant par la gloire qu'il
 avoit déjà acquise, que par celle qu'il
 étoit sur le point d'y ajouter en se ren-
 dant maître de Capoue, qui étoit alors
 aux abois. Il l'engagea à écrire au Sé-
 nat des lettres vives & touchantes,
 pour demander qu'il lui fût permis d'as-
 sister au jugement de son frère, & de
 solliciter en sa faveur. Mais le Sénat lui
 aiant fait réponse qu'on ne pouvoit lui
 accorder sa demande, parce que sa pré-
 sence à Capoue étoit nécessaire au bien
 du service, Cn. Fulvius, qui vit qu'il
 n'avoit plus rien à espérer, n'attendit
 pas le jour de l'Assemblée, & se retira
 volontairement en exil à Tarquinies.
 On ne laissa pas de le condamner, quoi-
 qu'absent, à la peine de l'exil qu'il s'é-
 toit imposée lui-même.

Claude Né- APRÈS que Capoue eut été prise ;
 ron est envoie comme je l'ai marqué auparavant, le
 en Espagne. Sénat ordonna à Claude Néron de
 Liv. XXVI. choisir dans les deux Légions qu'il avoit
 27. commandées pendant le siège de cette
 ville six mille hommes de pié & trois
 cens Cavaliers, avec un pareil nombre
 d'Infanterie Latine, & huit cens che-

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS 525
 vaux : d'embarquer cette armée à Pouzoles, & de la conduire en Espagne. AN. R. 541.
 AV. J. C. 211.
 Etant arrivé à Tarragone avec sa flotte, il y débarqua ses troupes ; & aiant tiré ses vaisseaux à sec, il fit aussi prendre les armes à ceux de l'équipage pour augmenter ses forces. S'étant ensuite avancé jusques sur les bords de l'Ebre, il reçut des mains de Fonteius & de L. Marcius les troupes dont ils avoient eu le commandement en attendant son arrivée.

Asdrubal, fils d'Amilcar, étoit campé à Pierre-noire dans l'Ausetanie, entre les villes d'Illiturgie & de Mentisfa : (villes du pays que l'on nomme aujourd'hui l'*Andalousie*.) Néron s'empara de l'entrée d'un défilé qui se trouvoit en ce lieu. Asdrubal, qui craignoit de se voir enfermé par l'armée ennemie, lui envoya un trompette, qui avoit ordre de lui promettre de sa part, que s'il lui laissoit la liberté de se retirer, il abandonneroit absolument l'Espagne avec toutes ses troupes. Néron aiant reçu cette proposition avec grande joie, Asdrubal lui demanda pour le lendemain une entrevûe, dans laquelle les Romains devoient marquer les conditions auxquelles ils vou-

Asdrubal enfermé s'échappa de ses mains par fraude, *Ibid.*

526 CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS.

AN. R. 541.
AV. J. C. 211.

loient qu'on leur livrât les Citadelles des villes , & le jour où les Carthagi-
nois retireroient leurs garnisons , & emporteroient tout ce qui leur appar-
tenoit , sans faire aucun tort aux habi-
tans. Néron ne fut pas plutôt convenu de ce rendez-vous , qu'Asdrubal or-
donna aux siens de commencer dès la fin du jour , & de continuer pendant toute la nuit à tirer du défilé , le plus promptement qu'ils pourroient , les plus gros bagages de l'armée. On eut grande attention à ne pas faire sortir cette nuit-là une grande quantité d'hommes , le petit nombre étant plus propre en même tems & à tromper les ennemis par le silence , & à faciliter la retraite à travers des sentiers étroits & difficiles , par où il faloit nécessairement passer. Le lendemain on se trouva de part & d'autre à l'entrevûe : mais le Carthaginois en tenant à dessein de longs discours , & en écrivant bien des choses inutiles , consuma le jour entier sans rien terminer , de sorte que l'on fut obligé de remettre l'affaire au jour suivant. Il n'y fut encore rien décidé. Il naissoit toujours quelques nouvelles difficultés qui demandoient du délai. Cependant toutes les nuits étoient mi-

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 527

ses à profit. Déjà la plus grande partie de l'Infanterie étoit en sûreté, lorsque heureusement, dès la pointe du jour, un brouillard épais couvrit tout le défilé, & toutes les plaines d'alentour. Le Carthaginois demande & obtient un dernier délai sous prétexte d'une fête où il n'étoit point permis à ceux de sa nation de traiter d'affaires. Alors, à la faveur de l'obscurité, il sort de son camp avec sa Cavalerie & ses éléphants, & sans être aucunement troublé par les ennemis, il gagne un poste où il n'avoit plus rien à craindre de leur part. Sur les dix heures le brouillard se dissipa, & découvrit aux Romains tout à la fois & le jour, & la fraude des Carthaginois. Néron, honteux de s'être ainsi laisser duper, se mit en devoir de les poursuivre. Mais Asdrubal ne jugea pas à propos de risquer une bataille, & tout se borna à quelques légères escarmouches qui n'eurent point de suite. Le Général Romain auroit dû mieux connoître les Carthaginois, & savoir ce que l'on entendoit par *la foi Punique*.

SOIT QUE ce début de Néron en Espagne ne fit pas beaucoup espérer de son commandement; soit, comme il

P. Scipion, âgé seulement de 24 ans, est nommé pour commander

AN. R. 541.

AV. J.C. 211.

en Espagne en
qualité de
Proconsul.

Liv. XXVI.

13. 19.

est plus vraisemblable, qu'il n'eût été
 envoyé qu'en attendant le choix d'un
 Général que l'on pût laisser un tems
 considérable dans cette Province : ce
 qu'il y a de certain, c'est que l'on ré-
 solut à Rome de procéder à l'élec-
 tion d'un nouveau Commandant qui
 allât se mettre à la tête des armées
 d'Espagne. On y étoit fort embarrassé.
 Tout ce que l'on voioit de clair, c'est
 que l'on ne pouvoit apporter trop de
 soin & d'attention dans le choix d'un
 Capitaine qui fût capable de rempla-
 cer deux grands Généraux, tués & dé-
 faits avec leurs armées dans l'espace de
 trente jours. Le Sénat délibéra sur ce
 choix, & n'ayant pu se déterminer, ren-
 voia l'affaire au Peuple. L'Assemblée
 fut indiquée par les Consuls pour l'é-
 lection d'un Proconsul qui allât com-
 mander en Espagne. On s'attendoit
 que dans l'intervalle on verroit se pré-
 senter ceux qui se croiroient dignes
 d'un emploi si important. Cette atten-
 te fut trompée. Personne ne parut : ce
 qui renouvella toute la douleur du
 coup funeste qui avoit enlevé à la Ré-
 publique deux Généraux si difficiles à
 remplacer. Les citoyens cependant,
 malgré leur affliction, se rendirent à la
 place

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 529

place publique au jour de l'Assemblée : AN. R. 541.
AV. J.C. 211.
& là aiant les yeux attachés sur les Magistrats & sur les premiers de la ville qui se regardoient tristement les uns les autres sans rien dire, ils étoient dans la dernière désolation de voir les affaires de la République si desespérées, que personne n'osât accepter le commandement des armées d'Espagne. Ce fut dans ce moment que P. Scipion, fils de celui du même nom qui avoit été tué en Espagne, âgé environ de vingt quatre ans, se plaça dans un lieu élevé où tout le monde pouvoit l'apercevoir, & déclara qu'il étoit disposé à se charger de cet emploi, si l'on vouloit le lui confier. Dès qu'on eut jetté les yeux sur lui, il s'éleva de toutes parts des cris de joie, qui lui annonçoient un commandement heureux & brillant. On alla aussitôt aux voix, & non seulement toutes les Centuries, mais tous les particuliers dont elles étoient composées, depuis le premier jusqu'au dernier, ordonnèrent que P. Scipion allât commander en Espagne.

L'affaire étant terminée, & la première chaleur de leur zèle étant refroidie, on vit tout d'un coup succéder à des applaudissemens si universels un

Tome V.

Z

AN. R. 541.
AV. J.C. 212.

morne silence , & de tristes réflexions sur une élection précipitée , où la faveur avoit eu plus de part que la prudence & la raison. Ce qui leur faisoit le plus de peine étoit sa grande jeunesse. Quelques-uns même prenoient à mauvais augure le malheur arrivé à sa maison , & ne pouvoient sans frémir , le voir partir du sein d'une famille qui toute entière étoit dans le deuil & dans les larmes , pour aller commander dans une province où il lui faudroit combattre entre les tombeaux de son père & de son oncle.

Scipion s'étant aperçu de ce refroidissement , fit un discours au peuple si plein d'une noble confiance , & leur parla de son âge , du commandement qui venoit de lui être confié , de la guerre qu'il alloit faire , avec tant d'élévation & de grandeur d'ame , qu'il ralluma en eux cette ardeur qui s'étoit éteinte , & les remplit d'une certitude d'espérance , dit Tite-Live , supérieure à celle que les promesses des hommes , & les raisons dont ils les appuient , ont coutume d'inspirer , & qui sembloit avoir quelque chose de surnaturel. En effet , Scipion ne s'attiroit pas seulement l'admiration par les talens

. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 531
 les vertus qu'il possédoit réelle-
 nt , mais encore par l'adresse mer-
 lleuse qu'il avoit eue dès sa premiè-
 jeunesse d'en rehausser l'éclat par
 dehors frapans & capables de lui
 rer le respect. Dans presque tout ce
 il proposoit à la multitude , il lui fai-
 : entendre que les dieux mêmes l'en-
 oient instruit ou par la voie des son-
 , ou par des inspirations secrètes ,
 t que ce fût de sa part , foiblesse & *
 ersion , soit qu'il eût recours à cet
 ifice pour rendre les citoyens plus
 posés à entrer dans ses desseins. C'est
 ns cette vûe que , dès qu'il eut pris
 obe virile , il eut-soin de ne jamais
 re aucune action soit publique soit
 ticulière , qu'auparavant il n'allât au
 pitole , & qu'entrant dans le temple
 y passât seul un tems considérable.
 te coutume , qu'il observa toujours
 uis régulièrement , fit croire à quel-
 es-uns qu'il étoit issu de la race des
 ux. On renouvela , à son sujet , le
 te absurde qui avoit couru sur la
 ssance d'Alexandre , & l'on débita
 il étoit né du commerce de sa mère
 c un serpent énorme. Scipion sem-

AN. R. 541.
 AV. J.C. 211.

Polybe Liv. X. prou- qu'il n'y avoit point de *superstition , mais adresse & habileté dans Scipion.*

AN. R. 541. bla vouloir confirmer cette opinion par
 AV. J. C. 211. l'air mystérieux avec lequel il affecta
 de ne jamais nier le fait, & cependant
 de ne le point assurer.

Je ne reconnois point ici la grandeur
 d'ame & la noblesse de sentimens que
 Scipion fait paroître ordinairement
 dans sa conduite. Il y a, ce me semble,
 de la petitesse d'esprit & de la bassesse,
 de chercher à se faire valoir par le men-
 songe & la dissimulation. Il a y a de
 l'impiété même, à vouloir couvrir la
 fourberie & l'imposture du nom res-
 pectable de la divinité. Je sai que Mi-
 nos & Lycurgue parmi les Grecs, &
 Numa parmi les Romains, ont usé d'un
 pareil artifice pour s'attirer l'estime &
 la confiance des peuples. Mais un
 exemple, vicieux en lui-même, de quel-
 que grand nom qu'on l'autorise, peut
 bien aveugler ceux qui le suivent, mais
 il ne peut pas les justifier. *Decipit exem-
 plar vitiis imitabile.*

Horat.

Quoi qu'il en soit, les faits mer-
 veilleux qu'on raportoit de Scipion
 avoient donné aux Romains pour ce

a In specie fictæ simula- mul & sanctitatem & re-
 tionis, sicut reliquæ vir- ligionem tolli necesse est.
 tutes, ita pietas inesse Cic. de nat. l. 3.
 non potest; cum qua si-

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 533

jeune homme une estime & une admiration qui approchoient du respect & de la vénération : & c'est sur ces fondemens qu'ils le chargèrent dans un âge si peu avancé d'un emploi si important & d'une guerre si considérable.

AN. R. 542.
AV. J.C. 211.

Dès que Scipion eut été nommé Proconsul, il songea à son départ. Aux vieilles troupes qui étoient restées en

Scipion passe en Espagne.
Liv. XXVI.

Espagne du débris des deux armées défaites, & à celles qui y étoient passées de Pouzole avec Néron, on ajouta dix mille hommes de pié & mille chevaux. M. Julius Silanus y fut aussi envoyé en qualité de Propréteur, pour aider Scipion dans les fonctions du commandement. Lorsque tout fut prêt, ce Général partit d'Ostie avec une flotte de trente galères à cinq rangs. Etant arrivé à Tarragone, il y tint une espèce d'Assemblée de tous les Ambassadeurs des peuples d'Espagne alliés des Romains qui s'étoient rendus dans cette ville au bruit de sa venue. Il leur donna audience, & leur a parla à tous avec cette confiance & cette grandeur

a Ita elato ab ingenti virtutum suarum fiducia animo, ut nullum ferox verbum excideret; ingens- que omnibus quæ diceret, cum majestas inesset, tum fides. Liv.

d'ame que le solide mérite inspire , de façon cependant qu'il ne lui échapa aucun mot qui pût le rendre suspect d'orgueil ou de vanité ; & qu'en conservant un air de vérité qui gagnoit la confiance , il mettoit dans ses discours toute la dignité possible.

Etant parti de Tarragone , il visita les villes des alliés , & les quartiers d'hiver de l'armée ; & donna de grands éloges aux soldats , qui , après deux défaites si cruelles reçues coup sur coup , avoient par leur courage conservé la Province au Peuple Romain , défendu les Alliés , & empêché les ennemis de profiter de leur victoire , & de s'établir en deça de l'Ebre. Il avoit toujours Marcius avec lui. La considération qu'il avoit pour cet Officier , & les éloges qu'il donnoit à sa valeur , montroient bien qu'il étoit exempt d'une basse jalousie , & que ce qu'il craignoit le moins étoit de trouver quelqu'un qui ternît ou qui partageât sa gloire. Silanus prit la place de Néron , & l'on mit les nouveaux soldats dans les quartiers d'hiver. Scipion aiant pourvû à tout , & pris toutes les précautions nécessaires avec autant de diligence que de sagesse , revint à Tarragone.

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 535

La division s'étoit mise parmi les trois Généraux des Carthaginois , & leur avoit fait prendre des quartiers d'hiver tout différens : Asdrubal fils de Gisgon étoit du côté de Cadix , sur les bords de l'Océan : Magon dans le milieu des terres , s'étendant sur tout au-dessus des bois de * Castulon : Asdrubal fils d'Amilcar , près de l'Ebre aux environs de Sagonte.

AN. R. 341.
AV. J.C. 211.
Polyb. lib. IX. Excerpt. de virt. & vit. Liv. XXVI. 20.

SUR LA FIN de la même campagne Marcellus revint de Sicile à Rome. Le Préteur C. Calpurnius assembla le Sénat dans le temple de Bellone hors la ville , selon l'usage , pour lui donner audience. Là Marcellus rendit compte de ses exploits & de ses victoires ; & , après s'être plaint modestement , autant au nom des soldats qu'au sien , de ce qu'après avoir chassé les Carthaginois de la Sicile , & avoir remis la province sous la puissance des Romains , il n'avoit pas eu la liberté de ramener son armée , il demanda qu'il lui fût permis d'entrer dans la ville en triomphe. On ne crut pas devoir lui accorder cet honneur , parce que la guerre de Sicile ne paroissoit pas encore terminée. Il obtint seulement l'Ova-

Retour de Marcellus à Rome. Il remporte le petit triomphe. Liv. XXVI. 21. Plut. in Marc. p. 310.

* Dans l'Andalousie.

AN. R. 541.
AV. J.C. 211.

tion , c'est-à-dire le petit triomphe. La veille du jour où il devoit entrer dans Rome , il se procura les honneurs du grand triomphe sur le mont Albain , coutume qui s'étoit établie quelques années auparavant. (L'an de Rome 521.)

Statues &
tableaux por-
tés dans son
triomphe.

Quand il entra dans la ville , outre le tableau qui représentoit la prise de Syracuse , il étoit précédé des catapultes , des balistes , & de toutes les autres machines de guerre qui étoient tombées entre ses mains ; des superbes ornemens que la magnificence des Rois Syracusains avoit accumulés pendant une longue paix dans leur ville capitale ; d'un grand nombre de vases d'argent ou d'airain , travaillés avec beaucoup d'art , de meubles précieux de toute espèce , & de statues célèbres , dont Syracuse étoit ornée plus qu'aucune des autres villes Grecques. On y vit aussi paroître huit éléphans , comme une preuve des victoires remportées sur les Carthaginois. Sosis de Syracuse & Mericus d'Espagne marchoient devant Marcellus avec des couronnes d'or. Ils avoient beaucoup contribué à la prise de la ville. On leur donna à tous deux le droit de bour-

geoisie , & à chacun cinq cens arpens de terre : à Sosis dans le territoire de Syracuse , avec une maison dans la ville à son choix ; à Méric , & aux Espagnols qui avoient embrassé le parti des Romains avec lui , une des villes rebelles de Sicile pour demeure , & des terres dans les campagnes qui avoient été confisquées par droit de conquête.

Cicéron loue beaucoup la modération de Marcellus par rapport aux tableaux & aux statues des Syracusains. Aiant ^a pris Syracuse de vive force , dit cet Orateur , il pouvoit enlever généralement toutes les richesses. Mais il consulta moins les droits de la victoire , que les loix de l'humanité : ou plutôt , il sut les allier par un sage tempérament , & par une sorte de partage égal. Il transporta à Rome beaucoup de chef-d'œuvres de l'art , & en laissa du moins autant à Syracuse , pour orner l'une & consoler l'autre. Il se fit même un devoir de religion de n'enlever à

a In ornatu urbis habuit victoriæ rationem , habuit humanitatis. Victoriæ putabat esse , multa Romam deportare , quæ ornamento urbi esse possent ; humanitatis , non planè spoliare urbem , præsertim quæ consec-

vare voluisset. In hac partitione ornatus , non plus victoria Marcelli populo Romano appetivit , quam humanitas Syracusanis reservavit. Romam quæ asportata sunt , ad ædem Honoris atque Virtutis , itemque aliis in locis vi-

AN. R. 541.
AV. J. C. 211.

celle-ci aucune statue de ses dieux ; & pour celles qu'il fit passer à Rome , il les plaça toutes dans les temples de l'Honneur & de la Vertu, & dans d'autres lieux pareils , nulle dans ses propres jardins , persuadé que sa maison destituée de ces statues , deviendrait elle-même l'ornement de la ville.

Réflexions
sur les statues
& les tableaux
portés dans le
triomphe de
Marcellus.

Tite Live & Plutarque n'ont pas jugé si avantageusement de la conduite de Marcellus. Ils observent qu'elle donna lieu , sans doute contre son intention , à un désordre qui causa de grands maux dans la République.
» Tous ces beaux ouvrages de sculpture & de peinture , dit le premier , étoient à la vérité des dépouilles conquises sur les ennemis , à qui les règles de la guerre permettoient de les enlever. Mais ce fut la triste époque du goût que prirent les Romains pour les arts des Grecs qu'ils n'a-

temus , nihil in ædibus , nihil in hortis posuit , nihil in suburbano. Putavit , si urbis ornamenta domum suam non contulisset , domum suam ornamento urbi futuram. Syracusis autem permulta atque egregia reliquit , deum vero nullum viola-

vit , nullum attigit. Cic. Verr. de sign. 120. 121.

a Hostium quidem illa spolia , & parta belli jure : ceterum inde primum initium mirandi Græcarum artium opera , licentiaque hinc sacra profanaque omnia vulgò spoliandi , factum est.

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 539

» voient jusques-là ni connus , ni esti-
» més ; goût funeste , qui les porta
» bientôt à piller sans scrupule dans
» les provinces non seulement les mai-
» sons des particuliers , mais aussi les
» temples des dieux ; & enfin à exer-
» cer leurs vols sacrilèges jusques sur
» les temples de Rome , & en parti-
» culier sur ceux-là même que Marcel-
» lus avoit si magnifiquement ornés.
» Car , ajoute cet Historien , on ne voit
» plus aujourd'hui dans les temples de
» l'Honneur & de la Vertu les tableaux
» & les statues que Marcellus y avoit
» placés , & qui attiroient autrefois la
» curiosité des étrangers.

Plutarque insiste encore plus forte-
ment sur cette réflexion. » Jusqu'alors ,
» dit il , Rome n'avoit eu , ni même
» connu , ces somptuosités & ces cu-
» riosités superflues , & l'on ne trouvoit
» point chez elle ces ornemens gra-
» cieux de sculpture , qui sont aujour-
» d'hui si fort recherchés. Pleine d'ar-
» mes prises sur les Barbares , & de
» dépouilles sanglantes ; couronnée

AN. R. 541.
AV. J.C. 211.

Plut. in
Marc. p. 310.

que prostremo in Roma-
nos deos , templum id-
ipsum primum , quod à

Marcello eximie ornatum
est , vertit. Liv. XXV. 40.

AN. R. 541.
AV. J. C. 211.

» de monumens de triomphes & de
» trophées, elle offroit aux yeux un
» spectacle qui avoit l'air Martial, &
» qui convenoit parfaitement à une na-
» tion guerrière & conquérante. Le
» peuple cependant savoit bon gré à
» Marcellus d'avoir orné la ville de
» tant de beaux ouvrages, qui dans
» leur variété renfermoient toute la
» grace, toute la délicatesse, tout le
» bon goût des Grecs. Les gens sen-
» sés ne pensoient pas de même, &
» préféroient infiniment la conduite de
» Fabius Maximus, lequel n'emporta
» rien de semblable de la ville de Ta-
» rente qu'il prit deux ans après : mais
» se contentant de l'or & de toutes les
» richesses utiles, il laissa dans leur
» place les tableaux & les statues des
» dieux. Ce fut à cette occasion qu'il
» dit cette parole mémorable : *Lais-*
» *sons aux Tarentins leurs dieux irrités.*
» On reprochoit à Marcellus, premiè-
» rement de ce qu'il avoit suscité con-
» tre Rome la haine & l'envie, en fai-
» sant mener en triomphe, non seule-
» ment les hommes, mais les dieux *
» captifs : ensuite, de ce que d'un peu-

* Cicéron dit le con- | lum violavit, nullum ac-
traire. Deum vero nul- | rigit.

CN. FULVIUS P. SUEPICIVS CONS. § 41

» ple accoutumé à faire la guerre ou à AN. R. 547.
AV. J.C. 1112.
» labourer ses champs, & qui ne fa-
» voit ce que c'étoit que luxe & que
» mollesse, il en avoit fait un peuple
» qui ne se piquoit plus que de finesse
» de goût pour les arts, & qui ne s'en-
» tretenoit plus que de la beauté de ces
» sortes d'ouvrages, & de l'habileté
» des Ouvriers.

Polybe, cet Historien si sensé, exa- Polyb. IX.
149.
mine dans un fragment qui nous reste
de lui, si les Romains faisoient sage-
ment de transporter à Rome les orne-
mens des villes qu'ils avoient soumises
à leur domination; & il conclut que
non. Il appuie son sentiment sur deux
ou trois raisons principales.

Premièrement, si c'étoit par ce que
l'on appelle les beaux arts & toute
leur dépendance que les Romains eus-
sent aggrandi & élevé leur patrie, il
est clair qu'ils auroient bien fait d'y
transporter ce qui en avoit augmenté
la puissance & la gloire. Mais si c'est
par une manière de vie très simple,
& par un éloignement infini du luxe
& de la magnificence qu'ils se sont sou-
mis les peuples chez qui se trouvoit
le plus grand nombre & les plus beaux
de ces ornemens, il faut reconnoître

AN. R. 541.
AV. J. C. 212.

qu'ils ont fait une grande faute de les enlever. Car quitter les mœurs à qui l'on doit ses victoires pour prendre celles des vaincus, & se charger, en les prenant, de la haine qui accompagne toujours ces sortes de violences, c'est une conduite qui ne peut s'excuser.

Polybe touche ici une seconde raison qui est bien forte. En effet traiter ainsi les villes que l'on a prises, ajouter à la douleur qu'elles ont d'avoir été vaincues, celle de se voir dépouillées des précieux monumens qui faisoient l'objet de leur attache & de leur religion, donner en spectacle ces richesses étrangères, les étaler avec pompe à la vûe de tout le monde, & de ceux même à qui on les a enlevées, & faire des calamités d'autrui l'ornement de sa patrie, c'est insulter en quelque sorte au malheur des vaincus, c'est vouloir perpétuer leur honte & leur douleur, & c'est en même tems exciter contre les vainqueurs une secrète indignation, qui se renouvelle tous les jours à la vûe de ces dépouilles.

Si les Romains n'eussent amassé dans leurs conquêtes que de l'or & de l'argent, on ne pourroit pas blâmer en

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 543

cela leur politique. Pour parvenir à l'Empire universel, il falloit nécessairement ôter ces richesses aux peuples vaincus, & se les approprier. Mais pour ces merveilles de l'art, il leur auroit été beaucoup plus glorieux de les laisser où elles étoient avec l'envie qu'elles attirent, & de mettre la gloire de leur patrie, non dans l'abondance & la beauté des tableaux & des statues, mais dans la gravité des mœurs & la noblesse des sentimens.

AN. R. 543.
AV. J. C. 218.

Caton, avant Polybe, pensoit comme lui, & se plaignoit avec amertume du dangereux goût qui s'introduisoit à Rome, & qui commençoit même à y prévaloir. « Je n'entens déjà
» que trop de personnes, disoit-il,
» qui louent avec des transports d'admiration ces ouvrages qui font l'ornement de Corinthe & d'Athènes,
» & qui se rient de l'antique simplicité
» des statues de nos dieux. Croiez-
» moi : quand on a introduit ici les sta-

Liv. XXXIV.

2 Jam nimis multos audio Corinthi & Athenarum ornamenta laudantes mirantesque, & antefixa fictilia deorum Romanorum ridentes... Instita, mihi credere, * fi-

gna ab Syracusis illata sunt huic urbi. * *Le françois ne peut pas rendre le double sens du mot latin signa, qui signifie également des statues, des tableaux, & des drapeaux militaires.*

AN. R. 541.
AV. J.C. 211.

» tues de Syracuse , on y a fait entrer
» des ennemis , qui tôt ou tard cause-
» ront la ruine de la ville.

L'expérience fit voir combien ces réflexions étoient sensées. La Grèce , vaincue par les Romains , les vainquit à son tour , en communiquant son goût pour la délicatesse des ouvrages de l'art à ce peuple , qui jusques-là avoit été grossier & rustique sur cet article.

Horat. Epist.
l. lib. 2.

Græcia capta ferum victorem cepit,
& artes

Intulit agresti Latio.

Du tems de Cicéron cette passion alloit jusqu'à la folie ; c'est trop peu dire , jusqu'à une espèce de fureur & de phrénésie. Les Gouverneurs de provinces ne laissoient ni dans les maisons des particuliers , ni dans les temples même des dieux , aucun ouvrage de peinture ou de sculpture qui fût un peu estimé , & y exerçoient un brigandage , qui rendoit aux nations étrangères le nom du Peuple Romain odieux & exécration , comme on le voit dans une des harangues de Cicéron contre Verrès intitulée *de signis*. Ce fut une des principales causes de la ruine de l'Empire. *Le luxe* , dont cette passion

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 545

pour les tableaux & les statues faisoit AN. R. 545
AV. J. C. 211.
partie, le luxe, plus puissant & plus fun-
nefle que toutes les armées ennemies, sub-
jugua Rome, & vengea l'Univers vaincu.

Sævior armis

Juvenal.

Luxuria incubuit, victumque ulciscitur
orbem.

Depuis que Marcellus avoit quitté Liv. XXV.
la Sicile, la flotte des Carthaginois^{21.}
avoit débarqué dans cette province
huit mille hommes d'Infanterie, &
trois mille Cavaliers Numides. Ces
troupes firent soulever quelques villes
en faveur des Carthaginois, & rava-
gèrent les terres de quelques Alliés des
Romains. D'ailleurs l'armée Romaine,
irritée de ce qu'on ne lui avoit pas per-
mis de retourner à Rome avec son Gé-
néral, ni d'hiverner dans les villes de
Sicile, ne servoit qu'avec beaucoup de
répugnance & de lenteur; & il ne man-
quoit aux soldats qu'un Chef pour ex-
citer une sédition dans la province. Le
Préteur M. Cornelius surmonta tou-
tes ces difficultés. Il appaisa l'esprit des
soldats tantôt en les traitant avec dou-
ceur, tantôt en leur parlant avec fer-
meté, & il fit rentrer dans le devoir
les villes qui s'étoient révoltées.

546 CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS.

AN. R. 541.

AV. J. C. 211.

LES DEUX CONSULS étoient dans l'Apulie avec leurs armées. Mais, comme on n'avoit plus tant à craindre de la part d'Annibal & des Carthaginois, ils eurent ordre de tirer au sort l'Apulie & la Macédoine. Sulpicius eut pour partage la Macédoine, où il alla prendre la place de Lévinus : Fulvius vint à Rome présider à l'élection des nouveaux Magistrats pour l'année suivante. Lorsqu'il s'agit de nommer des Consuls, la Centurie des Jeunes appelée Véturie, à qui il étoit échu par sort de donner la première son suffrage, choisit T. Manlius Torquatus, & T. Otacilius. Déjà une foule de gens persuadés que la pluralité des suffrages, comme il ne manquoit jamais d'arriver, ratifieroit ce choix, s'assembloit autour de Manlius qui étoit présent, pour le féliciter sur sa promotion. Manlius alors s'approchant du tribunal du Consul, le pria de vouloir bien l'entendre. Tout le monde étoit dans l'attente de ce qu'il alloit demander : & l'on fut bien étonné de l'entendre s'excuser d'accepter la première dignité de la République, alléguant pour raison la foiblesse de ses yeux. Il ajouta,

Manlius Torquatus refuse le Consulat.

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 547

» Que ^a ce seroit une témérité inex-
» cusable à un Général , aussi bien
» qu'à un pilote , lorsqu'il ne pouvoit
» se conduire que par les yeux d'au-
» trui , de prétendre que les autres
» se reposassent sur lui du soin de
» leurs vies & de leurs intérêts les
» plus chers. Qu'ainsi il prioit le Con-
» sul de renvoyer aux voix la Centurie
» des Jeunes gens qui venoit de don-
» ner son suffrage , & de les exhorter
» à faire attention , avant que de
» nommer les Consuls , à la qualité
» de la guerre que l'on avoit à soute-
» nir en Italie , & aux conjonctures
» où se trouvoit actuellement la Ré-
» publique. Qu'à peine avoit-on pu
» encore se bien remettre de l'allar-
» me & de l'épouvante qu'avoit cau-
» sé dans Rome l'approche d'An-
» nibal , lorsque quelques mois au-
» paravant ce redoutable ennemi avoit
» fait avancer ses troupes jusqu'aux
» portes de la ville. « La Centurie ré-
» pondit qu'elle ne changeoit point de
» sentiment , & qu'elle persistoit dans le
» choix qu'elle venoit de faire.

a Imprudentem & gubernatorem & imperatorem esse , qui , cum alienis oculis ei omnia agenda sint , postulet sibi aliorum capita ac fortunam committi. *Liv.*

AN. R. 547.
AV. J.C. 211.

AN. R. 541.

AV. J. C. 111.

Sageſſe admirable des Jeunes gens de la Centurie Veturia.

Alors Torquatus le prenant ſur un ton plus ferme : *Si je ſuis Conſul , dit-il , je ne pourrai ſupporter la licence de vos mœurs , ni vous la ſévérité de mon commandement. Retournez donc aux ſuffrages , & ſouvenez-vous que nous avons la guerre en Italie contre les Carthaginois , & qu'Annibal eſt à leur tête.* Le ton d'autorité que Manlius avoit pris , & l'admiration de ſa généroſité qui ſe déclara par un applaudiſſement univerſel , firent comprendre à la Centurie qu'il falloit penſer à un autre choix. Mais , avant que d'y procéder , elle demanda au Conſul la permiſſion de conſulter ſes Anciens , c'eſt-à-dire , la Centurie des Vieux qui lui répondoit , & qui s'appelloit auſſi *Veturia*. Ces Vieillards s'étant préſentés , on leur laſſa le tems de conférer avec les Jeunes dans l'enceinte du * *Parc (in Ovili)* où chaque Centurie entroit à ſon tour pour donner ſon ſuffrage. Les Anciens leur dirent » qu'ils pouvoient délibérer entre trois ſujets , dont deux » étoient déjà comblés d'honneurs , ſavoir Q. Fabius & M. Marcellus. Et

* Cet endroit étoit environné de balustrades , de brebis ; & c'eſt ce qui lui en fit donner le nom. *elaies , comme les Parcs de*

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 549

» en cas qu'ils voulussent choisir un AN. R. 547.
AV. J.C. 217.
» nouveau Général pour combattre
» contre les Carthaginois, que M. Va-
» lérius Lévinus s'étoit signalé par mer
» & par terre dans la guerre contre
» Philippe dont on l'avoit chargé. «
Les Vieillards s'étant retirés, les Jeunes, après avoir consulté entr'eux, choisirent M. Marcellus encore tout brillant de la gloire qu'il venoit d'acquérir par la conquête de la Sicile, & M. Valérius. Toutes les Centuries approuvèrent cette élection.

^a Tite-Live ne peut s'empêcher, après avoir exposé ce fait, de se récrier contre ceux de son tems qui se moquoient des mœurs des Anciens, & affectoient de tourner leurs admirateurs en ridicule. *Pour moi, dit-il, je suis persuadé, que s'il y a jamais eu une République de sages, telle que les Savans l'ont plutôt imaginée qu'ils ne l'ont connue, (il désigne les livres de*

^a Eludant nunc antiqua mirantes. Non equidem, si qua sit sapientium civitas, quam docti fingunt magis quam morunt, aut principes graviores temperantioresque à cupidine imperii, aut multitudinem melius mo-

ratam censeam fieri posse. Centuriam verò juniorum seniores verè consulere voluisse quibus imperium suffragio mandaret, vix ut verisimile sit, parentum quoque hoc seculo vilis levisque apud liberos auctoritas fecit.

550 CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS.
AN. R. 542. Platon sur la République) elle n'a pu
AV. J. C. 212. être composée ni de Chefs plus modérés &

moins avides des honneurs, ni d'une multitude mieux disciplinée & plus docile. Mais sur tout, que la Centurie des Jeunes ait voulu consulter ses anciens sur le choix qu'elle avoit à faire, c'est ce qui paroît à peine vraisemblable aujourd'hui, que l'autorité des peres mêmes est si peu respectée de leurs enfans. Ce dernier trait marque combien Rome avoit dégénéré des anciens tems, où le manque de respect des enfans pour leurs pères auroit paru une chose monstrueuse.

Après le choix des Consuls, on nomma les Préteurs. On apprit alors que T. Otacilius, auquel on avoit songé pour le Consulat, étoit mort en Sicile.

On avoit célébré les Jeux Apollinaires l'année d'auparavant, & le Préteur Calpurnius ayant proposé de les célébrer encore celle-ci, le Sénat ordonna qu'on en fît une Fête à perpétuité : ce qui pourtant ne s'exécuta que quatre ans après.

Liv. XXVII.
23.

Traité cor-
e'u par le Pré-
teur Valère
entre les Ro-
mains & les
Eoliens.

Liv. XXVI.
24.

EN MÊME TEMS M. Valérius Lévinus, lequel, comme il a été dit plus haut, avoit été envoyé avec une flotte & quelques troupes en Grèce & en Macédoine, travailloit, pour diminuer

les forces de Philippe, à lui débaucher quelques-uns de ses Alliés. Les * Eto-
 liens faisoient alors une figure consi-
 dérable dans la Grèce. Nation féro-
 ce & brutale, ils se rendoient redou-
 tables à tous leurs voisins par leurs
 violences, d'autant plus qu'ils faisoient
 la guerre, & excelloient sur tout pour
 la Cavalerie. Valère commença par
 sonder dans des entretiens particuliers
 la disposition des principaux de la na-
 tion; & après les avoir gagnés, il se
 rendit avec une flotte bien équipée au
 lieu où devoit se tenir leur Assemblée
 générale, qui avoit été indiquée ex-
 près quelque tems auparavant. » Là,
 » après avoir exposé en quel heureux
 » état se trouvoient les affaires des
 » Romains, & l'avoir prouvé par la
 » prise de Syracuse dans la Sicile, &
 » par celle de Capoue en Italie; il exal-
 » ta la générosité & la fidélité des
 » Romains envers leurs Alliés. Il
 » ajouta que les Etoiliens devoient s'at-
 » tendre à en être traités d'autant
 » mieux, qu'ils seroient les premiers
 » des peuples d'outre mer qui auroient

AN. R. 541.

AV. J. C. 211.

* L'Etolie appelée au-
 jourd'hui le Despotat, pe-
 tit pays de la Turquie

d'Europe, est située sur
 la côte de la mer Ionien-
 ne.

AN. R. 541. » fait amitié avec eux. Que Philippe
 AV. J.C. 211. » & les Macédoniens étoient pour
 » eux des voisins dangereux, de qui
 » ils avoient tout à craindre. Que
 » Rome avoit déjà beaucoup rabattu
 » de leur fierté, & qu'elle sauroit bien
 » les réduire, non seulement à resti-
 » tuer aux Etoliens les places qu'ils
 » leur avoient enlevées, mais à crain-
 » dre eux-mêmes pour leur propre
 » pays. Que pour ce qui regardoit les
 » Acarnaniens, qui s'étoient détachés
 » du corps & de la société des Eto-
 » liens, elle les y feroit rentrer sous
 » les mêmes conditions & avec la mê-
 » me dépendance à laquelle ils avoient
 » été astreints dans les tems précé-
 » dens.

Scopas, qui occupoit alors la pre-
 mière dignité chez les Etoliens, &
 Dorimaque celui de leurs citoyens qui
 étoit le plus accrédité, appuièrent fort
 le discours & les promesses de Valère,
 & enchérèrent beaucoup sur ce qu'il
 avoit dit de la grandeur & de la puis-
 sance Romaine, parce qu'ils n'étoient
 pas obligés de garder sur ce sujet au-
 tant de retenue que lui, & qu'on étoit
 plus disposé à les croire qu'un étran-
 ger qui parloit pour les intérêts de sa
 patrie.

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 553
 patrie. Ce qui les flatoit le plus, étoit l'espérance de remettre l'Acarnanie sous leur domination. Le Traité fut donc conclu entre les Romains & les Etoliens. On y ajouta une clause, par laquelle il étoit libre aux Eléens, aux Lacédémoniens, à Attale Roi de Pergame, à Pleurate & Scerdilède tous deux Rois, le premier dans la Thrace, l'autre dans l'Illyrie, d'accéder au Traité. Les Etoliens s'engageoient à déclarer sur le champ & à faire la guerre à Philippe; & les Romains à leur fournir un secours au moins de vingt galères à cinq rangs. On abandonnoit aux Etoliens toutes les villes qui se trouvoient depuis l'Etolie jusqu'à l'Île de Corcyre (*Corfou*) avec leurs dépendances. Tout le butin devoit appartenir aux Romains qui s'obligeoient à faire en sorte que les Etoliens fussent remis en possession de * l'Acarnanie. Il étoit stipulé aussi que les Etoliens ne pourroient conclure de paix avec Philippe qu'à condition qu'il ne pourroit faire la guerre ni aux Romains, ni à leurs Alliés; & que les Romains de leur côté entreroient dans le mê-

AN. R. 541.
 AV. J.C. 111.

* Aujourd'hui la Car-Despotat.
 nia. Elle fait partie du
 Tome V.

554 CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS.
 AN. R. 541. me engagement. Les actes d'hostilité
 AV. J.C. 211. commencèrent sur le champ. On prit
 quelques villes sur Philippe : après
 quoi Lévinus se retira à Corcyre, bien
 persuadé que le Roi avoit assez d'af-
 faires & d'ennemis sur les bras, pour
 être hors d'état de penser à l'Italie &
 à Annibal.

Mouvements
 des Etoliens &
 de Philippe.
 Etonnante ré-
 solution de
 ceux d'Acar-
 nanie.

Liv. XXVI.
 25.

Philippe passoit l'hiver à Pella sa ca-
 pitale, quand il apprit la nouvelle du
 Traité des Etoliens. Afin de pouvoir
 marcher au plutôt contre eux, il tra-
 vailla à régler les affaires de la Macé-
 doine, & à la mettre en sureté con-
 tre les insultes des voisins. Scopas, de
 son côté, se prépare à porter la guer-
 re contre les Acarnaniens : qui, se
 voyant dans l'impuissance de tenir tête
 en même tems à deux peuples aussi
 puissans qu'étoient les Etoliens & les
 Romains, prirent néanmoins les armes
 plutôt par désespoir & par fureur que
 par raison, & résolurent de vendre
 bien cher leur vie. Aiant envoyé dans
 l'Epire, qui étoit tout proche, leurs
 femmes, leurs enfans, & les vieillards
 au-dessus de soixante ans, tous ceux
 qui restoit depuis quinze ans jas-
 qu'à soixante s'engagent par serment
 à ne revenir de la guerre que vain-

CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS. 555

queurs , & à ne point recevoir dans la ville , dans leur maison , ou à leur table , quiconque auroit abandonné le champ de bataille après avoir été vaincu. Ils prononcent contre eux-mêmes les plus terribles imprécations s'ils manquent à leur engagement, & prient seulement les Epirotes d'ensevelir dans un même tombeau ceux qui auront été tués dans le combat, avec cette inscription : CI GISENT LES ACARNANIENS , QUI SONT MORTS EN COMBATTANT POUR LEUR PATRIE CONTRE LA VIOLENCE ET L'INJUSTICE DE CEUX D'ÉTOLIE. Pleins de courage ils partent dans le moment , & vont au devant de l'ennemi jusqu'aux frontières de leur pays. Une telle résolution effraia les Étoliens. D'ailleurs ils apprirent que Philippe s'étoit déjà mis en marche pour venir au secours de ses Alliés. Ils rebroussèrent chemin , & s'en retournèrent chez eux : Philippe en fit autant.

Dès l'entrée du printemps , Lévinus assiégea par mer & par terre * Anti-
cyre , qui se rendit peu de tems après.

Lévinus assié-
ge & prend
Anticyre. Il
apprend qu'il

* Petite ville ; sur le golfe de Lépanie, appelée Suola. Elle est célèbre dans l'antiquité par l'abondance que son terrain produisoit de Pellebore.

556 CN. FULVIUS P. SULPICIUS CONS.
 AN. R. 541. Il l'abandonna aux Etoliens qui l'a-
 AV. J. C. 211. voient secondé dans ce siège, & retint
 2 été nommé seulement le butin, comme on en étoit
 Consul. convenu dans le Traité. Il y reçut la
 Liv. XXVI. nouvelle qu'on l'avoit nommé Consul
 26. en son absence, & que P. Sulpicius
 venoit pour lui succéder. Mais aiant
 été attaqué d'une maladie plus longue
 que dangereuse, il se rendit à Rome
 beaucoup plus tard qu'on ne l'y at-
 tendoit.

§. III.

*Marcellus entre en charge. Plaintes du
 Peuple. Grand incendie à Rome. Cam-
 paniens, auteurs de cet incendie, pu-
 nis de mort. Plaintes des Campaniens
 contre Fulvius. Ils suivent à Rome
 Lévinus, qui revenoit de Sicile. Plain-
 tes des Siciliens contre Marcellus.
 Suites de cette affaire, laquelle enfin
 se termine heureusement. Jugement
 sévère prononcé par le Sénat contre
 les Campaniens. Edit au sujet de la
 flotte, qui excite de grands murmures.
 Conseil salutaire du Consul Lévinus.
 Tout le monde porte à l'envi son or
 & son argent au Trésor. Parti extrê-
 me que prend Annibal à l'égard de
 ses villes Alliées. Salapie reprise*

M. CL. MAR. M. V. LEV. CONS. 557
par Les Romains. Défaite d'une flotte
Romaine par celle de Tarente. La
garnison de la Citadelle de Tarente
remporte un avantage sur celle de la
ville. Affaires de la Sicile. Lévinus
se rend maître d'Agrigente, & chasse
entièrement les Carthaginois de la Si-
cile. Affaires d'Espagne. Scipion for-
me un grand dessein, & y prépare tou-
tes choses pendant les quartiers d'hi-
ver. L'armée & la flotte partent en-
semble, & arrivent en même tems
devant Carthagène. Situation de cette
ville. Elle est assiégée par terre & par
mer. Carthagène prise d'assaut & par
escalade. Butin considérable. Manière
de partager le butin usitée parmi les
Romains. Scipion harangue l'armée
victorieuse, & loue le courage & le
zèle des troupes. Dispute fort vive
au sujet de la couronne murale, termi-
née pacifiquement par Scipion. Gé-
nérosité de Scipion envers les otages
& les prisonniers. Sage conduite du
même à l'égard des Dames qui se
trouvent parmi les otages. Il rend
sans rançon une jeune Princesse d'une
rare beauté à Allucius, à qui elle
étoit promise en mariage. Vive re-
connoissance de ce Prince. Eloge de

558 M. CL. MAR. M. V. LEV. CONS.

Scipion. Il envoie Lélius à Rome , pour y porter la nouvelle de sa victoire. Il fait faire l'exercice aux troupes de terre & de mer. Scipion retourne à Tarragone. Les Carthaginois dissimulent leur douleur sur la prise de Carthagène.

AN. R. 542.

AV. J.C. 210.

M. CLAUDIUS MARCELLUS IV.

M. VALERIUS LEVINUS II.

Marcellus entre en charge.

Liv. XXVI.

26.

MARCELLUS étant entré en charge aux Ides de Mars , (le 15.) assembla ce jour là le Sénat seulement pour la forme , & déclara » qu'en l'absence de » son Collègue il ne mettroit en délibération aucune affaire qui regardât » la République , ou les départemens » des Généraux. Qu'il favoit qu'il y » avoit un grand nombre de Siciliens » aux environs de Rome dans les maisons de campagne de ceux qui portoient envie à sa gloire ; & que bien loin de les empêcher de débiter ouvertement à Rome les accusations que la calomnie avoit inventées contre lui , il leur auroit donné sur le champ audience dans le Sénat , si ces Etrangers n'eussent pas affecté de publier qu'ils n'osoient parler contre le Consul en l'absence de son Collè-

» gue. Qu'aussitôt que Lévinus seroit AN. R. 542.
 » arrivé à Rome, il introduiroit les Si- AV. J. C. 210.
 » ciliens dans le Sénat, & ne per-
 » mettroit pas qu'on traitât d'aucune
 » affaire avant qu'on les eût entendus.
 » Que M. Cornelius, (c'étoit le Pré-
 » teur de Sicile) avoit en quelque fa-
 » çon fait battre la caisse dans toute
 » sa Province pour lui susciter des ac-
 » cusateurs, & en envoyer à Rome le
 » plus grand nombre qu'il pourroit.
 » Qu'actuellement, pour ternir sa ré-
 » putation, il ne cessoit d'écrire aux
 » amis qu'il avoit dans la ville, que la
 » guerre n'étoit pas terminée dans la
 » Sicile.

Le Consul aiant fait admirer ce
 jour-là sa retenue & sa modération,
 congédia le Sénat. Il paroissoit que jus-
 qu'à l'arrivée de l'autre Consul tout
 alloit demeurer dans l'inaction. L'oi- Plaintes du
 siveté, comme il arrive ordinairement, Peuple.
 excita les murmures du peuple. » On
 » se plaignoit des maux qu'une lon-
 » gue guerre avoit causés. Que toutes
 » les campagnes par où Annibal avoit
 » passé étoient ravagées & désertes.
 » Que l'Italie étoit épuisée par les le-
 » vées. Qu'il n'y avoit point d'année
 » qu'on ne perdît quelque grande ba-

» taille ; & qu'on venoit d'élever au
 » Consulat deux Généraux d'un ca-
 » ractère vif, remuant, & qui ne ref-
 » piroit que les combats, capables enfin
 » de troubler le repos de la République
 » en pleine paix, loin qu'ils fussent
 » d'humeur à lui laisser prendre quel-
 » que repos dans la guerre.

Grand incen-
 die à Rome.

Liv. XXVI.

27.

Campaniens,
 auteurs de cet
 incendie, pu-
 nis de mort.

UN INCENDIE qui s'alluma autour
 de la place publique en plusieurs en-
 droits tout à la fois pendant la nuit,
 interrompit ces discours. L'embrase-
 ment dura une nuit & un jour entiers,
 & consuma un grand nombre d'édifi-
 ces. Il paroissoit clairement que c'é-
 roit un effet de la malice des hommes,
 & non du hazard. C'est pourquoi le
 Consul, par l'autorité du Sénat, dé-
 clara en pleine assemblée du peuple,
 que quiconque dénonceroit les cou-
 pables, auroit pour récompense une
 somme d'argent s'il étoit libre, & la
 liberté s'il étoit esclave. Cette promef-
 se engagea un esclave nommé Mannus
 à dénoncer les Calavius ses maîtres, &
 avec eux cinq autres jeunes gens des
 meilleures maisons de Capoue, dont
 les pères avoient eu la tête tranchée
 par l'ordre de Q. Fulvius. On se saisit
 & d'eux, & de leurs esclaves. Ils nié-

rent d'abord le fait. Mais quand ils virent qu'au milieu de la place publique on commençoit à appliquer à la question ceux dont ils s'étoient servis pour mettre le feu, ils avouèrent tout. Ils furent tous punis de mort avec leurs complices ; & le dénonciateur reçut pour récompense, outre la liberté, une somme * d'argent, qui montoit à mille francs de notre monnoie à peu près.

AN. R. 542.
AV. J. C. 210.

LE CONSUL Lévinus passant par Capoue à son retour de Grèce, fut entouré d'une foule de Campaniens, qui le conjuroient, les larmes aux yeux, de leur permettre d'aller à Rome se jeter aux piés des Sénateurs, pour implorer leur miséricorde s'il étoit possible de les fléchir, pour les supplier qu'ils ne permissent pas à Flaccus de les exterminer entièrement, & d'abolir jusqu'au nom des Campaniens, comme il paroissoit en avoir le dessein. Flaccus répondit à cette invective, „ qu'il n'avoit aucune haine personnel-
„ le contre les Campaniens : mais qu'il
„ les haïssoit comme les ennemis déclarés de la République, & qu'il ne
„ cesseroit point de les traiter comme
„ tels, tant qu'ils les verroit dans la

Plaintes des Campaniens contre Fulvius. Ils suivent à Rome Lévinus, qui revenoit de Sicile.

* Viginti millia æris,

disposition d'esprit où ils étoient à
l'égard de Rome. Qu'il n'y avoit
point dans l'univers de nation plus
acharnée contre le nom Romain. Que
la raison qu'il avoit de les tenir ren-
fermés dans leurs murailles, c'est
que ceux d'entr'eux qui pouvoient
s'échaper, se répandoient aussitôt
dans la campagne comme des bêtes
féroces, tuant & déchirant tout ce
qui se trouvoit sous leur main. Que
les uns s'étoient réfugiés auprès d'An-
nibal, les autres étoient allés à Ro-
me pour la bruler. Que le Consul,
en arrivant dans cette ville, trouve-
roit au milieu de la place publique
des traces récentes du crime de ces
furieux. Que pour lui, il ne croioit
pas qu'il y eût de sûreté à permettre
aux Campaniens d'entrer dans Ro-
me. « Lévinus, aiant obligé les Cam-
paniens de jurer à Flaccus qu'ils re-
viendroient à Capoue cinq jours après
qu'ils auroient reçu réponse du Sénat,
leur commanda de le suivre à Rome.

Il entra dans la ville suivi de ce cor-
tège, qui se trouva grossi par les Sici-
liens qui étoient venus à sa rencontre :
amenant avec lui, pour accuser deux
Généraux qui avoient acquis une gloire

immortelle par la ruine de deux villes AN. R. 542.
 des plus célèbres du monde, ceux même AV. J. C. 210.
 qu'ils avoient vaincus par la force
 des armes.

Les Consuls mirent d'abord en délibération les arrangemens qu'il convenoit de prendre pour la campagne où l'on alloit entrer. Lévinus fit connoître en quelle situation se trouvoient alors les affaires de la Macédoine & de la Grèce; celles des Etoliens, des Acarnaniens, des Locriens; & ce qu'il avoit fait lui-même dans ces Provinces tant par mer que par terre. Le Sénat ensuite régla tout ce qui regardoit les divers départemens soit des Consuls, soit des autres Commandans. Et pour ce qui regarde les Consuls en particulier, il fut ordonné que l'un d'eux resteroit en Italie pour y faire la guerre contre Annibal, & que l'autre passeroit en Sicile. On arrêta que la République n'auroit sur pied cette année que vingt & une Légions Romaines.

Après que le Sénat eut entièrement réglé ce qui regardoit le nombre des troupes & leurs différentes destinations, les Consuls tirèrent leurs départemens au sort. La Sicile échut à

AN. R. 542.
AV. J.C. 210.

Marcellus, avec le commandement de la flotte ; & Lévinus se trouva chargé de commander dans l'Italie, & d'y faire

Plaintes des
Siciliens contre
Marcellus.
Suites de cette
affaire, la-
quelle enfin se
termine heureu-
sement.

Liv. XXVI.
29-32.
Plut. in
Marc. p. 311.

re la guerre contre Annibal. Quand les Siciliens, qui étoient dans le vestibule du Sénat, eurent appris cet arrêt du sort, ils furent si pénétrés de douleur, qu'une seconde prise de Syracuse ne les auroit pas affligés davantage. Ils poussèrent des cris lamentables, qui attirèrent sur eux les yeux de toute l'assemblée, & donnèrent lieu à diverses réflexions. Dans la consternation où ils étoient, ils adressèrent leurs plaintes à tous les Sénateurs en général, & à chacun d'eux en particulier, protestant » qu'ils abandon-
» neroient leur patrie & la Sicile, si
» Marcellus y revenoit avec la souveraine autorité. Qu'avant qu'ils lui eussent donné aucun sujet de mécontentement, il avoit usé envers eux d'une rigueur excessive, & leur avoit montré une colère implacable : que ne feroit-il point après les plaintes qu'il savoit qu'ils avoient portées à Rome contre lui ? Qu'il seroit plus avantageux à cette Ile infortunée d'être engloutie par les feux du mont Etna, ou submergée

M. CL. MAR. M. V. LEV. CONS. 565

» dans les gouffres de la mer , que d'être livrée à la vengeance de son ennemi déclaré.

AN. R. 542.
AV. J.C. 210.

Ces plaintes amères , souvent répétées dans les maisons des Grands , qui en étoient touchés à proportion , ou de la compassion qu'ils avoient pour les Siciliens , ou de la jalousie qu'ils avoient contre Marcellus , passèrent jusques dans le Sénat. On demanda aux Consuls qu'ils voulussent bien consulter l'assemblée sur l'échange de leurs provinces.

Marcellus répondit , » que si les
» Siciliens avoient déjà eu audience
» dans le Sénat , il auroit peutêtre pensé & agi autrement qu'il n'étoit disposé à le faire. Mais que pour ne
» donner lieu à personne de dire que
» la crainte les eût empêchés de parler en toute liberté contre un homme à la puissance duquel ils alloient
» être soumis , il étoit prêt , si son Collègue n'y trouvoit point d'inconvénient , de changer de province avec lui. Qu'il prioit seulement
» le Sénat de ne point donner d'avance ce gain de cause aux Siciliens contre lui en ordonnant cet échange
» par un Arrêt. Comme il n'auroit pas

» été raisonnable , ajouta-t-il , de donner à Lévinus le choix des départemens , sans le soumettre à la décision du sort , ce seroit encore me faire un affront plus signalé , de lui donner l'emploi qui m'est échu.

Le Sénat , après avoir fait connoître ce qu'il desiroit , mais sans l'ordonner , se sépara. Les Consuls , aiant conféré ensemble , changèrent de province , le destin , dit Tite-Live , forçant tous les obstacles pour mettre Marcellus aux mains avec Annibal , afin que , comme il étoit le premier des Romains qui avoit eu la gloire de le vaincre , il fût aussi le dernier que le Carthaginois pût se vanter d'avoir fait tomber dans ses embûches , & cela dans le tems que les armes Romaines prospéroient , & reprenoient le dessus.

Après l'échange des provinces , les Siciliens aiant été introduits dans le Sénat , commencèrent leur harangue par l'éloge du Roi Hiéron , faisant honneur à tout le peuple Syracusain des services & de l'attachement fidèle de ce Prince à la République Romaine. Ils ajoutèrent » que les citoyens de Syracuse n'avoient eu aucuns

» part à la rupture de l'alliance & des AN. R. 5428
 » Traités, ni à toutes les violences qui AV. J.C. 2106.
 » en avoient été les suites. Qu'Hiéro-
 » nyme d'abord, puis Hippocrate &
 » Epicyde, exerçant sur eux une dure
 » tyrannie, les avoient tenus comme
 » dans les fers : mais que leurs cœurs
 » avoient toujours été pour les Ro-
 » mains. Qu'ils en avoient donné dans
 » tous les tems des preuves certaines.
 » Que soixante-dix jeunes gens des
 » plus considérables de la ville avoient
 » formé contre Hippocrate & Epicy-
 » de une conspiration qui n'avoit man-
 » qué que par la faute de Marcellus.
 » Que les principaux de Syracuse n'a-
 » voient point cessé en passant dans
 » son camp, de lui promettre qu'ils
 » lui livreroient la ville quand il vou-
 » droit. Qu'il n'avoit fait aucun cas
 » de ces avances dans l'espérance de
 » se faire un grand nom en prenant
 » la ville de force. Que n'ayant pu y
 » réussir, il avoit mieux aimé traiter
 » de la reddition de la place avec So-
 » sis & Méric, gens de néant, qu'a-
 » vec les premiers de la ville qui lui
 » en avoient tant de fois fait la pro-
 » position, sans jamais être écoutés,
 » afin, sans doute, d'avoir un prétexte

» plus plausible de piller & d'égorger
 » les plus anciens Alliés du Peuple Ro-
 » main. Qu'en effet Marcellus les avoit
 » traités avec la dernière inhumanité ?
 » qu'excepté les maisons dénuées de
 » tout & les temples dépouillés de tous
 » leurs ornemens , il n'étoit rien resté
 » dans Syracuse. Qu'ils supplioient les
 » Sénateurs d'avoir compassion de leur
 » misère , & de leur faire rendre tout
 » ce qui pourroit encore leur être
 » restitué.

Après qu'ils eurent achevé ce discours plaintif , Lévinus leur ordonna de sortir de la salle , afin qu'on pût prendre les avis des Sénateurs. Mais Marcellus prenant la parole : *Non, non, dit-il, qu'ils demeurent, afin que je réponde en leur présence, puisque notre récompense en faisant la guerre pour vous, Messieurs, c'est d'avoir pour accusateurs ceux que nous avons soumis à votre empire. Que Capoue & Syracuse, prises dans une même année, aient la satisfaction d'avoir cité à votre Tribunal leurs vainqueurs.*

Les Députés rentrèrent donc dans la salle , & Marcellus reprenant son discours : *Je n'ai pas assez oublié la majesté du Peuple Romain, dit-il, ni la*

grandeur de la place que j'occupe actuellement, pour abaisser un Consul jusqu'à répondre aux accusations de ces Grecs, si c'étoit moi qui parusse ici comme coupable. Mais il s'agit bien moins d'examiner ici les traitemens dont j'ai usé à leur égard, que la peine qu'ils ont méritée par leur révolte. S'ils n'ont point été nos ennemis, il n'y a point de différence pour moi entre avoir maltraité Syracuse dans le tems présent, ou l'avoir fait du tems d'Hiéron. Mais s'ils se sont révoltés contre nous, s'ils ont poursuivi nos Ambassadeurs les armes à la main, s'ils nous ont fermé leurs murailles & leurs portes, s'ils ont défendu contre nous les armées des Carthaginois, peuvent-ils se plaindre d'avoir souffert des hostilités, eux qui en ont exercé de si cruelles à notre égard? L'obscurité même de ceux avec qui l'on m'accuse d'avoir traité, est une preuve que je n'ai rejeté aucun de ceux qui se sont présentés pour rendre service à notre République. Avant même que j'assiégeasse Syracuse, j'ai fait tous mes efforts pour conclure la paix avec les Syracusains, tantôt en leur envoyant des Ambassadeurs, tantôt en me trouvant en personne à des conférences avec eux. Mais voyant qu'ils

poussioient l'insolence jusqu'à outrager nos Ambassadeurs, & à m'insulter moi-même, je me suis vu obligé malgré moi d'avoir recours à la force. C'est devant Annibal & les Carthaginois vaincus avec eux qu'il leur conviendrait de porter leurs plaintes contre la sévérité dont on a usé à leur égard, & non pas devant le Sénat du peuple vainqueur. Pour moi je proteste que je n'ai rien fait qui ne soit conforme aux loix de la guerre & aux loix de l'équité. Que vous autorisiez les arrangemens que j'ai cru devoir prendre, c'est ce qui importe beaucoup plus à la République qu'à moi. J'ai rempli mon devoir. C'est à vous à prendre garde qu'en désapprouvant & annullant ce que j'ai fait, vous ne rendiez les autres Généraux moins ardens & moins zélés pour le service de la République.

Marcellus, après avoir ainsi parlé, sortit du Sénat, & alla au Capitole pour y faire les levées; & les Députés Siciliens se retirèrent aussi. Alors Lévinus mit l'affaire en délibération. Les avis furent assez longtems partagés. Plusieurs soutenoient avec T. Manlius Torquatus qui avoit ouvert ce sentiment : *Que les Généraux de la République avoient été chargés de faire la guerre.*

contre des Tyrans également ennemis de Syracuse & de Rome, & non contre Syracuse même. Que leur devoir avoit été de la délivrer comme alliée, & non de la prendre comme une ville ennemie; & après l'avoir prise, de lui rendre ses loix & sa liberté, & non de la ravager. Si Hiéron, cet ami & cet allié si fidèle revenoit sur la terre, oseroit-on lui montrer d'un côté Syracuse à moitié ruinée, & dénuée de tous les ornemens qui la décoroient de son tems; & de l'autre, Rome enrichie des dépouilles de sa malheureuse patrie?

AN. R. 542.

AY. J. C. 210.

Malgré ces déclamations véhémentes, qui avoient pour principe dans quelques-uns la compassion pour les Siciliens, dans d'autres l'envie contre Marcellus, l'arrêt que le Sénat rendit fut pourtant assez modéré, & assez favorable au Consul. On confirma tout ce qu'il avoit fait & réglé pendant la guerre, & depuis sa victoire, & l'on en ordonna l'exécution. Le Sénat déclara qu'il prendroit soin des intérêts des Syracusains, & ordonna au Consul Lévinus de leur accorder tous les soulagemens qui n'iroient point au détriment de la République.

On envoya sur le champ deux Sé-

nateurs au Capitole , pour faire revenir Marcellus ; & les Siciliens étant aussi rentrés dans le Sénat , on lut en présence des parties intéressées l'arrêt qui venoit d'être rendu. On congédia les Députés de Syracuse , après leur avoir donné toutes les marques possibles d'amitié & de bienveillance. Mais, avant que de se retirer , ils se jettèrent aux piés de Marcellus , le priant & le conjurant de leur pardonner tout ce qu'ils avoient pu dire pour déplorer leurs malheurs & obtenir quelque soulagement en faveur de leur patrie ; & de vouloir bien recevoir sous sa protection la ville de Syracuse , & en regarder les habitans comme ses cliens. Le Consul leur répondit avec beaucoup de bonté & de clémence. Les Syracusains , après le retour des Députés , rendirent à Marcellus tous les plus grands honneurs dont ils purent s'aviser ; établirent une Fête qui portoit son nom , & qui subsistoit encore du tems de Cicéron ; & ordonnèrent par une Loi expresse , que toutes les fois que Marcellus , ou quelqu'un de sa famille , viendrait à Syracuse , les Syracusains se couronneroient de chapeaux de fleurs , & offriroient en ac-

Plut.

Marcella.

tion de grâces des sacrifices aux dieux. AN. R. 542.
AV. J. C. 210.
 Marcellus, de son côté, se fit un hon-
 neur de les protéger; & ses descen-
 dans, tant que subsista son nom & sa
 famille, furent toujours les patrons de
 Syracuse.

Ainsi se termina, au contentement
 & à la gloire des deux parties, une
 affaire commencée avec une si grande
 vivacité, mais qui paroissoit néanmoins
 excitée, moins par le ressentiment de
 ceux de Syracuse, que par la jalousie
 de quelques Romains ennemis de
 Marcellus, comme Plutarque le dit
 clairement.

LE SÉNAT donna ensuite audience Jugement sé-
vère pronon-
cé par le Sé-
nat contre les
Campaniens.
Liv. XXVI,
33. 34.
 aux Députés de Capoue. Leurs plain-
 tes étoient encore plus lamentables
 que celles des Siciliens, mais leur cau-
 se étoit moins favorable. Car ils ne
 pouvoient nier qu'ils n'eussent mérité
 d'être punis rigoureusement; & ils n'a-
 voient pas, comme les autres, un pré-
 texte spécieux de rejeter leur révolte
 sur des tyrans: mais ils croioient que
 tant de Sénateurs morts de poison, ou
 décapités, étoient une satisfaction suf-
 fisante. Ils ajoutaient, » qu'il ne res-
 toit à Capoue qu'un petit nombre
 » de Nobles, à qui leur conscience

AN. R. 542. » n'avoit pas fait des reproches assez
 AV. J. C. 210. » vifs pour les porter à s'ôter eux-
 » mêmes la vie ; & que le vainqueur ;
 » tout irrité qu'il étoit , n'avoit pas
 » jugé assez criminels pour leur don-
 » ner la mort. Qu'ils demandoient la
 » liberté pour eux & pour les leurs ,
 » avec une partie de leurs biens. Qu'ils
 » attendoient cette grace des Romains ,
 » dont la plupart leur étoient unis par
 » des alliances , ou même par le sang ,
 » depuis tant de mariages qui avoient
 » été contractés entre les familles des
 » deux nations. . .

Après que ces Députés furent for-
 tis du Sénat , on délibéra pendant quel-
 que tems si l'on feroit revenir de Ca-
 poue Q. Fulvius , pour traiter en sa
 présence cette affaire qui le regardoit
 personnellement , & dont il devoit être
 mieux instruit que tout autre. On con-
 vint enfin qu'il ne convenoit point de
 lui faire quitter son poste où sa présen-
 ce étoit nécessaire , d'autant moins qu'il
 se trouvoit dans la Compagnie plusieurs
 Sénateurs qui aiant servi dans l'ar-
 mée pendant le siège de Capoue ,
 avoient été témoins de tout ce qui s'y
 étoit passé , & en pouvoient instruire
 le Sénat.

L'affaire fut donc mise en délibération. M. Atilius, le plus accrédité de ceux qui avoient servi sous Flaccus contre les Campaniens, aiant été prié de dire son avis, parla en ces termes. *J'ai été admis au Conseil que les Proconsuls tinrent après la prise de Capoue. Là, après que l'on eut examiné qui d'entre les Campaniens avoit rendu quelque service à notre République, on ne trouva que deux femmes, savoir Vestia Oppia de la ville d'Atella, mais qui résidoit en ce tems-là à Capoue, & Faucula Cluvia, autrefois courtisane. La première n'a pas laissé passer un seul jour, sans offrir aux dieux des sacrifices pour le salut & la victoire du Peuple Romain : l'autre a secrettement fourni des alimens à ceux de nos prisonniers qui en manquoient. Tout le reste des Campaniens a été animé contre nous d'une haine égale à celle des Carthaginois. Et Q. Fulvius a plutôt fait trancher la tête aux plus illustres qu'aux plus coupables de cette nation. Au reste, je ne vois pas que le Sénat puisse rien décider au sujet des Campaniens qui sont citoiens Romains, sans consulter le Peuple.*

AN. R. 542.

AV. J.C. 210.

Sur la remontrance d'Atilius le Peuple fut consulté par un de ses Tribuns,

AN. R. 541. & il s'en rapporta entièrement à la dé-
 AV. J.C. 210. cision du Sénat.

En conséquence de ce Décret du Peuple, le Sénat commença par rendre à Oppia & à Cluvia leurs biens & leur liberté, ajoutant que si elles vouloient demander au Sénat quelque autre récompense, elles n'avoient qu'à se rendre à Rome. Combien est louable le zèle d'Oppia, qui offroit tous les jours des sacrifices pour les Romains : mais quel reproche pour les personnes, qui s'intéressent si peu maintenant pour les affaires publiques !

On fit pour chaque famille des Campaniens différens Décrets, qu'il seroit trop long de rapporter. On ordonna qu'aucun de ceux qui s'étoient trouvés dans Capoue pendant que les portes en avoient été fermées aux Romains, ne resteroit dans la ville ou dans le territoire passé un certain jour, & on leur assigna pour leur établissement un lieu au-delà & à quelque distance du Tibre. On en plaça d'autres moins coupables à de moindres distances de Capoue. On ne voulut pas qu'aucun d'eux possédât des terres ou des maisons qui ne fussent éloignées de la mer au moins de quatre milles, (quatre

(quatre ou cinq lieues.) On fit vendre à Capoue les biens de tous les Sénateurs , & de tous ceux qui avoient possédé des magistratures à Capoue , à Atella , ou à Calatia villes voisines de Capoue. On envoya à Rome pour y être vendues toutes les personnes libres qui avoient été réduites en servitude. Enfin on ordonna par rapport aux statues d'airain prises sur les Campaniens , que le Collège des Pontifes décideroit ce qui devoit être regardé comme sacré, ce qui pouvoit passer pour profane. Quand on se représente l'excès de haine, de fureur, & de cruauté où Capoue s'étoit portée contre les Romains , on n'est point étonné de la sévérité de ce châtement. Les Députés s'en retournèrent le désespoir dans le cœur , ne se plaignant plus de Flaccus , mais de l'injustice des dieux , & de la cruauté de la Fortune.

Après qu'on eut congédié les Siliens & les Campaniens , on fit des levées pour recruter les armées : après quoi l'on songea aussi à remonter les flotes de matelots. Mais comme on ne trouvoit pour ce dernier besoin ni assez de sujets dans la République , ni assez d'argent dans le Trésor public

Nouvelle charge imposée aux citoyens, qui excite de grands murmures.

Liv. XXVI. 35. 36.

pour acheter des hommes & les soudoyer, les Consuls ordonnèrent que les particuliers fourniroient selon leur rang & leur revenu, comme il s'étoit déjà pratiqué, certain nombre de rameurs, dont ils paieroient la solde, & qu'ils fourniroient de vivres au moment de l'embarquement pour trente jours. Cette Ordonnance excita un murmure si universel, & un mécontentement si déclaré, qu'il se seroit infailliblement élevé une sédition, s'il s'étoit trouvé un Chef capable de l'appuyer & de la soutenir. On se plaignoit hautement » que les Consuls, après » avoir ruiné les Siciliens & les Campaniens, songeoient à accabler & à perdre le Peuple Romain lui-même. » Qu'épuisés par les impôts excessifs, » qu'ils paioient depuis tant d'années, » il ne leur restoit plus que le sol de » leurs champs stériles & déserts. Que » les ennemis avoient brûlé leurs maisons, & que la République leur avoit enlevé les esclaves qu'ils emploioient à la culture de la terre, en les forçant de les donner pour servir ou comme soldats dans les armées, ou comme matelots sur la flotte. Que la solde payée aux rameurs & les tributs

» annuels leur avoient arraché le peu ^{AN. R. 542.}
 » d'argent qui leur étoit resté. Qu'il ^{AV. J.C. 110.}
 » n'y avoit point d'autorité ni de vio-
 » lence qui pût leur faire donner ce
 » qu'ils n'avoient pas. Que les Con-
 » suls vendent donc nos biens, s'é-
 » crioient-ils, qu'ils aillent jusqu'à ré-
 » duire nos personnes en esclavage ; il
 » ne nous restera pas même de quoi
 » nous racheter.

Ce n'étoit point en secret, ni par
 petits pelotons, que l'on tenoit ces
 discours, mais tout ouvertement, &
 sous les yeux mêmes des Consuls, qui
 se trouvoient comme investis par une
 multitude de citoyens irrités, qu'il n'é-
 toit possible de calmer ni par la sévé-
 rité, ni par la douceur. Les Consuls,
 sagement, déclarèrent au peuple qu'ils
 lui donnoient trois jours pour faire ré-
 flexion sur ce qui leur avoit été pro-
 posé ; & eux-mêmes employèrent cet
 intervalle à chercher quelque expé-
 dient qui pût les tirer d'embarras. Le
 lendemain ils rassemblèrent le Sénat
 pour délibérer sur cette affaire. Ils re-
 présentèrent » que véritablement le
 » peuple avoit quelque raison de mur-
 » murer, & de refuser les secours qu'on
 » lui demandoit : mais que néanmoins

AN. R. 542.
AV. J.C. 210.

» il faloit , de nécessité absolue , im-
» poser aux particuliers ce fardeau.
» Car , n'y ayant point d'argent dans
» le Trésor public , quel autre moien
» restoit-il de lever & de paier des ra-
» meurs ; & comment pourroient-ils ,
» sans avoir des flotes en état d'agir ,
» conserver la Sicile , éloigner Philip-
» pe de l'Italie , & en défendre les cô-
» tes ?

Conseil sa-
lutaire de Lé-
vinus.

Dans une si fâcheuse conjoncture ,
les Sénateurs étant fort embarrassés ,
& ne sachant quel parti prendre ni
quel conseil donner , le Consul Lévi-
nus prit la parole & dit , *Que^a comme
les Magistrats étoient au-dessus des Sé-
nateurs par leur rang , & les Sénateurs
au-dessus des simples citoyens ; aussi de-
voient-ils donner l'exemple quand il
étoit question d'aider la patrie , & pren-
dre sur eux les charges les plus pesantes
& les plus pénibles. Voulez-vous trou-
ver dans les inférieurs de la docilité &
de la soumission à l'égard des impôts &*

a Magistratus Senatui ,
& Senatui populo , sicut
honore præsent , ita ad
omnia , quæ dura atque
aspera essent , subunda
duces debere esse. Si quid
injungeret inferiori velis ,
id prius in te ac tuos si

ipse juris statueris , facilius
omnes obediens habebas.
Nec impensa gravis est ,
cum ex ea plus quam pro
virili parte sibi quemque
capere principum videntur.
Liv.

des subsides ? contribuez les premiers , AN. R. 542
AV. J.C. 230.
vous & les vôtres. La dépense sera moins
à charge aux petits , quand ils verront
que les grands s'imposent eux mêmes au
delà de ce qu'ils seroient obligés de por-
ter. Si donc nous voulons que le Peuple
Romain ait des flotes bien équipées , &
que les particuliers fournissent volontiers
des rameurs , commençons tout ce que
nous sommes de Sénateurs par en fournir
nous-mêmes les premiers. Portons dès de-
main au Trésor public tout notre or , tout
notre argent , & tout ce que nous avons
de cuivre monnoié , ne réservant que nos
anneaux pour nous , nos femmes , & nos
ensans , & l'ornement en forme de cœur
(bullam) que portent nos fils dans leur
enfance. Ceux de nous qui ont des fem-
mes & des filles , pourront garder une
once d'or pour servir aux ornemens de
chacune d'elles. Ceux qui ont possédé des
magistratures curules , retiendront les
harnois de leurs chevaux , & la quantité
d'argent qui est nécessaire pour avoir la
salière & la coupe qu'un usage religieux
a consacrées. Les autres Sénateurs ne
conserveront qu'une livre d'argent , &
cinq mille pièces de cuivre monnoié pour
chaque famille. Mettons entre les mains
des Triumvirs ou Magistrats de la ban-

que tout le reste de notre or, de notre argent, & de notre cuivre monnoié; & cela sans aucun Arrêt du Sénat, afin que cette contribution volontaire, & un empressement si louable à servir la patrie, pique d'honneur premièrement les Chevaliers, & ensuite tous les autres citoyens, & inspire à tous une émulation égale pour le bien public. Voilà le seul expédient que nous ayons pu trouver, mon Collègue & moi, après avoir examiné l'affaire avec toute l'attention possible. Allez, Messieurs; & avec l'aide des dieux, commencez à mettre notre conseil à exécution. En sauvant la République, nous sauvons nos biens particuliers: mais en trahissant les intérêts communs, inutilement mettrions-nous les nôtres à couvert.

Tout le monde porte à l'envi son or & son argent au Trésor.

Cette proposition fut si bien reçue, & exécutée avec tant de zèle & d'ardeur, qu'on remercia même les Consuls d'en avoir donné l'ouverture. Dès que les Sénateurs se furent retirés dans leurs maisons, ils firent porter tout leur or, leur argent, & leur cuivre monnoié dans le Trésor, avec tant d'émulation, que c'étoit à qui se feroit inscrire le premier sur les registres, & que les Triumvirs ne pouvoient

M. CL. MAR. M. V. LEV. CONS. 583

suffire à recevoir ce qu'on leur présentoit, ni les Greffiers à en faire l'enregistrement. Les Chevaliers imitèrent l'ardeur des Sénateurs, & le peuple celle des Chevaliers. Ainsi, sans aucune ordonnance, sans qu'il fût besoin de l'autorité des Magistrats, la République eut ses flotes garnies de rameurs, & de l'argent pour les fournir. Et toutes choses étant prêtes pour commencer la campagne, les Consuls se rendirent à leurs départemens.

AN. R. 542.
AV. J. C. 210.

DEPUIS que la guerre étoit ouverte, les bons & les mauvais succès, les gains & les pertes avoient été tellement balancés, que les Romains & les Carthaginois sembloient avoir actuellement autant à craindre & à espérer, que lorsque les deux peuples avoient commencé à se battre. Mais ce qui faisoit le plus de peine à Annibal, c'est que la mollesse & l'inutilité de ses tentatives pour défendre Carthage, pendant que les Romains l'attaquoient avec une vigueur incroyable, avoit extrêmement nui à sa réputation dans l'esprit de la plupart des peuples de l'Italie, & beaucoup refroidi leur attachement à son parti. Il

Parti extrême que prend Annibal à l'égard de ses villes Alliées.
Liv. XXVI.

38.

AN. R. 542.
AV. J. C. 210.

ne pouvoit pas mettre dans toutes les villes qu'il avoit prises des troupes capables de les contenir , sans diviser son armée en plusieurs petits corps , ce qui ne convenoit nullement à ses projets ; ni en retirer les garnisons , sans s'exposer à être abandonné de la plupart de ses Alliés. Comme il étoit également avare & cruel , il se déterminà à piller & à ravager les places qu'il ne pouvoit conserver , & à les laisser dans un état à ne pouvoir être d'aucune utilité à ses ennemis. Mais ce parti ne lui fut pas moins funeste par l'événement , qu'il étoit horrible en lui même. Car il perdit par-là l'affection , non seulement de ceux qu'il traita si indignement , mais encore de tous les autres peuples de l'Italie , qui se crurent menacés d'un semblable sort. Le Consul , de son côté , étoit attentif à profiter de toutes les occasions qui se présentoient de faire rentrer les Italiens dans leur devoir.

Salapie, reprise par les Romains.

Liv. XXVI.
38.

SALAPIE (maintenant *Salpe*) étoit une ville d'Apulie , soumise à Annibal , & où il avoit une bonne garnison. Dassiùs & Blasius étoient les deux principaux citiens de cette place. Le dernier , entièrement attaché au parti des

Romains, avoit tenté plusieurs fois, AN. R. 541.
AV. J.C. 210. mais toujours inutilement, d'y faire entrer Dasius. Il ne se rebuta point, & ne cessa de le solliciter, jusqu'à ce qu'à force de lui faire de nouvelles instances, & de lui remontrer combien ce changement seroit avantageux à l'un & à l'autre, aussi-bien qu'à leur patrie, il le fit consentir à livrer la ville à Marcellus, avec la garnison Carthaginoise, composée de cinq cens Numides. Mais ces braves gens vendirent chèrement leur vie : c'étoit l'élite de la Cavalerie d'Annibal. Ainsi, quoiqu'ils eussent été surpris, & qu'ils ne pussent faire usage de leurs chevaux dans la ville, cependant s'étant saisis de leurs armes au milieu du tumulte, ils firent tous leurs efforts pour sortir; & n'en pouvant venir à bout, ils se battirent en desespérés, ne voulant quitter les armes qu'avec la vie : de sorte qu'il n'en tomba pas plus de cinquante vivans au pouvoir des Romains. La perte de ces Cavaliers fut plus sensible & fit plus de tort à Annibal, que celle de la ville de Salapie. Depuis ce tems-là il ne fit plus rien de considérable avec sa Cavalerie, qui étoit la partie de ses forces qui lui

586 M. CL. MAR. M. V. LEV. CONS.

AN. R. 542. avoit donné jusques-là le plus d'avantage sur ses ennemis.
AV. J.C. 210.

Défaite d'une
flote Romaine
par celle
de Tarente.

Liv. XXVI.
32

CEPENDANT la garnison Romaine qui défendoit la Citadelle de Tarente ne pouvoit presque plus résister à la famine qui la pressoit ; & M. Livius Gouverneur de cette place n'avoit de ressource que dans les provisions qui lui venoient de Sicile. Pour les faire passer en sûreté le long des côtes d'Italie , on tenoit auprès de Rhége une flote de vingt vaisseaux. Le Commandant s'appelloit D. Quintius , Officier d'une naissance obscure , mais qui s'étoit avancé par son mérite. Étant parti de Rhége , il rencontra environ à quinze milles de cette ville , auprès du Port sacré , la flote de Tarente , composée comme la sienne de vingt vaisseaux , & commandée par Démocrates. Le combat ne tarda pas à s'engager. Jamais deux flotes , même puissantes & nombreuses , ne se choquèrent avec tant d'ardeur & de furie. On en vint tout d'un coup à l'abordage , & les soldats passant d'une galère dans l'autre , combattoient de front & de pié ferme , comme ils auroient pu faire sur terre. Le succès demeura longtemps douteux. Mais Quintius , Chef de l'Es-

cadre Romaine , aiant été tué , & sa
galère forcée par l'ennemi , tout le re-
ste se débanda ; chacun ne songea plus
qu'à la fuite. Quelques-unes de ces ga-
lères furent coulées à fond , & les au-
tres aiant gagné la terre à force de ra-
mes , furent prises par ceux de Thu-
rium ou de Métapont. Heureusement
les vaisseaux de charge qui suivoient la
flote , & portoient des vivres , écha-
pèrent presque tous à la poursuite des
vainqueurs.

AN. R. 542.
AV. J.C. 212.

Un avantage que la garnison de la
Citadelle de Tarente remporta sur les
ennemis , la consola un peu du mal-
heur de la flote. Livius gouverneur
de la Citadelle , se rendant attentif à
profiter de toutes les occasions qui se
présentoient , n'eut pas plutôt appris
que quatre mille hommes , sortis de la
ville pour aller fourager dans la cam-
pagne , couroient le pays sans précau-
tion , qu'il envoya contr'eux un de ses
plus braves Officiers , nommé C. Per-
sius , avec deux mille soldats. Celui-ci
les aiant trouvé épars ça & là , en fit
un grand carnage , & obligea le peu
qui put lui échaper , à rentrer à la hâte
dans Tarente , dont les portes n'étoient
qu'à moitié ouvertes , tant les habitans

La garnison
de la Citadel-
le de Tarente
remporte un
avantage sur
celle de la
ville.

Liv. *ibid.*

AN. R. 542. craignoient que Persius ne se jettât dans
 AV. J. C. 110. la ville avec les fuiards.

Affaires de la Sicile. *Liv. XXVI.*
 40. PENDANT ce même tems le Consul Lévinus arriva en Sicile, où il étoit attendu avec un égal empressement par tous les Alliés de la République, tant anciens que nouveaux. Le premier de ses soins fut de mettre quelque ordre aux affaires de la ville de Syracuse, que la paix récente dont elle jouissoit n'avoit pu encore rétablir entièrement dans son ancienne tranquillité.

Lévinus se rend maître d'Agrigente, & chasse entièrement les Carthaginois de la Sicile. Ensuite il mena ses Légions contre Agrigente, la seule place importante de la province qui restât au pouvoir des ennemis, & dans laquelle les Carthaginois avoient une forte garnison. Il eut le bonheur de réussir parfaitement dans cette entreprise. Hannon avoit le principal commandement : mais la plus grande ressource des Carthaginois étoit Mutines Chef des Numides. Cet Officier parcourant toute la Sicile avec ses troupes, ravageoit les terres des Alliés des Romains ; & il n'étoit pas possible, ni de lui fermer le chemin d'Agrigente quand il vouloit y rentrer, ni de l'empêcher d'en sortir toutes les fois qu'il avoit envie d'at-

ler piller la campagne. La gloire que Mutines avoit acquise par ses heureux succès, commençant à faire ombrage à celle d'Hannon, excita contre lui la jalousie & la haine de ce Général, qui ne pouvant plus apprendre sans chagrin les avantages que cet Officier continuoit de remporter sur les ennemis, lui ôta sa charge, pour la donner à son propre fils. La jalousie, le plus bas de tous les vices, aveugle ceux qui ont le malheur de s'y livrer. Hannon se tenoit assuré que Mutines cesseroit d'être estimé des Numides, dès qu'il n'auroit plus d'autorité sur eux. Tout le contraire arriva. L'injustice faite à ce brave Officier ne fit qu'augmenter pour lui l'affection & l'attachement de ses Numides; & Mutines, de son côté, ne put souffrir l'affront qu'il avoit reçu : de sorte qu'il envoya secrètement un courrier à Lévinus, promettant de lui livrer Agrigente. Lorsqu'ils furent convenus des conditions & de la manière dont la place devoit être remise aux Romains, les Numides s'emparèrent de la porte qui donnoit du côté de la mer; & aiant tué ou chassé ceux qui la gardoient, ils introduisirent dans la ville un corps d'enne-

mis qui s'étoient rendus exprès de ce côté-là. Ils s'avançoient déjà vers le milieu de la ville, & jusques dans la place publique, en ordre de bataille, lorsqu'Hannon, entendant le bruit & le tumulte qu'ils causoient, mais qu'il attribuoit à la mutinerie des Numides qui s'étoient déjà soulevés plus d'une fois, accourut pour appaiser la sédition. Alors, ayant aperçu une multitude supérieure en nombre à celle des Numides, & discernant de plus près le langage des Romains qui ne lui étoit pas inconnu, il prit le parti de fuir; & étant sorti de la ville par la porte opposée avec Epicyde, ils se rendirent l'un & l'autre sur le bord de la mer: & ayant trouvé, heureusement pour eux, une petite barque, ils s'embarquèrent dessus pour passer en Afrique, abandonnant aux Romains la possession de la Sicile, qu'ils leur disputoient depuis tant d'années. Le reste de la multitude, Carthaginois & Siciliens mêlés ensemble, sans se mettre en devoir de se défendre, coururent avec autant de précipitation que d'aveuglement & d'effroi, vers les portes de la ville pour se sauver. Mais les ayant trouvées fermées, ils furent tous tués autour des portes mêmes.

Lévinus se voyant absolument maître d'Agrigente, fit trancher la tête aux principaux de la ville après les avoir fait battre de verges, & vendit tous les autres citoiens avec le butin. Il envoya à Rome tout ce qu'il en retira. Le bruit de la prise d'Agrigente, & de la vengeance exercée sur ses habitans, s'étant répandu dans la Sicile, soumit tout le reste au pouvoir des Romains. En très-peu de tems vingt villes leur furent livrées par des intelligences secretes : ils en prirent six de force, & plus de quarante se rendirent volontairement.

Le Consul aiant puni ou récompensé les principaux de ces villes selon qu'ils le méritoient, obligea les Siciliens de renoncer enfin à la guerre, & de s'appliquer uniquement à l'Agriculture ; afin que cette Ile fût en état par sa fécondité, non seulement de nourrir ses propres habitans, mais encore de fournir des blés à la ville de Rome & à l'Italie, comme elle avoit souvent fait en plusieurs occasions. Alors il emmena avec lui en Italie quatre mille hommes, amas confus de bandis chassés de différens pays pour leurs dettes & pour leurs crimes, ac-

AN. R. 542.
AV. J. C. 210.

coutumés à vivre de rapines & de brigandages, & qui ne pouvoient que troubler la paix encore mal affermie dont la Sicile commençoit à jouir. Ainsi fut terminée entièrement cette année la guerre de Sicile.

Affaires d'Espagne. Siège & prise de Carthagène. Suites de cette prise.

Polyb. X.
579-596.
Liv. XXVI
41-51.

POUR CE QUI REGARDE l'Espagne, P. Scipion va commencer à s'y faire connoître, & à nous donner par sa conduite l'idée d'un des plus grands Capitaines qui ait peut-être jamais été. C'est d'après Polybe principalement que nous parlons de la sorte; & il étoit en état d'en bien juger, puisqu'il ne rapporte rien de tout ce qui regarde ce grand homme que sur le témoignage de C. Lélius, qui, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à la mort de Scipion, l'avoit accompagné dans toutes ses entreprises, & avoit toujours été le fidèle dépositaire de tous ses secrets.

Scipion informé, avant que de sortir de Rome, que son père n'avoit été vaincu que par la trahison des Celtibériens, & parce que l'armée Romaine avoit été partagée, ne se laissa point entraîner à cette terreur universelle que les Carthaginois, par leurs victoires en Espagne, avoient jettée dans tous les esprits. Aiant appris en-

suite que les Alliés d'en deça de l'Ebre n'avoient pas changé à l'égard des Romains, que les Généraux des Carthaginois ne s'accordoient pas entr'eux, & traitoient durement ceux qui leur étoient soumis, il partit plein de confiance, & se promit les plus heureux succès.

A peine fut-il arrivé en Espagne, que roulant déjà dans son esprit un grand dessein, il mit tout en mouvement, & profitant du loisir des quartiers d'hiver, il se fit instruire avec toute l'exactitude possible de l'état où étoient les affaires des ennemis. Ce sont de pareils soins & de pareilles prévoyances qui préparent & assurent les grands succès. Il apprit que, selon que nous l'avons déjà observé, la prospérité avoit été bientôt suivie de la mésintelligence entre les Généraux Carthaginois : qu'ils avoient séparé leurs forces, qu'ils étoient à de très-grandes distances l'un de l'autre, & qu'il n'y avoit aucun d'eux qui ne fût au moins à dix journées de la nouvelle Carthage.

Là-dessus il jugea d'abord qu'il n'étoit pas à propos de tenter une bataille rangée. Qu'en prenant ce parti il fau-

AN. R. 5427
AV. J. C. 219.

Scipion forme un grand dessein, & y prépare toutes choses pendant les quartiers d'hiver.

Polyb. 580.

droit , ou combattre tous les ennemis rassemblés , (& alors ce seroit tout hasarder , tant à cause des pertes précédentes , que parce qu'il avoit beaucoup moins de troupes que les ennemis) ou n'attaquer que l'un des trois Généraux , auquel cas il craignoit que , celui-ci mis en fuite , & les autres venant à son secours , il ne fût envelopé , & ne tombât dans les mêmes malheurs que Cnéus Scipion son oncle , & Publius son père. Il se tourna donc d'un autre côté.

Sachant que la nouvelle Carthage étoit d'une ressource infinie pour les ennemis , & qu'elle pouvoit mettre un grand obstacle aux succès qu'il espéroit , il se fit instruire pendant le quartier d'hiver par des prisonniers de tout ce qui la regardoit. Il apprit que c'étoit presque la seule ville d'Espagne qui eût un port propre à recevoir une flotte & une armée navale : qu'elle étoit située de manière que les Carthaginois pouvoient commodément y venir d'Afrique , & faire le trajet de mer qui les en séparoit : qu'on y gardoit une grande quantité d'argent , que tous les équipages des armées y étoient , & les otages de toute l'Espagne : & ,

ce qui étoit le plus important , que la garnison n'étoit que de mille hommes , parce qu'il ne venoit dans l'esprit à personne , que les Carthaginois étant maîtres de presque toute l'Espagne quelqu'un osât songer à mettre le siège devant cette place : que la ville étoit d'ailleurs véritablement fort peuplée , mais d'artisans , de marchands , & d'autres gens de cette espèce , tous parfaitement neufs en matière de guerre , & qui ne serviroient qu'à avancer la prise de la ville , si tout d'un coup il venoit l'attaquer.

AN. R. 542.
AV. J. C. 210.

Il n'ignoroit non plus ni la situation de la ville , ni les munitions qu'elle renfermoit , ni la disposition de l'étang dont elle étoit environnée. Quelques pêcheurs l'avoient informé qu'en général cet étang étoit marécageux , guéable en beaucoup d'endroits , & que fort souvent la marée se retiroit sur le soir. Tout cela lui fit conclure que s'il venoit à bout de son dessein , il incommoderoit autant les ennemis qu'il avanceroit ses propres affaires : que si cela manquoit , il lui seroit aisé , tenant la mer , de se retirer sans perte , pourvû seulement qu'il mît son camp en sûreté ; chose qui n'étoit pas

AN. R. 542.
AV. J.C. 210.

difficile, vû l'éloignement où étoient les troupes des ennemis. Ainsi, laissant tout autre dessein, il ne pensa plus pendant le quartier d'hiver qu'à faire les préparatifs de ce siège; &, ce qui est remarquable à l'âge où il étoit alors, il ne s'ouvrit sur cette entreprise à personne qu'à C. Lélius, jusqu'à ce qu'il crût qu'il étoit à propos de la déclarer.

L'armée & la flotte partent ensemble, & arrivent devant Carthagène.

Polyb. X.
§ 83.
Liv. XXVI.
42.

Dès que le printems fut arrivé, Scipion mit ses vaisseaux en mer, & ordonna à toutes les troupes auxiliaires des Alliés de se rendre à Tarragone. Ensuite il fit conduire de-là sa flotte & les vaisseaux de charge jusqu'à l'embouchure de l'Ebre, où il donna ordre aux Légions de se rendre aussi en sortant de leurs quartiers d'hiver. Il partit lui-même sur le champ de Tarragone avec cinq mille Alliés, pour aller se mettre à la tête de son armée. Dès qu'il fut arrivé, aiant assemblé ses troupes, » il commença par remercier les anciens soldats du zèle & de l'affection » qu'ils avoient témoigné à son père » & à son oncle pendant leur vie & » après leur mort, & de la valeur avec » laquelle ils avoient conservé au peuple Romain une province dont la » perte paroïssoit certaine. Il ajouta

„ que ces défaites ne devoient point AN. R. 542¹
 „ les décourager. Que ce n'étoit point AV. J.C. 219²
 „ par la valeur des Carthaginois que
 „ les Romains avoient été vaincus,
 „ mais par la trahison des Celtibériens,
 „ sur la foi desquels les Généraux s'é-
 „ toient trop légèrement séparés les
 „ uns des autres. Que les ennemis se
 „ trouvoient actuellement dans les mê-
 „ mes circonstances. Qu'ils s'étoient
 „ partagés en différentes contrées. Que
 „ les traitemens indignes qu'ils fai-
 „ soient à leurs Alliés, avoient indis-
 „ posé tous les Espagnols contre Car-
 „ thage. Qu'une partie avoit déjà traité
 „ avec lui par Députés, que le reste en
 „ feroit autant dès qu'on verroit les
 „ Romains au-delà de l'Ebre. Que les
 „ Généraux des ennemis n'étant pas
 „ d'accord entr'eux, ne voudroient
 „ pas se joindre pour le venir combat-
 „ tre, & que combattant séparément
 „ ils ne pourroient pas soutenir le pre-
 „ mier effort des Romains. Que toutes
 „ ces raisons devoient les animer à pas-
 „ ser ce fleuve avec confiance, & à at-
 „ tendre des dieux une protection dé-
 „ clarée.

Après ce discours, aiant laissé à M.
 Silanus, qui commandoit avec lui,

trois mille hommes d'Infanterie , & cinq cens chevaux pour garder le pays en deça du fleuve , il passa de l'autre côté avec le reste de l'armée , sans rien découvrir à personne de son dessein , qui étoit , comme nous l'avons dit , d'emporter d'emblée la nouvelle Carthage.

Il faut se souvenir , dit Polybe après tout le récit qui vient d'être fait , que Scipion n'a encore que * vingt-sept ans ; & que les affaires dont il se charge sont des affaires dont les disgraces précédentes ne laissoient espérer aucun succès. Engagé à les rétablir , il laisse les routes fraiées & connues de tout le monde , & s'en fait de nouvelles que ni ses ennemis , ni ceux qui le suivent , ne peuvent deviner. Et ces nouvelles routes , il ne les prend que sur les réflexions les plus solides.

Après avoir donné ordre en secret à C. Lélius qui devoit commander la flotte , & à qui seul il avoit fait part de son dessein , de cingler vers la nouvelle Carthage , aujourd'hui appelée Carthagène , il se mit à la tête des troupes de terre , & s'avança à grandes journées. Son armée étoit de vingt-

* Selon Tite-Live , il n'en avoit encore que 25.

cinq mille hommes de pié , & de deux mille cinq cens chevaux. Après sept jours de marche il parut devant la ville , & campa du côté qui regarde le septentrion. Il avoit ordonné à Lélius de faire un circuit avec sa flotte , & d'en régler la course de façon qu'elle entrât dans le port en même tems que l'armée paroîtroit du côté de la terre : ce qui fut exécuté ponctuellement. Scipion fit conduire derrière son camp un fossé & un double retranchement. Du côté de la ville il ne fit aucune fortification, la seule situation du poste le mettant à couvert de toute insulte.

AN. R. 541.
 AV. J. C. 110.

Polybe , avant que d'entrer dans le détail du siège , décrit la situation de la ville & des environs. Je la copierai d'après lui sans crainte de me tromper , cet Auteur aiant été sur les lieux mêmes pour s'en mieux assurer.

Situation de Carthagène.
 Polyb. X.
 583.
 Liv. XXVI.
 42.

Carthage la neuve , dit il , est située vers le milieu de la côte d'Espagne dans un golfe tourné du côté du vent * d'Afrique. Ce golfe a environ vingt stades de profondeur , (un peu moins d'une lieue) & dix de largeur à son entrée. Il forme une espèce de port , parce qu'à l'entrée s'élève une Ile , qui

* Africus , vent qui souffle entre l'occident & le midi.

des deux côtés ne laisse qu'un passage étroit pour y aborder. Les flots de la mer viennent se briser contre cette Ile, ce qui donne à tout le golfe une parfaite tranquillité, excepté lorsque les vents d'Afrique soufflant par ces deux ouvertures, agitent la mer. Ce port est fermé à tous les autres vents par le continent qui l'environne. Du fond du golfe s'élève une montagne en forme de péninsule, sur laquelle est la ville, qui du côté de l'Orient & du Midi est défendue par la mer, & du côté de l'Occident par un étang qui s'étend aussi au Septentrion; en sorte que l'Isthme, ou l'espace entre les deux mers qui joint la ville au continent, n'est que de deux stades, c'est-à-dire, d'un peu plus de deux cens huit toises. La ville, vers le milieu, est basse & enfoncée. Au midi on y va de la mer par une plaine. Le reste est environné de collines, deux hautes & rudes, & trois autres beaucoup plus douces, mais caverneuses & difficiles à approcher. L'enceinte de la ville n'é-

*Moins d'une
lieue.*

toit autrefois que de vingt stades. Par cette situation des lieux, la tête du camp des Romains étoit en sûreté, se trouvant défendue d'un côté par l'étang,

l'étang, & de l'autre par la mer. Il n'y AN. R. 542.
AV. J. C. 219.
avoit que le milieu, placé vis-à-vis
de ce que j'ai appelé l'Isthme, qui fût
exposé & sans défense. Scipion ne ju-
gea pas à propos de le fortifier, soit
que par là il eût dessein d'épouvanter
les assiégés en marquant plus de con-
fiance, soit que disposé à attaquer il
voulût que rien ne l'arrêtât en sortant
de son camp, ou en s'y retirant.

La flotte étant arrivée à propos, Carthagéne
assiégée par
terre & par
mer.
comme on l'a dit, Scipion assembla
son armée. Dans la harangue qu'il lui
fit, il ne se servit pour l'encourager Polyb. X.
585.
Liv. XXVI.
43.
que des raisons qui lui avoient per-
suadé à lui-même d'entreprendre le
siège, & que nous avons rapportées.
„ Après avoir montré que l'entrepri-
„ se étoit possible, & avoir fait voir
„ en peu de mots combien, si elle
„ réussissoit, elle seroit préjudiciable
„ aux ennemis & avantageuse aux Ro-
„ mains, il promit des couronnes d'or
„ à ceux qui les premiers seroient mon-
„ tés sur la muraille, & les récompen-
„ ses accoutumées à quiconque se si-
„ gnaleroit dans cette occasion. En-
„ fin il ajouta que ce dessein lui avoit
„ été inspiré par Neptune : que ce dieu
„ lui ayant apparu pendant le sommeil,

AN. R. 542. » lui avoit promis qu'au tems de l'at-
 AV. J.C. 210, » taque il le secourroit infailliblement,
 » & d'une manière si évidente, que
 » toute l'armée reconnoitroit les effets
 » de sa présence. » La justesse & la so-
 lidité des raisons qu'il apporta, les cou-
 ronnes qu'il promit, & par-dessus tout
 cela l'assistance de Neptune montrée
 comme certaine, inspirèrent aux soldats
 une ardeur extraordinaire.

Le lendemain aiant garni la flotte de
 traits de toute espèce, il donna ordre
 à Lélius qui la commandoit d'attaquer
 la ville du côté de la mer. Comme le
 siège dura peu de tems, il ne paroît pas
 qu'on fit beaucoup d'usage de la flotte
 sinon pour se saisir, après la prise de
 la ville, des vaisseaux qui se trouvè-
 rent dans le port. Du côté de la terre
 Scipion détacha deux mille de ses plus
 forts soldats, leur donna des gens pour
 porter des échelles, & commença l'at-
 taque vers les neuf heures du matin.
 Magon qui commandoit dans la ville,
 aiant partagé sa garnison, laissa cinq
 cens hommes dans la Citadelle, &
 avec les cinq cens autres alla se camper
 sur la colline qui est à l'Orient. Deux
 mille habitans, à qui il distribua les
 armes qui se trouvèrent dans la ville,

M. CL. MAR. M. V. LEV. CONS. 603
furent postés à la porte qui conduit à
cet endroit qui joint la mer au conti-
nent, & qui par conséquent conduisoit
aussi au camp des Romains : & le reste
des habitans eut ordre de se tenir prêt
à venir au secours en quelque endroit
que la muraille fût insultée.

AN. R. 542.
AV. J. C. 210.

Dès que Scipion eut fait donner
par les trompettes le signal de l'as-
saut, Magon fit marcher les deux mil-
le hommes qui gardoient la porte :
persuadé que cette sortie effraieroit
les ennemis, & renverseroit leur des-
sein. Ces troupes fondent avec impé-
tuosité sur ceux des Romains qui
étoient rangés en bataille au bout de
l'Isthme. Il se donne là un grand com-
bat. De part & d'autre, c'est-à-dire,
de l'armée & de la ville, chacun ani-
me les siens par de grands cris. Mais
le secours n'étoit pas égal, les Cartha-
ginois ne pouvant sortir que par une
porte, & aiant un chemin de près de
deux stades à faire; au lieu que les Ro-
mains étoient à portée, & venoient de
plusieurs côtés. Ce qui rendoit le com-
bat si inégal, c'est que Scipion avoit
mis ses gens en bataille près de son
camp, afin de laisser aux assiégés plus
d'espace à parcourir pour venir au

AN. R. 542.
 AV. J.C. 210.

combat, voyant bien que si ce premier corps, qui étoit l'élite des habitans, étoit une fois défait, tout seroit en confusion dans la ville, & que personne n'auroit plus la hardiesse de sortir de la porte. Comme de part & d'autre ce n'étoient que des troupes choisies qui combattoient, la victoire fut quelque tems douteuse & sans se déclarer. Enfin les Carthaginois, obligés de succomber, pour ainsi dire, sous le poids des soldats Légionnaires dont le nombre augmentoit sans cesse, furent repoussés. Grand nombre perdirent la vie sur le champ de bataille & en se retirant: mais la plus grande partie fut écrasée en entrant dans la porte; ce qui jeta les habitans dans une si grande consternation, que les murailles furent abandonnées. Peu s'en falut que les Romains n'entraissent dans la ville avec les fuiards; mais du moins cette déroute leur donna lieu d'appliquer sans crainte leurs échelles.

Scipion se trouva dans la mêlée; mais tant qu'il put avec sûreté de sa personne. Trois soldats vigoureux marchaient devant lui, & le couvroient de leurs boucliers contre les traits que l'on faisoit voler de dessus

les murs en grande quantité. Tantôt AN. R. 542.
AV. J.C. 210. il voltigeoit sur les côtés , tantôt il montoit sur des lieux élevés : ainsi , voyant tout ce qui se passoit , & étant vû de tout le monde , il contribua beaucoup à l'heureux succès de ce combat ; chacun s'empressant pour mériter les louanges ou éviter les reproches d'un tel spectateur & d'un tel juge. Cette attention du Général fit que rien ne fut négligé dans cette action , & que tous les ordres furent donnés & exécutés à propos.

Ceux qui montèrent les premiers aux échelles , ne trouvèrent pas tant d'obstacle dans le courage des assiégés , que dans la hauteur des murailles. Les ennemis s'aperçurent de l'embarras où elle les jettoit , & leur résistance en devint plus vigoureuse. En effet , comme ces échelles étoient fort hautes , les soldats y montoient en grand nombre à la fois , & les brisoient par la pesanteur du fardeau. Si quelques-unes résistoient , les premiers qui montoient jusqu'au bout étoient éblouis par la profondeur du précipice ; & pour peu qu'ils fussent repoussés , ils ne pouvoient se retenir , & tomboient du haut en bas. Si l'on pouffoit contr'eux par

AN. R. 141. les crénaux des poutres , ou quelque
 AV. J.C. 210. autre chose semblable , tous ensemble étoient renversés , & brisés contre terre. Malgré ces difficultés ; les Romains ne laissèrent pas de continuer l'escalade avec la même ardeur & le même courage. Les premiers étant culbutés , les suivans prenoient leur place , jusqu'à ce qu'enfin les soldats ne pouvant plus résister à la fatigue , le Général fit sonner la retraite.

Les assiégés triomphoient en quelque sorte croiant avoir détourné pour toujours le danger , & se flatoient au moins de pouvoir traîner assez le siège en longueur , pour donner aux Généraux Carthaginois le tems de venir à leur secours. Ils ignoroient jusqu'où alloit l'ardeur & la vivacité de Scipion. En attendant que la mer se retirât , il dispose cinq cens hommes avec des échelles sur le bord de l'étang. Il poste à l'endroit où le combat s'étoit donné des troupes fraîches , les exhorte à bien faire leur devoir , & leur fournit plus d'échelles qu'auparavant pour attaquer la muraille d'un bout à l'autre. On donne le signal , on applique les échelles , & les soldats y montent dans toute la longueur de la muraille. Il

s'excite un grand trouble parmi les Carthaginois. Ils s'étoient imaginé n'avoir plus rien à craindre, & voila qu'un nouvel assaut les rejette dans le même péril. D'un autre côté les traits leur manquoient, & le nombre des morts leur abbattoit le courage. Leur embarras étoit extrême : cependant ils se défendirent du mieux qu'ils purent.

Pendant le plus grand feu de l'escalade, la mer commença à se retirer, & les eaux à s'écouler du bord de l'étang ; enforte que ceux qui ne favoient pas la cause de cet écoulement, ne pouvoient assez l'admirer. Alors Scipion, qui avoit eu soin de tenir tout prêts des guides habiles & expérimentés, commanda aux troupes qu'il avoit postées de ce côté-là d'entrer dans l'étang, & de ne rien appréhender. Un de ses grands talens étoit d'élever le courage de ceux qu'il exhortoit, & de les remplir de confiance. Les soldats obéirent & se jettèrent à l'envi dans l'étang. Il étoit environ midi ; & comme le vent du Septentrion qui souffloit du même côté, pouffoit encore avec violence la marée qui se retiroit déjà d'elle-même, l'eau se trouva si basse, que les soldats n'en avoient au plus que jus-

AN. R. 542.
AV. J. C. 210.

qu'à la ceinture, & que dans quelques endroits à peine leur venoit-elle jusqu'aux genoux. Ce fut alors que toute l'armée crut que quelque divinité conduisoit ce siège, & qu'on se rappella tout ce que Scipion, dans sa harangue, avoit promis du secours de Neptune; & ce souvenir enflamma tellement le courage des soldats, qu'ils ne voioient plus de danger, comptant qu'ils avoient ce dieu à leur tête.

Carthagène
prise d'assaut
& par escala-
de.

Polyb. X.
583.

Liv. XXVI.
461

Tout le fort de l'attaque étoit vers la porte située vis-à-vis le camp des Romains. Cependant les cinq cens hommes qui avoient passé l'étang arrivèrent au pied de la muraille, & de-là en gagnèrent le haut sans trouver de résistance. Car les habitants la croiant imprenable de ce côté-là, n'avoient pris aucun soin de la fortifier, & n'avoient pas même cru devoir employer des troupes pour la garder, portant toute leur attention du côté où les Romains paroissoient faire les plus grands efforts. Le détachement des cinq cens hommes dont nous venons de parler entra donc dans la ville sans obstacle, & dans le moment ils coururent vers la porte où les deux partis en étoient aux mains. Là, le com-

bat occupoit si fort , non-seulement AN. R. 542.
AV. J.C. 210. les esprits , mais encore les yeux & les oreilles des Carthaginois , que personne ne s'aperçut de ce qui s'étoit passé de l'autre côté , sinon lorsqu'ils sentirent les coups dont on les frapoit par derrière , & qu'ils se virent entre deux corps d'ennemis. Les Carthaginois ne songèrent plus qu'à se mettre en sûreté par la fuite. Les Romains aiant brisé les barres de fer qui fermoient la porte , ceux qui étoient au dehors entrèrent en foule. Les soldats qui étoient montés en assez grand nombre par dessus les murailles , se répandirent de toutes parts pour égorger les habitans par ordre de Scipion , qui leur défendit en même-tems de piller que le signal n'en fût donné. Voians que les ennemis se fauvoient par deux endroits différens , les uns sur l'éminence tournée vers l'Orient , & gardée par un corps de cinq cens hommes ; les autres dans la Citadelle , où Magon s'étoit retiré lui-même avec ceux des soldats qui avoient abandonné les murailles , il partagea aussi ses troupes en deux corps. Il envia l'un pour s'emparer de la hauteur dont on vient de parler , pendant que lui-même marcha

AN. R. 542. avec mille hommes du côté de la Citadelle. L'émminence fut emportée dès la première attaque. Magon se mit d'abord en devoir de se défendre : mais se voyant investi de toutes parts , sans espérance de pouvoir résister , il se rendit au vainqueur avec la place & les troupes qu'il avoit dedans.

Butin considérable.

Liv. XXVI.
47.

Jusqu'à ce moment on avoit fait main-basse sur tous ceux des habitans qui étoient en âge de porter les armes. Mais Scipion fit cesser le carnage , dès qu'il se vit maître de la Citadelle. Alors la ville fut abandonnée au pillage. Le butin fut très-considérable. Dix mille hommes libres devinrent prisonniers des Romains. Ils demeurèrent maîtres de toutes les machines de guerre , qui étoient en très-grand nombre. On porta au Général beaucoup d'or & d'argent : deux cens soixante-seize coupes d'or , presque toutes d'une livre pesant ; dix-huit mille trois cens livres d'argent , tant en monnoie qu'en vaisselle , qui valent , selon notre manière de peser l'argent , un peu plus de vingt-huit mille cinq cens quatre-vingts-treize marcs. On mit ces richesses entre les mains du Questeur ou Receveur C. Flaminius , après

avoir pesé & compté le tout devant lui. Polybe dit que tout l'argent qui avoit été pris sur les Carthaginois se montoit à plus de six cens talens : lesquels joints aux quatre cens qu'il avoit apportés de Rome , lui donnoient plus de mille talens pour fournir aux frais de la guerre.

AN. R. 542.
AV. J. C. 210.

*Un million
huit cens mille
livres.*

*Trois mil-
lions.*

La nuit étant venue, ceux qui avoient ordre de rester dans le camp , y restèrent. Le Général avec mille soldats se logea dans la Citadelle. Il donna ordre aux autres troupes par le ministère des Tribuns de sortir des maisons , de rassembler par cohortes sur la place tout le butin qu'ils avoient fait , & de passer la nuit auprès. Les armés à la légère furent amenés du camp , & postés sur la colline qui regarde l'Orient. Ainsi fut réduite en la puissance des Romains la nouvelle Carthage.

*Manière de
partager le
butin , usitée
parmi les Ro-
mains.*

*Polyb. x.
§ 89. § 90.*

Le lendemain , tout ce qui s'étoit pris tant sur la garnison que sur les citoyens & les artisans aiant été rassemblé sur le marché , les Tribuns le distribuèrent à leurs Légions selon l'usage établi chez les Romains. Or telle étoit la manière d'agir de ce peuple dans la prise des villes. On destinoit une partie des troupes au pillage , mais

jamais plus de la moitié. Ceux qui devoient exécuter le pillage, étoient choisis sur tous les corps qui composoient l'armée, & chacun apportoit à sa Cohorte ou à sa Légion ce qu'il avoit pris. Le butin étoit vendu à l'encan, & les Tribuns en partageoient le prix en portions égales, qui se donnoient non seulement à ceux qui avoient occupé les postes nécessaires pour assurer le pillage, mais encore à ceux qui avoient gardé les tentes & les bagages, aux malades & aux autres qui avoient été détachés pour quelque fonction que ce fût. Et de peur qu'il ne se commît quelque infidélité dans cette partie de la guerre, on faisoit jurer aux soldats avant qu'ils se missent en campagne & le premier jour qu'ils s'assembloient, qu'ils ne mettroient rien à part du butin, & qu'ils apporteroient fidèlement tout ce qu'ils auroient pris. Au reste, continue Polybe, les Romains, par cette sage coutume, se sont précautionnés contre les mauvais effets de la passion de s'enrichir. Car l'espérance d'avoir part au butin étant égale pour tous, & aussi certaine pour ceux qui restoient aux postes, que pour ceux qui faisoient

le pillage , la discipline étoit toujours AN. R. 542.
AV. J.C. 210.
exactement gardée. Il n'en est pas ainsi

chez les peuples qui ont pour maxime ,
que ce que chacun a pris dans le pillage
des villes lui appartient. Car alors ,
la partie des troupes qui est frustrée
du butin , se trouve en même tems
destituée du motif le plus puissant sur
le soldat pour l'engager à faire son devoir
& à mépriser les périls , qui est
la vûe & l'attrait du gain. On sait que 1. Reg. XXX.

David ordonna *que celui qui auroit combattu , & celui qui seroit demeuré au bagage , auroient la même part au butin ; & le partageroient également ; & que cette coutume devint une loi stable dans Israël.* 24. 25.

Il restoit encore dans la ville des provisions que les ennemis avoient amassées : quarante mille boisseaux de blé-froment , & deux cens soixante & dix mille boisseaux d'orge. On força & l'on prit dans le port cent trente vaisseaux , la plupart avec leur charge , composée de blés , d'armes , de vivres , de fer , de voiles , de cordages , & autres matières nécessaires pour mettre une flotte en état d'agir. Scipion s'empara aussi de dix-huit galères , qui augmentèrent considérable-

ment sa flotte : il en avoit déjà trente-cinq. Ainsi de tant de biens que la conquête de Carthagène avoit mis en la possession des Romains, la ville elle-même étoit le moins considérable.

Scipion harangue l'armée victorieuse, & loue son courage & son zèle.

Liv. XXVI.
48.

Ce jour-là, Scipion aiant confié la garde de la ville à Lélius & aux soldats de la flotte, ramena lui-même les Légions dans le camp, & leur ordonna de prendre de la nourriture & du repos. Le lendemain, aiant assemblé les soldats de l'armée de terre & ceux des vaisseaux, » il commença par re-
» mercier les dieux immortels, non-
» seulement de ce qu'ils avoient en
» un seul jour réduit sous sa puissance
» la ville la plus opulente de toute la
» province ; mais de ce qu'ils y avoient
» auparavant rassemblé toutes les ri-
» chesses de l'Afrique & de l'Espagne,
» pour ôter aux ennemis toutes leurs
» ressources, & le mettre, lui & les
» siens, dans l'abondance. Ensuite il
» loua les soldats, dont la valeur avoit
» surmonté tant d'obstacles, sans pou-
» voir être arrêtée, ni par la sortie im-
» prévue des Carthaginois, ni par la
» hauteur extraordinaire des murail-
» les, ni par le passage difficile d'un
» étang inconnu, ni par une forte Ci-

» tadelle que défendoit une bonne gar-
 » nison. Il avoua qu'il devoit à tous
 » un succès si glorieux & si inespéré :
 » mais que l'honneur de la Couronne
 » murale étoit dû en particulier à ce-
 » lui qui étoit monté le premier sur la
 » muraille. Que celui qui croioit avoir
 » mérité une récompense si glorieuse,
 » n'avoit qu'à se présenter.

AN. R. 541.
 AV. J.C. 210.

Il s'en présenta deux au lieu d'un :
 Q. Trébellius Centurion de la quatri-
 me Légion, & Sext. Digitius soldat
 de la flotte. La dispute s'échaufa ex-
 trêmement, beaucoup moins encore
 entre les deux prétendans, qu'entre
 l'armée de terre & celle de mer, qui
 prenoient hautement le parti de celui
 qui étoit de leur corps. Lélius, Com-
 mandant de la flotte, parloit fortement
 pour les troupes maritimes ; & M.
 Sempronius Tuditanus appuioit le
 parti des Légions. Scipion voyant que
 cette contestation étoit prête à dégé-
 nérer en une sédition ouverte, nom-
 ma trois Commissaires, qu'il chargea
 d'examiner murement la cause, & de
 décider sur la déposition de témoins
 dignes de foi, lequel des deux com-
 pétiteurs étoit monté le premier sur
 la muraille. Ces Commissaires furent

Dispute fort
 vive au sujet
 de la Couron-
 ne murale,
 terminée pa-
 cifiquement
 par Scipion.
 Liv. XXVI.
 48.

C. Lélius, & M. Sempronius, tous deux intéressés dans la cause : auxquels Scipion associa P. Corn. Caudinus, qui étoit neutre. Ils se mirent en devoir de prendre connoissance de cette affaire. Mais cet expédient qui sembloit devoir calmer les esprits, ne fit que les échauffer davantage. Car Lélius & Sempronius qui avoient retenu chacun leur parti dans le devoir avec assez de peine, ne se furent pas plutôt retirés en changeant la qualité de Chefs en celle de Juge, que les soldats ne gardèrent plus aucune mesure. Alors Lélius quittant ses Collègues, alla trouver Scipion sur son Tribunal, & lui fit connoître l'état des choses. Il lui dit qu'on étoit prêt, de part & d'autre, à se porter aux dernières extrémités, & à faire d'une dispute d'honneur une véritable guerre civile. Il insista particulièrement sur ce que les soldats des deux partis étoient prêts à se parjurer, chacun regardant l'intérêt de sa cause, & non la vérité, dans ce qu'ils offroient d'attester par serment : & qu'il étoit à craindre que la peine d'un tel parjure ne retombât sur toute l'armée & sur la République.

Scipion aiant loué la sage & religieuse attention de Lélius, convoqua l'Assemblée, &, pour réunir tout d'un coup les esprits, déclara que Q. Trébellius & Sext. Digitius étoient montrés dans le même tems sur la muraille; & que pour récompenser leur valeur, il leur accordoit à tous deux la Couronne murale. Ensuite, il donna des louanges, & distribua des récompenses aux autres, à proportion du courage que chacun avoit fait paroître, & des services qu'il avoit rendus pendant le siège. Lélius, Amiral de la flotte, fut celui sur le mérite duquel il s'étendit davantage. Après lui avoit donné les plus grands éloges, ne craignant point de l'associer à sa gloire, jusqu'à le mettre de niveau avec lui-même, il lui fit présent d'une Couronne d'or, & de trente beufs.

La Couronne murale étoit ordinairement d'or, & façonnée par le haut en crénaux tels qu'il y en a aux murailles des villes. L'ardeur que nous voions ici entre ces deux contendans, montre l'effet merveilleux que produisoient sur l'esprit des soldats ces marques d'honneur & de distinction. Et il en faut dire autant des autres ré-

AN. R. 542. compenses militaires. Voila ce qui rend
 AV. J.C. 210. des troupes invincibles.

Générosité de Scipion envers les otages & les prisonniers. Scipion , après avoir ainsi loué & récompensé la valeur des siens , assembla les prisonniers , qui étoient , com-

Polyb. X. me nous l'avons déjà dit , près de dix
 591. mille , & ordonna qu'on en fît deux
 Liv. XXVI. classes : une des gens distingués & des

49. bourgeois de Carthagène , de leurs femmes , & de leurs enfans ; l'autre , des artisans. Après avoir exhorté les premiers à s'attacher aux Romains , & à ne jamais perdre le souvenir de la grace qu'il alloit leur accorder , il les renvoia chacun chez eux. Ils se prosternèrent devant lui , & se retirèrent fondant en larmes ; mais en larmes de joie , que tiroit de leurs yeux un événement auquel ils s'attendoient si peu. Pour les artisans , il leur dit qu'ils étoient maintenant esclaves du Peuple Romain : mais que s'ils s'affectionnoient à la République , & lui rendoient , chacun selon sa profession , les services qu'ils devoient , ils pouvoient compter qu'on les mettroit en liberté dès que la guerre contre les Carthaginois seroit heureusement terminée. Ils étoient au nombre de deux mille , qui eurent ordre d'aller donner

leurs noms au Questeur ; & on les partagea en bandes de trente , sur chacune desquelles on préposa un Romain pour y veiller.

AN. R. 543,
AV. J. C. 210.

Parmi le reste des prisonniers , Scipion choisit ceux qui avoient meilleure mine & le plus de vigueur , pour en grossir le nombre de ses rameurs. Il leur fit la même promesse qu'aux artisans , & les assura qu'après qu'il auroit vaincu les Carthaginois , il leur donneroit la liberté , s'ils servoient les Romains avec zèle & avec affection.

Cette conduite à l'égard des prisonniers lui gagna & à la République l'amitié & la confiance des citoyens de Carthagène ; & par l'espérance de la liberté qu'il fit concevoir aux artisans , il leur inspira une grande ardeur pour son service : sans parler ici de l'augmentation considérable que reçurent ses forces de mer par un effet de cette même clémence à l'égard des prisonniers.

Il mit ensuite à quartier Magon , & ceux des Carthaginois qui avoient été pris avec lui , deux desquels étoient du Conseil des Anciens , & quinze du Sénat. Il les donna en garde à Lélius , lui enjoignant d'en avoir tout le soin

AN. R. 542.
AV. J. C. 210.

possible. Puis s'étant fait amener tous les otages des Espagnols, qui étoient au nombre de plus de trois cens, il commença par flater & caresser les enfans les uns après les autres, leur promettant, pour les consoler, que dans peu ils reverroient leurs parens. Il exhorta les autres à ne pas se laisser abattre à la douleur. Il leur représenta » qu'ils ^a étoient sous la puissance d'un » peuple qui aimoit mieux gagner les » hommes par des bienfaits, que de » les assujettir par la crainte; & s'unir » les peuples étrangers sous le nom honorable d'amis & d'alliés, que de » leur imposer le joug honteux de la » servitude. « Après cela, aiant choisi entre les dépouilles celles qui convenoient le plus à son dessein, il en fit des présens à chacun selon son sexe & son âge. Il donna aux petites filles des jeux d'enfans, & des bracelets, & aux jeunes garçons des couteaux & de petites épées.

Quelle bonté, quelle attention !
Aiant demandé à tous les otages leur

^a Venisse eos in populi | exterasque gentes fide ac
Romani potestatem, qui | societate junctas habere;
beneficio quam metu | quam tristi subjectas ser-
obligare homines malit; | vitio. Liv.

pays, & aiant su combien il y en avoit AN. R. 542.
AV. J. C. 210. de chaque nation, il enyoia des courriers à leurs parens, & les fit avertir de venir retirer leurs enfans. Comme quelques villes lui avoient déjà envoié des Députés pour redemander ceux qui leur appartenotent, il les leur remit sur le champ entre les mains, & ordonna au Questeur C. Flaminius d'avoir grand soin des autres, & de les traiter avec beaucoup de douceur & d'humanité.

Pendant qu'il étoit occupé de ces Sage condui-
te de Scipion
à l'égard des
Dames qui se
trouvèrent
parmi les
otages. soins, une Dame fort âgée, femme de Mandonius frère d'Indibilis Roi des Illergètes, sortit de la foule des otages, & s'étant jettée à ses piés, elle le conjura, les larmes aux yeux, de recommander à ceux qui gardoient les Liv. XXVI;
49.
Polyb. X,
592, Dames d'avoir égard à leur sexe & à leur naissance. Scipion, qui n'entendit pas d'abord sa pensée, l'assura qu'il avoit donné ordre qu'on ne les laissât manquer de rien. Mais cette Dame reprenant la parole; *Ce ne sont pas, lui dit-elle, ces commodités qui nous touchent. Dans l'état où la fortune nous a réduites, dequoi ne devons-nous pas nous contenter? J'ai bien d'autres inquiétudes, quand je considère d'une part la*

AN. R. 142.
AV. J. C. 110.

licence de la guerre, & de l'autre la jeunesse & la beauté des Princesses que vous voiez ici devant vous. Car pour moi, mon âge me met à l'abri de toute crainte à cet égard. Elle avoit avec elle les filles d'Indibilis, & plusieurs autres de même rang, toutes dans la fleur de l'âge, qui la respectoient comme leur mère. Scipion comprenant alors quel étoit le sujet de sa crainte : Ma propre gloire, dit-il, & celle du Peuple Romain, sont intéressées à ne pas souffrir que la vertu, toujours respectable en quelque lieu que ce puisse être, soit exposée dans mon camp à un traitement indigne d'elle. Mais vous me fournissez encore un nouveau motif d'y veiller avec plus de soin, par l'attention vertueuse que vous faites paroître à ne penser qu'à la conservation de votre honneur au milieu de tant d'autres sujets de crainte. Après cet entretien, il les confia à des Officiers d'une sagesse éprouvée, & leur ordonna d'avoir pour elles tout le respect qu'ils pourroient rendre aux mères & aux femmes de leurs alliés & de leurs hôtes.

Il rend sans rançon une jeune Princessse d'une rare beauté
Ce fut en cette occasion que ses soldats lui amenèrent une jeune personne d'une beauté si accomplie, qu'el-

le attiroit sur elle les regards de tout le monde. Il voulut savoir qui elle étoit & à qui elle appartenoit : & aiant appris entre autres choses qu'elle étoit sur le point d'être mariée à Allucius Prince des Celtibériens , il envoya chez lui pour le faire venir avec les parens de cette jeune prisonnière. Et comme on lui dit qu'Allucius l'aimoit éperduement, ce Seigneur Espagnol ne parut pas plutôt en sa présence , qu'avant même que de parler au père & à la mère , il le prit en particulier ; & pour calmer les inquiétudes qu'il pouvoit avoir au sujet de la jeune Espagnole , il lui parla en ces termes. *Nous sommes jeunes vous & moi , ce qui fait que je puis vous parler avec plus de liberté. Ceux des miens qui m'ont amené votre Epouse future, m'ont en même tems assuré que vous l'aimiez avec une extrême tendresse : & sa beauté ne m'a laissé aucun lieu d'en douter. Là dessus, faisant réflexion , que si , comme vous , je songeois à prendre un engagement , & que je ne fusse pas uniquement occupé des affaires de ma patrie , je souhaiterois que l'on favorisât une passion si honnête & si légitime ; je me trouve heureux de pouvoir , dans la conioncture présente ,*

AN. R. 548.

AV. J.C. 210.

beauté à Allu-

cius à qui elle

étoit promise

en mariage.

Vive recon-

noissance de

ce Prince.

Liv. XXVI.

Polyb. X.

193.

AN. R. 542. vous rendre un pareil service. Celle que
 AV. 3. C. 210. vous devez épouser a été parmi nous ,
 comme elle auroit été dans la maison de
 son père & de sa mère. Je vous l'ai ré-
 servée , pour vous en faire un présent di-
 gne de vous & de moi. La seule recon-
 noissance que j'exige de vous pour ce don ,
 c'est que vous soyiez ami du Peuple Ro-
 main ; & que , si vous me jugez homme de
 bien , tel que mon père & mon oncle ont
 paru aux peuples de cette même province ,
 vous sachiez qu'il y en a dans Rome
 beaucoup qui nous ressemblent , & qu'il
 n'est point de peuple dans l'univers , que
 vous deviez plus craindre d'avoir pour
 ennemi , ni souhaiter davantage d'avoir
 pour ami.

Allucius , pénétré de reconnoissan-
 ce & de joie , baisoit les mains de Sci-
 pion , & prioit les dieux de le récom-
 penser en sa place pour un si grand
 bienfait , puisque lui-même il n'étoit
 pas en état de le faire autant qu'il l'au-
 roit souhaité , & que le méritoit son
 Bienfaiteur. Scipion fit ensuite venir
 les père & mère , & les autres parens
 de la jeune fille. Ils avoient apporté une
 grande somme d'argent pour la rache-
 ter. Mais quand ils virent qu'il la leur
 rendoit sans rançon , ils le conjurèrent
 avec

avec de grandes instances de recevoir d'eux cette somme comme un présent, & témoignèrent que par cette complaisance & cette nouvelle grâce il met-

AN. R. 542.

AV. J.C. 230.

troit le comble à leur joie & à leur reconnaissance. Scipion ne pouvant résister à des prières si vives & si pressantes, leur dit qu'il acceptoit ce don, & le fit mettre à ses piés. Alors, s'adressant à Allucius : *J'ajoute*, dit-il, *à la dot que vous devez recevoir de votre beau-père cette somme, que je vous prie d'accepter comme un présent de noces.*

Ce jeune Prince, charmé de la libéralité & de la politesse de Scipion, alla publier dans son pays les louanges d'un si généreux vainqueur. Il s'écrioit, dans les transports de sa reconnaissance, « qu'il étoit venu dans l'Espagne » un jeune Héros semblable aux dieux, » qui se soumettoit tout, moins encore par la force de ses armes, que par les charmes de ses vertus, & la grandeur de ses bienfaits. « C'est pourquoi, aiant fait des levées dans le pays qui lui étoit soumis, il revint quelques jours après trouver Scipion avec un corps de quatorze cens Cavaliers.

Allucius, pour rendre plus dura-

AN. R. 542.
 AY. J. C. 210.

bles les marques de sa reconnoissance , fit graver dans la suite l'action , que nous venons de rapporter , sur un bouclier d'argent , dont il fit présent à Scipion : présent infiniment plus estimable & plus glorieux que tous les trésors & tous les triomphes. Ce bouclier , que Scipion emporta avec lui en retournant à Rome , périt au passage du Rhône avec une partie du bagage. Il étoit demeuré dans ce fleuve jusques à l'an 1666 , que quelques pêcheurs le trouvèrent. Il est aujourd'hui dans le cabinet du Roi.

Eloge de Scipion.

J'aurai lieu dans la suite de m'arrêter sur ce qui regarde le caractère de Scipion , & je l'ai déjà fait ailleurs avec assez d'étendue : mais je ne puis m'empêcher ici d'observer en peu de mots , que dans l'expédition dont nous parlons il fait paroître toutes les qualités d'un grand Général. Nous avons vu qu'il forma de lui-même le dessein le plus hardi qu'il fût possible d'imaginer , & tellement éloigné de toute vraisemblance , que les ennemis ne soupçonnoient pas même qu'on pût y songer. Il passe le quartier d'hiver , non dans l'oïveté & l'inaction , non à faire bonne chère ou à jouer , mais

à s'informer sous main de ce qui avoit AN. R. 541.
AV. J. C. 210. quelque rapport à l'entreprise qu'il méditoit, & à préparer sourdement tout ce qui pouvoit contribuer à la faire réussir. Il garde sur le tout un profond secret, & ne communique ses vûes qu'à une seule personne à qui il se fioit entièrement, & qui lui étoit nécessaire pour la mettre à exécution. Dès que le printems paroît, l'armée & la flotte partent sans savoir à quoi on les destine. Elles arrivent ensemble précisément dans le moment & le lieu marqués, & Carthagène se trouve assiégée en même tems par terre & par mer. Le Général le plus consommé dans le métier de la guerre pouvoit-il prendre des mesures plus justes ? Scipion n'avoit alors que vingt-sept ans tout au plus, & l'on peut dire que c'étoit ici son coup d'essai, & les prémices de son commandement. Dans le siège même, quel courage, quelle intrépidité, mêlée pourtant d'une sage discrétion ! Quelle présence d'esprit qui prévoit tout, qui suffit à tout, & qui donne par tout les ordres nécessaires ! Mais Scipion est encore plus grand, & se surpasse lui-même dans ce qui suit la prise de la ville, & dans

AN. R. 541.
AV. J. C. 210.

l'usage qu'il fait de la victoire, où il montre une grandeur d'ame, une noblesse de sentimens, un talent de gagner les cœurs, & ce qui est au dessus de tout, une vertu, une sagesse, une retenue, d'autant plus admirables, comme le remarque un Historien, que Scipion alors étoit jeune, sans engagement, & victorieux, & *juvenis*, & *cælebs*, & *victor*.

Val. Max.
IV. 3.

Scipion envoie Lélius à Rome, pour y porter la nouvelle de sa victoire.

Polyb. X.
594.
Liv. XXVI.
11.

Après que Scipion eut réglé toutes choses de concert avec Lélius, il lui donna une galère à cinq rangs, & y ayant embarqué Magon & les Sénateurs Carthaginois qui avoient été pris avec lui, il l'envoia à Rome pour y porter la nouvelle de sa victoire. Il étoit persuadé que comme on n'y espéroit rien du côté de l'Espagne, on n'y auroit pas plutôt appris les avantages qu'il avoit remportés, que l'on reprendroit courage; & que l'on penseroit plus sérieusement que jamais à pousser cette guerre. Pour lui il resta quelque tems dans la nouvelle Carthage pour y exercer son armée navale, & montrer aux Tribuns de quelle manière ils devoient exercer celle de terre.

Scipion fait faire l'exerci-

Le premier jour, les Légions défilèrent devant lui sous les armes, l'es-

pace de quatre mille pas. Le second, AN. R. 542.
AV. J.C. 210. il leur ordonna de nettoier & de four-
bir leurs armes devant leurs tentes. ce aux trou-
pes de terre
& de mer.

Le troisième, les troupes présentèrent aux yeux l'image d'une véritable bataille, les soldats se battant avec des épées de bois, qui avoient un bouton au bout, & lançant les uns contre les autres des javelots garnis aussi d'un bouton à la pointe. Le quatrième fut destiné au repos & au divertissement. Le cinquième, on recommença l'exercice comme au premier jour. Tant que les troupes restèrent à Carthage, elles observèrent cette alternative de travail & de repos.

Præparatis.

Il n'oublia pas la Cavalerie, & il lui faisoit faire devant lui toutes les évolutions qui lui conviennent selon les différens besoins, & les différentes conjonctures où elle peut se trouver. Sur tout il l'exerçoit à avancer à l'ennemi, & à faire retraite, de manière que lors même qu'on étoit obligé de presser la marche, on ne quittât pas ses rangs, & que le même intervalle se trouvât toujours entre les escadrons : rien n'étant plus dangeteux que de mettre aux mains une Cavalerie qui a perdu ses rangs.

AN. R. 542.
AV. J. C. 210.

Les soldats de la flotte, de leur côté, s'avancant en pleine mer pendant qu'elle étoit calme, éprouvoient la vitesse de leurs vaisseaux par la représentation d'une bataille navale.

Ces exercices, continués hors de la ville par mer & par terre, dispo-
soient les corps & les esprits tout à la fois à des combats réels & véritables. C'étoit en tenant ainsi toujours les troupes en haleine, que les Romains les rendoient infatigables, & les accoutumoient à garder en tous lieux & en tout tems la discipline militaire dans toute son exactitude.

Pendant ce même tems, la ville retentissoit du bruit que faisoient des ouvriers de toute espèce, en travaillant dans les ateliers publics à fabriquer des armes de toute sorte, & généralement tout ce qui est nécessaire pour la guerre. Le Général se trouvoit par tout, assistant aux exercices & de la flotte, & des Légions, & passant chaque jour un tems considérable à examiner les ouvrages de toute espèce, auxquels un nombre infini d'ouvriers travailloient à l'envi les uns des autres dans les magasins & dans les arsenaux.

Dans tout ce que nous avons rap-
 porté jusqu'ici du siège & de la prise de
 Carthagène, & des événemens qui
 ont suivi, manque-t-il, par rapport à
 Scipion, quelque trait, quelque cou-
 leur au portrait d'un Général accom-
 pli? Polybe, en traçant d'une main ha-
 bile ce portrait qui n'est point flaté,
 mais tiré d'après nature, a eu dessein
 sans doute d'instruire toute la postéri-
 té, & de proposer aux Généraux & aux
 Officiers d'armées un modèle propre à
 former de grands hommes pour la guer-
 re. Car c'est-là une des principales fins
 de l'histoire.

Lorsque Scipion crut ses troupes
 suffisamment exercées, & la ville à
 couvert de toute insulte par les for-
 tifications qu'il y avoit faites, & la
 garnison qu'il y laissa, il partit pour
 se rendre à Tarragone. Aiant rencon-
 tré en chemin les Ambassadeurs de plu-
 sieurs nations, il en expédia quelques-
 uns sur le champ; il remit à donner au-
 dience aux autres quand il seroit arrivé
 à Tarragone, où il avoit ordonné à tous
 les Alliés, tant anciens que nouveaux,
 de se rendre.

La prise de Carthagène causa une
 terrible consternation parmi les Car-

AN. R. 542.
 AV. J. C. 210.

Scipion ré-
 tourne à Tar-
 ragone.
 Polyb. X.
 54.
 Liv. XXVI.
 51.

Les Carthagé-
 nois dissimule

AN. R. 542.

AV. J. C. 210.

lent leur dou-
leur sur la pri-
se de Cartha-
gène.

Liv. *ibid.*

thaginois. D'abord leurs Généraux supprimèrent cette nouvelle. Mais, dans la suite ne pouvant plus la cacher ni la dissimuler, ils affectoient de diminuer autant qu'ils pouvoient le mérite de cette victoire. Ils disoient, » que c'étoit là une seule ^a ville surpri- » se par un coup fourré. Que cependant » un si petit objet avoit suffi pour en- » fler le cœur d'un jeune Général, qui, » par une joie insolente, donnoit à ce » foible avantage l'air d'une conquê- » te importante & d'une grande vic- » toire. Mais qu'au moment qu'il ap- » prendroit que les trois Généraux » Carthaginois approchoient avec » leurs trois armées, les calamités de » sa maison se présenteroient à sa mé- » moire, & rabattroient beaucoup de » sa fierté & de son orgueil. « Voila ce qu'ils publioient en parlant au peuple & aux soldats. Mais dans le fond ils sentoient parfaitement combien la perte de Carthagène leur étoit préjudiciable, & combien elle donnoit d'avantage à leurs ennemis pour l'avenir.

a Nec opinato adventu ac prope furo unius diei . . . interceptam. Cujus rei tam parvæ præmio cla-	tuna insolentem, immo- dico gaudio speciem ma- gnæ victoriæ imposuisse.
--	---

DIGRESSION

Sur les Repas des Romains.

CETTE MATIÈRE, dont j'ai promis de parler, demanderoit beaucoup d'étendue, si l'on songeoit à la traiter un peu à fond. Je me contenterai, selon ma coutume, d'en donner une légère idée.

Les Romains ne faisoient à proprement parler, qu'un repas : c'étoit le souper. Ils prenoient bien quelque peu de nourriture vers le milieu du jour, pour se soutenir, & se mettre en état d'attendre le repas du soir. *Pransus non avidè*, dit Horace, *quantùm inter-* Lib. 1. sat. 6.
pellet inani Ventre diem durare. Mais ce léger diner ne peut s'appeller un repas, non plus que le déjeuné & le goûté, qui n'étoient que pour les enfans.

L'heure du souper étoit la neuvième ou la dixième heure du jour, c'est-à-dire trois heures, ou même deux heures avant le coucher du soleil. Jusques-là on s'étoit appliqué tout entier aux affaires sérieuses : mais pour lors on avoit l'esprit libre de tout soin, & l'on se trouvoit en état de recevoir chez soi ses amis. Prévenir ce tems

634 DIGRESSION SUR LES
pour se mettre à table & pour souper ,
c'est ce qu'Horace appelle *diem fran-
gere* , *partem solido demere de die* ; abré-
ger le jour , en couper & en retrancher
une partie. Ils disoient aussi , pour si-
gnifier la même chose , *epulari de die*.
C'étoit un air de débauche , qu'évi-
toient les gens sages , de se mettre ainsi
de bonne heure à table.

A Rome , le bain précédoit toujours
le souper : ce qui , d'un côté , étoit né-
cessaire pour entretenir la propreté ,
les Romains n'usant point de linge sur
eux ; & , de l'autre , pouvoit servir à
éguiser l'appétit. Les riches & les gens
accommodés , avoient des bains do-
mestiques. Pline le Jeune , dans la des-
cription qu'il fait de ses maisons de
campagne , nous marque quel soin l'on
prenoit alors d'y construire des bains
où l'on trouvât toutes les commodités
nécessaires pour y prendre à son aise
ce soulagement. Pour les gens du peu-
ple , il y avoit des bains publics , dont
quelques-uns étoient même des édifi-
ces somptueux , & dans lesquels la ma-
gnificence des Empereurs avoit semblé
prendre plaisir à se signaler.

Au sortir du bain , avant que de se
mettre à table , on prenoit un habit

plus ou moins léger selon la saison , & le maître de la maison se piquoit souvent d'en fournir de magnifiques à ses hôtes.

Le lieu où l'on prenoit les repas s'appelloit *Triclinium* , parce que la table étoit environnée de trois lits. Les tables ont été de différentes figures , selon la différence des tems , quarrées , rondes , en demi cercle. Je ne parlerai que des premières , qui ont été d'un plus fréquent usage. L'un des quatre côtés demouroit vacant & libre pour servir les mets.

Dans les premiers tems , les Romains mangeoient assis sur de simples bancs , à la manière des peuples de Crète & de Sparte. Dans la suite la coutume d'être couchés en mangeant s'établit parmi eux : on croit qu'elle leur vint de l'Asie & de la Grèce. Les Dames conservèrent longtemps l'ancien usage d'être assises à table , plus conforme à la modestie & à la pudeur du sexe. Valère Maxime rapporte , qu'aux repas religieux que l'on donnoit aux dieux , les déesses étoient assises , pendant que les dieux étoient couchés sur des lits. Val. Max. II. 1.

On rangeoit un lit autour de cha-

cun des trois côtés de la table. Chaque lit tenoit pour l'ordinaire trois personnes, quelquefois quatre & cinq, mais rarement. Les lits étoient couverts de tapis, & garnis de coussins pour les convives. Dans les commencemens, & la matière & la couvertures des lits, tout étoit fort simple : mais le luxe y introduisit dans la suite une magnificence extraordinaire. Ce luxe ^a vint de l'Asie. Ce fut dans le triomphe de Cn. Manlius qu'on vit pour la première fois à Rome des lits d'airain, des tapis & des couvertures d'étofes les plus fines & les plus précieuses, des buffets travaillés avec un extrême soin & une grande dépense. Et ce n'étoient encore là que les premiers commencemens & comme les semences de ce prétendu bon goût, que quelque tems après des ^b hommes d'un génie inventif & d'une merveilleuse sagacité pour tous les raffinemens du luxe, & en même tems d'une prodiga-

^a *Luxuriæ petegrinæ origo ab exercitu Asiatico inuenta in urbem est. Il primum lectos æreos, vestem stragulam pretiosam & abacos Romanis adreperunt. . . Vix tamen* illa, quæ tum conspiciantur, sensina erant futuræ luxuriæ. *Livius, XXXIX. 6.*
^b *Prodigi & sagacis ad luxuriæ instrumenta ingenii. Plin. IX. 11.*

lité sans bornes , portèrent à des excès qu'on a peine à croire.

Nous avons déjà dit que les convives commençoient par prendre le bain , après quoi ils se revêtoient d'habits destinés pour la table. Avant que de monter sur les lits , ils quittoient leurs souliers pour plus grande propreté. Dans les parties de plaisir ils ufoient des essences & des parfums les plus exquis , & portoient des couronnes de fleurs sur la tête. Ils montoient en cet état sur leurs lits.

Le repas commençoit toujours par des libations & des prières que l'on faisoit aux dieux , en versant un peu de vin sur la table en leur honneur : coutume de l'antiquité la plus reculée , comme on le voit dans Homère & dans Virgile. Didon , dans le premier repas qu'elle donne à Enée , adresse ses prières à Jupiter , & lui fait ensuite des libations.

Jupiter , hospitibus nam te dare jura
loquuntur , &c. *Æneid. 1.*

Dixit , & in mensa laticum libavit
honorem.

Cette cérémonie étoit généralement établie : *Mensam adisti* , est-il dit

638 DIGRESSION SUR LES

Quint. Declam. CCCI.

dans une des déclarnations attribuées à Quintilien, *ad quam cum venire cœpi-mus, deos invocamus*. Les Anciens finis-

soient toujours les repas par où ils les avoient commencés, c'est-à-dire par les prières & les libations, comme on le voit en plusieurs endroits des Mo-

Heliodor. Æthiop. lib. V. sub finem.

rales de Plutarque. Je ne puis m'empêcher d'insérer ici la traduction d'un passage Grec d'Héliodore, qui est fort précis. *Il est tems, y est-il dit, de ren-voier les convives : mais auparavant souvenons-nous de Dieu. On porta ensui-te la coupe des libations à tous les assis-tans & le repas finit de la sorte. Cet acte de religion, par où commençoient & finissoient les repas, étoit comme une protestation publique que faisoient les Payens qu'ils reconnoissoient tenir de la libéralité de Dieu toutes les nour-ritures dont ils faisoient usage. Et c'est pour cela que les Auteurs anciens par-lent toujours de la table comme d'une chose sacrée. Tacite appelle les céré-monies employées aux repas, *sacra mensæ*.*

Annal. XV. 12.

C'est une chose bien triste, & qui marque un grand oubli de Dieu, de voir que la coutume de consacrer en quelque sorte le commencement & la

REPAS DES ROMAINS. 639
 fin des repas par la prière & par l'action de grâces, observée de tout tems par les Payens, soit maintenant parmi nous abolie entièrement à la table de presque tous les Grands Seigneurs & de tous les Riches, & n'ait plus de lieu que parmi les Bourgeois : encore commence-t-elle à y être négligée, tant le mauvais exemple des Grands a de force, & devient contagieux !

Après qu'on avoit satisfait aux devoirs de Religion, on créoit un Roi du festin, qui prescrivoit les Loix qu'on devoit y garder, & le nombre des coups qu'il falloit boire. C'étoit le sort ordinairement qui décidait de cette Royauté.

Quem * Venus arbitrum Dicet bibendi ? *Hora. Od.*
 Nec regna vini fortiter talis. *7. lib. 2.*
Od. 4. lib.

Quelquefois, par exemple, on obligeoit de boire autant de coups qu'il y avoit de lettres dans le nom de la personne dont on buvoit la santé. Cicéron a observé que Verrès, qui avoit foulé aux piés toutes les Loix du Peuple Romain, obéissoit ponctuellement

* Ce mot signifie ici le coup de dé le plus heureux, comme seroit parmi nous raste de six.
 a Iste Prætor, severus ac diligens, qui populi Ro-

aux Loix de la table. Au reste cette cérémonie de joie & de gaieté s'observoit dans les repas les plus sages. Caton ^a le Censeur disoit que cette Roiauté de table , & cette espèce de Législation établie par une coutume ancienne , lui faisoit grand plaisir.

Il est tems de faire servir les mets. Dans les repas d'appareil , des ^b esclaves lestement vêtus , & ceints de serviettes blanches , apportent en cérémonie les plats. Ils ^c étoient suivis par un Ecuier tranchant , qui d'une main légère & savante dépeçoit les viandes avec art , & souvent en cadence. Il y avoit d'autres esclaves préposés au buffet , pour présenter les coupes , verser du vin , changer les assiettes. Le buffet étoit l'endroit de la salle à manger où le Maître du logis étoit avec le plus de pompe sa magnificence , en y exposant , en grand nombre ,

mani legibus nunquam paruiſſet , iis diligenter legibus parebat , quæ in poculis ponebantur.

^a Me verò & Magisteria delectant à majoribus instituta , & is sermo qui mote majorum à summo exhibetur in poculis. *Cic. de Senec. n. 46.*

^b Agmen servorum nitentium , & ministrorum ornatisſimorum turba liuſſeis ſuccincta. *Senec.*

^c Alius pretioſas aves ſcindit , & per pectus & clunes certis ductibus circumferens eruditam manum , in fruſta excutit. *Senec.*

REPAS DES ROMAINS. 641
des vases & des coupes d'or & d'argent, ciselées par la main des plus habiles ouvriers, & souvent enrichies de pierreries.

Leurs repas étoient à plusieurs services, comme parmi nous. Une singularité, qui mérite de n'être pas oubliée, c'est qu'au premier service on donnoit toujours des œufs frais : *ab ovo usque ad mala*, dit Horace, pour signifier, depuis le commencement du repas jusqu'à la fin. Il paroît aussi qu'ils faisoient servir le fruit sur une autre table que celle qu'on avoit employée pour le fond du repas. De là l'expression de Virgile, *mensæ grata secundæ dona*, pour marquer le dessert, fruits crus, ou cuits, ou confits, pâtisseries légères, & autres choses semblables, qu'ils appelloient d'un nom commun *dulciaria*, ou *bellaria*.

Dans les beaux tems de la République, les repas, quoique simples, étoient préparés avec soin, mais sans délicatesse recherchée. La gaieté & la liberté qui y régnoient, jointes à l'agrément & à la solidité de la conversation, en faisoient le principal assaisonnement. Caton le Censeur, tout austère qu'il étoit ailleurs, se déridoit

642 DIGRESSION SUR LES

& quittoit son sérieux à table. Il n'étoit point ennemi de la joie. Il buvoit volontiers & souvent, mais toujours modérément, & il dit lui-même qu'il aimoit les petits coups : *Me delectant pocula, sicut in symposio Xenophontis, minuta & rorantia.* Quand il étoit à sa campagne, il prioit tous les jours à souper quelques-uns de ses amis du voisinage, & il passoit joyeusement le tems avec eux, en se montrant homme de très-bonne & très-agréable compagnie, non seulement à ceux de son âge, mais encore aux jeunes gens, comme aiant une grande expérience du monde, & aiant vû par lui-même & entendu des autres une infinité de choses curieuses, que l'on écoutoit avec plaisir. Il étoit persuadé que la Table étoit un des moiens les plus propres à faire naître & à entretenir l'amitié. A la sienne les propos les plus ordinaires étoient les éloges des bons & braves citoyens, & jamais on ne disoit un mot des méchans ou de ceux qui étoient sans mérite. Caton ne souffroit pas qu'on en parlât à sa table ni en bien ni en mal, & il étoit attentif & adroit à en détourner l'occasion. C'étoit à la douceur de

*Cic. de Senect. n. 46.
Plut. in Cat.
351.*

a Ego propter sermonis delectationem rempestivis

l'entretien qui lui rendoit agréables les
 repas qui duroient lontems, & il fa-
 voit bon gré, disoit-il, à la vieillesse,
 qui, en diminuant en lui le besoin du
 boire & du manger, lui avoit en ré-
 compense augmenté le goût & le plai-
 sir de la conversation. Il fait une re-
 marque fort sensée sur la différence du
 nom que les Grecs & les Romains
 donnent au repas. Les premiers l'ap-
 pellent *συνέσιον*, *compotatio*, ce qui
 signifie proprement *une assemblée de*
personnes qui boivent & mangent en-
semble; ^a par où ils paroissent donner
 dans les repas la préférence à ce qui
 en fait le moindre mérite. Chez les
 Romains, le repas est appelé *convivium*,
 une assemblée de personnes qui
vivent ensemble, c'est-à-dire qui con-
 versent entr'eux, qui s'entretiennent,
 qui tiennent des discours également
 spirituels & agréables : car c'est-là pro-
 prement *vivre*. Aussi ^b Caton disoit-il,
 que ce qui lui plaisoit le plus dans les

Cic. de Senect. n. 45.

quoque conviviis delecto-
 tor, nec cum æqualibus
 solum, (qui pauci admo-
 dum restant) sed cum ve-
 stra etiam ætate atque vo-
 bis cum : habeoque senec-
 tuti magnam gratiam,
 quæ mihi sermonis avidi-

tatem auxit, potionis &
 cibi sustulit. *Cic. de Senect. 46.*

^a Ut quod in eo gene-
 re minimum est, id ma-
 ximè probare videantur.

^b Neque ipsorum con-
 viviorum delectationem

644 DIGRESSION SUR LES
repas n'étoit point la bonne chère ;
mais la compagnie & la conversation
de ses amis. Y a-t-il parmi nous beau-
coup de tables , où les repas se passent
de la sorte ? Il ne paroît pas que l'on
se pique d'y faire grande dépense
d'esprit.

Le luxe d'Asie , quand on l'eut vain-
cue , passa bientôt à Rome , & infecta
les tables comme tout le reste. ^a Les
boufons , les farceurs , les joueuses
d'instrumens , les danseuses en firent
l'accompagnement ordinaire. Les re-
pas furent préparés avec plus de soin
& de dépense. Alors , dit Tite-Live ,
un Cuisinier , dont les Anciens faisoient
peu de cas & peu d'usage ; devint un
homme de conséquence ; & ce qui
n'avoit été jusques-là qu'un bas & vil
ministère , fut regardé comme un em-
ploi & un art important. Le mal alla
toujours en croissant , & fut porté à
des excès qui paroissent à peine croia-
bles. Les repas de Luculle sont con-

voluptatibus magis , quàm
cirtu amicorum & sermo-
nibus metiebar.

^a Tum psaltriæ , sam-
bucistriæque , & convi-
valia ludionum oblæta-
menta addita epulis : epu-
læ quoque ipsæ & cura &

sumptu majore apparari
cœptæ. Tum coquus , vi-
lissimum antiquis manci-
pium & æstimatione &
usu , in pretio esse ; &
quod ministerium fuerat ,
ars haberi cœpta. Liv.
XXXIX. 6.

mus de tout le monde. On ^a en vint à cette perversité de goût de n'estimer les mets que l'on servoit dans un festin que par leur rareté, & par le prix énorme qu'ils coutoient, non par leur bonté & leur qualité réelle. Quelquefois il ne faut qu'un homme pour gâter ainsi toute une nation, comme on l'a dit du fameux Apicius, qui ^b s'étant donné pour Maître dans la science des bons morceaux, vint à bout de corrompre tout son siècle.

Sénèque nous peint avec des couleurs bien vives, dans le portrait qu'il fait de cet Apicius, l'image d'un homme sensuel & voluptueux, qui reçoit avidement & savoure comme à longs traits le plaisir par tous ses sens. ^c Voiez, dit-il, un Apicius appuyé sur un coussin rempli de roses, contemplant la magnificence de sa table, sa-

^a Appositas dapes non sapore, sed sumptu æstimabant. *Pacat. in panegyri, Theod.*

O miserabiles, quorum palatum nisi ad pretiosos cibos non excitatur! pretiosos autem non eximius sapor, aut aliqua faucium dulcedo, sed raritas & difficultas parandi facit. *Senec. de consolat. ad*

Helv. IX.

^b Apicius, scientiam popinæ professus, disciplina sua seculum infecit. *Senec. ibid. X.*

^c Vide hos eosdem (Nomentanum & Apicius) à suggestu rosæ spectantes popinam suam, aures vocum sono, spectaculis oculos, saporibus palatum suum delectan-

646 DIGRESSION SUR LES
 risfaifant fon ouïe par les concerts les
 plus harmonieux, fa vûe par les fpecta-
 cles les plus charmans, fon odorat par
 les parfums les plus exquis, & fon pa-
 lais par les viandes les plus délicates.

On fit, à diverfes reprises, plu-
 fieurs fages réglemens, pour arrêter
 la dépenfe exceffive des repas & des
 feftins. Le premier parut l'an de Ro-
 me 571, fous le Confulat de Q. Fa-
 bius & de M. Claudius, & fut appel-
 lé *Lex Orchia*. Mais le luxe, plus fort
 que les Loix, rompit toutes les bar-
 rières qu'on s'efforça de lui oppofer en
 différens tems, & demeura prefque
 toujours victorieux & triomphant. Ta-
 cite nous apprend que le luxe de la ta-
 ble, qui depuis plus de cent ans étoit
 exceffif, s'amortit beaucoup fous Vef-
 pafien; & entre plufieurs autres rai-
 fons de ce changement, il en apporte
 une qui fait beaucoup d'honneur à cet
 Empereur. Comme ^a Vefpafien, dit
 cet Auteur, gardoit dans fa table &
 dans toute fa manière de vivre, l'an-
 cienne fimplicité des Romains, plu-

tes. Mollibus lenibusque	in quo luxuriæ parentatur.
foventis totum laceffitur	<i>De vita beat.</i> XI.
corpus; & ne nares in-	a Præcipuus aſtriſti mo-
terim ceſſent, odoribus	ris auctor Veſpaſianus
variis inſeitur locus ipſe,	fuit, antiquo ipſe cultu

sieurs, pour plaire au Prince, se piquèrent de l'imiter. Ainsi son exemple, plus puissant que toutes les loix & toutes les peines dont elles menaçoient, vint à bout en peu de tems de réformer les désordres publics. Il en sera ainsi dans tous les États. Quand celui qui est le maître & le distributeur des récompenses se déclare pour la vertu, pour lors l'honneur, l'espérance, la protection, & sur-tout l'exemple du Prince, ont une force infinie sur l'esprit des sujets, & sont capables d'abolir, ou du moins de faire disparoitre les vices les plus enracinés.

Je reviens à quelques circonstances du repas, dont j'ai différé de parler jusqu'ici. La table, dans les premiers tems, étoit nue, & à mesure qu'on levoit un service, on avoit soin de l'essuyer, & de la tenir dans une grande propreté. On la couvrit dans la suite d'une nappe, qui s'appelloit *mantile*. Mais ce qui paroît étonnant, c'est que longtemps même après le siècle d'Auguste, ce n'étoit point la mode que l'on fournît des serviettes aux conviés,

victuque. Obsequium in- perna & legibus ex mes-
 de in principem, & æmu- tus. Tacit. Annal, III.
 landi ardor, validior quàm 55.

648 DIGRESSION SUR LES
mappas : ils en apportoit de chez eux.
Catulle se plaint d'un certain Asinius
qui lui avoit emporté la sienne , & le
menace de le diffamer par ses vers ,
s'il ne la lui renvoie promptement,

Marrucine Asini, manu finistrâ
Non bellè uteris in joco arque vino.
Tollis lintea negligentiorum. . .
Quare aut Hendecasyllabos trecentos
Expecta, aut mihi linteum remitte.

Martial dit à peu près la même cho-
se d'un Hermogène.

Attulerat mappam nemo, dum furta
timentur.

Mantile è mensâ fustulit Hermogenes.

Je ne m'arrête point à une coutume,
assez commune chez les Anciens, mais
fort basse & indigne, de se faire vo-
mir exprès pour réveiller leur appétit,
& pour se mettre en état de manger
sur de nouveaux frais, comme si l'on
n'avoit point encore commencé à le
faire. Ils prenoient pour cela d'un vin
léger & fade, qui ne manquoit pas de
produire l'effet qu'ils vouloient. Quel-
le honte ! » Ils vomissent pour man-
» ger, dit Sénèque, & ils mangent

a Vomunt ut edant, | quirunt, nec concoquere
edunt ut vomant, & epu- | dignantur. Senec. de Con-
las, quas toto orbe con- | sol. ad Helv. IX.

» pour

» pour vomir ; & ils ne se donnent pas
 » le tems de digérer des viandes qu'ils
 » font venir à grands frais du bout du
 » monde.

Je ne parle point non plus de la variété & de l'excellence des vins que les Romains emploioient dans leurs repas. Horace en fait l'éloge en plus d'un endroit. Il étoit assez voluptueux & d'assez bon goût, pour mériter d'en être cru sur sa parole.

Leur coutume de garder des vins pendant un très-long tems est connue de tout le monde. Pline en cite un *Plin. XIV. 4.* exemple qui étonne. On avoit conservé jusqu'au siècle où il vivoit des vins recueillis sous le Consulat de L. Opmius, & qui avoient par conséquent duré près de deux cens ans.

Je finirai cette digression par une difficulté qui laisse toujours du doute & de l'embarras dans l'esprit. L'habitude où nous sommes de manger assis, fait que nous avons peine à comprendre que la posture des Romains, qui mangeoient couchés sur des lits, pût être aussi commode. Il faut pourtant bien que cela ait été ainsi, puisque les Romains, après avoir lontems suivi la coutume de manger assis, la

650 DIVERSSION SUR LES
quittèrent enfin , pour adopter l'autre ,
qu'ils ont toujours observée depuis :
enforte que c'étoit chez-eux une mar-
que de douleur & de deuil , que de
manger assis. Plutarque rapporte que
Caton ne mangea qu'assis depuis l'ou-
verture de la guerre entre César &
Pompée. On ne fait pas l'époque pré-
cise de ce changement : mais il y a
beaucoup d'apparence qu'il fut la suite
& l'effet du commerce des Romains
avec les Asiatiques. On fait que ces
peuples , vaincus par les armes Ro-
maines , communiquèrent à leurs vain-
queurs le goût du luxe & des délices ,
& l'attention à rechercher les aises &
les commodités de la vie. Voyons
donc comment dans cette situation ,
qui nous paroît fort gênante , ils man-
geoient , buvoient , & s'entretenoient
avec les convives.

J'ai déjà dit qu'il y avoit ordinaire-
ment trois personnes sur un lit. Ce lit
étoit un peu plus bas que la table. Ils
avoient la partie du corps supérieure
un peu élevée & soutenue par des
coussins , & la partie inférieure éten-
due en long sur le lit derrière le dos de
celui qui suivoit. S'appuyant sur le cou-
de gauche , ils se servoient de la main

REPAS DES ROMAINS. 651
 droite qu'ils avoient libre pour boire
 & pour manger. Il arrivoit ainsi que
 celui qui étoit le second avoir la tête
 vis à-vis de la poitrine du premier ;
 & que s'il vouloit lui parler , princi-
 palement lorsque la chose devoit être
 secrète , il étoit obligé de se pencher
 sur son sein , en comprenant sous ce
 nom depuis le bas du visage jusqu'à la
 ceinture. Ce qui est dit ici peut servir
 à faire entendre quelle étoit la situa-
 tion de S. Jean dans la * Cène par ra-
 port à JESUS CHRIST , & comment la
 femme Pécheresse pouvoit répandre ses
 parfums sur les piés du Sauveur. Il y a
 beaucoup d'apparence que dans la con-
 versation , lorsqu'elle étoit longue , ce
 qui arrivoit ordinairement , celui qui
 parloit , pour se faire entendre des
 convives , se tenoit presque à son séant ,
 aiant le dos soutenu par des coussins.
 C'est au Lecteur à juger si cette posture
 étoit fort commode.

* Le tableau de la Cène | plies , représente fort bien
 par Pouffin , dont il y a | la disposition des lits & des
 plusieurs copies , & dont les | conviés , & la situation par-
 estampes sont fort multi- | ticulière de S. Jean.

Fin du Tome cinquième.



T A B L E

DU CINQUIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE QUATORZIÈME.

§. I. **I** Dée générale de la Dictature, 3.
Fabius Maximus est nommé Pro-
dictateur, & Minucius Rufus son Général
de la Cavalerie, 4. Annibal ravage le
pays, & assiege inutilement Spolette, 6.
Il dépêche des courriers à Carthage, 7.
Fabius commence par tourner les esprits
du côté de la religion, 8. Départ du Di-
ctateur, 9. Autorité de la Dictature, 10.
Servilius est chargé de garder les côtes
avec une flotte, 11. Fabius forme le des-
sein de ne point hazarder de combat, &
le suit constamment, malgré les efforts
d'Annibal, & les railleries des siens, 12.
Caractère de Minucius, 15. Annibal
trompé par l'erreur de son guide, 17.

T A B L E.

Fidélité admirable des Alliés du Peuple Romain, 17. *Discours séditioneux de Minucius contre le Dictateur*, 19. *Combat téméraire & défaité de Mancinus*, 23. *Escarmouches entre les deux partis*, 24. *Annibal se tire d'un pas très-dangereux par un stratagème tout neuf*, 25. *Fabius est obligé d'aller à Rome*, 31. *Heureuses expéditions de Cn. Scipion en Espagne*, 32. *P. Scipion va y joindre son frère*, 36. *Otages Espagnols livrés aux Romains par la ruse d'Abélox*, 37. *Les sages délais de Fabius le décrient. Deux autres raisons le rendent suspect*, 40. *Léger avantage de Minucius sur Annibal*, 41. *Le Peuple égale l'autorité de Minucius à celle du Dictateur*, 44. *Fierté insolente de Minucius*, 48. *Combat entre Annibal & Minucius. Celui-ci est battu. Fabius le sauve*, 51. *Minucius reconnoit sa faute, & rentre sous l'obéissance du Dictateur*, 55. *Rares qualités de Fabius*, 58. *Sagesse de sa conduite à l'égard d'Annibal*, 60. *Digression sur le changement des monnoies à Rome*, 62.

§. II. *Le Consul Servilius, après une courte expédition dans l'Afrique, revient en Italie*, 66. *Les deux Consuls suivent le plan de Fabius*, 67. *Les Députés de*

T A B L E

Naples offrent un présent aux Romains ,
68. Espion & esclaves punis , 69. Am-
bassades envoyées en différens lieux , 69.
On se prépare à l'élection des Consuls ,
70. Naissance & caractère de Varron ,
71. Discours d'un Tribun en sa faveur ,
73. Il est nommé Consul. On lui donne
pour Collègue Paul Emile , 74. Nomi-
nation des Préteurs , 75. Nombre des
troupes , 76. Il arrive à Rome des Am-
bassadeurs du Roi Hiéron avec des pré-
sens , 76. Discours présomptueux du
Consul Varron , 79. Discours sensé de
Paul Emile , 80. Le Sénat l'exhorte à
donner un combat décisif , 81. Beau dis-
cours de Fabius à Paul Emile , 82. Ré-
ponse de celui-ci , 87. Harangue de Paul
Emile aux troupes , 87. Ruse d'Annibal
découverte , 89. Extrême embarras où
la disette le réduit. Il va camper près de
Cannes , 91. Allarme de Rome sur le
combat qui est près de se livrer , 92. Di-
vision & dispute entre les deux Consuls ,
94. Varron se détermine à donner le com-
bat, contre l'avis de son Collègue , 95.
Harangue d'Annibal à ses troupes , 96.
Fameuse bataille de Cannes. Défaite des
Romains , 96. Mort de Paul Emile ,
103. Réflexion sur le refus que fait An-
nibal d'aller attaquer Rome , 107. Les

T A B L E.

Carthaginois dépouillent les morts sur le champ de bataille, 109. Annibal se rend maître des deux camps, 110. Générosité d'une Dame de Canouse à l'égard des Romains. Le jeune Scipion étouffe une dangereuse conspiration, 112. Quatre mille Romains se retirent à Venouse, 114. Le Consul Varron se rend à Canouse, 115.

§. III. Désolation que cause à Rome la première nouvelle de la perte de l'armée, 116. Le Sénat s'affemble. Sage conseil que donne Fabius pour mettre de l'ordre dans la ville, 118. Le Sénat reçoit des lettres de Varron, qui lui apprennent l'état présent des affaires, 119. Danger de la Sicile, 121. M. Marcellus est chargé du commandement des troupes à la place de Varron, 122. Crime de deux Vestales, ibid. Q. Fabius Pictor est envoyé à Delphes, ibid. Victimes humaines immolées aux dieux, 123. Marcellus prend le commandement des troupes, 124. M. Junius est créé Dictateur. Il lève des troupes, ibid. Esclaves enrôlés, 125. Annibal permet aux prisonniers d'envoyer quelques Députés à Rome pour traiter de leur rançon, 126. Ordre à Carthage. Officier Carthaginois de sortir des terres de la République, 127. Discours d'un des Députés en faveur des pri-

T A B L E.

sonniers, ibid. Discours de Manlius Torquatus contre ces mêmes prisonniers, 133. Le Sénat refuse de les racheter, 136. Réflexion sur ce refus, 137. Basse supercherie de l'un des Députés, 138. Plusieurs Alliés quittent le parti des Romains, ibid. Varron retourne à Rome, & y est très-bien reçu, 140. Réflexion sur cette conduite du Peuple Romain, 141.

LIVRE QUINZIEME.

§. I. **A***nnibal, après la bataille de Cannes, passe en Campanie, 145. Il tourne vers Capoue, ville perdue de délices, 146. Pacuvius Calavius assujettit le Sénat de cette ville au Peuple, & par là à lui-même, 146. Causes du luxe & du dérèglement des Campaniens, 151. Ils envoient des Ambassadeurs à Varron, qui leur découvre trop la perte faite à Cannes, 152. Les mêmes Ambassadeurs sont envoyés vers Annibal, 154. Conditions de l'alliance des Campaniens avec Annibal, 155. Horrible cruauté des Campaniens, 156. Décius Magius s'oppose à la réception d'Annibal, ibid. Il est reçu dans Capoue, 158. Pérolla offre à son père de tuer Annibal.*

T A B L E.

bal, 161. *Calavius* le détourne d'un dessein si affreux, 162. Promesses magnifiques d'*Annibal* aux *Campaniens*. Il demande qu'on lui livre *Décus Magius* : ce qui est exécuté sur le champ, 166. *Magius* reproche aux *Campaniens* leur lâcheté, 167. Il est porté par la tempête en *Egypte*, 168. *Fabius Pictor* rapporte à Rome la réponse de l'Oracle de *Delphes*, *ibid.*

§. II. *Magon* porte à *Carthage* la nouvelle de la victoire de *Cannes*, 170. *Himilcon*, de la faction d'*Annibal*, insulte *Hannon*, 172. Celui-ci lui répond, 173. Le Sénat ordonne des secours pour *Annibal*, 176. Le Dictateur, après avoir pourvu à tout, part de Rome, 178. *Annibal* fait de vaines tentatives sur *Naples* & sur *Nole*, 179. *Marcellus* gagne par ses manières prévenantes *L. Bantius* de *Nole*, 180. *Annibal* est battu par *Marcellus* devant les murailles de cette ville, 183. *Citoyens* de *Nole* punis de leur trahison, 184. *Annibal* attaque *Casilin*, *ibid.* Quartier d'hiver à *Capoue* funeste à l'armée d'*Annibal*, 185. Réflexion sur le séjour d'*Annibal* à *Capoue*, 186. *Casilin*, forcé par l'extrémité de la disette, se rend à *Annibal*, 188. Fidélité de *Pétélie* pour les *Romains*, 191. Etat

T A B L E.

des affaires en Sicile & en Sardaigne , 191. Dictateur créé pour nommer de nouveaux Sénateurs à la place des morts , 192. On crée de nouveaux Consuls & de nouveaux Préteurs , 196. L. Postumius , désigné Consul , périt dans la Gaule avec tous ses soldats , 198. Cette nouvelle cause un deuil extrême à Rome , 200. Le Sénat règle la disposition des troupes qui doivent servir cette année , 201. Affaires d'Espagne peu favorables pour les Carthaginois , 202. Asdrubal reçoit ordre de passer en Italie , 204. Himilcon arriva en Espagne pour prendre sa place , 205. Les deux Scipions , pour empêcher le départ d'Asdrubal , lui donnent bataille. Il est défait avec son armée , 206.

§. III. Tribut doublé dans Rome , 214. Distribution des armées , ibid. Marcellus est créé Consul. Vice dans son élection , 215. Q. Fabius Maximus lui est substitué , 216. Suite des arrangemens par rapport aux armées , 217. Les Carthaginois envoient des troupes en Sardaigne , 218. Les Consuls & les autres Généraux se rendent chacun à leur département , 219. Philippe envoie des Ambassadeurs à Annibal , 221. Ruse de Xénophane Chef de l'Ambassade , 225.

T A B L E.

Alliance faite entre Philippe & Annibal, 226. Xénophane avec les autres Ambassadeurs est pris par les Romains, & envoyé à Rome, 231. Etat de la Sardaigne, 234. Entreprise des Campaniens contre Cumès, rendue inutile par Sempronius, 235. Le même Sempronius défend aussi Cumès contre Annibal, 238. Attention & prudence de ce Consul, 239. Les Ambassadeurs de Philippe & d'Annibal sont menés & arrivent à Rome, 241. Mesures que prennent les Romains contre Philippe, 242. Ce Prince envoie de nouveaux Ambassadeurs à Annibal, 243. Discorde à Nole entre le Sénat & le Peuple, 245. La Sardaigne se révolte. Elle est entièrement soumise par Manlius, après une célèbre victoire, ibid. Marcellus ravage les terres des Alliés d'Annibal, qui implorent son secours, 249. L'Armée d'Annibal est battue devant Nole par Marcellus, 251. Combat singulier entre Jubellius & Claudius, 259. Etat des affaires d'Espagne, 262. Les particuliers fournissent de l'argent à la République, 264. Les Carthaginois battus deux fois coup sur coup en Espagne par les Scipions, 265. Hannon & les Brutiens prennent Locres & Crotone, 267. Temple célèbre de Ju-

T A B L E.

non Lacinie , 268. Escarmouches entre Sempronius & Annibal pendant l'hiver , 268.

LIVRE SEIZIEME.

§. I. **H**iéron , fidèle Allié des Romains , 271. Sa mort , 273. *Eloge de ce Prince. Hiéronyme succède à Hiéron , 280. Dessein qu'avoit eu Hiéron de rétablir la liberté à Syracuse , 281. Sages précautions qu'il prit en mourant , 282. Andranodore les rend inutiles , 283. Caractère d'Hiéronyme , 284. Conspiration contre ce jeune Prince , 286. Il se déclare pour les Carthaginois , 287. Il traite indécemment les Ambassadeurs de Rome , 288. Fabius empêche qu'Otacilius mari de sa nièce ne soit nommé Consul , 290. Fabius & Marcellus sont nommés Consuls , 295. Entrent en charge , 298. Distribution des troupes. Création des Censeurs. Matelots fournis par les particuliers , 299. Annibal retourne en Campanie , 300. Les Généraux Romains se rendent tous à leurs départemens , 301. Combat entre Hannon & Gracchus près de Bénévent. Les Romains remportent la victoire. Gracchus accorde la liberté aux esclaves qui portoient les armes sous ses*

T A B L E.

ordres , pour récompenser leur courage , 303. Légère punition des lâches , 308. Joie des victorieux en retournant à Bénévent. Repas que leur donnent les habitans , 310. Nouvel avantage de Marcellus sur Annibal , 312. Sévérité des Censeurs à Rome , 314. Preuves admirables de l'amour du bien public dans plusieurs particuliers , 316. Casilin repris par Fabius , 318. Diverses petites expéditions , 321.

§. II. Marcellus , l'un des Consuls , est chargé de la guerre en Sicile , 323. Epicyde & Hippocrate sont créés Préteurs à Syracuse , 324. Ils animent le peuple contre les Romains , 325. Sage discours d'un Syracusain dans l'Assemblée , 326. On conclut à la paix avec les Romains , 327. Epicyde & Hippocrate troublent tout à Syracuse , & s'en rendent maîtres , 328. Description de Syracuse , 329. Marcellus l'assiège par terre & par mer , 333. Terrible effet des machines d'Archimède , 334. Sambuques de Marcellus , 337. Il change le siège en blocus , 341. Réflexion sur Archimède , & sur ses machines , 342. Différentes expéditions de Marcellus dans la Sicile pendant le blocus , 346. Pinarius , Commandant de la garnison d'Enna , dissipe les mauvais desseins des

T A B L E.

habitans par une exécution sanglante , 348. Les foldats relegués en Sicile députent vers Marcellus , pour être rétablis dans le service , 351. Marcellus écrit au Sénat en leur faveur. Réponse sévère du Sénat , 357. Marcellus délibère s'il quittera ou s'il continuera le siège de Syracuse. Il ménage dans la ville une intelligence qui est découverte , 359. Prise d'une partie de la ville , 361. Larmes de Marcellus , 364. Ravages que cause la peste dans les deux armées , 367. Divers événemens suivis de la prise de tous les différens quartiers de Syracuse , 369. La ville est livrée au pillage , 378. Mort d'Archimède , 379. La Sicile entière devenue province des Romains , 381. Marcellus régle les affaires de Sicile avec beaucoup d'équité & de désintéressement , 382. Dernière action de Marcellus dans la Sicile : victoire remportée sur Hannon , 383.

§. III. Première campagne de Caton , 387. Philippe se déclare contre les Romains , ibid. Il est battu auprès d'Apollonte par le Préteur M. Valérius , 389. Heureux succès des Scipions en Espagne , 392. Département des Provinces. Départ des Consuls , 393. Dastus Altinus d'Arpi , traître aux Carthaginois ,

T A B L E.

comme il l'avoit été aux Romains, 394. Horrible cruauté d'Annibal, 397. Fabius reprend la ville d'Arpi, 398. Cent douze Campaniens se rendent aux Romains, 400. Prise d'Aterne, 401. Grand incendie à Rome, *ibid.* Les deux Scipions font alliance avec Syphax Roi de Numidie, *ibid.* Un Officier Romain forme une Infanterie à Syphax, 404. Traité des Carthaginois avec Gala, autre Roi de Numidie, 405. Syphax est défait deux fois coup sur coup par Masinissa fils de Gala. Les Celtibériens commencent à servir chez les Romains, 406. Pomponius, aussi ignorant Général, qu'infidèle Financier, est battu par Hannon, 408. Nouveautés dans la religion réprimées par l'autorité des Magistrats, 409. P. Scipion Edile avant l'âge, 410. Fraude des Publicains ou Traitans, & entr'autres de Postumius, punie sévèrement, 414. Création d'un Souverain Pontife, 420. Levées faites d'une nouvelle manière, 421. Les otages de Tarente, qui s'étoient sauvés de Rome, y sont ramenés, & punis de mort, 422. Tarente est livrée par trahison à Annibal. Il attaque inutilement la Citadelle, & la laisse bloquée, 424.

T A B L E.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

§. I. **F**eries Latines, 429. Tems où les Consuls entroient en charge, 430. Origine des Jeux Apollinaires, 431. Les Consuls forcent le camp d'Hannon près de Capoue, où il portoit des vivres, 432. Capoue demande du secours à Annibal, 434. La Citadelle de Tarente secourue de vivres, 435. Ceux de Métapont & de Thurium se rendent à Annibal, 436. Les Consuls passent dans la Campanie, 437. Flavius, Préteur des Lucaniens, trahit Gracchus son ami & son hôte, ibid. Les Consuls reçoivent un échec devant Capoue. Combat singulier de Crispinus Romain avec Badius Campanien, 441. Combat des Consuls & d'Annibal avec un avantage égal, 446. M. Centenius Penula défait par Annibal, 448. Capoue assiégée dans les formes, 450. Le siège est vivement poussé par les deux Proconsuls, 451. Annibal vient au secours de Capoue : après un rude combat il se retire, 453. Il marche contre Rome pour faire diversion, 455. Le Proconsul Fulvius reçoit ordre de venir avec ses troupes pour défendre Rome, 456. Grande allarme parmi le peuple, 458. Annibal

T A B L E.

Annibal campe près du Téveron , 459. On se prépare à une bataille. Un furieux orage empêche à deux reprises qu'elle ne se donne , 461. Annibal , mortifié par deux événemens singuliers , se retire , & passe chez les Brutiens. Fulvius retourne à Capoue , 462. Capoue réduite au desespoir. La garnison écrit à Annibal , & lui fait de vifs reproches , 463. Délibération du Sénat de Capoue. Discours éloquent de Vibius Virius , 466. Plusieurs Sénateurs se donnent la mort , 471. Enfin Capoue se rend , 472. Punition rigoureuse des Sénateurs & des Habitans , 473. Mort de Taurea Jubellius , 475. Sageſſe de la conduite du Peuple Romain , qui ſe détermine à ne point raſer Capoue , 478.

§. II. Affaires d'Eſpagne , 483. Les deux Scipions ſéparent leurs armées , 486. Cn. Scipion marche contre Aſdrubal. Abandonné par les Celtibériens , il eſt déſait , 488. P. Scipion , qui avoit marché contre deux autres Généraux , eſt vaincu & tué dans le combat , 490. Les trois Généraux Carthagiſſois réunis , vont attaquer Cnéus , & le défont. Il meurt , 494. Noble déſintéreſſement de Cnéus , 498. Réflexion ſur la conduite des deux Scipions , 500. L. Marcius ſimple Cheva-

T A B L E

Lier est choisi pour commander l'armée. Il remporte deux victoires sur les Carthaginois, 302. Manière dont la Lettre de Marcius est reçue dans le Sénat, 317. Cn. Fulvius, est accusé devant le Peuple, & condamné, 320. Claude Néron est envoyé en Espagne, 324. Asdrubal s'échappe de ses mains par fraude, 325. P. Scipion, âgé seulement de 24 ans, est nommé pour commander en Espagne en qualité de Proconsul, 327. Il passe en Espagne, 333. Retour de Marcellus à Rome. Il remporte le petit triomphe, 335. Il y fait paroître beaucoup de statues & de tableaux, 336. Réflexion sur cette nouvelle pompe, 338. Manlius Torquatus refuse le Consulat, 346. Sagesse admirable des jeunes gens de la Centurie Venetia, 348. Traité conclu entre les Romains & les Etoliens, 350. Mouvements des Etoliens & de Philippe Roi de Macédoine. Etonnante résolution de ceux d'Acanthie, 354. Lévinus assiége & prend Anticyra. Il apprend qu'il a été nommé Consul, 355.

S. III. Marcellus entre en charge, 358. Plaintes du Peuple, 359. Grand incendie à Rome. Campaniens, auteurs de cet incendie, punis de mort, 360. Plaintes des Campaniens contre Fulvius. Ils sui-

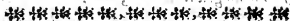
T A B L E.

rent à Rome Lévinus, qui revenoit de Sicile, 561. Plaintes des Siciliens contre Marcellus. Suites de cette affaire, laquelle enfin se termine heureusement, 564. Jugement sévère prononcé par le Sénat contre les Campaniens, 573. Nouvelle charge imposée aux citoyens, qui excite de grands murmures, 577. Conseil salutaire du Consul Lévinus, 580. Tout le monde porte à l'envi son or & son argent au Trésor, 581. Parti extrême que prend Annibal à l'égard de ses villes Alliées, 583. Salapie reprise par les Romains, 584. Défaite d'une flotte Romaine par celle de Tarente, 586. La garnison de la Citadelle de Tarente remporte un avantage sur celle de la ville, 587. Affaires de la Sicile. Lévinus se rend maître d'Agriente, & chasse entièrement les Carthaginois de la Sicile, 588. Affaires d'Espagne, 592. Scipion forme un grand dessein, & y prépare toutes choses pendant les quartiers d'hiver, 593. L'armée & la flotte partent ensemble, & arrivent en même tems devant Carthagène, 596. Situation de cette ville, 599. Elle est assiégée par terre & par mer, 601. Carthagène prise d'assaut & par sault, 608. Butin considérable, 610. Manière de partager le butin usitée parmi

T A B L E.

les Romains, 611. Scipion harangue l'armée victorieuse, & loue le courage & le zèle des troupes, 614. Dispute fort vive au sujet de la couronne murale, terminée pacifiquement par Scipion, 615. Générosité de Scipion envers les otages & les prisonniers, 618. Sage conduite du même à l'égard des Dames qui se trouvent parmi les otages, 621. Il rend sans rançon une jeune Princesse d'une rare beauté à Allucius, à qui elle étoit promise en mariage. Vive reconnoissance de ce Prince, 622. Eloge de Scipion, 626. Il envoie Lélius à Rome, pour y porter la nouvelle de sa victoire. Il fait faire l'exercice aux troupes de terre & de mer, 628. Scipion retourne à Tarragone, 631. Les Carthaginois dissimulent leur douleur sur la prise de Carthagène, 631. Digression sur les Repas des Romains, 633.

Fin de la Table.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, le cinquième Tome de l'Histoire Romaine, par Monsieur Rollin; & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris ce 16 Juin 1740.

SECOURSSE.

De l'Imprimerie de la Veuve S. MORIS, Imprimeur de la Reine, & de Monseigneur l'Archevêque, rue des Mathurins, 1763.



562176







